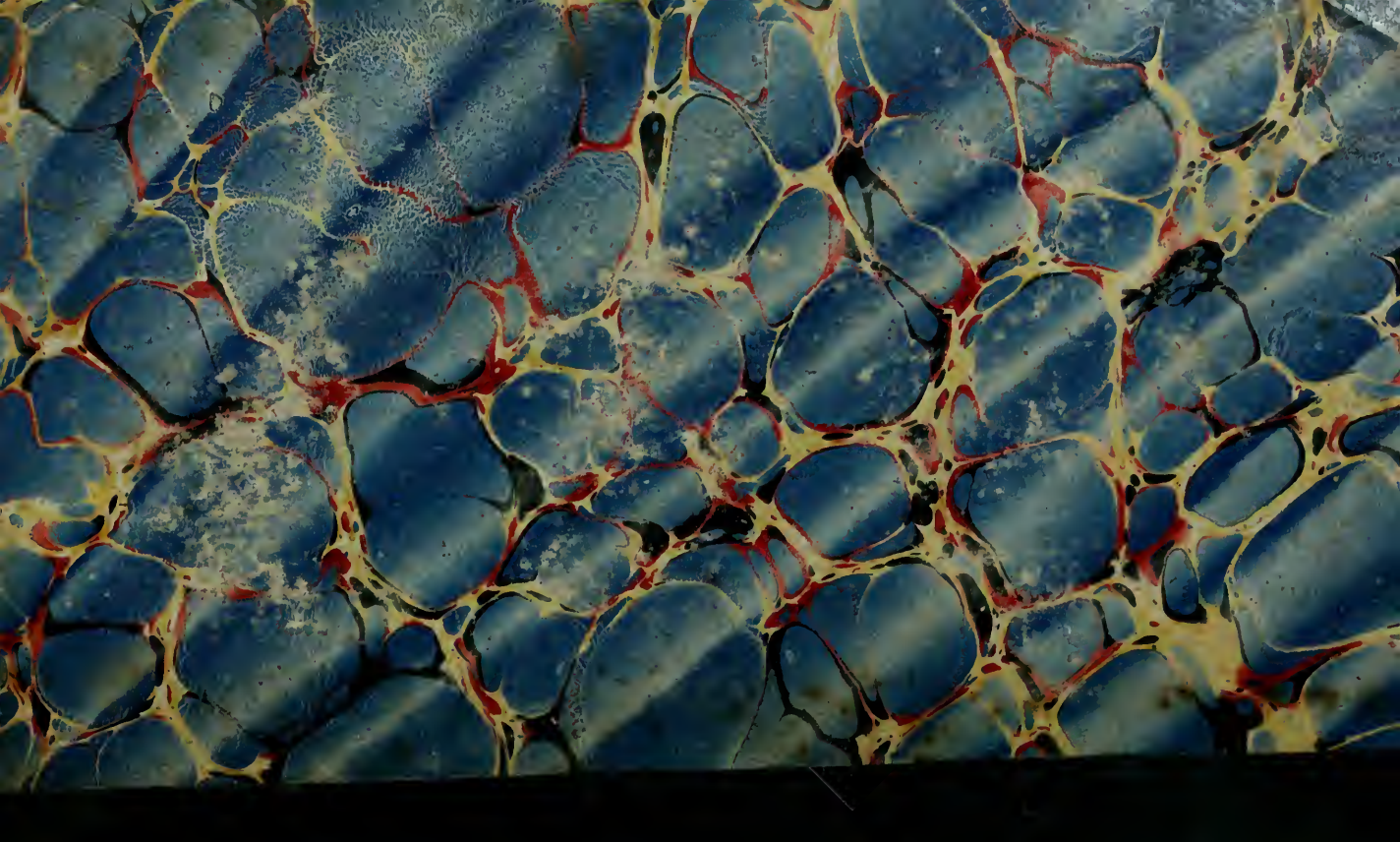


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

2 vol. 50 F
Coll. spéc.

LA FONTAINE

ET

TOUS LES FABULISTES.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lafontaineettous01lafo

LA FONTAINE

ET

TOUS LES FABULISTES,

OU

LA FONTAINE

COMPARÉ

AVEC SES MODÈLES ET SES IMITATEURS.

NOUVELLE ÉDITION,

Avec des Observations critiques, grammaticales, littéraires, et des notes d'Histoire Naturelle;

PAR M. N. S. GUILLON.

Illi... Nil viget quidquam simile aut secundum.
HORAT. Liv. I. Od. 11.

TOME PREMIER.

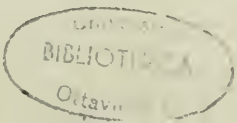
A PARIS,

CHEZ la Ve. NYON, libraire, rue du Jardinet, no. 2.

A MILAN,

A la Librairie française de J. L. NYON.

DE L'IMPRIMERIE DE STOUPE. AN XI. — 1803.



PQ
1808
.A3G8
1803
v.1
v.2

AU CITOYEN

LUCIEN BONAPARTE,

SÉNATEUR,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL,

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

POUR LA CLASSE DE LITTÉRATURE ET DE POÉSIE.

CITOYEN SÉNATEUR,

On a dit souvent des Fables de La Fontaine qu'elles sont, dans les mains du Philosophe, du Politique et de l'Homme d'Etat, un code de morale, un trésor inépuisable de maximes propres à diriger la conduite de la vie et des affaires, dans

celles de l'Homme-de-Lettres, un modèle parfait du bon goût, une source d'instructions et de jouissances pour les esprits les plus délicats et les plus élevés.

La permission que vous m'avez donnée de vous en dédier cette édition nouvelle confirme ce jugement; elle fait l'éloge tout à la fois et de l'Ouvrage et du Mécène.

L'adulation n'entrera donc pour rien dans l'hommage d'estime et dans le tribut de reconnoissance que j'ai l'honneur de vous offrir. On peut se livrer sans crainte à un sentiment particulier, lorsqu'il est sanctionné par l'opinion publique. Protecteur éclairé des arts que vous cultivez avec succès, chéri de tout ce qui vous entoure, parce que vous-même vous savez aimer; tels sont, Citoyen Sénateur, les traits qui commencent votre éloge: l'Histoire l'achevera; elle ne séparera point votre nom de celui de votre

illustre frère, du Grand Homme qui tient dans ses mains les destinées de la France et de l'Europe. En racontant à nos derniers neveux la bienfaisante journée du dix-huit brumaire, elle vous couvrira tous les deux des mêmes palmes; elle conservera dans ses registres immortels ces éloquens discours où l'autorité de votre raison et la fermeté de votre caractère secondèrent si puissamment les magnanimes intentions du Héros qui vient de rendre à la Religion ses autels, à l'Europe sa tranquillité, à la France ses antiques limites.

Tandis que, poursuivant la carrière où vous appelle la double fraternité du sang et du génie qui vous lie au premier Magistrat de la France, vous vous ferez également remarquer à la Tribune, dans les négociations, au Sénat, à l'Académie; vos regards viendront quelquefois se reposer sur

l'Ouvrage que j'ai l'honneur de mettre sous vos auspices. Au milieu de tant d'importantes occupations, la lecture de ces délicieux Apologues vous offrira quelques distractions agréables; elle fera le charme surtout de votre jeune famille. Bon comme La Fontaine, entouré de vos aimables enfans, quelquefois peut-être, ce livre à la main, vous leur expliquerez les chefs-d'œuvre de l'immortel Fabuliste, et ils croiront l'entendre lui-même.

Je suis avec respect,

CITOYEN SÉNATEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Paris, 20 pluviôse, an XI.

GUILLON.

AVANT-PROPOS.

J'OFFRE aux admirateurs de La Fontaine, par conséquent à tous les âges et à toutes les conditions, un Ouvrage qui m'auroit épargné bien des recherches et procuré de douces jouissances, s'il eût été fait avant moi.

Corneille, Racine, Despréaux, Molière, Malherbe lui-même, ont eu leurs Commentateurs; comment se fait-il que La Fontaine n'en ait pas eu? C'est le seul hommage qui ait manqué à la mémoire de cet aimable écrivain, qui embellit la langue par ses négligences mêmes, et la perfectionna par ses chefs-d'œuvre.

Il est vrai que M. Coste avoit publié, sous le nom de *Commentaire des Fables de La Fontaine*, quelques notes éparses çà et là dans son édition, devenue classique. Futiles pour la plupart, sans intérêt comme sans goût, elles ne peuvent rien apprendre, ni à l'enfance

que le genre de l'Apologue introduit dans un monde si différent de celui qu'elle va habiter, ni au jeune homme qui aime à se rendre compte du charme attaché à la lecture de La Fontaine, ni à l'étranger curieux d'étudier nôtre langue dans un de ses plus précieux monumens, ni à l'homme-de-lettres jaloux de pénétrer le secret de son génie, et de justifier, par des comparaisons entre les divers Fabulistes, les titres de sa supériorité.

C'est pour suppléer à ce défaut, que, durant les années 1791 et 1792, nous employâmes à la composition de notre Commentaire, les loisirs que nous laissoient des études plus graves, et les fonctions importantes auxquelles nous étions attachés. Les événemens qui ont marqué le cours de ces mémorables années, suspendirent l'impression de cet Ouvrage; mais il étoit complettement achevé; il avoit été soumis à l'examen de divers Littérateurs, lorsque l'on publia, en 1796, le Commentaire de Champfort sur

les mêmes Fables. Quelque estime que l'on doive au travail de cet Académicien, nous avons cru que notre Ouvrage pouvoit être encore utile, même après le sien ; et c'est dans cette confiance que j'ose le livrer au public.

Voici l'ordre auquel nous nous sommes attachés dans toute la suite de cette édition.

En tête de chaque Fable, et immédiatement après, vient une indication sommaire des Ecrivains et des Ouvrages, où le même sujet est traité, soit avant, soit depuis La Fontaine, ce qui établit en quelque sorte l'histoire universelle de l'Apologue, depuis sa naissance et chez tous les peuples comme dans toutes les langues, jusqu'à notre immortel La Fontaine, jusqu'à nos jours ; travail immense, tout entier en résultats, qui mettant le Fabuliste français au centre des imitations qu'il a faites, et des imitations qu'il a fournies, le montre toujours admirable, toujours unique, soit qu'il emprunte sa lumière, soit qu'il la communique aux Ecrivains venus après lui.

De courtes notes d'Histoire Naturelle, apprennent aux enfans, ou rappellent à ceux qui ne le sont plus, les principaux traits dont se compose le caractère physique ou conventionnel des personnages qui paroissent sur la scène de l'Apologue.

Sous le titre d'*Observations diverses*, notes de grammaire, de goût et d'érudition.

1°. Notes de *grammaire*. La Fontaine ne ressemble à personne : la langue est pour lui un pays de conquête. Où trouver un cours de grammaire à la fois plus utile et plus agréable, que dans les ouvrages d'un homme qui sut embellir sa langue de toutes les grâces de la nature, de tous les charmes de la plus riante imagination; et qui, marquant ses imperfections mêmes du sceau de son génie, a trouvé le secret d'en faire un genre de beautés qui n'appartiennent qu'à lui?

2°. Notes de *goût et de critique*, sur le modèle des observations que l'abbé Batteux a faites sur quatre seulement des chefs-d'œuvre

de notre fabuliste. Ici c'est le plan du célèbre Auteur des *Principes de Littérature*, mais plus developpé, mais étendu à tous les Apologues; c'est un grand tableau substitué à une esquisse, c'est une vaste galerie à la place de quelques dessins.

3°. Notes *d'érudition.* La Fontaine s'étoit pénétré de la lecture des Anciens et de nos vieux Auteurs. Il avoit recueilli dans sa personne ce que le poète J. B. Rousseau désigne (dans son *Epître à Chaulieu*) par

> Ce bon esprit gaulois,
> Que le gentil maître françois (*Rabelais*)
> Appelle Pantagruélisme.

Nous rappellons les sources où il a puisé; nous exposons ce qu'il doit à l'étude, à l'art, comme ce qu'il doit à la nature; nous le comparons avec les Ecrivains qu'il reconnoissoit pour ses *maîtres* dans l'art de penser et d'écrire.

Au lieu d'une vie particulière de La Fontaine, qui se trouve par-tout, nous avons

placé en tête de cet Ouvrage, l'éloge du Fabuliste, par M. de la Harpe, que nous avons préféré à celui de Champfort, comme étant plus historique, et offrant par-là un cadre naturel aux notes, où nous rassemblons, d'après d'Olivet, Bonnegarde, Montenaut, Naigeon, ce qui a été publié sur la personne et le talent de La Fontaine.

ÉLOGE
DE LA FONTAINE,
PAR M. DE LA HARPE,
AVEC UN COMMENTAIRE HISTORIQUE.

Quandò ullum invenient parem,
HORACE.

IL est donc aussi des honneurs publics pour l'homme simple et le talent aimable ! Ainsi donc la postérité, plus promptement frappée en tout genre de ce qui se présente à ses yeux avec un éclat imposant, occupée d'abord de célébrer ceux qui ont produit des révolutions mémorables dans l'esprit humain, ou qui ont régné sur les peuples par les puissantes illusions du Théâtre (1); la postérité a tourné ses regards sur un homme, qui, sans avoir à lui offrir des titres aussi magnifiques, ni d'aussi grands monumens, ne méritoit pas moins son attention et ses hommages; sur un écrivain original et enchanteur, le premier de tous dans un genre d'ouvrages plus fait pour être goûté avec délices, que pour être admiré avec transport; à qui nul n'a ressemblé dans le talent de raconter; que nul n'égala jamais dans l'art de donner des grâces à la raison

(1) Descartes, Corneille et Racine, dont l'éloge avoit été proposé par l'Académie Française, quelques années avant celui de La Fontaine.

et de la gaîté au bon sens ; sublime dans sa naïveté, et charmant dans sa négligence ; sur un homme modeste qui a vécu sans éclat en produisant des chefs-d'œuvre, comme il vivoit avec sagesse, en se livrant dans ses écrits à toute la liberté de l'enjouement ; qui n'a jamais rien prétendu, rien envié, rien affecté ; qui devoit être plus relu que célébré, et qui obtint plus de renommée que de récompense ; homme d'une simplicité rare, qui, sans doute, ne pouvoit pas ignorer son génie, mais ne l'apprécioit pas, et qui même, s'il pouvoit être témoin des honneurs qu'on lui rend aujourd'hui, seroit étonné de sa gloire, et auroit besoin qu'on lui révélât le secret de son mérite.

Une illustre Académie a proclamé La Fontaine, et toutes les voix ont applaudi. Pour le louer, l'homme sensible a desiré d'avoir du talent, et le talent a souhaité de s'approcher du génie. Un étranger généreux semble s'être chargé d'offrir à sa mémoire les tributs de l'Europe lettrée, en enrichissant la couronne de l'orateur (1). Il s'est honoré, sans doute ; mais pouvoit-il ajouter à l'émulation ? Quiconque est digne de louer La Fontaine, peut-il le louer autrement que pour lui-même ? Ses Panégyristes sont récompensés d'avance en le lisant. Il est doux de parler de ses plaisirs. Mais ces

(1) Ce fut M. Necker qui demanda à l'Académie de Marseille la permission d'ajouter la somme de 2,000 liv. à la médaille académique. Le prix fut décerné à M. de Champfort, dont le discours est imprimé dans l'édition des *trois Fabulistes*, publiée par le savant et estimable professeur, M. Gail. En rendant justice au talent qui éclate dans l'ouvrage de M. Champfort, nous rappellerons que d'Alembert trouvoit dans celui-ci plus de littérature, et assurément, pouvons-nous ajouter, autant d'esprit et d'éloquence.

plaisirs

plaisirs sont ceux de l'ame et du goût. Est-il si facile de s'en rendre compte? Définit-on ce qui nous plaît? Peut-on discuter ce qui nous charme? Quand nous croirons avoir tout dit, le lecteur ouvrira La Fontaine, et se dira qu'il en a senti cent fois davantage; et peut-être, si ce génie heureux et facile pouvoit lire ce que nous écrivons à sa louange, peut-être nous diroit-il, avec son ingénuité naturelle: Vous vous donnez bien de la peine pour expliquer comment j'ai su plaire; il m'en coûtoit bien peu pour y parvenir.

PREMIÈRE PARTIE

L'enfance et l'éducation de La Fontaine n'ont rien de remarquable (1). Il est du nombre des Génies qui n'ont point eu d'aurore, et qui du moment où ils ont été avertis de leur force, se sont élevés à la hauteur où ils devoient atteindre, pour n'en plus descendre jamais. Nous observerons seulement que sa naissance fut placée près de celle de Molière, comme si la Nature eût pris plaisir à produire presque en même temps les deux esprits les plus originaux du siècle le plus fécond en grands hommes. Il avoit atteint l'âge de vingt-deux ans (2), et

(1) Jean de La Fontaine étoit né à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Son père, qui se nommoit aussi Jean de La Fontaine, issu d'une ancienne famille bourgeoise, y exerçoit la charge de maître particulier des eaux et forêts. Sa mère, Françoise Pidoux, étoit fille du bailli de Coulomiers, petite ville à treize lieues de Paris. Les premières années de la vie du célèbre poète n'eurent rien de remarquable, rien qui parût annoncer ce qu'il devoit être un jour. Elevé par des maîtres de campagne, bien éloignés d'avoir, comme Socrate, l'art de faire *enfanter les esprits*, et d'en deviner, par une finesse de tact et d'instinct très-difficile à acquérir, le caractère propre et particulier, il dut à leurs instructions quelques connoissances du latin : ce fut là tout l'emploi de sa première jeunesse, qui ne fut guères qu'un long sommeil.

(2) Son caractère ne s'étoit pas plus déclaré que son génie. A l'âge de dix-neuf ans, il avoit paru s'occuper du dessein d'entrer dans l'Oratoire, mais bientôt il y avoit renoncé. Jeté dans le monde sans choix d'occupation et sans aucune vue particulière, décoré plutôt que revêtu de la charge que son père exerçoit, il se laissa marier à Marie Héricart, fille d'un lieutenant au bailliage royal de la Ferté-Milon. De ce mariage est né un fils dont la postérité

son talent pour la poésie, celui de tous qui est le plus prompt à se manifester, parce qu'il appartient plus immédiatement à la nature, et qu'il dépend moins de la réflexion, n'étoit pas même encore soupçonné. C'est une tradition reçue, qu'une Ode de Malherbe qu'on lut devant lui, fit jaillir les premières étincelles de ce feu qui dormoit. Le jeune homme parut frappé d'un sentiment nouveau; il sembloit qu'il eût attendu le moment de dire: je suis poète. Il le fut dès-lors en effet. C'étoit le temps où tout naissoit en France. Nourri de la lecture des Auteurs anciens, il trouvoit peu de modèles dans ceux de son pays. Mais en avoit-il besoin? Doué de facultés si heureuses, mais peu porté à les interroger, par une suite de cette indolence, l'un de ses caractères particuliers, il falloit seulement qu'on l'instruisît de ce qu'il pouvoit. Quelques stances de Malherbe lui apprirent, en flattant son oreille, combien il étoit sensible au plaisir de l'harmonie (1). L'harmonie

---

subsiste. Il s'étoit soumis à cet arrangement plutôt par indolence que par goût. Aussi ne remplissoit-il qu'avec indifférence les fonctions de sa charge, dont il resta titulaire pendant plus de vingt ans. Pour son mariage, il s'en fallut beaucoup qu'il y trouvât une source de délices. Sa femme joignoit à la beauté beaucoup d'esprit; mais son humeur chagrine et sa vertu farouche faisoient avec les agrémens de sa figure un contraste frappant, qui la fait reconnoître dans ces vers de la Nouvelle de *Belphégor*:

Belle et bien faite. . . . . .
. . . . . Mais d'un orgueil extrême,
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.

(1) Le père de la Fontaine aimoit la poésie, quoiqu'il ne fît point de vers; mais il aimoit à en lire à son fils, pour l'exciter à l'étude. Ses instances n'avoient pu rien gagner encore sur le jeune

est la langue du poète ; il sentit que c'étoit la sienne. La gaîté qu'il trouva dans Rabelais éveilla dans lui cet enjouement si vrai qui anime tous ses écrits. Il aimoit à trouver dans Marot des traces de cette naïveté dont lui-même devoit être le modèle. Les images pastorales et

---

homme, déjà parvenu à l'âge de vingt-deux ans, lorsqu'une harmonie nouvelle, dont le charme lui étoit inconnu, vint frapper son oreille étonnée, et lui révéler le secret de son génie. Un officier alors en garnison à Château-Thierry, lut devant lui, par occasion, l'ode de Malherbe, qui commence par ce vers :

Que direz-vous, races futures, etc.

La Fontaine écouta avec des transports mécaniques de joie, d'admiration et d'étonnement, cette lecture faite d'ailleurs d'une manière emphatique. Ces sortes de hasards ne sont que pour les hommes de génie ; ils n'agissent point sur les esprits vulgaires : c'est l'étincelle qui embrâse la poudre, et qui s'éteint sur la pierre.

Ses premiers essais dans un art où il devoit bientôt surpasser ses modèles, furent autant d'imitations fidelles des beautés, des défauts mêmes de celui qu'il avoit pris pour maître, et sur les traces duquel il fut près de s'égarer. C'est lui-même qui nous l'apprend dans son *Epître à M. Huet*, en lui envoyant un Quintilien de Toscanella :

Je pris certain Auteur autrefois pour mon maître ;
Il pensa me gâter : à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me dessilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur ; et la France
Estimoit dans ses vers le tour et la cadence.
Qui ne les eût prisés ? J'en demeurai ravi. . . .
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.

Glorieux de ses premières productions, La Fontaine voulut en accroître la jouissance, en se donnant des témoins. Son père fut le premier qui les vit, et le bonhomme en pleura de joie. Dans l'ivresse de ce premier succès, il fut chercher encore l'approbation d'un de ses parens, nommé Pintrel, procureur du roi au

champêtres prodiguées dans d'Urfé, devoient plaire à cette ame douce dont tous les goûts étoient toujours si près de la nature. L'imagination du conteur Bocace avoit des rapports avec celle d'un homme singulièrement né pour raconter (1). Telles étoient alors les richesses de la littérature moderne, et tels étoient aussi

---

présidial de Château-Thierry, homme de bon sens, qui n'étoit pas sans goût, qui s'étoit lui-même occupé de littérature, et dont nous avons une traduction des épîtres de Sénèque, imprimée à Paris en 1681, après la mort de l'auteur, par les soins de notre poète. Pintrel loua ses essais, l'interrogea sur les écrivains dont il faisoit sa lecture, joignit les conseils aux louanges, et voulut, en lui inspirant des goûts plus solides, le guider dans la carrière où il alloit se livrer. Il lui mit dans les mains Térence, Horace, Virgile, Quintilien, comme les vraies sources du bon goût et de l'art d'écrire.

(1) Boileau a dit que pour trouver l'air naïf en français, on a quelquefois encore recours au style de Marot et de Saint-Gelais; et c'est, ajoute-t-il, ce qui a si bien réussi au célèbre M. de La Fontaine. (*Réfl. 7, sur Longin.*) Le Père Du Cerceau et l'avocat Patru ajoutoient à la liste de ses maîtres un nom célèbre dans l'histoire de notre poésie, ce Villon, dont le meilleur ouvrage a été Clément Marot. L'ingénieux Jésuite va jusqu'à prétendre que, pour la gentillesse et la naïveté, La Fontaine en avoit plus appris de Villon que de Marot même (*Lett. à la suite des Œuvr. de Villon*, p. 56.). Quoi qu'il en soit, notre poète s'est plu souvent à imiter ces écrivains, et à le reconnoître :

J'ai profité dans Voiture,
Et Marot par sa lecture
M'a fort aidé, j'en conviens.
Je ne sais qui fut mon maître;
Que ce soit qui ce peut être :
Vous êtes tous trois les miens;

a-t-il dit dans une lettre écrite à S. Evremont. Il ajoute : J'oublioi maître François, dont je me dis encore le disciple, aussi

les auteurs les plus familiers à La Fontaine. Ils furent ses favoris, mais non pas ses maîtres. Et quelle différence, quelle distance d'eux tous à lui! Apperçoit-on

---

bien que celui de maître Vincent, et celui de maître Clément: « Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge ». (*Œuvr. de S. Evrem.* T. IV. p. 452.) Il avoit aussi beaucoup profité de la lecture de nos anciens fabliaux; ce qui a fait dire au célèbre comte de Caylus: Je ne crains point d'avancer que la Fontaine n'eût point été ce qu'il sera éternellement, c'est-à-dire, un auteur d'un goût exquis, s'il n'avoit puisé des exemples et des modèles dans ces sources (*Mém. de l'Ac. des Belles-Lettres*, T. XX.). Mais de tous ceux qui ont ranimé en France l'amour des lettres, Rabelais étoit celui qu'il préféroit. Cet écrivain ingénieux, que Boileau appeloit *la Raison habillée en masque*, faisoit ses délices: on dit même qu'il l'*admiroit follement*. Quoi qu'il en soit, il est aisé de voir qu'un homme du caractère de La Fontaine devoit se plaire beaucoup à la lecture d'un ouvrage où l'on trouve des connoissances très-variées, une érudition vaste, un style original, des principes de politique et de morale très-sensés, quelquefois même très-sévères, une critique très-fine, vive et enjouée des ridicules et des vices du temps, une infinité de contes, d'anecdotes et de plaisanteries de très-bon goût et du meilleur ton qu'on aime toujours à se rappeler, et qu'on n'entend jamais citer sans plaisir.

Quant aux autres auteurs Français, il en lisoit peu, *se divertissant mieux*, disoit-il, *avec les Italiens*. « Mais ce qu'on ne » s'imagineroit pas, dit l'historien de l'Académie, il faisoit ses » délices de Platon et de Plutarque. J'ai tenu les exemplaires qu'il » en avoit; ils sont notés à chaque page ». Ces philosophes, dont le premier étoit pour lui *le plus grand des amuseurs*, contribuèrent à former son jugement, à régler ses opinions. Cette raison saine et pure qui brille dans la plupart de ses fables; cet amour de l'ordre ou *du beau* en général, qui, selon l'expression d'un ancien, n'est que l'éclat du beau, *decor, splendor boni*, il les puisa, ou plutôt il les perfectionna dans leurs mâles écrits. C'est le précepte d'Horace mis en action: on sait qu'il recommande expressément aux poètes la lecture des philosophes, comme d'excellens guides.

dans ses ouvrages un trait qui ait l'air d'être emprunté? Tout n'est-il pas empreint d'un caractère particulier ? Oui, sans doute, et c'est la première qualité qui se présente d'abord dans son Eloge, son originalité (1).

---

en morale, et les seuls dont les leçons, jointes à celles de l'expérience que rien ne peut suppléer, puissent les avancer vers la connoissance de l'homme et de ses rapports, et élever leur esprit à des vérités générales non moins utiles, et sans lesquelles leurs vers, vides d'idées, ne sont que des bagatelles harmonieuses ;

Versus inopes rerum, nugæque canoræ.

(1) Quoique les pièces fugitives par lesquelles il se fit connoître offrent des détails agréables et des vers heureux, elles ne peuvent servir qu'à mesurer la distance qui les sépare de ses fables, auxquelles il doit presque toute sa réputation, ou du moins la partie la plus brillante et la mieux assurée de cette réputation. C'est là que, donnant un libre essor à son génie, on le vit tout-à-coup, s'éveillant comme d'un profond sommeil, ouvrir aux yeux de son siècle une source féconde de plaisir et d'instruction, se frayer de nouvelles routes dans une carrière où les Anciens l'avoient devancé, annoncer un talent plus rare encore, celui d'être naturel et original même en imitant, et porter son art à un degré de perfection que personne encore n'a pu atteindre. Voici comme il en parle dans son épître à M. Huet :

Quelques imitateurs, sot bétail, j'en conviens,
Suivent en vrais moutons le Pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, et me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est point un esclavage :
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois
Que nos maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Tous les esprits agissent nécessairement les uns sur les autres, se prennent et se rendent plus ou moins, se fortifient ou s'altèrent par le choc mutuel, s'éclairent ou s'obscurcissent par la communication des vérités ou des erreurs, se perfectionnent ou se corrompent par l'attrait du bon goût, ou par la contagion du mauvais; et de là ces rapports inévitables entre les productions du talent, quand le temps les a multipliées. Il seroit même possible qu'il se formât un esprit, qui seroit la perfection de tous les esprits, qui, empruntant quelque chose de chacun, vaudroit mieux que tous; et cette espèce de génie, ce beau présent du ciel, ne pourroit être réservé qu'au siècle qui suivroit celui de la renaissance des arts, et dans lequel la dernière opération de l'esprit humain seroit de se replier sur ses créations premières, de calculer et de juger ses richesses, et de se rendre compte de ses efforts. Il est un autre genre de gloire, rare dans tous les temps, même dans celui où les arts commençant à refleurir, chaque homme se fait son partage et se saisit de sa place; un attribut inestimable, fait pour plaire à tous les hommes, par l'impression qu'ils desirent le plus, celle de la nouveauté : c'est ce tour d'esprit particulier qui exclut toute ressemblance avec les autres; qui imprime sa marque à tout ce qu'il produit; qui semble tirer tout de lui-même, en donnant une forme nouvelle à tout ce qu'il emprunte; toujours piquant, même dans ses irrégularités, parce que rien ne seroit irrégulier comme lui; qui peut tout hasarder, parce que tout lui sied; qu'on ne peut imiter, parce qu'on n'imite point la grâce; qu'on ne peut traduire en aucune langue, parce qu'il en a une qui lui est propre. Esope, Phèdre, Pilpay avoient fait des fables. Un homme vient qui les prend toutes, et ces fables ne

sont plus celles d'Esope, de Phèdre, de Pilpay; ce sont celles de La Fontaine. On nous crie : il n'a presque rien inventé. Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune (1). Elle lui est

(1) Il est bien démontré aujourd'hui que La Fontaine n'a rien inventé, c'est-à-dire, qu'aucun des sujets de ses fables ne lui appartient. Nous en offrons la preuve à chaque page de ce recueil. Mais, sans prétendre diminuer en rien le mérite des premiers inventeurs, dont la gloire est assurée par l'admiration constante de tant de siècles, j'ose dire qu'il faut peut-être autant d'imagination, et même de génie, pour imiter comme La Fontaine, que pour inventer comme les anciens fabulistes. *Il a inventé sa manière d'écrire, et cette invention n'est pas devenue commune.* Ceux qui méprisent la grace du style ne connoissent pas assez les hommes, et ne sont pas assez jaloux de leur être utiles; ils entendent aussi mal l'intérêt de leur réputation que celui de la vérité : ils pensent; mais n'ayant pas le talent, peut-être plus rare encore, d'écrire avec cette élégance toujours soutenue, ce nombre et cette harmonie dont le charme est irrésistible, ils rendent mal leurs pensées, et sont bientôt oubliés. Fontenelle, en s'emparant du travail de Van-Dale, lui en a ravi pour jamais la gloire : un jour viendra que le nom de ce savant médecin, déjà presque ignoré parmi nous, sera aussi inconnu que ses ouvrages, tandis que la voix de l'écrivain enchanteur qui a fait naître des fleurs dans un terrain riche, à la vérité, mais hérissé de ronces et d'épines qu'il a arrachées, sera entendue dans l'avenir.

Mais ce n'est pas le seul avantage qu'il ait sur ses modèles; il les surpasse encore dans l'art de pallier l'invraisemblance de ses contes, et de donner à ses mensonges ingénieux tout l'intérêt dont la vérité est susceptible. J'ajoute que sous un titre frivole, et sans négliger aucune des grâces et des beautés de détail que ce genre exige, et qui lui sont propres, cet ouvrage est peut-être un de ceux où l'intervalle immense qui sépare l'homme d'esprit de l'homme de génie est le plus souvent et le plus fortement marqué. Il y a peu de

restée toute entière. Il en a trouvé le secret, et l'a gardé. Il n'a jamais été ni imitateur, ni imité. A ce double titre, quel homme peut se vanter d'être plus original?

Cette qualité, quand elle se rencontre dans les ouvrages, tient nécessairement au caractère de l'auteur. Un homme très-recueilli en lui-même, se répandant peu au dehors, rempli et préoccupé de ses idées, presque toujours étranger à celles qui circulent autour de lui, doit demeurer tel que la nature l'a fait. S'il en a reçu un goût dominant, ce goût ne sera jamais ni affoibli, ni partagé. Tout ce qui sortira de ses mains aura un trait particulier et ineffaçable. Ceux qui le chercheront hors de son talent ne le retrouveront plus. Molière si gai, si plaisant dans ses écrits, étoit triste dans la société. La Fontaine, ce conteur si aimable la plume à la main, n'étoit plus rien dans la conversation. Ainsi tout est compensé en tout genre, et toute perfection tient à des sacrifices. Pour être un peintre si vrai, il falloit que Molière fût porté à observer, et l'observation rend triste. Pour s'intéresser si bonnement à Jeannot Lapin et à Robin Mouton, il falloit avoir le caractère d'un enfant, qui, préoccupé de ses jeux, ne regarde

---

ses bonnes fables, et elles sont en grand nombre, où l'on ne trouve quelques-uns de ces mots de sentiment, quelques-unes de ces idées générales qui semblent jetées au hasard, et dont la délicatesse ou la profondeur porte l'esprit à la méditation, ou dispose l'ame à une mélancolie qui n'est pas sans un grand plaisir. Ce sont toutes ces qualités réunies qui rendent La Fontaine inimitable; c'est par elles qu'il captive, qu'il entraîne ses lecteurs; et l'on n'est jamais tenté de demander s'il a puisé dans son propre fonds ou dans une autre source les sujets qu'il a traités.

pas autour de lui, et La Fontaine étoit distrait (1). C'est en s'amusant de son talent, en conversant avec ses bons amis les animaux, qu'il parvenoit à charmer ses lecteurs auxquels peut-être il ne songeoit guères. C'est par cette disposition qu'il devint un conteur si parfait. Il prétend quelque part que Dieu *mit au monde Adam le*

(1) Champfort a aussi analisé, mais avec plus de développement, les rapports qui existent entre Molière et La Fontaine.

Sans méconnoître l'intervalle immense qui sépare l'art si simple de l'Apologue et l'art si compliqué de la Comédie, j'observerai, pour être juste envers La Fontaine, que la gloire d'avoir été avec Molière le peintre le plus fidèle de la nature et de la société, doit rapprocher ici ces deux grands hommes. Molière, dans chacune de ses pièces, ramenant la peinture des mœurs à un objet philosophique, donne à la comédie la moralité de l'apologue. La Fontaine, transportant dans ses fables la peinture des mœurs, donne à l'apologue une des grandes beautés de la comédie, les caractères. Doués tous les deux au plus haut degré du génie d'observation, génie dirigé dans l'un par une raison supérieure, guidé dans l'autre par un instinct non moins précieux, ils descendent dans le plus profond secret de nos travers et de nos foiblesses; mais chacun, selon la double différence de son genre et de son caractère, les exprime différemment. Le pinceau de Molière doit être plus énergique et plus ferme; celui de La Fontaine plus délicat et plus fin. L'un rend les grands traits avec une force qui le montre comme supérieur aux nuances; l'autre saisit les nuances avec une sagacité qui suppose la science des grands traits. Le poète comique semble s'être plus attaché aux ridicules, et a peint quelquefois les formes passagères de la société; le fabuliste semble s'adresser davantage aux vices, et a peint une nature encore plus générale. Le premier me fait plus rire de mon voisin; le second me ramène plus à moi-même. Celui-ci me venge davantage des sottises d'autrui; celui-là me fait mieux songer aux miennes. L'un semble avoir vu les ridicules comme un défaut de bienséance choquant pour la société; l'autre avoir vu les vices comme un défaut de raison choquant pour nous-mêmes. Après la lecture du premier, je crains l'opinion publique;

nomenclateur, lui disant : te voilà ; nomme. On pourroit dire que *Dieu mit au monde La Fontaine le conteur, lui disant : te voilà ; conte.*

Ce don de narrer, il l'appliqua tour-à-tour à deux genres différens, à l'apologue moral, qui a l'instruction pour but, et au conte plaisant, qui n'a pour objet que d'amuser. Il réussit au plus haut dégré dans tous les deux. Parlons d'abord du premier. C'est celui sur lequel il convient de s'étendre davantage; c'est le plus important, le plus parfait; c'est la principale gloire de La Fontaine, et cette gloire n'est mêlée d'aucun reproche.

L'homme a un penchant naturel a entendre raconter. La Fable pique sa curiosité et amuse son imagination. Elle est de la plus haute antiquité. On trouve des paraboles dans les plus anciens monumens de tous les peuples. Il semble que de tous temps la vérité ait eu peur des hommes, et que les hommes aient eu peur de la vérité. Quel que soit l'inventeur de l'apologue, soit

---

après la lecture du second, je crains ma conscience. Enfin, l'homme corrigé par Molière, cessant d'être ridicule, pourroit demeurer vicieux; corrigé par La Fontaine, il ne seroit plus vicieux ni ridicule : il seroit raisonnable et bon; et nous nous trouverions vertueux, comme La Fontaine étoit philosophe, sans nous en douter. Tels sont les principaux traits qui caractérisent chacun de ces grands hommes; et si l'intérêt qu'inspirent de tels noms me permet de joindre à ce parallèle quelques circonstances étrangères à leur mérite, j'observerai que nés l'un et l'autre précisément à la même époque, tous deux sans modèles parmi nous, sans rivaux, sans successeurs, liés pendant leur vie d'une amitié constante, la même tombe les réunit après leur mort, et que la même poussière ensevelit les deux écrivains les plus originaux que la France ait jamais produits.

que la raison, timide dans la bouche d'un esclave, ait emprunté ce langage détourné pour se faire entendre d'un maître, soit qu'un Sage, voulant la réconcilier avec l'amour-propre, le plus superbe de tous les maîtres, ait imaginé de lui prêter cette forme agréable et riante; quoi qu'il en soit, cette invention est du nombre de celles qui font le plus d'honneur à l'esprit humain (1). Par cet heureux artifice, la vérité, avant de se présenter aux hommes, compose avec leur orgueil, et s'empare de leur imagination. Elle leur offre le plaisir d'une découverte, leur sauve l'affront d'un reproche et l'ennui d'une leçon. Occupé à démêler le sens de la fable, l'esprit n'a pas le temps de se révolter contre le précepte. Quand la raison se montre à la fin, elle nous trouve désarmés. Nous avons en secret prononcé contre nous-mêmes l'arrêt que nous ne voudrions pas entendre d'un autre : car nous voulons bien quelquefois nous corriger; mais nous ne voulons jamais qu'on nous condamne.

A la moralité simple et nue des récits d'Esope, Phèdre joignit l'agrément de la poésie. On connoît la pureté de son style, sa précision, son élégance. Le livre de l'Indien Pilpay n'est qu'un tissu fort embrouillé de paraboles mêlées les unes dans les autres, et surchargées d'une morale prolixe, qui manque souvent de justesse et de clarté. Les peuples qui ont une littérature perfectionnée, sont les seuls chez qui l'on sache faire un livre. Si jamais on est obligé d'avoir rigoureusement

(1) Ce point de critique, qui n'a point encore été éclairci, est discuté dans notre Histoire universelle de l'Apologue, et dans nos Lettres sur la Fable, adressées à M. le chevalier de Florian, qui n'ont pas encore été publiés.

raison, c'est sur-tout lorsqu'on se propose d'instruire. Vous voulez que je cherche une leçon sous l'enveloppe allégorique dont vous la couvrez. J'y consens : mais si l'application n'est pas très-juste, si vous n'allez pas directement à votre but, je me ris de la peine gratuite que vous avez prise, et je laisse là votre énigme qui n'a point de mot. Quand La Fontaine puise dans Pilpay, dans Aviénus et dans d'autres fabulistes moins connus, les récits qu'il emprunte, rectifiés pour le fond et la morale, et embellis de son style, forment le plus souvent des résultats nouveaux qui supléent chez lui le mérite de l'invention. On y remarque partout une raison supérieure. Cet esprit si simple et si naïf dans le récit, est très-juste et même très-fin dans la morale et les réflexions. Car la simplicité du ton n'exclut point la finesse de la pensée; elle n'exclut que l'affectation de la finesse. Veut-on un exemple d'un Eloge singulièrement délicat et de l'allégorie la plus heureuse? Lisez cette fable adressée à l'Auteur du Livre des Maximes, au célèbre La Rochefoucault. Je la choisis de préférence, parce qu'elle appartient à La Fontaine. Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un Livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'il censure, que de le comparer au cristal d'une eau transparente, où l'homme vain qui craint tous les miroirs, parce qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteurs, apperçoit malgré lui ses traits, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit? Mais à quoi pensé-je? Me pardonnera-t-on de louer l'esprit dans La Fontaine? Quel homme fut jamais plus au-dessus de ce qu'on appelle esprit? Oh! qu'il possédoit un don plus éminent et plus précieux! Cet art d'intéresser pour tout ce qu'il raconte, en paroissant s'y

intéresser lui-même de si bonne foi, art inconnu à tous les autres Fabulistes; art qui chez lui n'en étoit pas un, qui n'étoit qu'une suite naturelle de cette aimable simplicité, de cette *bonhommie*, devenue dans la postérité un de ses attributs distinctifs; mot vulgaire, ennobli en faveur de deux hommes rares, Henri IV et La Fontaine. *Le Bon-Homme* (1) : voilà le nom que lui a donné la postérité, et lorsqu'on pense que ce nom ne rappelle pas seulement le caractère de ses écrits, mais celui de son ame, sa bonté loyale, sa candeur naïve, alors on est tenté d'interrompre toutes ces louanges, qui sont si loin de valoir la lecture d'une de ses fables, de s'adresser à lui, comme s'il pouvoit nous entendre, de lui dire : « O bon La Fontaine ! homme unique et » excellent ! parois dans cette assemblée; viens t'asseoir » un moment parmi nous; nous te couvrirons des fleurs » que nous répandons autour de ton image. Peut-être

(1) Racine et Despréaux, avec qui La Fontaine étoit extrêmement lié, s'amusoient quelquefois à ses dépens. Ils l'appeloient *le bonhomme*, et n'en connoissoient pas moins ce qu'il valoit. Un soir entre autres qu'ils soupoient chez Molière avec Descoteaux, fameux joueur de flûte, La Fontaine y paroissant plus rêveur et plus concentré en lui-même qu'à l'ordinaire, Despréaux et Racine, pour le tirer de sa distraction, se mirent à l'agacer par différens traits plus vifs et plus piquans les uns que les autres; mais La Fontaine ne s'en déconcerta point. Ils avoient cependant poussé si loin la raillerie, que Molière, touché de la patience et de la douceur de La Fontaine, ne put s'empêcher d'en être piqué pour lui, et de dire à Descoteaux, le tirant à part au sortir de table : *Nos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bonhomme.* (*Œuv. de Boileau*, T. IV. éd. de Paris, 1726, p. 26. note. *Mém. sur la vie de J. Racine*, p. 120.) Et le nom lui est resté.

» les honneurs flattent-ils peu ton ame modeste et tran-
» quille, et la vaine éloquence du panégyrique est trop
» au-dessous de toi : mais tu es sensible au plaisir d'être
» aimé, et c'est-là l'hommage unanime que nous t'of-
» frons pour récompense du plaisir que tu nous as donné
» tant de fois. »

Je m'écarte, je le sens; j'oublie un moment les ouvrages pour m'occuper de l'auteur. Il est bien difficile de mettre de l'art dans un Eloge dicté tout entier par le cœur. Je suis bien plus sûr d'aimer La Fontaine, que je ne suis sûr de le bien louer. Je me livre à ce que je sens, et je perds de vue ce que je dois écrire. Revenons à ce charme singulier qui naît de l'illusion complette où il est lui-même, et que vous partagez. Il a fondé parmi les animaux des Monarchies et des Républiques. Il en a composé un monde nouveau beaucoup plus moral que celui de Platon. Il y habite sans cesse; et qui n'aimeroit à y habiter avec lui? Il en a réglé les rangs, pour lesquels il a un respect profond dont il ne s'écarte jamais. Il a transporté chez eux tous les titres et tout l'appareil de nos dignités. Il donne au Roi Lion un Louvre, une Cour des Pairs, un sceau royal, des officiers, des médecins; et quand il nous représente le Loup qui *daube au coucher du Roi* son camarade le Renard, il est clair qu'il a assisté au coucher, et qu'il en revient pour nous conter ce qui s'est passé. Cette bonne foi si plaisante ne l'abandonne jamais. Jamais il ne manque à ce qu'il doit aux Puissances qu'il a établies. C'est toujours *Nosseigneurs les Ours*, *Nosseigneurs les Chevaux*, *Sultan Léopard*, *Dom-Coursier;* et les parens du Loup, *gros Messieurs qui l'ont fait apprendre à lire.* Ne voit-on pas qu'il vit avec eux, qu'il s'est fait leur concitoyen, leur ami, leur confident?

Oui;

Oui, sans doute, leur ami. Il les aime véritablement; il entre dans tous leurs intérêts; il met la plus grande importance à leurs débats. Ecoutez la Belette et le Lapin plaidant pour un terrier. Est-il possible de mieux discuter une cause? Tout y est mis en usage, coutume, autorité, droit naturel, généalogie. On y invoque les *dieux hospitaliers*. Ce sérieux, qui est si plaisant, excite en nous ce rire de l'ame que feroit naître la vue d'un enfant heureux de peu de chose. Ce sentiment doux, l'un de ceux qui nous font le plus chérir l'enfance, nous fait aussi aimer La Fontaine.

La plupart de ses fables sont des scènes parfaites pour les caractères et le dialogue. Tartufe parleroit-il mieux que le Chat pris dans les filets, qui conjure le Rat de le délivrer, l'assurant qu'il l'a toujours *aimé comme ses yeux*, et qu'il étoit sorti *pour aller faire sa prière, comme tout dévot Chat en use les matins?* Dans cette fable sublime des *Animaux malades de la peste*, quoi de plus parfait que la confession de l'Ane? Comme toutes les circonstances sont faites pour atténuer sa faute!

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque Diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.

Comment tenir à ces traits-là? On en citeroit cent de de cette force. Mais il faut s'en rapporter à la mémoire et au goût de ceux qui aiment La Fontaine; et qui ne ne l'aime pas?

Cet intérêt qu'il prend à ses personnages et qui nous divertit, paroît quelquefois sous une autre forme, et devient attendrissant; comme dans cette belle fable, où le Serpent accusé d'ingratitude, invoque le témoignage de

la Vache. Les plaintes de celles-ci peuvent-elles être plus touchantes ? Elle rappelle tous ses services :

Enfin me voilà vieille ; il me laisse en un coin,
Sans herbe : s'il vouloit encor me laisser paître !
Mais je suis attachée, et si j'eusse eu pour maître
Un Serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ?

Quel langage ! Peut-on n'en être pas ému ? Le cœur ne vous parle-t-il pas en faveur de l'animal qui se plaint ? Le fabuliste fait de ses Animaux ce qu'un dramatique habile fait de ses Acteurs. Il observe les mêmes convenances dans le ton et dans les mœurs ; et l'intérêt, et l'illusion ne sauroient aller plus loin.

A tant de qualités qui dérivent d'un genre d'esprit qui lui étoit particulier, de sa manière de concevoir et de sentir, de son imagination facile et flexible, se joint le charme inexprimable de son style, don qui couronne tous les autres ; don précieux de la Nature, qui l'avoit créé grand Poète. C'est ici peut-être que l'on pourroit attendre des idées générales sur la manière d'écrire la fable. Mais les préceptes ennuient et les modèles instruisent. Il ne sied bien qu'aux maîtres de donner des leçons de l'art qu'ils exercent. Je trouve très-bon que Cicéron parle d'éloquence en orateur, et qu'Horace parle en poète de poésie et de goût. Mais quand le génie a trouvé les beautés, que m'importe le rhéteur qui vient leur donner des noms ? Quand on aura fait la poétique de la fable, le fabuliste paroît qui vous dit à peu près comme le Lacédémonien cité plus d'une fois : *ce qu'on a bien dit, je le fais cent fois mieux ;* et cet homme, c'est La Fontaine.

Patru, dit-on, vouloit le détourner de faire des

fables (1). Il ne croyoit pas que l'on pût égaler dans notre langue l'élégante briéveté de Phédre. Je conviendrai que notre langue est essentiellement plus lente dans sa marche que celle des Romains. Aussi La Fontaine ne se propose-t-il pas d'être aussi court dans ses récits que le fabuliste Latin. Mais sans parler de tant d'avantages qu'il a sur lui (2), il me semble que si La Fontaine

(1) C'est La Fontaine qui nous apprend cette particularité au commencement de la Préface de ses Fables. On peut voir à-propos de ce conseil de Patru, les sages réflexions de l'abbé d'Olivet. (Dans son *Hist. de l'Acad. franç.* p. 188, éd. de Paris, 1730.)

(2) Un écrivain moderne a rendu ainsi la différence entre le génie de Phèdre et celui de La Fontaine. Accoutumé dès l'enfance à regarder les Anciens comme ses maîtres, à croire que le terme où ils s'étoient arrêtés dans tous les genres étoit le dernier, et qu'il n'y avoit rien au-delà, il a pu, par une suite de cette prévention habituelle, mal juger de la distance à laquelle il voyoit ces objets si imposans; et c'est ce qui a fait dire à Fontenelle ce mot plaisant, et qui exprime si finement l'extrême simplicité de La Fontaine, que *cet auteur ne le cédoit ainsi à Phèdre que par bêtise.* En effet, il suffit pour s'en convaincre, de comparer un moment entre eux ces deux poètes. — Phèdre n'a ni la vérité, ni l'enjouement, ni la naïveté de La Fontaine: trois qualités essentielles, dont la dernière sur-tout convient particulièrement à la fable. Il est moins rapide et moins vif que lui dans ses récits. Son style pur et concis, mais uniforme, froid et sans couleur, a je ne sais quoi de grave et de sévère qui convient mieux au genre didactique qu'à l'apologue, où il faut de la facilité, et même une sorte de négligence et de familiarité qui a sa limite invariable, comme tout ce qui est bien dans quelque genre que ce soit. Il ne connoît ni l'art d'intéresser ses lecteurs par des images qui leur rappellent des sensations douces, ou par la peinture des phénomènes de la nature, aussi difficiles à observer qu'à décrire, ni celui d'indiquer d'un mot des rapports secrets entre les objets les plus éloignés, et de faire sortir de ces rapprochemens ingénieux une moralité

dans ses fables n'est pas remarquable par la brièveté, il l'est par la précision. J'appelle un style précis, celui dont on ne peut rien ôter sans que l'ouvrage perde une grace ou un ornement, et sans que le lecteur perde un plaisir. Tel est le style de La Fontaine dans l'apologue. On n'y sent jamais ce qu'on appelle langueur. On n'y trouve jamais de vuide. Ce qu'il dit ne peut pas être dit en moins de mots, ou vous ne le diriez pas si bien. Il faut qu'on me pardonne de citer.

---

fine et d'autant plus piquante, qu'elle est plus détournée et plus imprévue. Ses fables sont l'ouvrage d'un écrivain correct et châtié, dont l'ame honnête et droite, mais toujours égale et tranquille, ne se passionne ni contre le vice ni pour la vertu. On les lit avec plaisir la première fois; mais on ne se sent pas tourmenté du desir de les relire une seconde, une troisième, une centième, comme celles de La Fontaine. Celui-ci a plus d'imagination, plus de verve et plus de connoissances que Phèdre; il a vu et comparé plus d'objets, rassemblé plus de faits. Observateur scrupuleux de ces convenances dont la réunion forme ce qu'on appelle *la vérité* en poésie comme en peinture, ses personnages, quels qu'ils soient, disent presque toujours ce qu'ils doivent dire dans leur position. Il a su donner à son dialogue cette précision, ce naturel, une des plus rares qualités du style, même dans les meilleurs écrivains, et peut-être la seule qu'on n'acquiert point par l'étude. Il faut lire ses vers pour connoître toutes les ressources de notre langue et la variété des formes dont elle est susceptible, lorsqu'elle est maniée par un homme de génie. On trouve dans plusieurs de ses fables l'élégance et la sensibilité de Tibulle; dans d'autres, le nombre et l'harmonie de Virgile: ici la délicatesse d'Horace, son esprit, son goût; là cette finesse de réflexion qui rend les ouvrages de cet ancien poëte si utiles, si agréables: en un mot, La Fontaine a toutes les sortes de style, et dans chacun, les beautés qui lui sont propres, sans excepter même les mouvemens les plus pathétiques et les plus impétueux de l'éloquence.

Un Octogénaire plantoit.
Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge !
. . . . . .

Deux Coqs vivoient en paix ; une Poule survient :
Et voilà la guerre allumée.
Amour ! tu perdis Troye.
. . . . . .

Un Lièvre en son gîte songeoit ;
Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe ?
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeoit.
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la réflexion ; et c'est ainsi qu'écrit toujours La Fontaine. Je remarque son excellent esprit dans la différence de style qui se trouve entre ses fables et ses contes. Il a senti que dans le conte, qui n'a d'autre objet que d'amuser, tout est bon pourvu qu'on amuse. Aussi hasarde-t-il toute sorte d'écarts. Il se détourne vingt fois de sa route, et l'on ne s'en plaint pas ; on fait volontiers le chemin avec lui. Mais dans la fable, qui tend à un but que l'esprit cherche toujours, il faut aller plus vîte, et ne s'arrêter sur les objets que pour les rendre plus frappans. Dans cette partie, comme dans tout le reste, les fables de La Fontaine, à un très-petit nombre près, me paroissent des chefs-d'œuvre irréprochables.

Ce qui prouve encore, qu'éclairé par un goût naturel, il régloit sa manière d'écrire sur la sévérité du genre, c'est que, négligé dans ses contes, il est beaucoup plus correct dans ses fables (1). Il y respecte la

(1) Aussi étoit-ce là son ouvrage de prédilection : il disoit bien qu'il y avoit plus d'esprit dans ses contes ; mais ses fables lui

langue, que Molière ne respectoit pas assez. Non content d'y prodiguer les beautés, il s'y défend les fautes. Il savoit que si le conte familier les fait pardonner, la fable, plus sérieuse, ne les admet pas : et qui croira pouvoir s'en permettre, quand La Fontaine s'en permet si peu?

Cette correction, qui suppose une composition soignée, est d'autant plus admirable, qu'elle est accompagnée de ce naturel si rare et si enchanteur qui semble exclure toute idée de travail. Le plus original de nos écrivains en est aussi le plus naturel. Je ne crois pas qu'en parcourant les ouvrages de La Fontaine, on y trouvât une ligne qui sentît la recherche ou l'affectation. Il ne compose point, il converse; s'il raconte, il est persuadé; s'il peint, il a vu; c'est toujours son ame qui vous parle, qui s'épanche, qui se trahit; il a toujours l'air de vous dire son secret, et d'avoir besoin de le dire; ses idées, ses réflexions, ses sentimens, tout lui échappe, tout naît du moment, rien n'est cherché, rien n'est préparé; il se plie à tous les tons; et il n'en est aucun qui ne semble être particulièrement le sien; tout, jusqu'au sublime, paroît lui être facile et familier. Il charme toujours et n'étonne jamais.

Ce naturel domine tellement chez lui, qu'il dérobe au commun des lecteurs les autres beautés de son style; il n'y a que les connoisseurs qui sachent à quel point La Fontaine est poète, ce qu'il a vu de ressources dans la poésie, ce qu'il en a tiré de richesses. On ne

---

plaisoient davantage. Ses contemporains étoient plus embarrassés que lui sur la préférence. Perrault trouvoit la même force dans les deux ouvrages. (Voyez son éloge de La Fontaine, dans les *Hommes illustres*.)

fait pas assez d'attention à cette foule d'expressions créées, de métaphores hardies toujours si naturellement placées, que rien ne paroît plus simple. Aucun de nos poètes n'a manié plus impérieusement la langue; aucun sur-tout n'a plié avec tant de facilité le vers françois à toutes les formes imaginables. Cette monotonie qu'on reproche à notre versification, chez lui disparoît absolument. Ce n'est qu'au plaisir de l'oreille, au charme d'une harmonie toujours d'accord avec le sentiment et la pensée, qu'on s'apperçoit qu'il écrit en vers. Il dispose si heureusement ses rimes, que le retour des sons semble toujours une grace, et jamais une nécessité. Nul n'a mis dans le rythme une variété si prodigieuse et si pittoresque; nul n'a tiré autant d'effets de la mesure et du mouvement. Il coupe, brise ou suspend son vers comme il lui plaît. L'enjambement qui sembloit réservé aux vers grecs et latins, est un mérite si commun dans les siens, qu'il est à peine remarqué. Il est vrai que tant d'avantages qui dépendent en partie de la liberté d'écrire en vers d'inégale mesure, et des priviléges d'un genre qui admet toute sorte de tons, ne pourroient plus se retrouver au même degré dans le style noble et dans le vers héroïque. Mais tant d'autres ont écrit dans le même genre! Pourquoi ont-ils si rarement approché de cette perfection? L'harmonie imitative des anciens, si difficile à égaler dans notre poésie, La Fontaine la possède dans le plus haut degré, et l'on ne peut s'empêcher de croire en le lisant que toute sa science en ce genre est plus d'instinct que de réflexion. Chez cet homme si ami du vrai et si ennemi du faux, tous les sentimens, toutes les idées, tous les caractères ont l'accent qui leur convient, et l'on sent qu'il n'étoit pas en lui de pouvoir s'y tromper. Je sais bien que de lourds

calculateurs aimeront mieux y voir des sons combinés avec un prodigieux travail. Mais le grand poète, l'enfant de la Nature, La Fontaine aura plutôt fait cent vers harmonieux, que des critiques pédants n'auront calculé l'harmonie d'un vers.

Faut-il s'étonner qu'un écrivain, pour qui la poésie est si docile et si flexible, soit un si grand peintre en vers? C'est de lui sur-tout qu'on peut dire proprement qu'il peint avec la parole. Dans quels de nos auteurs trouvera-t-on un si grand nombre de tableaux dont l'agrément soit égal à la perfection? Je demande encore une fois qu'on me pardonne de citer. Un seul exemple parlera mieux pour La Fontaine que tout ce que je pourrois dire.

Quand la Perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle,
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le Chasseur et le Chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille;
Et puis, quand le Chasseur croit que son Chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée, et rit
De l'homme, qui, confus, des yeux en vain la suit.

Je demande s'il existe en poésie un tableau plus parfait, si le plus habile peintre me montreroit sur la toile plus que je ne vois dans les vers du poète? Comme le chasseur et le chien suivent pas à pas la perdrix qui se *traîne* avec le vers! Comme un hémistiche rapide et prompt vous montre le chien qui *pille!* . . . Ce dernier mot est un élan, un éclair; et avec quel art l'autre vers est suspendu quand la perdrix *prend sa volée!* Elle est en l'air, et vous voyez long-temps l'homme immobile,

qui, *confus*, *des yeux en vain la suit*. Le vers se prolonge avec l'étonnement.

La fable dont j'ai tiré ce morceau me rappelle avec quelle étonnante facilité cet écrivain si simple s'élève quelquefois au ton de la plus sublime philosophie et de la morale la plus noble (1). Quelle distance du corbeau qui laisse tomber son fromage, à l'éloquence du *Paysan du Danube*, et à cette fable (2) que je viens de citer, si pourtant on ne doit pas donner un titre plus relevé à un ouvrage beaucoup plus étendu que ne doit l'être un simple apologue, à un véritable poëme sur la doctrine de Descartes, plein d'idées et de raison, mais

---

(1) Nous observerons qu'à l'exemple de Lucrèce, il est le premier de sa nation qui ait écrit en vers sur des matières philosophiques; ce qui suppose nécessairement de la clarté dans l'esprit, et des connoissances sur des objets trop souvent étrangers aux poètes. La fable *d'un animal dans la lune*, où il détruit un des principaux argumens des Pyrrhoniens contre la certitude des sens; le discours à Madame de la Sabliere, où, après avoir exposé fidèlement l'opinion de Descartes, sur les opérations des bêtes, il la réfute par des raisonnemens très-solides, et même par des faits que les plus grands partisans de l'automatisme n'ont jamais pu expliquer; enfin son poème du Quinquina, où il décrit avec beaucoup d'exactitude et de netteté plusieurs phénomènes assez obscurs de l'économie animale, la fièvre sur-tout, suffisent pour prouver que l'étude de la philosophie ancienne et moderne ne lui avoit pas été inutile. Ses fréquens entretiens avec le savant Bernier l'avoient fortement convaincu que les faits ne sont pas moins la véritable richesse du poète que du philosophe; et que si le poète peut apprendre quelquefois au philosophe à sacrifier aux Graces, c'est au philosophe à rectifier, à multiplier, à étendre les idées du poète, et à lui apprendre réciproquement à s'assujettir à la raison.

(2) La première du dixième Livre.

dans lequel la raison parle toujours le langage de l'imagination et du sentiment ! Ce langage en effet est partout celui de La Fontaine : il a beau devenir philosophe ; vous retrouvez toujours le grand poète et *le bonhomme*.

Vous retrouvez sur-tout cette sensibilité, l'ame de tous les talens ; non celle qui est vive, impétueuse, énergique, passionnée, et qui doit animer la Tragédie ou l'Epopée, et tous les grands ouvrages de l'imagination, mais cette sensibilité douce et naïve qui convenoit si bien au genre d'écrire que La Fontaine avoit choisi, qui se fait appercevoir à tout moment dans ses ouvrages, sans qu'il paroisse y penser, et joint à tous les agrémens qui s'y rassemblent un nouveau charme plus attachant encore que tous les autres. Quelle foule de sentimens aimables répandus dans ses écrits ! Comme on y trouve l'épanchement d'une ame pure, et l'effusion d'un bon cœur ! Avec quel intérêt il parle des attraits de la solitude et des douceurs de l'amitié ! Qui ne voudroit être l'ami de l'homme qui a fait la fable des *Deux amis ?* Se lassera-t-on jamais de relire celle des *Deux pigeons ;* ce morceau dont l'impression est si délicieuse, à qui peut-être l'on donneroit la palme sur tous les ouvrages de La Fontaine, si, parmi tant de chefs-d'œuvre, on avoit la confiance de juger, ou le courage de choisir ? Quelle est belle cette fable ! Quelle est touchante ! Que ces deux pigeons sont un couple charmant ! Quelle tendresse éloquente dans leurs adieux ! Quel intérêt dans les aventures du Pigeon voyageur ! Quel plaisir dans leur réunion ! Et lorsqu'ensuite le fabuliste finit par un retour sur lui-même, qu'il regrette et redemande les plaisirs qu'il a goûtés dans l'amour, quelle tendre mélancolie ! Quel besoin d'aimer ! On croit

entendre les soupirs de Tibulle. Et la fable de *Tircis et d'Amarante!* A-t-on jamais peint l'amour avec des traits plus vrais, plus délicats? Les effets de cette passion, quand elle est encore dans toute sa pureté, ont-ils jamais été tracés avec plus d'expression et de grace? Un tableau encore supérieur à tout le reste, c'est *le Poëme de Vénus et Adonis*. Il est digne de la Déesse et du Héros. Le poète habite comme eux des lieux enchantés, et y transporte le lecteur. Jamais les jardins d'Armide, ce brillant édifice de l'Imagination, qu'elle a construit pour l'Amour, n'ont rien offert de plus séduisant et de plus doux. Vous croyez entendre autour de vous les chants du bonheur et les accens de la tendresse. Vous êtes environné des images de la volupté (1). Tout ce que les cœurs passionnés ont de jouissances intimes, tout ce que les jours qui s'écoulent entre deux amans ont de délices toujours variées et toujours les mêmes, tout ce que deux ames confondues l'une dans l'autre se communiquent de ravissemens et de transports; enfin ce qu'on voudroit toujours sentir et qu'on croit ne pouvoir jamais peindre : voilà ce que La Fontaine vous représente sous les pinceaux que l'Amour a mis dans ses mains.

Quel écrivain a réuni plus de titres pour plaire et

---

(1) Vénus n'est pas plus belle dans Homère, que dans ces vers du poëme d'Adonis :

Rien ne manque à Vénus, ni les lys, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus charmantes choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace, plus belle encor que la beauté.

Je conviens que ces vers sont les plus parfaits du poëme; mais dans le reste il n'y a rien de médiocre...

pour intéresser? Mais aussi quel écrivain est plus souvent relu, plus souvent cité? Quel autre est mieux gravé dans la mémoire de tous les hommes instruits, et même de ceux qui ne le sont pas? Le poète des enfans et du peuple est en même temps le poète des philosophes. Cet avantage, qui n'appartient qu'à lui seul, peut être dû en partie au genre de ses ouvrages. Mais il l'est surtout à son génie. Nul auteur n'a dans ses écrits plus de bon sens joint à plus de bonté. Nul n'a fait un si grand nombre de vers devenus proverbes. Dans ces momens qui ne reviennent que trop, où l'on cherche à se distraire de soi-même, et à se defaire du temps, quelle lecture choisit-on plus volontiers? Sur quel livre la main se porte-t-elle plus souvent? Sur La Fontaine. Vous vous sentez attiré vers lui par le besoin d'un sentiment doux. Il vous calme et vous réconcilie avec vous-même. On a beau le savoir par cœur, on le relit toujours, comme on est porté à revoir les gens qu'on aime, sans avoir rien à leur dire.

Madame de Sévigné lui reprochoit, et lui-même s'accuse en plus d'un endroit, d'avoir passé trop légèrement d'un genre à un autre (1). Mais qu'a-t-il entrepris qui fût étranger au caractère de son génie? Il avoit

(1) La Fontaine semble en effet avoir justifié ce reproche par son propre aveu. Dans sa belle épître à Madame de la Sablière, qui commence par ces vers si harmonieux et si bien pensés :

Désormais que ma Muse, aussi bien que mes jours,
Touche de son déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raison le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en consumer les restes à me plaindre,
Et prodigue d'un temps par la Parque attendu,
Le perdre à regretter celui que j'ai perdu? etc.

fait une comédie, et dans cette espèce de drame, l'enjouement et la naïveté ne sont pas des titres d'exclusion, et sa comédie est un des plus jolis actes qui égayent encore le théâtre de Thalie. Peut-être n'a-t-il pas si bien réussi dans le roman de *Psyché*, trop long et trop chargé de détails, mais où l'on retrouve souvent ce naturel et cette grace qui avertissent qu'on lit La Fontaine. Quel autre que lui auroit pu faire la chanson que Psyché entend dans le palais de l'Amour, et qui semble composée par l'Amour lui-même, et cet hymne à la Volupté qu'Horace auroit envié? Quant aux autres morceaux qu'on appelle ses *Œuvres mêlées*, on voit par leur peu d'étendue et par leur objet, que ce sont plutôt des fantaisies que des ouvrages. Si elles ont été recueillies, quoiqu'elles ne dussent pas l'être, c'est un tort des éditeurs ; et si l'on y trouve un opéra, nous verrons bientôt que ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre.

Je me suis étendu avec plaisir sur ses fables ; pourquoi suis-je moins porté à parler de ses contes? Ils sont

---

Après une espèce d'examen de sa vie passée, et des erreurs de sa jeunesse, où l'on voit

L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légère,
Inquiette et par-tout hôtesse passagère,
Je m'avoue, il est vrai, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, et semblable aux Abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles ;
Je suis chose légère et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet :
A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours.
Mais quoi! je suis volage en vers comme en amours.

aussi parfaits dans un genre inférieur. C'est toujours ce talent de la narration dans un degré unique. Quelle gaieté ! Quelle facilité ! Quelle abondance ! Quelle variété de tournures ! Que tous les conteurs, ainsi que tous les fabulistes, sont loin de lui ! Cependant, quand il n'auroit pas fait ses contes, seroit-il moins le grand homme, le bon-homme, l'homme inimitable? Et qu'en dirois-je après tout qui ne tînt à quelqu'une des qualités que nous avons développées dans l'examen de ses fables? Exigera-t-on de moi que je fasse appercevoir les nuances délicates que son goût naturel a dû mettre dans la distinction de ces deux genres? Faut-il toujours analyser? Le dirai-je? Je répugne à m'occuper longtemps de ces contes. Ils ont troublé les derniers momens de La Fontaine (1). La sévérité de la morale chrétienne les réprouve. L'auteur se les reprocha lui-même avec amertume. Devoit-il avoir des sentimens amers, celui qui nous en a donné de si agréables?... Il auroit voulu n'avoir pas fait ces contes. Il en demanda pardon.... Allons, du moins les rigoristes les plus durs feront grace à ses vers en faveur de son repentir. Bon La Fontaine ! je ne parlerai pas de tes contes. Je suis trop pressé de parler de toi.

---

(1) Les détails de ces derniers momens qui auroient pu être *troublés* par le remord, s'ils ne l'avoient été par le repentir, sont renvoyés à la deuxième note de la page lxviij de ce discours.

SECONDE PARTIE.

Quand la postérité juge les écrivains et les artistes qui ont des droits à son admiration, au moment où les hommages qu'elle rend à leur génie, vont s'étendre jusqu'à leur personne, souvent la Vérité accusatrice arrête la plume du Panégyriste. C'est pour l'Envie une consolation et une vengeance. C'est un sentiment triste pour les ames bien nées. Il est si doux d'aimer ce que l'on admire! La louange est l'expression du plaisir. Qu'il est affligeant d'y mettre des restrictions! Qu'il est douloureux de condamner l'homme, lorsqu'on doit tant de reconnoissance à l'écrivain! Sans doute quiconque vit sous les yeux de la Renommée, a des juges inflexibles dans ceux qu'il force de s'occuper de lui. Il ne doit pas s'attendre à faillir obscurément; et dès qu'on prétend à la gloire, on avertit la censure. Qu'il est rare de lui échapper! Qu'il est rare que l'inexorable équité ne laisse aucune tache sur le vêtement de gloire dont la postérité enveloppe les mânes illustres! O quel plaisir j'éprouve en ce moment où je puis me dire: Tout le monde a aimé, tout le monde aime celui que je loue! Personne ne voudra contredire l'hommage que je lui rends. Nulle accusation ne l'affoiblira. La voix du blâme et du reproche ne s'élèvera pas contre mes louanges. Quand je viens jeter des fleurs sur sa tombe, la main du détracteur ne repoussera pas la mienne: le plus aimable des écrivains fut encore le meilleur des hommes!

Je ne veux pas dire sans doute que La Fontaine n'eut pas les imperfections qui sont le partage de l'humanité;

mais il n'eut aucun des vices qui en sont la honte, et il eut plusieurs des vertus qui en sont l'ornement. Ses contemporains nous ont transmis l'idée généralement reçue de la bonté de son caractère : non qu'ils nous en racontent aucun trait frappant ; il paroît que c'étoit en lui une qualité habituelle et reconnue, qui se manifestoit en tout, sans se faire remarquer en rien. Qu'il devoit être bon, celui qui a fait de si beaux ouvrages, et de qui sa servante disoit qu'*il étoit plus bête que méchant, et que Dieu n'auroit pas le courage de le damner!* Ce qui achève de déposer en sa faveur, c'est que ce talent poétique qui donne tant de facilités pour la vengeance, et qui n'en fournit que trop les motifs et l'occasion ; ce talent dont il est presque sans exemple qu'on n'ait pas quelquefois abusé ; ce talent qui est dans ses écrits le charme et l'instruction de l'Univers, n'a été qu'une seule fois une arme dans ses mains. Il fit une satyre contre Lulli. Une satyre, s'écriera-t-on ! La Fontaine ! Pourquoi le dire dans son éloge? Parce qu'il faut dire la vérité, et parce que cette satyre même est d'un bon-homme. Oui, cette satyre est un chef-d'œuvre précisément parce qu'on y trouve toute la candeur de La Fontaine. Il raconte de la meilleure foi du monde comment le Florentin l'a dupé, et il avoue que cela n'étoit pas difficile ;

> Je me sens né pour être en butte aux méchans tours.
> Vienne encore un trompeur ; je ne tarderai guère.

Lulli l'avoit engagé, malgré toutes ses répugnances, à composer des paroles d'opéra ; et après l'avoir amusé long-temps, il n'en fit aucun usage. Le fabuliste, accoutumé à jouir de l'indépendance de son esprit, eut de l'humeur, pour la première fois peut-être, d'avoir été

été forcé à un travail qui lui déplaisoit, et de finir par être trompé. Il confia son humeur à ses vers, à qui volontiers il confioit tout. Il leur avoue comment il a fait, malgré lui, un opéra pour le *Florentin* qui lui a demandé *du doux*, *du tendre*, et comment *le Florentin* s'est moqué de lui; et il conclut qu'il faut se méfier *du Florentin*. Voilà la méchanceté de La Fontaine. Le bon-homme (1)!

Est-ce encore par une suite de ce même ressentiment, et pour montrer sous un jour odieux les gens du pays de Lulli, qu'il a fait la comédie du *Florentin*, si pleine de gaîté et de bon comique, comme on dit que Le Sage composa *Turcaret*, pour se venger d'un homme de finance? Si l'on a dit vrai, voilà des vengeances qui n'appartiennent qu'au talent, et les seules qu'on ne lui reprochera pas.

Sa candeur étoit égale à sa bonté. Il étoit dans sa conduite et dans ses discours aussi vrai, aussi naïf que dans ses écrits. Il paroît que la réflexion et la réserve,

---

(1) Encore en eut-il bientôt des regrets qu'il ne put dissimuler, et qu'il a confiés avec sa candeur ordinaire dans une de ses épîtres à Madame de Thiange, où il s'exprime ainsi :

Les conseils, et de qui? du public; c'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférents,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.
Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom :
La méritois-je? On dit que non.

Si l'on veut des détails plus étendus sur cette querelle du bon La Fontaine avec *le Florentin*, on peut consulter le recueil intitulé : *Allainvallana*, ou *Bigarrures Calotines*, IVe. recueil, imprimé en 1733.

si nécessaires à la plupart des hommes qui ont quelque chose à cacher, n'étoient guères faites pour cette ame toujours ouverte, dont tous les mouvemens étoient prompts, libres et honnêtes; pour cet homme qui seul pouvoit tout dire, parce qu'il n'avoit jamais intention d'offenser. Ce mot si connu, *je prendrai le plus long*, auroit été dans la bouche de tout autre une impolitesse choquante (1). Il fait rire dans La Fontaine, qui ne songeoit qu'à dire bonnement combien il avoit envie de s'en aller.

Il réclame quelque part contre l'axiome reçu que tout homme est menteur. S'il en est un qui n'ait jamais menti, on croira volontiers que c'est La Fontaine. Cette ingénuité de mœurs et de paroles alloit si loin, que ses amis l'appeloient quelquefois bêtise (2); mot qu'on ne

---

(1) Voici l'anecdote. Invité à dîner dans un de ces endroits où le maître de la maison présente un homme d'esprit aux convives, comme un des mets de sa table, il mangea beaucoup et ne dit mot. Comme il se retiroit de table de fort bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'académie, on lui représenta qu'il avoit très-peu de chemin à faire: je prendrai le plus long, répondit La Fontaine; et le voilà parti.

(2) Le mot est de Fontenelle. *Le bon* La Fontaine se plaçoit fort au-dessous de Phèdre. *Cela ne tirera point à conséquence*, disoit à cette occasion l'ingénieux académicien; *La Fontaine ne le cède ainsi à Phèdre que par bêtise.* Le poète Dorat rappelle cette expression dans son *Epître à Champfort*, à l'occasion de son *Eloge de La Fontaine*:

Tu nous peins sa philosophie
Qui fut un instinct précieux;
Sa nonchalante bonhommie,
Un sens droit caché sous les jeux;
Une foule de mots heureux

pouvoit se permettre sans conséquence, que pour un homme de génie, mais qui prouve en même temps que les hommes ne jugent guères de l'esprit que sur les rapports qu'il a avec eux. L'esprit, sur chaque objet, dépend toujours du degré d'attention qu'on y apporte. Il n'en falloit pas beaucoup sans doute pour observer toutes les petites convenances de la société. La Fontaine accoutumé à la jouissance de ses idées, ou au plaisir de ne songer à rien, oublioit le plus souvent ces convenances; et cet oubli, on l'appeloit bêtise. Remarquons pourtant que si cet oubli avoit paru tenir le moins du monde à un sentiment de supériorité ou de mépris, il auroit été sans excuse. Mais chez lui, c'étoit la préoccupation de son talent; et, grace à la douceur de son caractère, elle pouvoit amuser quelquefois, et ne pouvoit jamais blesser.

Il étoit naturellement distrait (1). Il n'est pas sans

Qui font rire jusqu'à l'envie;
Sa piquante naïveté,
Et sa simplesse et sa gaîté,
Et la bêtise du génie.

(1) Les distractions de La Fontaine le rendirent un moment plus célèbre en France que ses chefs-d'œuvre. Rapportons ici quelques-unes de celles que Boileau, Louis Racine et d'Olivet n'ont pas fait difficulté de conserver à la mémoire des hommes.

Un jour qu'il s'étoit laissé conduire à Ténèbres par Racine, s'ennuyant de l'office, il se mit à lire un volume de la Bible, qui contenoit les petits Prophètes. Il étoit tombé par hasard sur la prière des Juifs dans Baruch, lorsque se retournant tout-à-coup vers Racine : *Qui étoit ce Baruch?* lui dit-il; *savez-vous que c'étoit un beau génie?* Pendant plusieurs jours, il fut continuellement occupé de Baruch, et ne se lassoit point de demander à tous ceux qu'il rencontroit : *Avez-vous lu Baruch? c'étoit un beau génie.*

exemple qu'on ait cherché à le paroître. Il faut que l'on fasse grand cas de la singularité, puisqu'on affecte même celle qui est un défaut.

On lui a appliqué avec raison ce que Tacite a dit d'Agricola : En le voyant, en le contemplant, la multitude, qui ne juge du mérite que par des dehors imposans, cherchoit en lui l'homme célèbre ; peu de gens le devinoient : il échappoit aux regards même les plus avides de le connoître. Son esprit une fois livré à ses méditations, les autres facultés de l'ame sembloient être arrêtées par un charme puissant qui le rendoit incapable de suivre les conversations les plus ordinaires.

Il étoit un jour chez M. Despréaux, avec plusieurs personnes d'un mérité distingué, Racine entr'autres, et Boileau le docteur. On y parloit depuis long-temps de S. Augustin et de ses ouvrages. Mais La Fontaine, tranquille et silencieux, n'avoit point encore pris part à l'entretien, lorsque s'éveillant tout-à-coup au nom de S. Augustin : *Croyez-vous*, s'écria-t-il en s'adressant à l'abbé Boileau, *que S. Augustin eût plus d'esprit que Rabelais?* Le docteur interdit de la question, et le parcourant des yeux avec surprise: *Prenez garde*, répondit-il, M. de La Fontaine, *vous avez un de vos bas à l'envers ;* ce qui étoit vrai.

Le bruit ni le discours ne pouvoient troubler la léthargie apparente de ses méditations ; il étoit aussi difficile de l'en tirer, que d'interrompre dans sa conversation le fil des idées dont il étoit une fois animé. Dans un repas qu'il fit avec Molière et Despréaux, où l'on disputoit sur le genre dramatique, il se mit à condamner les *a parte*. Rien, disoit-il, n'est plus contraire au bon sens. Quoi ! le parterre entendra ce qu'un acteur n'entendra pas, quoiqu'il soit à côté de celui qui parle ? Comme il s'échauffoit en soutenant son sentiment, de manière qu'il n'étoit pas possible de l'interrompre et de lui faire entendre un mot, *il faut*, disoit Despréaux à haute voix, tandis qu'il parloit; *il faut que La Fontaine* soit un grand coquin, un grand maraut, et répétoit continuellement les mêmes paroles, sans que La Fontaine cessât de disserter. Enfin l'on éclata de rire ; sur-quoi, revenant à lui-même comme d'un rêve interrompu : *De quoi riez-vous donc*, demanda-t-il ? *Comment*, lui

S'il étoit si souvent seul au milieu de la société, il devoit manquer absolument de cet esprit de conversa-

répondit Despréaux, *je m'épuise à vous injurier fort haut, et vous ne m'entendez point, quoique je sois si près de vous que je vous touche; et vous êtes surpris qu'un acteur sur le théâtre n'entende point un* a parte *qu'un autre acteur dit à côté de lui?*

Toujours étranger à la société, je parle de celle des hommes, il n'entendoit point ce que l'on y disoit, ni ce qu'il y disoit lui-même. Vigneul Marville s'est plu à en raconter ce trait devenu célèbre.

« Trois de complot, dit-il, par le moyen d'un quatrième qui avoit quelque habitude auprès de cet homme rare, nous l'attirâmes dans un petit coin de la ville, à une maison consacrée aux Muses, où nous lui donnâmes un repas, pour avoir le plaisir de jouir de son agréable entretien. Il ne se fit point prier; il vint à point nommé sur le midi. La compagnie étoit bonne, la table propre et délicate, et le buffet bien garni. Point de compliments d'entrée, point de façons, nulle grimace, nulle contrainte. La Fontaine garda un profond silence : on ne s'en étonna point, parce qu'il avoit autre chose à faire qu'à parler. Il mangea comme quatre, et but de même. Le repas fini, on commença à souhaiter qu'il parlât; mais il s'endormit. Après trois quarts-d'heure de sommeil, il revint à lui. Il vouloit s'excuser sur ce qu'il avoit fatigué. On lui dit que cela ne demandoit point d'excuse, que tout ce qu'il faisoit étoit bien fait. On s'approcha de lui, on voulut le mettre en humeur, et l'obliger à laisser voir son esprit; mais son esprit ne parut point, il étoit allé je ne sais où : et peut-être alors animoit-il ou une Grenouille dans les marais, ou une Cigale dans les prés, ou un Renard dans sa tanière; car, durant tout le temps que La Fontaine fut avec nous, il ne nous sembla être qu'une machine sans ame. On le jeta dans un carrosse, où nous lui dîmes adieu pour toujours. Jamais gens ne furent plus surpris, et nous nous disions les uns aux autres : comment se peut-il faire qu'un homme qui a su rendre spirituelles les plus grossières bêtes du monde, et les faire parler le plus joli langage qu'on ait jamais ouï, ait une conversation si sèche, et ne puisse pas, pour un quart-d'heure, faire

tion, l'un des grands moyens de plaire, qui, s'il ne con-

venir son esprit sur ses lèvres, et nous avertir qu'il est là ». (*Nouv. collect. des Ana.* imprimée en l'an VI, pag. 135.)

Nul pour tout ce qui étoit bienséances sociales, il l'étoit également pour les devoirs domestiques. Lorsque Madame de La Fontaine se fut retirée à Château-Thierry, Racine et Despréaux représentèrent à notre poète que cette séparation n'étoit pas décente, et ne lui faisoit point honneur : ils lui conseillèrent un raccomodement. La Fontaine, sans délibérer, se met en campagne; le voilà chez sa femme : le domestique de la maison, qui ne le connoissoit pas, lui dit que Madame étoit au Salut. Ennuyé d'attendre, il va chez un de ses amis qui le retient à souper. La Fontaine bien régalé, oublie l'objet de son voyage, et dès le lendemain se remet dans la voiture publique qui le ramène à Paris. A son retour, on l'interroge sur le succès. Il répond : J'ai été pour voir ma femme; mais je ne l'ai point trouvée : elle étoit au Salut. Une semblable réponse n'étonne point de la part de l'homme qui, après avoir assisté à l'enterrement d'un de ses amis, alloit se présenter chez lui comme s'il eût été encore vivant. (*Furetiana*, page 90.)

Il avoit un fils qu'il avoit gardé peu de temps auprès de lui. M. de Harlay, depuis premier président, avoit en quelque sorte adopté ce jeune homme, par honneur pour son père, et s'étoit chargé de son éducation et de sa fortune. Il y avoit déjà plusieurs années que La Fontaine l'avoit perdu de vue, lorsqu'on les fit rencontrer dans une maison où l'on vouloit jouir du plaisir de la surprise du père. La Fontaine en effet ne se douta point que ce fût son fils. Il l'entendit parler, et témoigna à la compagnie qu'il lui trouvoit de l'esprit et de très-bonnes dispositions. L'on saisit ce moment pour lui dire que c'étoit son fils; mais sans en être plus ému : Ah! répondit-il, j'en suis bien aise.

Cette indifférence alloit en lui jusqu'à l'insensibilité. Un jour Madame de Bouillon allant à Versailles, le rencontra le matin, qui rêvoit seul sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il fît très-froid, et qu'il n'eût cessé de pleuvoir toute la journée.

duit pas à la renommée, a souvent mené à la fortune (1). Cet esprit n'est pas nécessaire à la gloire du talent, et il importe peu à la postérité que La Fontaine l'ait eu. Mais il ne faut pas en prendre occasion de déprécier ceux qui l'ont possédé, comme font trop souvent des panégyristes mal-adroits, qui convertissent en défauts toutes les qualités que leur héros n'avoit pas. De grands écrivains ont mis dans leur conversation les agrémens que l'on trouvoit dans leurs écrits. De grands écrivains ont manqué de cet avantage. Boileau, dans la société, étoit austère et brusque; Corneille embarrassé et silencieux; Racine et Fénelon étoient pleins d'urbanité, de grace et d'éloquence. Ces différences tiennent au caractère, et non pas au dégré de génie. Une qualité essentielle pour plaire et briller dans un entretien, c'est la disposition à s'intéresser à tout. Le fond du caractère de La Fontaine étoit une grande indifférence pour un grand nombre d'objets; sorte de philosophie qui a bien autant d'avantages que d'inconvéniens, et qui est très-près du bonheur.

Il falloit bien qu'on lui pardonnât la distraction qu'il portoit dans le monde, puisqu'elle s'étendoit même sur ses affaires domestiques. Jamais homme n'en fut moins

(1) Cependant, observe un de ses contemporains qui jouissoit de son amitié, dès que la conversation commençoit à l'intéresser, et qu'il prenoit parti dans la dispute, ce n'étoit plus cet homme rêveur, distrait, inattentif; c'étoit un autre homme, parlant beaucoup et bien, citant les Anciens, et sachant leur prêter de nouveaux agrémens: c'étoit un philosophe; mais un philosophe qui n'avoit rien de sauvage ni de triste; en un mot, c'étoit le La Fontaine de ses délicieux ouvrages. (Voyez *le portrait de M. La Fontaine, en tête du premier vol. de ses Œuvres mêlées*, p. 4.) On a conservé quelques-uns de ces entretiens.

occupé. Cette négligence, qui détruisit par degrés sa médiocre fortune, étoit la suite d'un grand désintéressement; qualité qui marque toujours une ame noble. Une fois tous les ans, il quittoit la capitale pour aller voir sa femme, retirée à Château-Thierry, et là il vendoit une petite partie de son patrimoine, qu'il partageoit avec elle. C'est ainsi qu'*il s'en alloit*, comme il le dit lui-même, *mangeant son fonds avec son revenu.*

Il eut donc une femme avec laquelle il ne put pas vivre, cet homme d'une humeur si égale et si facile! Cette femme avoit de la beauté et de l'esprit. Celle de Molière avoit aussi de l'un et de l'autre, et le rendit malheureux. Mais le philosophe la Fontaine, plus prudent que le philosophe *Molière*, qui fut toute sa vie amoureux et jaloux d'une femme qui le désoloit; La Fontaine, regardant le repos comme le premier des biens, se sépara d'une compagne qui lui ôtoit cette paix domestique sans laquelle la vie est insupportable. On peut repousser la force par la force, et combattre un ennemi. Mais comment combattre ce qu'on aime, et repousser la foiblesse qui vous tyrannise, en mettant la pitié entre elle et vous?

Le chagrin que cette séparation dut lui causer fut adouci par les consolations de l'amitié. Il méritoit d'avoir des amis: il en eut parmi les Gens de Lettres, et c'étoient les plus célèbres (1). Il eut à la Cour des protecteurs et même des bienfaiteurs (ce qui n'est pas tou-

(1) Entre autres Molière, Racine, Despréaux, Chapelle, La Fare, Chaulieu, sur-tout Maucroix, qu'il appelle *son bon*, *son ancien*, *son véritable ami.* (*Lettre du* 30 *mars* 1704, *au Père* ***, *Jésuite.*)

jours la même chose (1), et c'étoit ce qu'elle avoit de plus brillant, les Conti, les Vendôme, sur-tout cet

(1) Ce furent ces illustres Mécènes, dont les secours généreux le sauvèrent de l'indigence, et réparèrent l'oubli qu'il étoit accoutumé de faire de ses premiers interêts. Il résidoit encore à Château-Thierry, lorsque la Duchesse de Bouillon, nièce du cardinal Mazarin, fut exilée dans cette ville. Cette femme célèbre joignoit à l'assemblage heureux des graces de son sexe un esprit badin, délicat, enjoué et cultivé. Curieuse des talens, sur-tout éprise de goût pour le genre d'écrire qu'avoit embrassé La Fontaine, elle s'empressa de le connoître et de l'accueillir. Le poète ne fut pas insensible à ses avances; il lui fit assiduement sa cour, et le desir de lui plaire, échauffé par les charmes de la Duchesse, lui inspira cette gaîté libre et badine à laquelle on prétend qu'il a dû les plus aimables de ses contes.

Lorsque Madame la duchesse de Bouillon fut rappelée de son exil, elle emmena La Fontaine à Paris. Cette ville immense qui rassemble tant de beaux esprits, où les talens se développent et se communiquent une chaleur réciproque, où le vrai mérite peut briller de tout son éclat; cette capitale, dis-je, avoit de puissans attraits pour La Fontaine. Aussi ne laissoit-il échapper aucune des occasions qui pouvoient l'y conduire: c'étoit ordinairement lorqu'il étoit excédé des humeurs de sa femme. Alors sans aigreur, sans reproches, il partoit, et restoit à Paris autant que ses facultés pouvoient le lui permettre.

A son arrivée à Paris, La Fontaine fit la rencontre d'un de ses parens, nommé M. Jannart, favori de M. Fouquet, sur-intendant des finances, et pour lors dans la plus grande faveur. La Fontaine profita de cette circonstance, et de l'accès que sa réputation, déjà répandue, pouvoit lui donner auprès de ce ministre. Il lui fut présenté, il lui plut; et pour rendre sa position plus aisée, M. Fouquet lui fit une pension. La reconnoissance que La Fontaine conserva de ce bienfait est consacrée par différentes pièces de vers insérées dans l'édition de ses œuvres posthumes de 1727.

M. Fouquet ne fut pas son seul protecteur. Au retour d'un voyage à Limoges, où il accompagna son parent Jannart, exilé dans

illustre duc de Bourgogne, l'élève de Fénelon, qui a laissé une mémoire adorée et digne de son maître (1). Ce fut ce prince dont les bienfaits contribuèrent à le retenir en France, lorsque, perdant par la mort de madame de la Sablière l'asyle qu'il avoit chéri pendant vingt ans, il étoit près d'accepter celui que la Duchesse de Mazarin, la fameuse Hortence, lui offroit auprès d'elle en Angleterre, où elle étoit retirée avec S. Evremond. Mais comment nommer madame de la Sablière, sans bénir la mémoire de l'excellente amie de La Fontaine, de sa digne bienfaitrice, qui s'étoit fait un devoir et un plaisir d'écarter loin de lui tous les soins, tous les embarras, tous les besoins? Femme respectable, ornement d'un sexe qui peut-être doit avoir plus de bienfaisance que le nôtre, puisqu'il est plus porté à la pitié,

---

cette ville, La Fontaine fut gratifié d'une charge de gentilhomme chez la célèbre Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. Mais il ne jouit pas long-temps de cette position brillante, ni des espérances de fortune qu'elle pouvoit lui promettre : la mort précipitée de cette princesse les fit presque aussitôt évanouir.

MM. de Vendôme et le prince de Conti lui envoyoient de temps en temps quelque gratification; mais tout cela venoit de loin en loin, et il auroit eu besoin de bien d'autres fonds plus sûrs et plus abondans, s'il avoit long-temps continué à être son économe.

(1) Je ne dois pas oublier, dit l'historien de l'Académie française, que M. le duc de Bourgogne, le jour même qu'il apprit que La Fontaine avoit reçu le S. Viatique, lui envoya une bourse de cinquante louis. Il lui faisoit souvent de semblables gratifications. Sans ces ressources, ce grand homme auroit été forcé d'abandonner ses amis, tous les objets chers à son cœur, de chercher sa subsistance de contrée en contrée, et, par une suite involontaire, de couvrir de honte aux yeux des étrangers son ingrate patrie.

ou qui du moins doit rendre ses bienfaits plus aimables, puisqu'il a plus de délicatesse; c'est auprès de toi que La Fontaine composa ses chefs-d'œuvre; et ton nom dans la postérité sera toujours placé à côté du sien. Tu t'es chargée de son bonheur, il s'est chargé de ta gloire, si pourtant la gloire est quelque chose près du plaisir de faire le bien.

Qu'un Ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur.

Je me plais à croire que La Fontaine, quand il fit ces vers, songeoit à madame de la Sablière (1). Ces

(1) La Fontaine demeura chez cette dame près de vingt ans, pendant lesquels il fut délivré de tout soin domestique : ce qui convenoit également à sa paresse et à son incapacité absolue pour les affaires. C'est sans doute cette indifférence pour les biens de la fortune, cet amour du repos et de la liberté, cette disposition habituelle à vivre d'une vie incertaine et précaire, sans s'occuper de l'avenir, sans prévoir même les besoins du lendemain, que Madame de la Sablière vouloit exprimer, lorsqu'un jour, après avoir congédié tous ses domestiques à-la-fois, elle disoit avec autant de grace que de finesse : *Je n'ai gardé auprès de moi que mes trois animaux, mon chien, mon chat, et La Fontaine.*

C'est elle dont La Fontaine, après avoir loué
. . . . Ses traits, son souris, ses appas,
Son art de plaire et de n'y penser pas,

déclare ne pouvoir peindre qu'imparfaitement la beauté de son ame :

Car ce cœur vif et tendre infiniment
Pour ses amis, et non point autrement;
Car cet esprit qui, né du firmament,
A beauté d'homme avec grace de femme,
Ne se peut pas comme on veut exprimer.
(Liv. XII. fab. 15.)

Après sa mort, il se retira chez M. d'Hervart, son ami; et ce

vers et ceux qui les suivent suffiroient seuls pour nous prouver que cet homme si indifférent et si apathique sur la plupart des choses qui tourmentent les hommes, avoit senti l'amitié (1). Je sais qu'on prétend que les vers ne prouvent jamais rien que de l'imagination. Mais je persiste à croire qu'il y en a que l'ame seule a pu dicter. C'est une vérité qui m'est démontrée, ne fût-ce que par les écrits de La Fontaine; et si cette preuve ne suffisoit pas, on citeroit ce mot si connu, le plus grand éloge que deux amis aient jamais fait l'un de l'autre, cette réponse à M. d'Hervart lorsqu'il le rencontra après la mort de madame de la Sablière: *J'allois vous prier de venir loger chez moi*, lui dit M. d'Hervart: *J'y allois*, dit La Fontaine.

Oublierons-nous, parmi ses bienfaiteurs, celui qui le fut avant tous, le généreux et infortuné Fouquet (2)?

---

fut à cette occasion qu'il dit ce mot si touchant, si naïf, et qu'on peut appeler un mot de caractère, dont voici l'occasion. Quelques jours après avoir perdu Madame de la Sablière, il rencontre M. d'Hervart. Mon cher La Fontaine, lui dit cet homme estimable, j'ai su le malheur qui vous est arrivé: vous étiez logé chez Madame de la Sablière; elle n'est plus: j'allois vous proposer de venir loger chez moi. — *J'y allois*, répondit La Fontaine.

(1) Aussi Madame de la Sablière lui rendoit-elle la justice de dire qu'il ne savoit pas mentir en prose.

(2) Tout le monde sait l'histoire de la disgrace de Fouquet; mais on ne sait point assez que La Fontaine, sensible à ses malheurs, et sans craindre d'offenser les ennemis puissans de ce ministre, eut le courage de se montrer publiquement un de ses plus zélés défenseurs. Colbert, que la chûte éclatante et terrible du rival auquel il succédoit auroit dû fléchir, puisqu'elle satisfaisoit en même-temps sa haine et son ambition, eut la foiblesse et l'injustice de persécuter tous ceux que la reconnoissance ou l'amitié attachoit à Fouquet. La Fontaine ne l'ignoroit pas; ce qui

Peut-être ne seroit-ce pas pour le Sur-intendant un grand honneur dans la postérité que le nom de La Fontaine se trouvât parmi les protégés illustres qui peuvent flatter l'amour-propre d'un homme en place, si l'on ne savoit d'ailleurs que Fouquet pensoit noblement, et méritoit d'être aimé. Mais ce qui sans doute est une espèce de mérite plus rare que les bienfaits du ministre, c'est la reconnoissance éclatante du poète. Qu'il nous soit permis de remarquer en faveur des Gens de Lettres, dont on n'est que trop porté à exagérer les fautes, non qu'ils en commettent plus que d'autres, mais parce qu'elles sont plus connues; qu'il nous soit permis de remarquer qu'il n'y a point de classe d'hommes où l'on trouve plus d'exemples de ce genre de courage, l'un des plus rares peut-être, qui consiste à mettre l'amitié et la reconnoissance hors de la portée des coups de la fortune. On connoît, on cite beaucoup d'Hommes de Lettres, et dans le siècle passé, et dans le nôtre, dont l'attachement pour leurs amis et leurs protecteurs a toujours été à l'épreuve de la disgrâce; soit qu'en effet la culture des arts, qui ne garantit pas des erreurs et des passions, préserve au moins de l'avilissement; soit que, principalement occupés de la gloire des Lettres, ceux qui en sont bien épris s'élèvent plus aisément au-dessus des bassesses de l'ambition et de l'intérêt. Dans le moment où le malheureux Sur-intendant voyoit fuir la foule de ses

---

ne l'empêcha point de publier la belle Elégie sur la disgrace de son bienfaiteur, commençant par ces vers :

Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes,
Pleurez, Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,

qui se trouvent dans ses œuvres divers, dans tous les recueils, et dans le souvenir de toutes les ames sensibles.

créatures, où l'on ne craignoit rien tant que de paroître l'avoir connu, deux Hommes de Lettres employèrent leurs talens à sa défense. Pelisson écrivit ses éloquens plaidoyers; La Fontaine composa cette Elégie attendrissante où il demande grace pour Fouquet, et ose dire au Roi qu'il doit la faire. Il y avoit du courage sans doute à contredire publiquement l'opinion et même la colère de Louis XIV; mais je suis bien sûr que La Fontaine, quand il fit son Elégie, ne croyoit pas avoir besoin de courage.

C'est après la disgrace de Fouquet, qu'il entra en qualité de gentilhomme chez cette princesse que l'éloquence et la poésie ont tant célébrée, Henriette d'Angleterre, dont la mort consterna la France, et nous épouvante encore dans Bossuet. Si La Fontaine a pu, comme un autre, être bercé par les songes de l'ambition, cette mort les fit bientôt évanouir, et je doute qu'il les ait beaucoup regrettés. C'est à cette époque qu'il appartint tout entier à l'amitié bienfaisante. Pour un homme de son caractère, elle valoit mieux que la fortune.

Autant qu'il nous est possible de juger du bonheur, qui trompe nos idées comme il échappe à nos projets, la vie de La Fontaine fut assez heureuse. C'est une persuasion bien douce que je remporte de l'examen où cet éloge m'a engagé. Il fut heureux. Tant de grands hommes ne l'ont pas été! Il le fut par son caractère et par ses ouvrages. Plein d'une modestie vraie, de celle qui n'est pas et ne peut pas être l'ignorance de nos avantages, mais l'attention à n'en affecter aucun sur autrui; on ne voit pas qu'il ait jamais eu d'ennemis. Et comment en auroit-il eu? Sa simplicité extérieure devoit calmer jusqu'à l'envie. Comme il ne prétendoit rien, on

lui pardonnoit de mériter beaucoup. On sait que dans un moment d'effusion, Molière disoit : *Nos beaux-esprits n'effaceront pas le bon-homme.* L'un de ces beaux-esprits étoit Despréaux. On a peut-être autant de peine à lui pardonner son silence sur La Fontaine, que son injustice envers Quinault. Etoit-il de la destinée de Boileau d'offenser les Graces, ou par ses satyres, ou par son silence ? On voit du moins par sa *Lettre sur Joconde* qu'il a senti le merveilleux talent de La Fontaine pour la narration (1). Mais pourquoi la fable et le modèle des fabulistes n'occupent-ils pas une place dans l'*Art Poétique ?* L'auteur se seroit ménagé un beau morceau de plus, et, ce qui est plus précieux, le plaisir de rendre justice.

La Fontaine étoit du petit nombre des écrivains plus véritablement heureux par leurs talens que par leurs succès. Sans être insensible à la gloire, il ne paroît pas l'avoir trop recherchée. Il obtint les suffrages de l'Académie avant Despréaux, qui obtint avant lui l'aveu de Louis XIV (2). La postérité, dans la distribution des rangs, a paru suivre plutôt l'avis de l'Académie, que celui du Monarque (3). Vivant dans le sein de l'amitié,

(1) Ce n'est pas toutefois le seul hommage qu'il a it rend génie supérieur du *bonhomme.* Pour trouver l'air naïf en Fran dit-il, dans une de ses réflexions sur Longin, on a encore quelquefois recours au style de Marot et de Saint-Gelais ; et c'est ce qui a si bien réussi au célèbre M. de La Fontaine. (*Réflex. VII.*)

Suivant le compilateur du *Bolæana*, Despréaux disoit que la belle nature et tous ses agrémens ne se font sentir que depuis que Molière et La Fontaine ont écrit.

(2) Les deux panégyristes de La Fontaine, MM. Champfort et La Harpe, n'ont pas été exacts dans le récit de cette particularité de la vie du poète. Voyez les faits.

(3) « La mort de M. Colbert, arrivée en 1683, laissa une place

assez bien né pour ne sentir que la douceur des bienfaits, sans en porter jamais le poids, débarrassé de

---

vacante à l'Académie française. M. de La Fontaine, qui aspiroit au fauteuil académique, appréhendant l'exclusion, s'il avoit M. Despréaux pour concurrent, le pria de se désister en sa faveur. M. Despréaux lui dit que si l'Académie le nommoit, il ne pouvoit refuser; mais il lui promit de ne faire aucune démarche pour l'obtenir. L'Académie se partagea entre ces deux grands hommes; mais quelques Académiciens, sensibles au chagrin de voir leurs noms dans les satyres de M. Despréaux, craignirent de l'avoir pour leur confrère : ainsi la pluralité des suffrages fut pour M. de La Fontaine. Le Roi, à qui les poésies libres de La Fontaine avoient donné quelques préventions contre sa personne, ne fut pas content de cette élection; non pas que M. de La Fontaine ne fût très-digne d'être choisi, mais parce qu'on l'avoit préféré à M. Despréaux. Quand les députés de cette compagnie allèrent, selon l'usage (*), demander au Roi son agrément pour la nomination de M. de La Fontaine, S. M. les renvoya sans leur expliquer son intention, et les laissa très-long-temps dans cette incertitude. Le Roi fit même la campagne de Luxembourg sans se déclarer là-dessus. Pendant cet intervalle, M. de Bezons, conseiller-d'état, et l'un des membres de cette académie, vint à mourir. Cet illustre corps ne balança point à nommer M. Despréaux pour son successeur; et le Roi, en approuvant ce choix, confirma celui qui avoit été fait de La Fontaine ». (*Œuvres de Boileau*, édit. de Paris, 1726, T. IV. p. 26. note).

Quelques écrivains mettent, selon moi, une importance bien ridicule à rechercher les causes *de la conduite particulière de Louis XIV envers La Fontaine*. L'auteur d'une vie nouvelle du fabuliste évoque le génie de Voltaire et l'autorité de Robertson pour pénétrer cette énigme *si curieuse et si peu connue*. (*Notice en tête de l'édition stéréotype*, pag. 47.) Cette inquiète curiosité

(*) « J'ignore si l'Académie étoit alors dans l'usage, comme le disoit son Directeur, de choisir et de chercher elle-même ses sujets; je sais seulement que tous les Académiciens ne songeoient pas à chercher Boileau, et il y en avoit plusieurs qu'il ne songeoit pas non plus à solliciter. » [*Mémoir. sur la Vie de J. Racine*, pag. 155.]

toute

toute inquiétude, ne connoissant ni l'ambition, ni l'ennui, incapable d'éprouver le tourment de l'envie, et trop modéré, trop bon pour être en butte à ses attaques; il jouissoit de la Nature et du plaisir de la peindre, du travail et du loisir, de la facilité de se livrer à tous ses goûts; il jouissoit de ses sentimens, de ses idées et du plaisir de les répandre; enfin il étoit bien avec lui-même, et avoit peu besoin des autres; et tandis que ses années s'écouloient sans qu'il les comptât, il voyoit arriver la vieillesse sans la craindre, comme on voit *le soir d'un beau jour* (*).

Vous voyez par-tout dans ses ouvrages un esprit serein et une ame satisfaite. Lui-même dit quelque part :

A beaucoup de plaisir je mêle un peu de gloire.

---

n'auroit-elle pas aussi son motif secret dans le desir plutôt de donner un tort à Louis XIV, que d'intéresser en faveur de La Fontaine. Car enfin, l'auteur du Lutrin, de l'art poétique et des satyres, le chantre du passage du Rhin, n'avoit-il pas aussi des droits à la faveur du monarque, dont il étoit d'ailleurs personnellement connu? Quand il n'y a qu'une couronne à décerner entre deux concurrens d'un mérite égal, la préférence, nécessairement donnée à l'un des deux, est-elle une exclusion pour l'autre? Le même écrivain ne manque pas d'observer que la réputation de notre poète, du moins celle qu'il méritoit, ne s'étendoit guères au-delà du cercle étroit de ses amis». (*Ibid.* p. 53.) Louis XIV auroit-il été plus coupable que le reste de la France, d'ignorer les débats du Lapin et de la Belette? Il est pourtant vrai de dire qu'il n'accordoit aucune estime au talent de La Fontaine; mais ses poésies libres avoient donné au religieux monarque des préventions contre sa personne: et le chef d'un grand empire pouvoit bien se permettre de juger ces sortes d'ouvrages avec autant de sévérité que leur auteur.

(*) Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.
LA FONTAINE, dans *Philemon et Baucis*.

On connoît son épitaphe. C'est à coup sûr celle d'un homme heureux. Mais qui croiroit que ce fût celle d'un poète? Ce pourroit être celle de Des Yveteaux. Il partage sa vie en deux parts, *dormir et ne rien faire*. Ainsi ses ouvrages n'avoient été pour lui que des rêves agréables. O l'homme heureux, que celui qui, en faisant de si belles choses, croyoit passer sa vie *à ne rien faire!*

Quoique depuis sa mort le temps l'ait agrandi dans l'opinion des hommes, sa réputation s'étendit de son vivant chez les étrangers. Des particuliers Anglois offrirent de lui assurer une subsistance aisée, lorsque madame de Mazarin l'appela en Angleterre. Il dut être flatté de leurs offres; mais rendons grâce au duc de Bourgogne, de ce que, sous le règne de Louis XIV, l'Angleterre n'a pas été chargée de nourrir La Fontaine.

Il aimoit les femmes, c'est-à-dire qu'il étoit naturellement porté aux égards, à la complaisance et au respect pour ce sexe, qui, toujours ambitieux de plaire, est flatté sur-tout d'en avoir à tout moment l'assurance. On a remarqué que cet auteur qui, dans ses écrits, avoit si souvent plaisanté sur les femmes, étoit à leur égard d'une extrême réserve dans la conversation. Il est reconnu que ses mœurs étoient pures. On voit par plus d'un endroit de ses ouvrages, que son cœur avoit goûté les plaisirs et même les peines de l'amour (1); mais il y porta la douceur et la modération de son

(1) Il en parle comme d'un *mal qui peut-être est un bien.* Pour lui

Il n'est rien
Qui ne (lui) soit souverain bien :
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

ame : aucun excès n'entroit dans le caractère de La Fontaine.

Il n'y avoit qu'une conjoncture où cette tranquillité toujours inaltérable sembloit l'abandonner ; et cette exception lui fait honneur. C'est lorsqu'on venoit lui demander des conseils dans des circonstances épineuses, ou des secours contre l'infortune. Alors il écoutoit avec l'intérêt le plus tendre, et consoloit en pleurant. Alors cet homme si étranger à ses propres affaires, trouvoit des lumières et des ressources quand il s'agissoit d'autrui. Ainsi donc ce n'étoit qu'aux malheureux qu'il accordoit le droit de troubler son repos, et il n'avoit de la prudence que pour les intérêts des autres.

Quoique porté à la paresse, il ne négligea pas les connoissances éloignées de ses talens. Il étudia avec son ami Bernier les principes de Descartes et de Gassendi. La question long-temps fameuse du mécanisme des bêtes est très-ingénieusement discutée dans la fable que j'ai déjà citée, adressée à madame de la Sablière. Ainsi La Fontaine avoit fait tout ce qu'on peut demander à un homme occupé d'ouvrages d'imagination. Il n'étoit pas resté au-dessous de la philosophie de son siècle.

La maladie dont il fut attaqué deux ans avant sa mort, produisit dans son ame cette entière révolution qui livra aux austérités expiatoires un homme qui pendant tout le cours de sa vie s'étoit cru si loin du crime et du remords (1), et qui, pour me servir d'un vers de Despréaux, beaucoup moins applicable à lui qu'à La Fontaine.

Fit, sans être malin, les plus grandes malices.

(1) Lorsque le temps viendra d'aller trouver les morts,
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Sa vie ne fut depuis ce moment qu'une langueur continuelle. Il mourut (1) en offrant à Dieu un cœur docile, ingénu et repentant (2). Il fut porté dans le même

(1) Le 13 mars 1695, à l'âge de 74 ans, 22 après Molière.

(2) Rien de ce qui intéresse La Fontaine ne peut paroître minutieux ou indifférent. Dans cette confiance, rappelons les particularités qui précédèrent et suivirent sa conversion, transcrites d'après la vie du célèbre poète, par M. de Montenault.

Vers la fin de 1692, La Fontaine tomba dangereusement malade. Jusques-là il n'avoit guères porté sa vue sur le culte ni sur les objets de la religion; et les affaires de son salut avoient été enveloppées dans l'oubli et dans la profonde indifférence qui régnoient sur sa vie. La loi naturelle dirigeoit son cœur, et guidoit l'innocence de ses mœurs. Son esprit, ennemi du travail, incapable d'effort ou de contention, de quelque nature qu'elle pût être, ne se donna jamais la peine de suivre long-temps le même objet, et moins encore de se porter à la contemplation des choses qui sont hors de la sphère naturelle de l'homme. Le curé de S. Roch, informé de la maladie sérieuse de La Fontaine, lui envoya le P. Poujet, un membre de l'Oratoire, auteur du Cathéchisme de Montpellier, alors vicaire de sa paroisse. Cet ecclésiastique, pour donner à sa visite un air moins sérieux et moins suspect, se fit annoncer de la part de son père, chez qui La Fontaine alloit quelquefois. Afin de lui ôter toute méfiance, il se fit accompagner d'un ami commun, qui l'étoit particulièrement du malade. Après les politesses d'usage, le P. Poujet amena la conversation sur la religion et sur ses preuves. Sans se douter du but de ses discours : *Je me suis mis*, dit La Fontaine avec sa naïveté ordinaire, *depuis quelque temps à lire le Nouveau Testament; oui, je vous assure*, ajouta-t-il, *que c'est un fort bon livre: oui, par ma foi, c'est un bon livre. Mais il y a un article sur lequel je ne me suis pas rendu; c'est l'éternité des peines: je ne comprends pas*, ajouta-t'il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Le P. Poujet satisfit à cette objection par les meilleures raisons qu'il put trouver dans ce moment; et La Fontaine, après plusieurs répliques, fut si content de l'entendre, qu'il le pria de

sépulcre qui avoit reçu Molière, comme si la même destinée qui avoit rapproché leur naissance, eût dû réunir leur tombeau.

---

revenir. Le P. Poujet ne demandoit pas mieux; il partit, et lui laissa l'ami qu'il avoit amené. Le but de cette séparation préméditée étoit d'amener La Fontaine à la confidence de ses sentimens et de ses dispositions présentes. En effet, satisfait de cette visite, il dit à son ami, que s'il avoit à se confesser, il ne prendroit point d'autre directeur que cet ecclésiastique. Le P. Poujet, instruit du succès de sa visite, fut exact depuis ce temps à lui en rendre deux par jour, dans lesquelles il ne cessoit, en le familiarisant avec ses discours, d'éclaircir ses doutes, et de répondre à ses questions avec l'adresse d'un habile homme (*). Ce n'étoit au fond, ni l'impiété, ni l'incrédulité qu'il avoit à combattre. La Fontaine, toujours vrai, toujours sincère et rempli de bonne-foi, ne cherchoit qu'à s'instruire et à se convaincre.... Le plus difficile fut de l'amener à une satisfaction publique sur ses contes, ainsi qu'au sacrifice d'une pièce de théâtre qu'il venoit de composer.

Quoique La Fontaine ne regardât point ses contes comme un ouvrage irrépréhensible, il ne pouvoit cependant imaginer qu'ils fussent capables de produire des effets aussi pernicieux qu'on le prétendoit. Il protestoit qu'en les écrivant, ils n'avoient jamais fait de mauvaises impressions sur lui. Et comme sa manière ordinaire étoit de juger des autres par lui-même, il attribuoit tout ce qu'on lui disoit là-dessus à une trop grande délicatesse. C'est ainsi qu'il se défendoit contre l'espèce d'amende honorable qu'on exigeoit de lui; mais l'éloquence du P. Poujet l'emporta sur ses répugnances: La Fontaine convaincu, se résigna.... Parmi tous ces débats et toutes ces exhortations où se trouvoient employées, tantôt une douce persuasion, et tantôt la crainte des peines de l'autre vie, je ne dois pas oublier les réflexions de la garde de La Fontaine, qui désignant d'une manière aussi naturelle qu'originale

(*) Le P. Poujet n'eut pas seul l'honneur de cette conversion. « Les sages instructions de Boileau et de Racine avoient beaucoup contribué à faire peu-à-peu naître dans La Fontaine les sentimens de piété dont il fut pénétré le reste de sa vie. » [*Mém. sur la Vie de J. Racine*, pag. 225.]

Sa mémoire a été honorée dans sa postérité. Sa fa-

---

les sentimens et l'opinion qu'il inspiroit de lui. *Eh! ne le tourmentez pas tant*, dit-elle un jour avec impatience au P. Poujet, *il est plus bête que méchant.* Une autre fois, avec un air de compassion : *Dieu n'aura jamais*, disoit-elle, *le courage de le damner.*

Enfin, après plus de six semaines de conférences assidues et redoublées, La Fontaine fit une confession générale, et reçut le saint viatique le 12 février 1693, avec des sentimens dignes de la candeur de son ame, et des vertus du meilleur chrétien. C'est dans ce moment qu'avec une présence d'esprit admirable, et dans les meilleurs termes, il détesta ses contes en présence de Messieurs de l'Académie. Il les avoit fait prier de se rendre chez lui par députés, pour être les témoins publics de son repentir, de ses dispositions, et de la protestation authentique qu'il fit de n'employer ses talens à l'avenir, s'il recouvroit la santé, qu'à des sujets de piété. Cette protestation fut renouvelée après sa convalescence, devant l'Académie entière. Il renonça en même temps au profit d'une nouvelle édition des mêmes ouvrages, imprimée en Hollande. Les dernières années de sa vie furent consacrées à la piété et à la pénitence la plus rigoureuse. Il mit en vers les hymnes de l'église, qu'il n'eut pas le temps d'achever. La veille de sa mort, il répétoit à diverses reprises, que s'il demandoit au Seigneur une prolongation de quelques jours, c'étoit pour se faire traîner dans un tombereau par les rues de Paris, afin que personne n'ignorât combien il détestoit les poésies licencieuses qu'il avoit eu le malheur de composer. (*Lettre XII de Boileau à Maucroix.*) Sa ferveur redoubla avec les approches du dernier moment. Lorsqu'on le déshabilla pour le mettre au lit de mort, il se trouva couvert d'un cilice. Ce que M. Racine le fils n'a point laissé échapper, lorsqu'il le dépeint ainsi :

Vrai dans tous ses écrits, vrai dans tous ses discours,
Vrai dans sa pénitence à la fin de ses jours,
Du maître qu'il approche il prévient la justice ;
Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice.

L'abbé d'Olivet assure avoir vu ce cilice entre les mains de Maucroix, qui le gardoit comme un monument précieux de la mémoire de cet illustre ami.

mille, qui réside encore dans la ville où il est né, a eu lieu de s'applaudir plus d'une fois de l'honneur de lui appartenir. On n'oubliera jamais le magistrat (1) qui le premier a voulu qu'elle fût exempte de toute imposition, croyant sans doute que La Fontaine avoit payé à la France un assez beau tribut, en lui laissant ses écrits et son nom. Il est donc de la destinée du génie de travailler rarement pour lui-même, et de n'avoir de puissance que dans l'avenir ! La Fontaine est négligé pendant sa vie. Les libéralités de Louis XIV, prodiguées même aux étrangers, s'éloignent de lui; et quand il n'est plus, on distingue, on récompense ceux qui n'ont d'autre titre, d'autre avantage que son nom. Les Princes du Sang de nos Rois, les Filles augustes du Monarque (2), regardent comme un dépôt digne de leurs mains royales l'éducation de la nièce et du neveu de La Fontaine! Ces heureux enfans croissent sous cette protection bienfaisante, en bénissant l'homme illustre, qui, près d'un siècle après sa mort, peut beaucoup plus pour eux qu'il n'a jamais pu pour lui ! Oh ! que le génie se dise à lui-même, en voyant cet exemple et tant d'autres : « Ce » n'est pas à moi d'attendre beaucoup des hommes ;

---

(1) M. d'Armenonville.

(2) Le seul fils qu'ait eu La Fontaine a laissé deux filles, qui vivent encore à Château-Thierry, et un fils qui est mort employé dans les Fermes. Il restoit de ce dernier deux filles et un fils; l'une des deux filles fut élevée auprès de ses tantes; l'autre l'a été dans un couvent auprès de Versailles, sous la protection de Mesdames, tantes du Roi Louis XVI. M. le duc d'Orléans se chargea de l'éducation du fils. Les fermiers-généraux firent présent aux deux petites-filles de La Fontaine, établies à Château-Thierry, d'un très-bel exemplaire de la magnifique Edition de La Fontaine, *in-folio*.

» c'est à eux d'attendre beaucoup de moi. Quand j'au-
» rai parcouru ma carrière au travers des écueils, et
» que j'aurai atteint le but de ma course, les généra-
» tions futures s'assembleront autour de ma tombe, et
» diront : il étoit grand. Alors on me recherchera dans
» les monumens que j'aurai laissés, non plus pour en
» épier les défauts, mais pour en relever les beautés.
» Mes descendans recevront les honneurs qu'on m'avoit
» refusés. Il ne m'est permis de jouir qu'en espérance,
» et je ne sème pas pour recueillir. Mais quel prix plus
» flatteur pourrois-je prétendre? Je ferai du bien, même
» quand je ne serai plus. Plus d'une fois peut-être un
» sentiment de vertu exprimé dans mes ouvrages pro-
» duira une action vertueuse; plus d'une fois l'expres-
» sion de ma sensibilité fera tomber de douces larmes
» des yeux de l'homme sensible; je consolerai le cœur
» infortuné, et j'adoucirai l'ame dure; et l'envie qui
» me dispute aujourd'hui mon pouvoir et mes récom-
» penses, ne pourra m'ôter du moins ni les bienfaits que
» je laisse après moi, ni la reconnoissance de tous les
» âges. »

ÉPITRE DE LA FONTAINE
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN
(FILS UNIQUE DE LOUIS XIV).

MONSEIGNEUR,

S'IL y a quelque chose d'ingénieux dans la République des Lettres, on peut dire que c'est la manière dont Esope a débité sa morale. Il seroit véritablement à souhaiter que d'autres mains que les miennes y eussent ajouté les ornemens de la Poésie; puisque le plus sage des anciens (Socrate) a jugé qu'ils n'y étoient pas inutiles. J'ose, MONSEIGNEUR, vous en présenter quelques Essais. C'est un entretien convenable à vos premières années. Vous êtes en un âge où l'amusement et les jeux sont permis aux Princes; mais en même temps vous devez donner quelques-unes de vos pensées à des réflexions sérieuses. Tout cela se rencontre aux Fables que nous devons à Esope. L'apparence en est puérile, je le confesse; mais ces puérilités servent d'enveloppe à des vérités importantes. Je ne doute point, MONSEIGNEUR,

que vous ne regardiez favorablement des inventions si utiles, et tout ensemble si agréables : car que peut-on souhaiter davantage que ces deux points? Ce sont eux qui ont introduit les Sciences parmi les hommes. Esope a trouvé un art singulier de les joindre l'un avec l'autre. La lecture de son Ouvrage répand insensiblement dans une ame les semences de la Vertu, et lui apprend à se connoître, sans qu'elle s'apperçoive de cette étude, et tandis qu'elle croit faire toute autre chose. C'est une adresse dont s'est servi très-heureusement celui sur lequel sa Majesté a jeté les yeux pour vous donner des Instructions (1). *Il fait ensorte que vous apprenez sans peine, ou, pour mieux parler, avec plaisir tout ce qui est nécessaire qu'un Prince sache. Nous espérons beaucoup de cette conduite; mais, à dire la vérité, il y a des choses dont nous espérons infiniment davantage. Ce sont,* MONSEIGNEUR, *les qualités que notre invincible Monarque vous a données avec la naissance; c'est l'exemple que tous les jours il vous donne. Quand vous le voyez former de si grands desseins; quand vous le considérez qui regarde sans s'étonner l'agitation de l'Europe, et les machines qu'elle remue*

(1) M. Bossuet, évêque de Condom, depuis évêque de Meaux, qui composa pour son auguste élève, le fameux *Discours sur l'Histoire Universelle.*

pour le détourner de son entreprise ; quand il pénètre dès sa première démarche jusques dans le cœur d'une Province (la Hollande), où l'on trouve à chaque pas des barrières insurmontables, et qu'il en subjugue une autre en huit jours, pendant la saison la plus ennemie de la guerre ; lorsque le repos et les plaisirs règnent dans les cours des autres Princes ; quand non content de dompter les hommes, il veut triompher aussi des Elémens ; et quand, au retour de cette expédition, où il a vaincu comme un Alexandre, vous le voyez gouverner ses Peuples comme un Auguste ; avouez le vrai, MONSEIGNEUR, vous soupirez pour la gloire aussi bien que lui, malgré l'impuissance de vos années : vous attendez avec impatience le temps où vous pourrez vous declarer son rival dans l'amour de cette divine Maîtresse. Vous ne l'attendez pas, MONSEIGNEUR, vous le prévenez. Je n'en veux pour témoignage que ces nobles inquiétudes, cette vivacité, cette ardeur, ces marques d'esprit, de courage et de grandeur d'ame, que vous faites paroître à tous les momens. Certainement c'est une joie bien sensible à notre Monarque, mais c'est un spectacle bien agréable pour l'Univers, que de voir ainsi croître une jeune plante, qui couvrira un jour de son ombre tant de Peuples et de Nations. Je devrois m'étendre sur ce sujet ; mais comme le dessein que

j'ai de vous divertir, est plus proportionné à mes forces que celui de vous louer, je me hâte de venir aux Fables, et n'ajouterai aux vérités que je vous ai dites, que celle-ci : c'est, MONSEIGNEUR, *que je suis avec un zèle respectueux,*

Votre très-humble et très-obéissant,
et très-fidèle serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE
DE LA FONTAINE.

L'INDULGENCE que l'on a eue pour quelques-unes de mes Fables, me donne lieu d'espérer la même grace pour ce Recueil. Ce n'est pas qu'un des Maîtres de notre Eloquence n'ait désapprouvé le dessein de les mettre en vers (1). Il a cru que leur principal ornement est de n'en avoir aucun : que d'ailleurs la contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits, et banniroient de la plupart de ces récits la briéveté qu'on peut fort bien appeler l'ame du Conte, puisque sans elle il faut nécessairement qu'il languisse. Cette opinion ne sauroit partir que d'un homme d'excellent goût : je demanderois seulement qu'il en relâchât quelque peu, et qu'il crût que les Grâces Lacédémoniennes ne sont pas tellement ennemies des Muses Françaises, que l'on ne puisse souvent les faire marcher de compagnie.

Après tout, je n'ai entrepris la chose que sur

(1) Patru avoit aussi condamné le projet de l'*Art Poétique* de Boileau. Que de pertes pour notre langue et pour l'honneur du nom français, si le génie de La Fontaine et de Boileau eût été aussi timide que la raison de l'Avocat. C'étoit lui pourtant que ses contemporains appeloient le *Quintilien Français*, et le célèbre père Bouhours le vantoit comme l'homme qui sût le mieux la langue. (*Voyez* D'Olivet, *Hist. de l'Acad. Franç.* pag. 181 et suiv. Paris, 1730.)

l'exemple, je ne veux pas dire des Anciens, qui ne tire point à conséquence pour moi, mais sur celui des Modernes. C'est de tout temps, et chez tous les peuples qui font profession de poésie, que le Parnasse a jugé ceci de son apanage. A peine les Fables qu'on attribue à Esope, virent le jour, que Socrate trouva à propos de les habiller des livrées des Muses. Ce que Platon en rapporte est si agréable, que je ne puis m'empêcher d'en faire un des ornemens de cette Préface. Il dit que Socrate étant condamné au dernier supplice, l'on remit l'exécution de l'arrêt à cause de certaines fêtes. Cébès l'alla voir le jour de sa mort. Socrate lui dit, que les Dieux l'avoient averti plusieurs fois pendant son sommeil, qu'il devoit s'appliquer à la musique avant qu'il mourût. Il n'avoit pas entendu d'abord ce que ce songe signifioit : car comme la musique ne rend pas l'homme meilleur, à quoi bon s'y attacher? Il falloit qu'il y eût du mystère là-dessous; d'autant plus que les Dieux ne se lassoient point de lui envoyer la même inspiration. Elle lui étoit encore venue une de ces fêtes. Si bien qu'en songeant aux choses que le ciel pouvoit exiger de lui, il s'étoit avisé que la musique et la poésie ont tant de rapport, que possible étoit-ce de la dernière qu'il s'agissoit. Il n'y a point de bonne poésie sans harmonie; mais il n'y en a point non plus sans fictions; et Socrate ne savoit que dire la vérité. Enfin, il avoit trouvé un tempérament. C'étoit de choisir des Fables qui continssent quelque chose de

véritable, telles que sont celles d'Esope. Il employa donc à les mettre en vers les derniers moments de sa vie (1).

Socrate n'est pas le seul qui ait considéré comme sœurs, la Poésie et nos Fables. Phèdre a témoigné qu'il étoit de ce sentiment; et par l'excellence de son ouvrage, nous pouvons juger de celui du Prince des Philosophes. Après Phèdre, Aviénus a traité le même sujet. Enfin les Modernes les ont suivis. Nous en avons des exemples non seulement chez les étrangers, mais chez nous (2). Il est vrai que lorsque nos gens y ont travaillé, la langue étoit si différente de ce qu'elle est, qu'on ne les doit considérer que comme étrangers. Cela ne m'a point détourné de mon entreprise : au contraire, je me suis flatté de l'espérance, que, si je ne courois dans cette

---

(1) Platon, dans le *Phédon* ou *Traité de l'Immortalité de l'Ame.* Plutarque et Suidas rapportent la même anecdote.

(2) Chez les étrangers, avant La Fontaine, les Allemands avoient eu, dès le treizième siècle, les Fables de Riedembourg, au nombre de 51; au seizième siècle, celles de Hugues de Trymberg. Burcard Waldis avoit donné son roman *du Renard*, transporté dans toutes les langues; quelques écrivains font remonter jusqu'au neuvième siècle l'original de ce poëme, qui est un long Apologue. Les Anglois comptoient aussi quelques Fables, celles d'Ogilby, qui sont une traduction d'Esope. Dryden avoit mis en beaux vers la fable du Pogge, *le Renard et le Coq*. Ce sont-là les plus célèbres. Notre Apologue Français avoit été bien plus fécond. Le recueil des Fabulistes qui ont précédé La Fontaine, pourroit être l'objet d'un Mémoire aussi neuf qu'intéressant; ce seroit un nouvel âge rendu à l'histoire de ce *bel Art*, comme parle notre excellent Fabuliste.

carrière avec succès, on me donneroit au moins la gloire de l'avoir ouverte.

Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée, qu'il reste encore plus de Fables à mettre en vers, que je n'en ai mis. J'ai choisi véritablement les meilleures, c'est-à-dire, celles qui m'ont semblé telles (1). Mais outre que je puis m'être trompé dans mon choix, il ne sera pas bien difficile de donner un autre tour à celles-là même que j'ai choisies; et si ce tour est moins long, il sera sans doute plus approuvé. Quoi qu'il en arrive, on m'aura toujours obligation; soit que ma témérité ait été heureuse, et que je ne me sois point trop écarté du chemin qu'il

(1) Quelques Ecrivains ont fait, de cet aveu même de La Fontaine, une objection contre lui. Furetière et le Nouvelliste du Parnasse ont porté l'injustice jusqu'à refuser au Fabuliste le plus vraiment original, le titre de Poète, sous le prétexte que *les sujets de ses Fables ne sont point de son invention.* « Eh! qu'importe, reprend Florian, que le sujet de telle Fable ait été inventé par un Grec ou par un Espagnol? L'important, c'est qu'elle soit bien faite. » Phèdre non plus n'a pas inventé tous ses sujets; lui a-t-on refusé jamais la qualité de Poète? Le fabuliste La Mothe, en reconnoissant, dans son Discours Préliminaire, que La Fontaine a donné aux Fables anciennes des agrémens tout nouveaux, ne manque pas d'observer, pour son propre compte, qu'il a, lui du moins, inventé ses sujets; quand est-ce que la balance est jamais restée égale entre La Fontaine et La Mothe? La Fontaine n'a pas inventé tous ses sujets, à la bonne heure; mais il a créé son style, et il n'a pas trouvé d'imitateurs.

falloit

falloit tenir, soit que j'aie seulement excité les autres à mieux faire.

Je pense avoir justifié suffisamment mon dessein : quant à l'exécution, le Public en sera juge. On ne trouvera pas ici l'élégance ni l'extrême brièveté qui rendent Phèdre recommandable; ce sont qualités au-dessus de ma portée. Comme il m'étoit impossible de l'imiter en cela, j'ai cru qu'il falloit en récompense égayer l'ouvrage plus qu'il n'a fait. Non que je le blâme d'en être demeuré dans ces termes : la langue latine n'en demandoit pas davantage; et si l'on y veut prendre garde, on reconnoîtra dans cet Auteur le vrai caractère et le vrai génie de Térence. La simplicité est magnifique chez ces grands hommes : moi qui n'ai pas les perfections du langage comme ils les ont eues, je ne la puis élever à un si haut point. Il a donc fallu se récompenser d'ailleurs : c'est ce que j'ai fait avec d'autant plus de hardiesse, que Quintilien dit qu'on ne sauroit trop égayer les narrations. Il ne s'agit pas ici d'en apporter une raison : c'est assez que Quintilien l'ait dit. J'ai pourtant considéré que ces Fables étant sues de tout le monde, je ne ferois rien si je ne les rendois nouvelles par quelques traits qui en relevassent le goût. C'est ce qu'on demande aujourd'hui. On veut de la nouveauté et de la gaîté. Je n'appelle pas gaîté ce qui excite le rire; mais un certain charme, un air agréable qu'on peut donner à toutes sortes de sujets, même les plus sérieux.

Mais ce n'est pas tant par la forme que j'ai donnée

à cet Ouvrage, qu'on en doit mesurer le prix, que par son utilité et par sa matière. Car qu'y a-t-il de recommandable dans les productions de l'esprit, qui ne se rencontre dans l'Apologue? C'est quelque chose de si divin, que plusieurs personnages de l'Antiquité ont attribué la plus grande partie de ces Fables à Socrate, choisissant pour leur servir de Père, celui des mortels qui avoit le plus de communication avec les Dieux. Je ne sais comme ils n'ont point fait descendre du ciel ces mêmes Fables, et comme ils ne leur ont point assigné un Dieu qui en eût la direction, ainsi qu'à la poésie et à l'éloquence (1). Ce que je dis n'est pas tout-à-fait sans fondement; puisque, s'il m'est permis de mêler ce que nous avons de plus sacré, parmi les erreurs du Paganisme, nous voyons que la vérité a parlé aux hommes par Paraboles; et la Parabole est-elle autre chose que l'Apologue; c'est-à-dire, un exemple fabuleux, et qui s'insinue avec d'autant plus de facilité et d'effet, qu'il est plus commun et plus familier? Qui ne nous proposeroit à imiter que les maîtres de la Sagesse, nous fourniroit un sujet d'excuse : il n'y en a point, quand des Abeilles et

(1) Aussi n'avoient-ils pas manqué de le faire. S'il faut en croire Philostrate dans sa *Vie d'Apollonius*, c'étoit Mercure qui avoit fait à Esope le don de l'Apologue. « Une fable, avoit-il dit à son élève, est le premier présent que j'ai reçu; pour prix de tes vœux, reçois le pouvoir de composer des Fables. » Selon d'autres Ecrivains, Apollon avoit appris ce secret au Fabuliste grec.

des Fourmis sont capables de cela même qu'on nous demande.

C'est pour ces raisons que Platon ayant banni Homère de sa république, y a donné à Esope une place très-honorable. Il souhaite que les enfants sucent ces Fables avec le lait : il recommande aux nourrices de les leur apprendre : car on ne sauroit s'accoutumer de trop bonne heure à la sagesse et à la vertu. Plutôt que d'être réduit à corriger nos habitudes, il faut travailler à les rendre bonnes, pendant qu'elles sont encore indifférentes au bien ou au mal. Or quelle méthode y peut contribuer plus utilement que ces Fables? Dites à un enfant que Crassus, allant contre les Parthes, s'engagea dans leur pays sans considérer comment il en sortiroit : que cela le fit périr lui et son armée, quelque effort qu'il fît pour se retirer. Dites au même enfant, que le Renard et le Bouc descendirent au fond d'un puits pour y éteindre leur soif; que le Renard en sortit, s'étant servi des épaules et des cornes de son camarade comme d'une échelle : au contraire le Bouc y demeura pour n'avoir pas eu tant de prévoyance; et que par conséquent il faut considérer en toute chose la fin. Je demande lequel de ces deux exemples fera le plus d'impression sur cet enfant; ne s'arrêtera-t-il pas au dernier, comme plus conforme et moins disproportionné que l'autre à la petitesse de son esprit? Il ne faut pas m'alléguer que les pensées de l'enfance sont d'elles-mêmes assez enfantines, sans y joindre encore de

nouvelles badineries (1). Ces badineries ne sont telles qu'en apparence ; car dans le fond, elles portent un sens très-solide. Et comme, par la définition du point, de la ligne, de la surface, et par d'autres principes très-familiers, nous parvenons à des connoissances qui mesurent enfin le ciel et la terre ; de même aussi, par les raisonnements et les conséquences que l'on peut tirer de ces fables, on se forme le jugement et les mœurs, on se rend capable des grandes choses.

Elles ne sont pas seulement morales, elles donnent encore d'autres connoissances. Les propriétés des Animaux, et leurs divers caractères y sont exprimés ; par conséquent les nôtres aussi ; puisque nous sommes l'abrégé de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans les créatures irraisonnables. Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête. De ces pièces si différentes, il composa notre espèce; il fit cet ouvrage qu'on appelle le petit Monde. Ainsi ces Fables sont un tableau où chacun de nous se trouve

(1) Tous les âges se ressemblent; la vieillesse n'est pas moins rebelle que l'enfance aux leçons de la morale, pas moins sensible aux charmes de la fiction. Un Fabuliste allemand, M. Lichtwer, établit cette vérité par un procédé semblable à celui de La Fontaine, et mis en action dans le Prologue du livre deux de ses Fables. « O mortels ! fuyez l'avarice, s'écrie Thalès d'un ton dogmatique !... L'austère philosophe parle à des sourds. Esope se présente à son tour : Ecoutez, dit-il; un homme avoit une Poule qui lui pondoit tous les jours un œuf d'or; croyant qu'elle avoit un trésor dans les entrailles, il tua le pauvre animal, et avec lui son trésor, etc.

dépeint. Ce qu'elles nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connoissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveaux venus dans le monde, ils n'en connoissent pas encore les habitants; ils ne se connoissent pas eux-mêmes. On ne les doit laisser dans cette ignorance que le moins qu'on peut : il faut leur apprendre ce que c'est qu'un Lion, un Renard, ainsi du reste; et pourquoi l'on compare quelquefois un homme à ce Renard ou à ce Lion. C'est à quoi les Fables travaillent : les premières notions de ces choses proviennent d'elles.

J'ai déjà passé la longueur ordinaire des Préfaces; cependant je n'ai pas encore rendu raison de la conduite de mon Ouvrage. L'Apologue est un composé de deux parties, dont on peut appeler l'une le corps, l'autre l'ame. Le corps est la Fable, l'ame est la moralité. Aristote n'admet la Fable que dans les Animaux; il en exclut les Hommes et les Plantes. Cette règle est moins de nécessité que de bienséance; puisque ni Esope, ni Phèdre, ni aucun des Fabulistes ne l'a gardée : tout au contraire de la Moralité dont aucun ne se dispense. Que s'il m'est arrivé de le faire, ce n'a été que dans les endroits où elle n'a pu entrer avec grace, et où il est aisé au Lecteur de la suppléer. *On ne considère en France que ce qui plaît. C'est la grande règle, et, pour ainsi dire, la seule.* Je n'ai donc pas cru que ce fût un crime de passer par-dessus les anciennes coutumes,

lorsque je ne pouvois les mettre en usage sans leur faire tort. Du temps d'Esope, la Fable étoit contée simplement, la Moralité séparée, et toujours ensuite. Phèdre est venu qui ne s'est pas assujetti à cet ordre : il embellit la narration, et transporte quelquefois la Moralité, de la fin au commencement. Quand il seroit nécessaire de lui trouver place, je ne manque à ce précepte que pour en observer un qui n'est pas moins important : c'est Horace qui nous le donne ; cet Auteur ne veut pas qu'un Ecrivain s'opiniâtre contre l'incapacité de son esprit, ni contre celle de sa matière. Jamais, à ce qu'il prétend, un homme qui veut réussir n'en vient jusques-là ; il abandonne les choses dont il voit bien qu'il ne sauroit rien faire de bon ;

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

C'est ce que j'ai fait à l'égard de quelques Moralités, du succès desquelles je n'ai pas bien espéré.

Il ne reste plus qu'à parler de la Vie d'Esope. Je ne vois presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude nous a laissée (1). On s'imagine que cet Auteur a voulu donner à son Héros un caractère et des aventures qui répondissent à ces Fables. Cela m'a paru d'abord spécieux ; mais

(1) A l'exemple de la plupart des nouveaux éditeurs de La Fontaine, nous avons supprimé cette prétendue vie d'Esope, condamnée par tous les critiques, comme n'étant qu'un tissu d'inepties, d'anachronismes et d'absurdités.

j'ai trouvé à la fin peu de certitude en cette critique. Elle est en partie fondée sur ce qui se passe entre Xantus et Esope : on y trouve trop de niaiseries; et qui est le Sage à qui de pareilles choses n'arrivent point? Toute la vie de Socrate n'a pas été sérieuse. Ce qui me confirme en mon sentiment, c'est que le caractère que Planude donne à Esope, est semblable à celui que Plutarque lui a donné dans son Banquet des sept Sages, c'est à dire d'un homme subtil, et qui ne laisse rien passer. On me dira que le Banquet des sept Sages est aussi une invention. Il est aisé de douter de tout : quant à moi, je ne vois pas bien pourquoi Plutarque auroit voulu imposer à la postérité dans ce Traité là, lui qui fait profession d'être véritable par-tout ailleurs, et de conserver à chacun son caractère. Quand cela seroit, je ne saurois que mentir sur la foi d'autrui : me croira-t-on moins que si je m'arrête à la mienne? Car ce que je puis est de composer un tissu de mes conjectures, lequel j'intitulerai, *Vie d'Esope*. Quelque vraisemblable que je le rende, on ne s'y assurera pas; et, Fable pour Fable, le lecteur préférera toujours celle de Planude à la mienne.

A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

JE chante les héros dont Esope est le père ;
Troupe de qui l'histoire, encor que mensongère,
Contient des vérités qui servent de leçons.
Tout parle en mon Ouvrage, et même les Poissons.
Ce qu'ils disent s'adresse à tous tant que nous sommes.
Je me sers d'Animaux pour instruire les hommes.
Illustre rejeton d'un Prince aimé des cieux,
Sur qui le monde entier a maintenant les yeux,
Et qui, faisant fléchir les plus superbes têtes,
Comptera désormais ses jours par ses conquêtes,
Quelque autre te dira, d'une plus forte voix,
Les faits de tes aïeux, et les vertus des Rois.
Je vais t'entretenir de moindres aventures,
Te tracer, en ces vers, de légères peintures ;
Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

LA FONTAINE

LA FONTAINE

ET

TOUS LES FABULISTES.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIÈRE.

La Cigale et la Fourmi.

(*Avant La Fontaine*), Fabulistes Orientaux, Proverb. de Salomon, chap. VI, vers. 6. — Grecs, Esope, fab. 134. Gabrias, 41. St. Cyrille, Liv. I. fab. 4. Aphtone, 1. — Latins, Avien, 34. L'Anonyme, 56. Faerne, 7. Burman, 28.

La Cigale ayant chanté
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvue,
Quand la bise (1) fut venue.
Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
Chez la Fourmi, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain (2) pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle :
Je vous paierai, lui dit-elle,
Avant l'oust (3), foi d'animal,
Intérêt et principal (4).
La Fourmi n'est pas prêteuse :
C'est-là son moindre défaut (5).
Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse (6).
Nuit et jour, à tout venant (7),
Je chantois, ne vous déplaise.
— Vous chantiez? j'en suis fort aise (8);
Eh bien, dansez maintenant.

(*Depuis La Fontaine.*) Français. Benserade, fab. 62. Esope en belle humeur, fab. 97. Fables de La Fontaine en chansons (Paris, 1749), Liv. I. fab. 5. Autres imprimées en 1783, fab. 49. Le P. André dans le journal de Verdun, mars 1768. — Latins. Desbillons, Liv. I. fab. 2. — Italiens. Luig. Grillo, fav. 11.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

La Cigale ou *Chanteuse*, passe pour être la plus grande des mouches que produit l'Europe : elle égale en grosseur le hanneton. Sa tête est large, courte, et comme applatie. On lui voit, ainsi qu'aux mouches ordinaires, trois yeux lisses; elle a quatre ailes marquetées et transparentes. Une trompe faite avec l'art ordinaire à la nature, lui sert de bouche. C'est sur-tout vers le temps de la moisson qu'elle fait entendre son cri aigre et perçant. Le savant M. De Réaumur s'amusoit à rendre la voix à des Cigales mortes; le mécanisme de cette espèce de résurrection consistoit à promener sur les tymbales qu'elles portent sous le ventre, un petit papier roulé dont il faisoit une sorte d'archet.

Fourmi, petit insecte laborieux, à qui l'on prétend que la nature a donné une sorte de prudence qui consiste à faire des provisions en été pour se nourrir pendant l'hiver. Ce fait, quoique démenti par des observations modernes, est si généralement reçu, qu'on peut continuer à le citer pour exemple, sur-tout dans les fables.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Bise*, vent de nord, qui annonce le froid de l'hiver. Clément Marot avoit dit :

D'autre costé j'oy (j'entends) *la bise* arriver,
Qui en soufflant me prononce l'hiver.

(Eglog. au Roi, t. I. pag. 32).

(2) *Quelque grain* au singulier. La Cigale n'en demande point une grande quantité ; il ne lui en faut pas plusieurs. — Encore, si c'étoit un don! mais non : ce n'est rien qu'un simple *prêt* qu'on ne refuseroit pas à une étrangère, à plus forte raison à sa *voisine*. Aura-t-elle le courage de la laisser mourir de faim ?

(3) *Avant l'oust*, avant la moisson qui se fait au mois d'*août*.

(4) *Intérêt et principal*. Voilà donc un bénéfice certain. Ce grain, inutile dans les magasins de la fourmi, va lui produire intérêt : résistera-t-elle à son propre avantage ?

(5) *La Fourmi n'est pas prêteuse :*
C'est-là son moindre défaut.

Quels sont les autres ? peut-être d'être carnacière, d'être armée d'un aiguillon très-piquant, qui la rend souvent incommode au voyageur.

(6) *Emprunteuse*. Terme de mépris, qui prépare au dénouement.

(7) *A tout venant*, comme on dit, *à tout propos*, sans règle et sans raison, à l'oreille *du premier venu*.

(8) *Vous chantiez ? j'en suis fort aise*, etc.

Cette réponse de la Fourmi a essuyé des critiques, qui retombent sur les inventeurs du sujet et non sur notre poète. Le simple refus d'une aumône légère fait à un animal mourant de faim, étoit déjà bien dur : la plaisanterie qui l'accompagne est cruelle. Le malheureux devient un être sacré, eût-il mérité sa disgrace. On peut répondre que l'expression badine de la Cigale demandant la

charité, provoque la réponse insultante de la Fourmi ; que le fabuliste n'a prétendu donner qu'une leçon de prévoyance et non d'humanité ; qu'enfin cette leçon eût été manquée, si la bienfaisance de la Fourmi eût détourné le châtiment dû à l'imprévoyance de la Cigale, à qui d'ailleurs la futilité de son talent donne peu de droits à l'intérêt.

Champfort regarde cette fable *comme une des plus foibles* de *La Fontaine ;* oui, peut-être, en la comparant avec les chefs-d'œuvre qui suivent ; mais aussi, qu'on la rapproche des apologues qui avoient précédé.

FABLE II.

Le Corbeau et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). FABULISTES GRECS, Esope, fab. 208. Gabrias, 19. Aphtone, 29. — LATINS, Horace, Liv. I. ep. 17. v. 50 (*). Phedr. Liv. I. fab. 13. Apulée Florid. n°. 32. L'Anonyme, fab. 15. Desbillons, L. X. fab. 12.

MAITRE Corbeau (1) sur un arbre perché (2),
Tenoit en son bec un fromage :
Maître Renard, par l'odeur alléché (3),
Lui tint à-peu-près (4) ce langage :
Eh! bon jour monsieur du Corbeau (5)!
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau (6)!
Sans mentir (7), si votre ramage
Se rapporte à votre plumage (8),

(*) Sed tacitus pasci si posset Corvus, haberet
Plus dapis, et rixæ multò minùs invidiæque.

C'est la simple proposition, ailleurs fécondée par l'Apologue qui en a fait une action. Même chose dans la fable de Desbillons.

Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois (9).
A ces mots, le Corbeau ne se sent pas de joie (10);
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie (11).
Le Renard s'en saisit, et dit: mon bon monsieur (12),
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute (13):
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute (14).
Le Corbeau honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Esope en belle humeur, f. 17. Fables choisies d'Esope, mises en chansons (Paris, en 1783), fable 13. Boursaut, les fab. d'Esope, comédie, act. 3, sc. 4. Benserade, fab. 12. — ALLEMANDS. Lessing, L. XI, fab. 15.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE CORBEAU, oiseau de moyenne grandeur, très-commun dans nos climats, qu'il parcourt en troupes nombreuses. Son corps est noir, mêlé de bleu, sur-tout aux ailes et à la queue; son bec est robuste, pointu, un peu voûté, ses ongles crochus et grands, ses pieds écailleux, ses ailes alongées et fortes, son croassement monotone, désagréable. Voleur et glouton, hardi, rusé, doué d'un odorat exquis; il aime à se percher sur les branches les plus élevées, et cache son nid dans l'épaisseur des forêts.

RENARD. La fable et l'histoire ont donné à cet animal une réputation qu'il mérite. Il est de la grandeur ordinaire du Chien; la couleur de son poil est en général rougeâtre; sa queue longue, épaisse, traînante. Ce qui le distingue particulièrement, c'est la vivacité de ses yeux, l'agilité de sa course, son adresse à la chasse des animaux

dont il se nourrit. Sa demeure est un trou qu'il creuse ou qu'il trouve creusé dans la terre.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Maître Corbeau.* Rabelais avoit transporté ces expressions du barreau dans son style familier; La Fontaine n'a fait que l'étendre à ses nouveaux personnages. L'application qu'il en fait en relève l'importance; elle semble agrandir le théâtre, et appelle la curiosité sur les acteurs. Voilà les deux *maîtres* voleurs en présence; on s'attend à voir des tours de *maîtres* Gonins, *maîtres* fourbes.

(2) *Sur un arbre perché.* J. J. Rousseau veut exclure l'apologue de l'éducation des enfans. C'est par cette fable qu'il prétend justifier sa sévérité contre tout le genre; pas une, selon lui, qui ne soit au-dessus de la portée du jeune âge. Qu'est-ce, dit-il, qu'un *arbre perché?* La Fontaine ne parle pas ainsi. Il dit : *sur un arbre perché.* « Oui; mais pour faire entendre l'inversion, il faut exposer ce » que c'est que prose et que vers. » Sans doute il a fallu commencer par-là; mais votre Emile sait lire peut-être. En est-il encore à ses premiers élémens? ou vaudroit-il moins que le sauvage et l'homme de l'enfance du monde, pour qui la poésie ne fut point un langage inconnu?

(3) *Par l'odeur alléché.* Attiré, comme bien des animaux le sont par l'odeur ou par la vue du lait. L'image s'en retrouve dans l'étymologie latine du mot *allécher*, *allicere*, que l'on auroit dû conserver dans la prose comme dans les vers. Pourquoi supposer, avec J. J., que le Renard vienne de loin? La scène se passe dans un bois; le Renard ne peut-il avoir son terrier près de l'arbre où le Corbeau se trouve perché?

(4) *Lui tint à-peu-près ce langage.* Ne croiroit-on pas que La Fontaine a été témoin de l'aventure, qu'il a entendu la conversation, et que son exactitude portée jusqu'au scrupule, ne craint que de ne pas rapporter avec assez de fidélité les paroles du Renard?

(5) *Eh! bon jour.* Le ton familier suppose une connoissance déjà faite, par conséquent dispense des préliminaires. *Monsieur du Corbeau.* Votre Emile sait bien que la fable est le tableau de la société; donc, qu'elle en doit retracer le langage. *Du Corbeau,*

titre d'honneur, bien mieux dans le style de la fable, que la simple appellation de *monsieur le Corbeau*. Tout flatteur a l'abord si respectueux.

(6) *Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!* J. J. Rousseau citoit probablement de mémoire; il a écrit: que vous êtes *charmant*, que vous me semblez *beau!* Et il s'écrie: *cheville, redondance inutile!* La Fontaine entendoit mieux l'art des gradations; il a dit: que vous êtes *joli!* que vous me semblez *beau!* Ces expressions ne sont point synonymes. Ce qui est *joli* plaît au premier aperçu; ce qui est *beau* attache; le *joli* commence la séduction, le *beau* l'achève et la fixe. Le Corbeau réunit et ce que l'on aime et ce que l'on admire. Cette exagération n'est pas perdue pour l'élève; il fait d'avance des vœux contre le stupide animal qui se laisse ainsi *cajoler*.

(7) *Sans mentir.* « Il ment toutefois en protestant de sa sincérité.» Eh! n'est-ce pas-là le ton des sociétés? Fait pour vivre avec les hommes, que votre élève apprenne de bonne heure à s'en défier et à ne pas croire légèrement à leurs paroles.

(8) . . . *Si votre ramage*

Se rapporte à votre plumage. Ce qu'il y a de plus perfide dans la flatterie, c'est l'art avec lequel elle sait intéresser l'amour-propre, non seulement dans les éloges qu'elle lui prodigue, mais dans les soupçons qu'elle laisse tomber sur les perfections; comment alors résister à cette espèce de défi? Il faut bien venger sa réputation, et *montrer que la beauté de la voix se rapporte à celle du plumage*.

(9) *Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.* Emile demande ce que c'est que le Phénix. Je lui réponds que les poëtes nous parlent d'un oiseau d'une admirable beauté, unique dans son espèce. Je pourrai même lui citer la magnifique description que Claudien en a faite; une autre fois je lui dirai ce qu'il doit penser de ces fictions. Emile va conclure avec le Corbeau de la fable, qu'il est un oiseau admirable et sans pareil. C'est notre ancienne comédie qui avoit transmis à La Fontaine ainsi qu'à Despréaux, cette similitude: « Celle que je vous ai promise est le phénix des servantes, » dit-on, dans la farce de *Gros Guillaume*. (*Anecd. Dram. T. I. p.* 3[illegible]). *Des hôtes de ces bois.* Figure brillante souvent imitée depuis La Fontaine.

(10) *A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie.* Il faut, nous dit-on, des passions déjà bien vives pour avoir éprouvé que l'excès de la joie en détruit le sentiment. Mais Emile est-il condamné à ne connoître que ce dont il aura fait une expérience personnelle?

(11) *Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.* Ce vers est admirable, l'harmonie seule en fait image. Je vois un grand vilain bec ouvert, j'entends tomber le fromage à travers les branches. *J. J. Rousseau.*

(12) *Le Renard s'en saisit, et dit: mon bon monsieur,*
Apprenez que tout flatteur.

Voilà l'orgueilleuse crédulité du Corbeau punie d'abord par la perte de son butin, ensuite par l'insulte. Plus l'ironie est amère, plus la correction est profitable. — Remarquez, en passant, que *monsieur* rime mal avec *flatteur*, à cause de la différence de prononciation.

(13) *Vit aux dépens de celui qui l'écoute.* « Jamais, dit J. J. Rousseau, enfant de dix ans n'entendit ce vers-là. » Je suppose la chose vraie. Pour aider son intelligence, je mets à côté du vers de La Fontaine ce passage d'un autre fabuliste en parlant du singe :

Il fait rire les gens,
Se moque d'eux en face et vit à leurs dépens.
(*Fablier Franç.* L. XI. fab. 17).

Eh bien! mon jeune élève, est-il vrai que vous n'entendiez pas?

(14) *Cette leçon vaut bien*, etc. La morale est excellente; si la plaisanterie est cruelle, elle est aussi bien méritée. Ce qu'il y a de très-adroit, de vraiment comique, c'est que la leçon faite au Corbeau dupé, lui vienne du Renard qui le dupe. — Le fabuliste allemand, Lessing, fait enlever par le Corbeau un morceau de chair empoisonnée, et le Renard trouve dans son vol même le châtiment de son vol. Richer donne au Corbeau sa revanche sur le Renard. L'exemple gagne jusqu'au poète, qui vole sans façon à La Fontaine plusieurs des traits de sa jolie fable.

FABLE III.

La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.

(*Avant La Fontaine*). Fabul. Latins. Phèdre, L. I. fab. 24. L'Anonyme, f. 41. Camérarius (en franç. Cammermeister), f. 188.

Une Grenouille vit un Bœuf
Qui lui sembla de belle taille;
Elle qui n'étoit pas grosse en tout comme un œuf,
Envieuse, s'étend et s'enfle et se travaille (1),
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : regardez bien, ma sœur;
Est-ce assez? dites-moi, n'y suis-je point encore?
-Nenni.-M'y voici donc?-Point du tout.- M'y voilà?
- Vous n'en approchez point (2). La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva (3).

Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages:
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs;
Tout petit prince a des ambassadeurs;
Tout marquis veut avoir des pages (4).

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Esope en belle humeur, f. 33. Boursaut, coméd. des fab. d'Esope, act. 4. sc. 3. Fables en chans. L. I. fab. 13. Benserade, fab. 34.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

La Grenouille, animal amphibie, plus aquatique

que terrestre. Son corps est couvert d'une peau lisse, ordinairement verte, marquée de taches jaunâtres; sa tête est grosse et applatie, ses yeux saillans, sa bouche très-fendue, ses cuisses longues, agiles et souples. Son cri aigre et dur fatigue l'oreille. La pêche de la Grenouille est amusante; elle fournit à des bouillons et à des ragoûts aussi sains qu'agréables. Elle se laisse prendre au flambeau, à la ligne, à l'amorce d'un morceau de drap rouge qu'elle prend pour de la chair.

Bœuf. L'homme ne pouvoit seul labourer la terre; il a trouvé dans le Bœuf le compagnon naturel de ses travaux. La grosseur de son col, la largeur de ses épaules, la masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, sa tranquillité même et sa patience dans le travail, tout indique qu'il est fait pour le joug et pour la charrue. Le bœuf ne sert guère que depuis trois ans jusqu'à dix : à cet âge nous l'égorgeons pour prix de ses services, et ce domestique laborieux soutient ou répare notre vie aux dépens de la sienne.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Envieuse, s'étend, et s'enfle et se travaille.* Comme ce vers est pittoresque! M. de Voltaire refuse à La Fontaine le titre de peintre; ce seul exemple suffiroit pour repousser l'accusation. Que l'on eût donné à Oudry, à Paul Poter le sujet de cette fable à représenter, ils auroient bien saisi dans le gonflement de la Grenouille un point fixe, qu'ils auroient rendu avec l'énergie qui les caractérise; mais la progression des mouvemens, mais ces efforts ambitieux de l'animal qui se *travaille* dans tous les sens, auroient échappé à leur pinceau. Ici le vers s'étend et se prolonge avec l'action. L'accumulation des verbes, la répétition embarrassée des mots, la rendent réellement présente aux yeux.

(2) *Est-ce assez? dites-moi*, etc. Ce dialogue est un modèle de précision et de naturel. On a fait honneur à un écrivain contem-

porain (*) d'avoir donné plus de rapidité au style du dialogue, en le dégageant des parenthèses *dit-il* et *répondit-il*. Régnier, Rabelais, La Fontaine sur-tout, avoient les premiers droits à cet éloge.

(3) . . . *La chétive pécore*

S'enfla si bien qu'elle creva. Termes de mépris empruntés du langage commun.— Le récit est simple, l'expression familière; c'est que la mort d'une Grenouille victime de sa ridicule prétention, ne méritoit pas plus de colère. Le poète Desforges-Maillard a essayé d'ennoblir cette expression dans ces vers :

Que nous sommes les rois des hôtes des forêts,
Et de tout ce qu'orgueil a surnommé *pécore*. (Fab. 8).

(4) *Le monde est plein de gens*, etc. Le sens moral de cette fable avoit-il besoin d'être énoncé? Phèdre ne l'a pas cru. La Fontaine n'a point imité son prédécesseur; J. J. Rousseau lui en fait un reproche qu'il étend à tous les apologues (**). Que de richesses perdues pour l'apologue et pour la langue, si La Fontaine eût pensé ainsi!

J'observe que deux des plus célèbres personnages de ce siècle, ont jugé La Fontaine avec une excessive sévérité. Ses contemporains furent plus justes envers lui; les écrivains médiocres lui pardonnèrent sa supériorité, et les plus grands génies, ou présagèrent ses succès, ou les embellirent encore par leurs suffrages.

(*) L'auteur des *Contes Moraux* vivoit encore à l'époque où ce commentaire fut composé.

(**) Je voudrois qu'avant de mettre les fables de cet auteur inimitable entre les mains d'un jeune homme, on en retranchât toutes ces conclusions par lesquelles il prend la peine d'expliquer ce qu'il vient de dire aussi clairement qu'agréablement. [Emile, Liv. IV.]

FABLE IV.

Les deux Mulets.

(*Avant La Fontaine*). FABUL. LATINS. Phèdre, L. II. f. 36.

Deux Mulets cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle;
Celui-ci glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette,
Quand l'ennemi se présentant:
Comme il en vouloit à l'argent,
Sur le Mulet du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein et l'arrête.
Le Mulet, en se défendant,
Se sent percé de coups; il gémit, il soupire:
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis?
Ce Mulet qui me suit du danger se retire;
Et moi j'y tombe et j'y péris!
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi;
Si tu n'avois servi qu'un meûnier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fabl. en chans. L. I. fab. 23.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Mulet. On nomme ainsi l'animal engendré par un cheval et par une ânesse, ou par un âne et une cavale. Il est facile de le reconnoître dans l'un et l'autre cas, parce qu'il tient toujours de son père. C'est la monture ordinaire en Espagne. On reproche au Mulet d'être ombrageux ; mais il est rusé et plein de mémoire.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Début simple, expression correcte, images vives et pittoresques. *L'argent de la Gabelle*, impôt sur le sel remontant jusqu'au règne de Philippe de Valois, peut-être même jusqu'à celui de Philippe le Long. La clameur publique en sollicitoit la suppression enfin consentie par Louis XVI. — *D'un pas relevé.* C'étoit bien là le terme propre, le seul convenable à la marche étudiée du *glorieux* Mulet. Champfort substitue, d'un pas *dégagé* : ces expressions ne se ressemblent ni pour l'harmonie, ni pour la justesse. — *Et faisant sonner sa sonnette.* Le poète français avoit à lutter contre l'harmonie imitative de ce vers de Phèdre :

Clarumque jactans tintinnabulum.

— *Sur le Mulet du fisc*, ou trésor public. — *Et moi j'y tombe et j'y péris.* D'autres leçons portent : *je péris.* — En riant de la sotte jactance de l'animal, on s'attendrit sur sa catastrophe ; il intéresse encore par son courage à *se défendre.* C'est dans ce style moitié grave et moitié badin, que Marot rappelle la tragique aventure de Semblançay, dans son Elégie sur la mort de ce *riche infortuné.* (Œuvr. T. I. page 85.) Et c'est-là une des sources de cette naïveté fine et piquante, le vrai caractère de son esprit, que notre fabuliste tenoit et de la nature et de l'imitation des anciens.

FABLE V.

Le Loup et le Chien.

(*Avant La Fontaine*). Fabul. Latins. Phèdre, L. III. f. 46. Avien, 37. L'Anonyme, 54.

UN Loup n'avoit que les os et la peau,
Tant les chiens faisoient bonne garde (1) :
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli (2), qui s'étoit fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers,
Sire Loup l'eût fait volontiers ;
Mais il falloit livrer bataille,
Et le mâtin étoit de taille
A se défendre hardiment (3).
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint qu'il admire (4).
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien :
Quittez les bois, vous ferez bien ;
Vos pareils y sont misérables,
Cancres, hères et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi ! rien d'assuré, point de franche lipée !
Tout à la pointe de l'épée !
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin (5).

Le Loup reprit : que me faudra-t-il faire ?
Presque rien, dit le chien; donner la chasse aux gens
Portans bâtons, et mendians;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire,
Moyennant quoi, votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse (6).
Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé :
Qu'est-ce là, lui dit-il (7)?-Rien.-Quoi! rien.-Peu de chose.
- Mais encor? - Le colier dont je suis attaché (8),
De ce que vous voyez est peut-être (9) la cause.
Attaché, dit le Loup, vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor (10).
Cela dit, maître Loup s'enfuit et court encor (11).

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Benserade, f. 41. Fables choisies d'Esope en chans. f. 16. Fables de La Fontaine en chans. L. III. f. 46.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Loup. Sa conformation extérieure lui donne quelques rapports avec le Chien : sa ressemblance ne va pas plus loin. Animal farouche et carnassier, il vit dans les bois d'où il ne sort que pour venir surprendre les animaux dont il se nourrit. C'est sur-tout quand il est pressé par la faim qu'il devient cruel et redoutable aux troupeaux,

aux bergers eux-mêmes et aux autres habitans des campagnes.

Le Chien est le plus familier de tous les animaux domestiques, il est le symbole de la fidélité; c'est à lui que nous confions la garde de nos maisons. Il y en a de différentes espèces, toutes distinguées par des noms différens. Le gros Chien de basse-cour se désigne par le mot *mâtin*, transporté de la basse latinité dans le langage ordinaire.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tant les Chiens faisoient bonne garde.* Le poète se hâte de commencer son récit : voilà pourquoi la connexion des idées n'est qu'indiquée. Le Loup vit de sa chasse; il est condamné à faire maigre chère quand le gibier dont il fait sa proie est bien défendu.

(2) *Poli*, comme on dit: luisant de graisse. Emprunté de l'ancien langage. Le poète Villon avoit dit :

Corps féminin qui tant es tendre,
Poli, souef (suave), et gracieux.

Qui s'étoit fourvoyé (égaré); on disoit autrefois *forvoyer*, être *hors* de son chemin. Jean de Meun dans le *Roman de la Rose:*

Sous les arbres sans forvoyer. (Vers 1297.)

L'observation du poète n'a rien d'oiseux; la rencontre du Chien en liberté, ne contredit point son état habituel d'esclavage; il n'est libre que par hasard, par contre-bande.

(3) Peu de traits de ce joli tableau qui n'aient été dérobés par quelque moderne. M. l'abbé Aubert parlant d'un brochet:

Celui-ci n'étoit pas de taille
A se laisser avaler aisément. (Liv. VI. fab. 19.).

(4) *Ce Loup rencontre*, etc. Tout ce récit est admirable. Chiens et loups sont ennemis par instinct; ils ne *se rencontrent* pas sans en venir aux prises. Mais ici la partie n'étoit pas égale, le Loup l'a bien senti; il tient conseil en lui-même; en conséquence du plan arrêté, *le Loup donc l'aborde :* c'est au plus foible à faire les

les avances. Son air *humble* désarme son ennemi, il s'insinue dans son esprit par des *complimens*, amorce à laquelle on résiste peu, mais de ces complimens qui naissent d'eux-mêmes de l'*admiration*. La Fontaine est le premier qui ait su transporter ainsi dans la fable, la peinture des mœurs et de la société. C'est le Molière de l'apologue.

(5) La réponse du Chien laisse percer jusque dans sa simplicité et son apparente bonhomie, un certain air de protection qui se reconnoît à son langage familier, à ses conseils pressans, à l'accumulation des termes méprisans dont il qualifie la *condition* du Loup. *Vos pareils* est bien plus délicat que si l'application étoit directe. *Cancres*, malheureux à qui rien ne réussit, qui semblent, comme l'écrevisse, reculer au lieu d'avancer : cet homme est un gueux, un pauvre *cancre* (Wailly, Trévoux etc.) *Heres*, même sens. On écrivoit autrefois *haire;* sur une ancienne inscription rapportée par l'abbé Massieu (*Hist. de la Poésie franç.* p. 302.), on lisoit :

Haires, cagots, caffards, etc.

Ce mot vient sans doute de l'allemand *herr*, qui l'avoit emprunté du latin *herus*, pauvre seigneur. Er ist nicht weit *herr*, il ne vaut pas grand'chose (proverbe allemand). Depuis il est devenu commun :

Un *pauvre here* et son grison
Avoient à jeun fait longue route.
Rich. Martelli, Liv. II. fab. 11.

Un autre fabuliste retranche l'épithète :

Sommes-nous pas égaux ? — On étrangle *le here*.
Le Jeune. (Liv. IV. fab. 7.)

Point de franche lippée, etc. Ce que les lèvres (*Lipp*, vieux mot saxon et français) peuvent saisir. *Franc*, exempt de combat, sans obliger de tirer l'*épée*; voilà comme l'expliquent Ménage, les auteurs de Trévoux, l'éditeur de Régnier. « Le roi d'Angleterre emportoit toujours quelque *lippée* pour sa part. » (*Sat. ménippée*, T. I. pag. 160.) Ces mots surannés ou étrangers servent bien l'illusion de l'apologue, en paroissant reporter à des époques reculées l'action qu'il met sous nos yeux.

(6) *Le Loup déjà se forge une félicité*
Qui le fait pleurer de tendresse. Quelle est l'ame tendre qui

n'ait connu ces douces émotions dont l'ame se pénètre au seul rêve du bonheur, et qui, comme une vapeur légère, baigne les yeux de larmes délicieuses ? Il est très-plaisant de prêter ces effusions de sensibilité à un animal tel que le Loup. — Florian a imité cette pensée dans sa fable *du Vieux Arbre et du Jardinier.* L. II. fab. 3.

(7) *Qu'est-ce là*, etc. Remarquez encore la précision et le naturel de ce dialogue traduit de Phèdre.

(8) *Le collier dont je suis attaché.* J'ai entendu blâmer cette construction. On peut la justifier par l'ellipse, comme s'il y avoit : le collier *dont* on se sert pour m'attacher.

(9) *De ce que vous voyez est peut-être la cause.* — *De ce que vous voyez*, il a peur de prononcer le mot. *Peut-être*, il n'en est pas bien sûr ; tant il en est honteux.

(10) *Et ne voudrois pas même à ce prix un trésor.* « Un Loup n'a que faire de trésor. » (Champfort.) Pourquoi non ? Phèdre lui fait bien refuser un royaume.

(11) *S'enfuit et court encor.* Hyperbole pleine de gaîté, devenue proverbe.

> Puis il s'enfuit et court encor,
> Sans tourner la tête en arrière,

a dit M. Dardenne (Liv. I. fab. 50.). Le second vers est de trop. Ce même M. Dardenne, qui a tant de choses à se faire pardonner, reproche à notre apologue d'être trop long, et il le compare avec le quatrain de Benserade, vraiment admirable ici pour son laconisme. Que faut-il en conclure ? que la miniature de Benserade est un chef-d'œuvre de précision, et que le tableau peint par La Fontaine, est un chef-d'œuvre de gaîté, de goût et de naturel.

Le poète n'a point expliqué le sens moral de sa fable ; il n'en avoit pas besoin. Les autres fabulistes ne sont pas aussi discrets, ils font en termes pompeux l'éloge de la liberté.

> Sans elle rien n'est doux, l'esclave l'apprécie
> Au poids dont le malade estime la santé,

a dit un des plus heureux imitateurs de La Fontaine. Gay, dans son bel apologue du *Conseil des Chevaux*, si bien traduit par Rivery, oppose à cette douce amorce les leçons de la raison, de

l'expérience et de la nécessité. Nous conclurons avec Favart (fable *du Serein et du Moineau*, dans son opéra comique *le Prix de Cythère*) :

Qu'une liberté vagabonde
Vaut beaucoup moins, tout bien compté,
Qu'une douce captivité.

FABLE VI.

La Génisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion.

(*Avant La Fontaine.*) FABUL. LATINS. Phèdre, L. I. fab. 5. L'Anonyme, fab. 6. Camerarius, p. 173, et manusc. de la biblioth. de Saint-Victor, dans le Phèdre de Laurent, pag. 22.

LA Génisse, la Chèvre et leur sœur (1) la Brebis,
Avec un fier Lion, seigneur du voisinage,
Firent société, dit-on, au temps jadis (2),
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs de la Chèvre un cerf se trouva pris (3).
Vers ses associés aussitôt elle envoie (4).
Eux venus, le Lion par ses ongles compta,
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie ;
Puis, en autant de parts le cerf il dépeça,
Prit pour lui la première en qualité de Sire (5) :
Elle doit être à moi, dit-il, et la raison,
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.

Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Esope en belle humeur, f. 9. p. 36. Fables en chans. L. I. fab. 21.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

GÉNISSE. On nomme ainsi la jeune vache qui n'a pas encore atteint l'âge de deux ou trois ans.

CHÈVRE. Ainsi que le bouc dont elle est la femelle, la Chèvre porte un toupet de barbe sous le menton; comme lui elle est armée de cornes. Elle est vive, capricieuse et vagabonde, sensible aux caresses, se familiarisant aisément. On en voit de diverses couleurs. Son lait a des propriétés qui l'ont rendu souvent supérieur à celui que donne la vache.

BREBIS. C'est la mère de l'agneau, le symbole de la douceur et de la patience; aussi Phèdre l'appelle-t-il un souffre-douleur. Elle se laisse enlever, sans se plaindre, et sa toison, et ses petits et sa vie. Sa laine est une des branches les plus utiles du commerce.

LION. Il a passé, dans tous les temps, pour être le roi des animaux. Sa figure imposante, son regard assuré, sa démarche fière, sa voix terrible, semblent indiquer le commandement. Sa taille est si bien prise et si bien proportionnée, dit l'éloquent historien de la nature, que son corps paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité. Sa vigueur et sa souplesse se marquent au dehors, par les sauts et les bonds prodigieux qu'il fait, par le mouvement brusque de sa queue assez forte pour terrasser un homme, par la facilité avec laquelle il agite sa crinière dans tous les sens, sur-tout lorsqu'il est en colère.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Leur sœur*, par la conformité des goûts et des habitudes.

(2) *Firent société*, etc. Le fabuliste Richer accuse le défaut de vraisemblance d'une telle *société*. Le Lion ne peut admettre pour compagnons de sa chasse, les animaux mêmes dont il fait son gibier. « Voilà certainement, conclut Champfort, une mauvaise fable que La Fontaine a mise en vers d'après Phèdre. » On voit par ces mots : *Dit-on, au temps jadis*, que notre poète a voulu couvrir le vice du fonds.

(3) *Dans les lacs* (filets) *de la Chèvre un cerf se trouva pris.* « Le cerf peut-il être la pâture de ces animaux ? » Richer, *Préface des Fables.*

(4) *Vers ses associés aussitôt elle envoie.* La bonne-foi de la Chèvre contraste bien avec la perfide voracité du Lion.

(5) *En qualité de Sire.* Dans la *Satyre ménippée*, le sieur de Rioux, après avoir raconté ses brigandages, ajoute : Il me suffira que m'appelliez *Sire* (T. I. p. 103).

FABLE VII.

La Besace.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, dans le Phèdre de Laurent, pag. 264, d'après David Hœschelius.—LATINS. Phèdre, L. IV. f. 9. Perse, sat. IV. Catull. in Suffen. Senèque (*Traité de la Colère*), L. III. Avien, f. 14. — FRANÇ. Guy-Patin, T. II. lett. 176. p. 39.

JUPITER dit un jour : que tout ce qui respire
S'en vienne comparoître aux pieds de ma grandeur(1);
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe, parlez le premier, et pour cause (2);
Voyez ces animaux : faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? Moi, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait, jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut: de sa forme il se loua très-fort,
Glosa sur l'Eléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'Eléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit,
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit (3)
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya, s'étant censurés tous:
Du reste contents d'eux. Mais parmi les plus fous,
Notre espèce excella; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils et Taupes envers nous (4),
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes:
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain (5).
Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui.
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui (6).

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Benserade, fab. 221. Le Jeune, Fabl. nouv. L. V. f. 5. (*Le Singe de Jupiter*, imitation d'Avien).

Fables de La Fontaine en chans., L. I. fab. 43. M. Aubert, L. III. f. 9. Ant. Vitallis, Liv. IV. fab. 5.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Singe, celui de tous les animaux dont la conformation lui donne le plus de ressemblance avec l'homme. Il y en a de différentes espèces, dont la plus curieuse est celle que l'on connoît sous le nom de *Pongo* ou de *Orang-Outang*, *homme sauvage*. Les naturalistes en racontent des merveilles qui n'empêchent pas de conclure qu'il n'est après tout :

Qu'un peu plus que singe, et moins qu'homme.

L'Ours, quadrupède d'une structure informe, et qui le paroît encore davantage à cause des longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de son corps. On dit qu'il naît sans avoir de forme distincte, et que sa mère lui en donne une à force de le lécher. Il a les oreilles courtes, la peau très-épaisse, l'œil petit, relativement au volume de son corps. Amené dans nos villes par des bâteleurs, il amuse les oisifs, auxquels on le donne en spectacle.

L'Eléphant, le plus extraordinaire des quadrupèdes, réunit l'intelligence du Castor, l'adresse du Singe et le sentiment du Chien. A ces qualités on peut ajouter les avantages particuliers de la force, de la grandeur et de la longue durée de sa vie; ce qui fait dire à M. de Buffon que l'Eléphant est, si nous ne voulons pas nous compter, l'être le plus considérable de ce monde.

La Baleine ne présente à l'extérieur que la figure d'un poisson; mais sa structure interne lui donne beaucoup de rapports avec les animaux quadrupèdes : on l'a nommée le roi de l'Océan. Ce sont les mers du Groenland

sur-tout, qui paroissent être le siége de son empire; on y a vu des Baleines qui avoient jusqu'à 130 et 200 pieds de longueur. (*Anderson*). Couchée sur le côté, elle donne, avec sa queue, des coups capables de renverser et de submerger un vaisseau.

Ciron, petit insecte presque imperceptible.

Lynx appartient plus à la mythologie qu'à l'histoire naturelle. Les anciens lui donnoient une vue si active et si perçante, qu'il voit en dormant, qu'il distingue les objets à travers les murailles. Ce nom lui vient de l'Argonaute Lyncée, dont la vue pénétroit jusqu'aux enfers.

Taupe, petit animal velu, tenant du rat par sa forme; il vit sous terre, dans un domicile fait avec une intelligence admirable. Sans être absolument aveugle, elle a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut en faire usage.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) L'expression simple, la mesure lente, le rithme harmonieux de ces premiers vers, rendent le début noble et tel qu'il convenoit à la majesté du plus puissant des Dieux, du *fabricateur souverain*.

(2) *Et pour cause*. Un fabuliste anglois, M. Merrick, a expliqué cette cause par une fable ou allégorie, dans le style des Métamorphoses d'Ovide. « Jupiter avoit changé en Singes une race d'hommes indignes de ce nom; touchés de repentir, les coupables prièrent le dieu de leur rendre les traits de l'homme et l'usage de leur raison; Jupiter ne voulut leur accorder qu'une partie de leur prière; il leur refusa la raison, mais leur donna le premier rang après l'homme. » On sait que J. J. Rousseau hésite de prononcer si l'Orang-Outang n'est pas un homme.

(3) Cette scène est animée par une gaîté de style également éloignée de la recherche et de la satyre. Que d'esprit dans ces rapprochemens *dame* Baleine, *dame* Fourmi? Ne diroit-on pas que ce sont des animaux de même espèce; mais il est si facile à l'orgueil de franchir l'intervalle!

(4) *Lynx envers nos pareils, et Taupes envers nous.* Un de ces vers en quelque sorte d'inspiration, que l'éclat de l'opposition dans les mots qu'ils présentent, et mieux encore la force du sens, gravent à jamais dans la mémoire.

(5) *On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.* Voilà encore de ces vers qui ont mérité de devenir proverbes.

(6) Ant. Vitallis, après avoir donné pour épigraphe à sa jolie fable *de la Vipère et du Scorpion*, ce vers de La Fontaine :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain,

termine par ces vers, où l'on retrouve jusqu'aux expressions de notre fabuliste :

Pauvres *besaciers* que nous sommes,
N'avons-nous pas chacun notre poison ?
(Liv. IV. fable 5).

Cet excellent apologue a fait le tour du globe. Le germe s'en trouve bien dans Esope et dans Phèdre; La Fontaine doit au premier l'idée principale, et la moralité à l'autre. C'est à lui qu'appartient le Commentaire si philosophique où le jeu de l'amour-propre est développé avec tant de sagacité. Avien ne lui a fourni que la scène du Singe. M. Aubert a emprunté de notre poète l'esprit et quelques détails de sa jolie fable *le Bouc, l'Ane, le Renard et le Taureau :*

Le Bouc vanta sa barbe, et l'Ane ses oreilles ;
Au dire de chacun il s'en falloit beaucoup
Que l'autre eût sur lui l'avantage.

Le Renard à son tour :

Regardez cette queue, et dites, je vous prie, etc.

D'où il conclut :

Tout homme met autrui fort au-dessous de soi.

Peut-être est-ce cette même fable qui a produit l'idée du bel apologue de M. Gellert, *le Pays des Boiteux*, raconté en vers français par Rivery et par Richaud Martelli.

FABLE VIII.

L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 290. — LATINS. L'Anonyme, fab. 20.

UNE Hirondelle, en ses voyages,
Avoit beaucoup appris (1). Quiconque a beaucoup vu,
Peut avoir beaucoup retenu.
Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos (2),
Les annonçoit aux matelots (3).
Il arriva qu'au temps que la chanvre se sème (4),
Elle vit un manant (5) en couvrir maints sillons.
Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux Oisillons (6):
Je vous plains; car pour moi, dans ce péril extrême (7),
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine (8)?
Un jour viendra, qui n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand (9) sera votre ruine.
Delà naîtront engins à vous envelopper (10),
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte et mainte machine,
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison:
Gare la cage ou le chaudron (11)!
C'est pourquoi, leur dit l'Hirondelle,
Mangez ce grain, et croyez-moi.

Les Oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvoient aux champs trop de quoi.
Quand la chénevière fut verte,
L'Hirondelle leur dit : arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
Prophète de malheur ! babillarde ! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes !
Il nous faudroit mille personnes
Pour éplucher tout ce canton.
La chanvre étant tout-à-fait crue,
L'Hirondelle ajouta : ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue (12).
Mais puisque jusqu'ici l'on ne m'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte, et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés,
Feront aux Oisillons la guerre,
Que reginglettes et réseaux (13)
Attrapperont petits Oiseaux,
Ne volez plus de place en place ;
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le Canard, la Grue et la Bécasse (14).
Mais vous n'êtes pas en état
De passer comme nous les déserts et les ondes ;
Ni d'aller chercher d'autres mondes (15) :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,
C'est de vous renfermer aux trous de quelque mur.
Les Oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément

Que faisoient les Troyens, quand la pauvre Cassandre
Ouvroit la bouche seulement (16).
Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint Oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Benserade, f. 17. Fables de La Fontaine en chansons, L. I. fab. 24. M. Aubert, L. I. fab. 14.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Hirondelle, petit oiseau dont le plumage est d'un bleu foncé tirant sur le noir, mêlé de blanc et d'une teinte rougeâtre : son gazouillement approche du chant. On en connoît en Europe jusqu'à cinq sortes. Quelques naturalistes les font venir d'Afrique, où elles retournent en automne. Soit qu'elles restent cachées dans des trous pendant l'hiver, ou qu'elles passent dans des pays chauds, elles ne reparoissent dans nos climats qu'au printemps. On sait avec quel merveilleux instinct l'Hirondelle maçonne son nid.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Une Hirondelle en ses voyages*, etc. Ici commence à se développer cet art particulier à La Fontaine, de savoir, en nous occupant de bagatelles, nous placer d'un mot dans un grand ordre de choses. L'Hirondelle, un petit oiseau jaseur, la voilà devenue un autre Ulysse, dont la sagesse s'est perfectionnée à l'école des voyages.

(2) *Devant qu'ils fussent éclos.* On diroit aujourd'hui : avant qu'ils ne fussent éclos.

(3) *Les annonçoit*, etc. On croit que l'Hirondelle, en rasant la terre, annonce la pluie. Le poète, en prenant des animaux pour acteurs, a bien fait de leur conserver leur caractère et leur réputation.

(4) *La chanvre*, etc. On trouve ce mot employé dans l'ancien langage, indifféremment au masculin et au féminin ; quelques provinces ont retenu le feminin, l'autre genre est plus usité.

(5) *Un manant*, un habitant des campagnes, du latin *manere*, *manens*, qui demeure, comme on appelle *paysan* l'homme du pays ; on peut être *manè*, de bonne heure, qui se lève de bon matin pour le travail. Problème renvoyé aux étymologistes.

(6) *Dit-elle aux Oisillons.*

Chaque *Oisillon* grandit, et devenant *Oiseau.*

Florian, L. I. fab. 5.

(7) *Pour moi dans ce péril extrême.* Pas encore ; aussi l'Hirondelle ne *s'éloigne*-t-elle pas. Peut-être La Fontaine avoit-il écrit : dans *le* péril extrême, quand il sera venu.

(8) *Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?* Métaphore hardie, mais peinture vraie, pour exprimer l'action de l'homme qui sème.

(9) *Que ce qu'elle répand.* Pourquoi ne pas dire ce que c'est? C'est qu'il sera toujours temps de nommer ce *maudit* grain.

(10) *De-là naîtront engins à vous envelopper.* Parce que c'est le chanvre qui donne les tissus dont on forme les filets. *Engins*, pièges, filets trompeurs. Dès le temps de Guillaume de Lorris :

Et ses engins y mit pour prendre
Damoiselles et damoiseaux.

(*Rom. de la Rose*, vers 1601).

(11) *Gare la cage ou le chaudron.* Ce vers est expliqué par le précédent.

(12) *Mauvaise graine est tôt venue. Tôt* pour *bientôt.* — Les voyageurs, comme les vieillards, aiment à recueillir et à répandre dans la conversation, de ces proverbes qui font la morale populaire. Le caractère du personnage est donc bien soutenu.

(13) *Que reginglettes et réseaux*, etc. Sortes de filets. Rien de trop dans ce menaçant appareil, qui ne les rendra pas plus sages.

(14) *Imitez le Canard, la Grue et la Bécasse.* Oiseaux de passage dont nous aurons occasion de parler.

(15) *Ni d'aller chercher d'autres mondes.* Expression emphatique ; style de voyageur.

(16) *Quand la pauvre Cassandre*, etc. Tous ceux qui ont lu Virgile (et qui est-ce qui ne l'a pas lu ?) savent que Cassandre, fille de Priam, aimée d'Apollon, douée par lui du triste présent de connoître l'avenir, annonça aux Troyens toujours incrédules, les malheurs dont ils alloient être victimes. Par ces heureuses applications de faits historiques, le fabuliste trouve le secret de substituer les leçons de l'expérience aux jeux de l'apologue, de faire servir à-la-fois l'histoire et la fable au profit de l'instruction, et de faire d'un simple recueil de fables, un code de morale pour tous les âges.

FABLE IX.

Le Rat de ville et le Rat des champs.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Aphtone, fab. 26. — LATINS. Horace, L. II. sat. 6. L'Anonyme, fab. 12.

AUTREFOIS le Rat de ville
Invita le Rat des champs (1),
D'une façon fort civile,
A des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie (2)
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis (3).

Le régal fut fort honnête ;
Rien ne manquoit au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étoient en train.

A la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :
Le Rat de ville détale,
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussi-tôt ;
Et le citadin de dire :
Achevons tout notre rôt.

C'est assez, dit le rustique,
Demain vous viendrez chez moi.
Ce n'est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m'interrompre,
Je mange tout à loisir.
Adieu donc, fi du plaisir (4)
Que la crainte peut corrompre !

(*Depuis La Fontaine*). Fr. Benserade, f. 10. Boursault, com. des Fab. d'Esope, act. II. sc. 6. Gacon, Poète sans fard, épit. 8. Fables en chans. L. I. f. 40. M. Robert, fables en 1797, L. III. fab. 7. (substitue deux Chats aux deux Rats de notre fabuliste). M. Collin d'Harleville, dans le *Fablier de la Jeunese*, par Berenger, L. II. f. 82. M. Andrieux, *ibid.* L. II. f. 10. Ital. Grillo, fav. 10.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Rat, connu de tout le monde, est carnassier et même omnivore ; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres. Il ronge la laine, les étoffes, les meubles ; perce le bois, fait des trous dans les murs, se loge dans l'épaisseur des planchers ; il en sort pour chercher sa subsistance, et souvent il y transporte tout ce qu'il

peut y traîner; il y fait même quelquefois magasin, surtout lorsqu'il a des petits.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Autrefois le Rat de ville*

Invita, etc. Dans Horace, c'est le Rat des champs qui invite le Rat de ville. La Fontaine me paroît avoir mieux saisi les convenances, en donnant au citadin l'initiative de la politesse; au reste, cette légère différence ne fait rien à la conduite de la fable, ni à la morale du dénouement.

(2) *Sur un tapis de Turquie.* Ce seul mot suffit à La Fontaine pour donner l'idée la plus étendue de l'appartement où le sybarite a reçu son convive, comme dans le vers précédent il avoit su exprimer la magnificence du festin par ces *reliefs d'ortolans*, morceaux faits pour la table des *Rois*.

(3) *Je laisse à penser la vie*

Que firent ces deux amis. Horace fait de son Rat un épicurien qui disserte longuement sur la nature du plaisir et du bonheur. La Fontaine se contente de donner aux deux hôtes un grand appétit. Il a vu que dans l'apologue la philosophie ne tenoit point école, et n'avoit droit de se montrer que sous le masque et en passant. La fable d'Horace est un chef-d'œuvre sans doute; celle de La Fontaine n'en est pas moins supérieure, et l'on peut appliquer à celle-ci le vers du Lyrique latin :

O matre pulchrâ filia pulchrior!

(4) *Fi* du plaisir. Cette expression ne paroîtroit triviale qu'à ceux qui perdroient de vue les acteurs de cette jolie scène.

FABLE X.

FABLE X.

Le Loup et l'Agneau.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay (même morale dans la fable *du Faucon et de la Perdrix*). — Grecs. Esope, fab. 233. Gabrias, 35. — Latins. Phèdre, L. I. fab. 1. Anonyme, 2. Camerarius, 263.

LA raison du plus fort est toujours la meilleure (1);
Nous l'allons montrer tout-à-l'heure.
Un Agneau se désaltéroit (2)
Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchoit aventure;
Et que la faim en ces lieux attiroit.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage (3)?
Dit cet animal plein de rage;
Tu seras chatié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que votre majesté (4)
Ne se mette pas en colère,
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant (5)
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle (6);
Et que, par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles (7), reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé (8).
Comment l'aurois-je fait si je n'étois pas né?

Reprit l'Agneau; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
—Je n'en ai point.—C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère;
Vous, vos Bergers et vos Chiens.
On me l'a dit, il faut que je me venge.
Là-dessus, au fond des forêts
Le Loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Boursaut, Coméd. des fabl. d'Esop., act. V. sc. 3. Fabl. en action. p. 16. Fables en chans. L. I. fab. 2. ITAL. Luig. Grillo, fav. 18.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE LOUP. *Voyez* plus haut, Fable V.

L'AGNEAU. C'est le petit de la Brebis, plus timide encore que sa mère. Son nom est devenu, dans toutes les langues, le synonyme de la douceur; il la porte jusqu'au point de ne pas se permettre un gémissement, même sous le couteau qui l'égorge.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable est une véritable tragédie... Tout y est clair et bien marqué. Le lieu de la scène, c'est le bord d'un ruisseau. Les deux acteurs, c'est le Loup et l'Agneau; leur caractère la violence et l'innocence; l'action c'est le démêlé de l'un avec l'autre; le nœud qui tient le lecteur en suspend, est de savoir comment se terminera la querelle. Le dénouement, c'est la mort de l'innocent, d'où sort la morale que le plus foible est souvent opprimé par le plus fort. L'abbé Batteux, *Principes de Littérature*. T. II. pag. 46.

(1) *La raison du plus fort est toujours la meilleure*. On sent bien que cette proposition n'est avancée ici qu'ironiquement: c'est là

la morale du despote et de l'oppresseur, celle qui a fait les tyrans et les victimes. On a dit de même :

Le parti qui triomphe est toujours le plus juste.

(2) *Un Agneau se désaltéroit*, etc. Dans Phèdre, c'est la soif qui amène l'Agneau et le Loup sur les bords du même ruisseau ; ici c'est quelque chose de plus que les ardeurs de la soif, qui travaille ce dernier ; c'est la faim, c'est le plus furieux de tous les besoins, qui se mêle en lui au desir de *trouver aventure*. Quels stimulans pour la voracité du cruel animal ! Comme ces accessoires divers contrastent avec le caractère du tranquille et innocent Agneau ! Il étoit là quand son terrible ennemi est survenu : ce n'est pas lui qui cherchoit l'*aventure*. Nulle passion ne l'agite. Il buvoit *au courant* de cette *onde*, *pure* comme tous ses goûts ; ce n'est pas lui qui est étranger dans ces lieux, ils font son habitation ordinaire ; c'est le Loup qui ne s'y trouve qu'après que la faim l'a chassé de ses bois et de ses repaires.

(3) *Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?*

Tu seras châtié de ta témérité. La sentence suit immédiatement l'accusation. Où est la preuve ? Où est la défense ? N'y a-t-il donc plus de droit pour l'accusé ? On croit entendre le protocole de nos Tribunaux révolutionnaires : atteint, convaincu et de suite exécuté. Encore ici du moins y a-t-il une ombre de procédure : l'Agneau peut répondre ; on voit un dialogue entre la victime et le juge-bourreau ; il n'est pas mis sur-le-champ hors des débats.

(4) *Sire, répond l'Agneau, que votre majesté*, etc. Peut-on employer des expressions plus soumises ? Peut-on être coupable, avec tant de respect pour une autorité même usurpatrice ? Le pauvre animal est timide au point de n'oser pas même adresser directement la parole à son ennemi.

(5) *Que je me vas désaltérant.* Observez que l'Agneau ne doit pas séjourner long-temps auprès de cette eau ; quel tort peut-il donc faire au Loup ? Il *va*, non pas boire à longs traits, non savourer l'eau, pas même étancher sa soif, mais simplement *se désaltérer*.

(6) *Plus de vingt pas au-dessous.* Quel fondement peut donc avoir la plainte de l'accusateur ? Eh ! c'est bien plutôt lui qui trouble cette eau qui descend et ne remonte point.

(7) *Tu la troubles.* Cette interruption brusque marque la colère fougueuse d'un homme qui a tort et qui ne permet pas qu'on se justifie. *Iræ hòc acriores quò iniquæ.* Batteux.

(8) *Et je sais que de moi tu médis l'an passé.* Autre querelle tout aussi peu fondée ! Il est clair qu'il en sait quelque chose, puisque c'est lui-même qui l'invente : on doit se connoître à son propre ouvrage. *Tu médis :* que de modération ! Il n'ose pas dire avoir été calomnié; le moyen en effet de calomnier un Loup ! *L'an passé :* cela ressemble encore aux actes d'accusation de Fouquier-Tinville : « Condamné en 1794, pour avoir été fermier-général en 1779. » Cet apologue fait, en une demi-page, toute l'histoire de la révolution. Changez les noms : c'est d'un côté Roberspierre, et de l'autre tant de milliers d'innocentes victimes.

Cammermeister ajoute au dialogue le trait suivant : « Ne te souviens-tu pas quel vaste champ tu as laissé naguères à sec ? — Comment aurois-je pu le faire ; je n'ai point encore de dents. » Eh ! qu'importe au Loup que l'Agneau ait dévasté un champ. Ce n'est pas de l'herbe qu'il faut au vorace animal. Voilà comme on gâte tout, en voulant ne pas se restreindre.

FABLE XI.

L'Homme et son Image.

POUR M. LE DUC DE LA ROCHEFOUCAULT (*).

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. III. fab. 8 (**).

UN Homme qui s'aimoit sans avoir de rivaux (1),
Passoit dans son esprit pour le plus beau du monde.
Il accusoit toujours les miroirs d'être faux,
Vivant plus que content dans une erreur profonde.
Afin de le guérir, le sort officieux
Présentoit partout à ses yeux

(*) M. le duc de la Rochefoucault, mort à Paris en 1680, à l'âge de 68 ans, a fait présent au public d'un petit recueil de *Pensées*, qu'il avoit arrangées pour lui-même, sans prétendre à la gloire chimérique de fixer les idées d'autrui. Il paroît que l'auteur avoit d'abord donné à son ouvrage le titre de *Maximes*, expression qui ne peut convenir qu'à des vérités incontestables; or il s'en faut de beaucoup que toutes les pensées de M. de la Rochefoucault soient à l'abri de toute contradiction. Elles sont presque toutes profondes, ingénieuses, vraisemblables; mais on en trouve aussi quelques-unes qui donnent prise à une juste critique. On lui a reproché, par exemple, d'avoir adopté ce dangereux système, que l'amour-propre désordonné, c'est-à-dire l'orgueil ou l'intérêt, est le mobile universel de nos actions.

(**) M. de la Harpe prétend, dans son *Eloge de La Fontaine*, que le sujet de cette fable appartient à l'immortel fabuliste. Il se trompe; il n'y a de lui que les détails, et l'application; le fonds, en est dû à Phèdre.

Les conseillers muets (2) dont se servent nos Dames.
Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands,
Miroirs aux poches des galans,
Miroirs aux ceintures des femmes (3).
Que fait notre Narcisse (4)? Il se va confiner
Aux lieux les plus cachés qu'il peut s'imaginer,
N'osant plus des miroirs éprouver l'aventure;
Mais un canal, formé par une source pure,
Se trouve en ces lieux écartés:
Il s'y voit, il se fâche; et ses yeux irrités
Pensent appercevoir une chimère vaine.
Il fait tout ce qu'il peut pour éviter cette eau.
Mais quoi! le canal est si beau,
Qu'il ne le quitte qu'avec peine.

On voit bien où je veux venir.
Je parle à tous; et cette ardeur extrême
Est un mal que chacun se plaît d'entretenir.
Notre ame, c'est cet homme amoureux de lui-même:
Tant de miroirs, ce sont les sottises d'autrui,
Miroirs, de nos défauts les peintres légitimes.
Et quant au canal, c'est celui
Que chacun sait, le livre des *Maximes* (5).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Richer (traduction de la fable de Phèdre). Fable de l'*Alouette et le Miroir*, imitation dans le *Fablier Franç.* L. I. fab. 10. — ANGLOIS. Wilkie, *The young Lady and Lookingglass.*

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *S'aimoit sans avoir de rivaux.* Amelot de la Houssaie réclame cette expression en faveur de l'orateur romain. (*Réfl. Mor.* p. 228).

(2) *Ces conseillers muets.* Point de métaphore ni plus ingénieuse, ni plus juste, pour exprimer un miroir que l'on *consulte* au besoin, et qui semble parler aux yeux du spectateur.

(3) *Miroirs dans les logis, miroirs chez les marchands, Miroirs*, etc. On sent combien cette répétition a de grace. Elle semble multiplier les fâcheux miroirs, sous l'œil du lecteur, comme sous celui du héros de notre apologue. On diroit que le poète s'est entendu avec tous les porteurs de miroirs, pour reproduire sans cesse au-devant de son Narcisse l'instrument de son supplice. Plutarque desiroit que dans le moment où il se permettroit un accès de colère, un esclave intelligent lui présentât un miroir; rien, ajoute-il, n'étant plus propre à inspirer de l'horreur pour cette passion, que de se voir dans un état d'altération si contraire à la nature. (*Moyens de réprimer la Colère*, T. VI. de la trad. de l'abbé Ricard, p. 103).

(4) *Que fait notre Narcisse.* On appelle *Narcisse* tout homme entêté de sa beauté réelle ou chimérique, par allusion à ce que la fable raconte d'un beau jeune homme de ce nom, qui devint si follement amoureux de lui-même, qu'il en perdit la vie.

(5) *Et quant au canal, c'est celui*

Que chacun sait, le livre des Maximes. «Veut-on un exemple d'un éloge singulièrement délicat et de l'allégorie la plus heureuse? Lisez cette fable: Quoi de plus ingénieusement imaginé pour louer un livre d'une morale piquante, qui plaît à ceux même qu'elle censure, que de le comparer au crystal d'une eau transparente où l'homme vain qui craint tous les miroirs, parce qu'il n'en a jamais trouvé d'assez flatteur, apperçoit malgré lui ses traits, dont il veut en vain s'éloigner, et vers laquelle il revient toujours? Peut-on louer avec plus d'esprit»? M. de la Harpe (*Eloge de La Fontaine*). M. de Champfort est moins indulgent ou moins juste; il trouve l'idée du poète, bizarre, et l'invention médiocre.

FABLE XII.

Le Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues.

(Sujet historique. *Voyez* BAYLE, *Pensées sur la Comète*, T. II, édit. *in*-12, pag. 289).

UN envoyé du Grand-Seigneur
Préféroit, dit l'histoire, un jour chez l'Empereur,
Les forces de son maître à celles de l'Empire.
Un Allemand se mit à dire :
Notre prince à des dépendants
Qui, de leur chef, sont si puissans
Que chacun d'eux pourroit soudoyer une armée.
Le Chiaoux (1), homme de sens,
Lui dit : je sais, par renommée
Ce que chaque Electeur de monde peut fournir ;
Et cela me fait souvenir
D'une aventure étrange, et qui pourtant est vraie.

J'étois en un lieu sûr, lorsque je vis passer
Les cent têtes d'une hydre au travers d'une haie.
Mon sang commence à se glacer,
Et je crois qu'à moins on s'effraie :
Je n'en eus toutefois que la peur sans le mal.
Jamais le corps de l'animal
Ne put venir vers moi, ni trouver d'ouverture.
Je rêvois à cette aventure,

Quand un autre Dragon, qui n'avoit qu'un seul chef,
Et bien plus d'une queue, à passer se présente.
Me voilà saisi de rechef
D'étonnement et d'épouvante.
Ce chef passe, et le corps, et chaque queue aussi.
Rien ne les empêcha ; l'un fit chemin à l'autre.
Je soutiens qu'il en est ainsi
De votre Empereur et du nôtre.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Dragon. Dans toutes les langues orientales, il est fait mention du Dragon, sans qu'il soit encore bien décidé s'il existe ou non. Les descriptions ridicules, d'ailleurs si peu constantes, qu'en ont fait la plupart des auteurs, donnent lieu de croire que c'est un être imaginaire. Disons cependant qu'on a peut-être donné indistinctement le nom pompeux de Dragon aux animaux monstrueux du genre des Serpens, des Lézards, des Crocodiles, que l'on a trouvés en différens temps, et qui ont paru extraordinaires par leur grandeur ou par leur figure.

(1) *Le Chiaoux*, officier de la porte du Grand-Seigneur, qui fait l'office d'huissier. Il porte des armes offensives et defensives ; il assigne les particuliers pour accommoder leurs différens ; et les prisonniers de distinction sont confiés à sa garde. Le Grand-Seigneur a coutume d'en choisir quelqu'un de ce rang pour envoyer en ambassade vers les autres puissances.

« La plupart des fables et des contes, ont fait le tour du globe. La Fontaine met en Europe la scène, où il suppose que fut fait le récit de cette aventure, récit que les Orientaux mettent dans la bouche du fameux Gengiskan, à l'occasion du Grand-Mogol, prince qui dependoit en quelque sorte de ses grands vassaux. Au surplus, ce récit ne peut pas s'appeler une fable ; c'est une petite histoire allégorique, qui conduit à une vérité morale. » *Champfort.*

FABLE XIII.

Les Voleurs et l'Ane.

(*Avant La Fontaine*), GRECS. Esope, fab. 39. (*Le Lion et l'Ours.* C'est un Renard qui fait le rôle du troisième voleur, dans la fable grecque). — LATINS. Erasme, dans Camerar. p. 463.

Pour un Ane enlevé (1) deux Voleurs se battoient;
L'un vouloit le garder, l'autre le vouloit rendre.
Tandis que coups de poing trottoient,
Et que nos champions songeoient à se défendre,
Arrive un troisième larron
Qui saisit maître Aliboron (2).

L'Ane, c'est quelquefois une pauvre province :
Les Voleurs sont tel et tel Prince,
Comme le Transilvain, le Turc et le Hongrois :
Au lieu de deux (3), j'en ai rencontré trois.
Il est assez de cette marchandise.
De nul d'eux (4) n'est souvent la province conquise.
Un quart voleur (5) survient qui les accorde net,
En se saisissant du Baudet.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. f. 49. — ALLEM. M. Lessing, L. II. f. 2. *L'Agneau gardé.* (Deux Chiens se disputent un Agneau; l'un pour l'enlever, l'autre pour le défendre : pendant le débat l'Agneau est mis en pièces). — ITAL. Luig. Grillo, fav. 67.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

L'ANE. *Voyez* Liv. II. fable 10.

L'Ane diffère beaucoup du cheval par la petitesse de

sa taille, par ses longues oreilles qui ne contribuent pas peu à la finesse de son ouie, par sa queue qui n'est garnie de poils qu'à l'extrêmité, par son port qui n'a point la noblesse de celui du cheval, par sa voix effrayante, par son braire désagréable, et par la figure hideuse qu'il prend quelquefois en relevant ses lèvres; mais combien de qualités utiles rachètent tous ces défauts extérieurs! Il est dur et patient au travail; il porte de grands fardeaux à proportion de sa grosseur, sur-tout lorsqu'on le charge sur les reins, cette partie étant plus forte que le dos. Il est sobre et de la dernière frugalité; il s'accommode de toutes sortes de nourriture. C'est la ressource des gens de campagne qui ne peuvent pas acheter un cheval et le nourrir.

L'Ane a, dans le langage poétique, plusieurs dénominations : celle d'*Aliboron*, que La Fontaine lui donne ici, est la plus grotesque. Le Dictionnaire de l'Académie françoise entend par ce mot, un homme qui veut se mêler de tout, qui fait le connoisseur en tout, et qui ne se connoît en rien (au mot *maître*). Certes, ce n'est point La Fontaine qui a rédigé cet article.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Pour un Ane enlevé.* Le mot *enlevé* ne se dit que des corps maniables qu'on emporte en les soulevant. Hercule *enlève* le trépied d'Apollon. Pluton *enlève* Proserpine. Cacus *dérobe* les vaches d'Hercule : on *n'enlève* point un Ane. Le poète s'est corrigé : *en se saisissant du Baudet*, dit-il au dernier vers. Cette expression ne vaut pas mieux; on *saisit* une maison, on ne *se saisit* point d'un Ane.

(2) *Maître Aliboron*, vieux mot. On écrivoit jadis *aliborum*. Je le crois synonyme de *maître fou*, comme si l'on disoit : *ad elleborum, vas à l'ellébore* retrouver ta raison. Dans l'ancienne comédie de *la Passion de J. C., à personnages* (imprimée *in*-4°.

chez Philippe Lenoir, en 1532), les satellites Gadifer et Griffon, à la vue du Sauveur vêtu du manteau dérisoire, comme un insensé :

Gadifer : sire roi, *maistre aliborum.*

Griffon : hoè ! ave, rex Judeorum.

La Fontaine ne l'a sans doute pas cherché si loin, il avoit lu dans le poète Sarrazin (*Testament de Goulu*) :

Ma sotane est pour *maître Aliboron*,
Car la sotane à sot Ane appartient.

(3) *Au lieu de deux.* Qui auroit cru que La Fontaine pût être malin ? Il l'est pourtant, mais comme un enfant aimable, dont l'innocente naïveté laisse échapper des traits satyriques dont il est impossible que l'on se fâche.

(4) *De nul d'eux.* La transposition rend ce vers lourd et mauvais.

(5) *Un quart voleur*, pour *un quatrième.* Louis XIV pouvoit se reconnoître ici plus aisément que dans les prétendues allégories du Télémaque ; et pourtant, sous ce roi *despote*, La Fontaine vécut et mourut libre.

FABLE XIV.

Simonide préservé par les Dieux.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. IV. f. 24. Quintilien, Instit. Orat. L. XI. c. 2. Cicéron (*de Invent. Rer.* L. II.).

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les Dieux, sa Maîtresse et son Roi.
Malherbe le disoit : j'y souscris quant à moi :
Ce sont maximes toujours bonnes.
La louange chatouille et gagne les esprits.
Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix (1).
Voyons comme les Dieux l'ont quelquefois payée.

Simonide (2) avoit entrepris
L'éloge d'un Athlète ; et la chose essayée,

Il trouva son sujet plein de récits tout nus (3).
Les parens de l'Athlète étoient gens inconnus,
Son père un bon bourgeois; lui sans autre mérite:
Matière infertile et petite.
Le poète d'abord parla de son héros.
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire,
Il se jette à côté, se met sur le propos
De Castor et Pollux (4); ne manque pas d'écrire
Que leur exemple étoit aux lutteurs glorieux;
Elève leurs combats, spécifiant les lieux
Où ces frères s'étoient signalés davantage.
Enfin, l'éloge de ces Dieux
Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.
L'Athlète avoit promis d'en payer un talent (5):
Mais quand il le vit, le galant
N'en donna que le tiers; et dit fort franchement
Que Castor et Pollux acquittassent le reste.
Faites-vous contenter par ce couple céleste.
Je veux vous traiter cependant:
Venez souper chez moi, nous ferons bonne vie.
Les convives sont gens choisis,
Mes parens, mes meilleurs amis.
Soyez donc de la compagnie.
Simonide promit: peut-être qu'il eut peur
De perdre, outre son dû, le gré de sa louange.
Il vient: l'on festine, l'on mange.
Chacun étant en belle humeur,
Un domestique accourt, l'avertit qu'à la porte
Deux hommes demandoient à le voir promptement.
Il sort de table; et la cohorte (6)

N'en perd pas un seul coup de dent.
Ces deux hommes étoient les gémeaux de l'éloge.
Tous deux lui rendent grace ; et pour prix de ses vers,
Ils l'avertissent qu'il déloge,
Et que cette maison va tomber à l'envers.
La prédiction en fut vraie.
Un pilier manque (7) ; et le plafond
Ne trouvant plus rien qui l'étaie,
Tombe sur le festin, brise plats et flacons,
N'en fait pas moins aux échansons.
Ce ne fut pas le pis : car pour rendre complette
La vengeance due au poète,
Une poutre cassa les jambes à l'Athlète,
Et renvoya les conviés
Pour la plupart estropiés.
La renommée eut soin de publier l'affaire :
Chacun cria miracle : on doubla le salaire
Que méritoient les vers d'un homme aimé des Dieux.
Il n'étoit fils de bonne mère (8)
Qui, les payant à qui mieux mieux,
Pour ses ancêtres n'en fît faire.

Je reviens à mon texte : et dis premièrement,
Qu'on ne sauroit manquer de louer largement
Les Dieux et leurs pareils ; de plus, que Melpomène (9)
Souvent, sans déroger (10), trafique de sa peine :
Enfin, qu'on doit tenir notre art en quelque prix (11).
Les grands se font honneur, dès-lors qu'ils nous font grace.
Jadis l'Olympe et le Parnasse
Etoient frères et bons amis (12).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Les faveurs d'une belle en sont souvent le prix.* « La louange, plus que toute autre chose, fait naître l'amour », disoient, bien long-temps avant La Fontaine, les antiques poètes provençaux :

Lauzor engenr'amor
May c'una sola res. (Manusc. d'Urfé, piece 980.)

Une pensée semblable a produit la jolie fable de *la Coquette et l'Abeille*, de Florian, qui la termine par ce mot : *l'encens fait tout passer.* Théocrite, dans son idylle de *la Mort d'Adonis*, et Gay dans sa fable de *la Belle et la Guêpe*, rappellent la même morale.

(2) *Simonide*, philosophe et poète grec. Il ne nous reste plus de lui que quelques fragmens de poésies, dont Quintilien et Denys d'Halycarnasse ont vanté la douceur et l'harmonie. Il chanta les louanges des Dieux, les victoires des Grecs sur les Perses, les triomphes des Athlètes dans les jeux. Il décrivit en vers les règnes de Cambyse et de Darius, s'exerça dans tous les genres de poésie ; et réussit principalement dans les élégies et les chants plaintifs. Il fut le premier qui composa des vers pour de l'argent.

(3) *Pleins de récits tout nus*, si simples, si vulgaires, qu'ils n'étoient point susceptibles des décorations de la poésie. Point d'aïeux dont l'éclat pût rejaillir sur le héros ; point de vertus ni de talens faits pour réparer l'obscurité de sa naissance.

(4) *Castor et Pollux*, frères gémeaux, nés de Jupiter et de Léda, mis par l'antiquité au nombre de ses Dieux et des constellations du Zodiaque. On les révéroit comme protecteurs du pugilat ou combats des Athlètes.

(5) *Talent*, monnoie attique, adoptée depuis par les Romains. On comptoit le grand et le petit talent ; le premier de 80 mines, le second de 60, revenant, le grand, à 3259 liv., à 50 liv. la mine, le petit à 2444 liv.

(6) *La cohorte n'en perd pas un coup de dent.* Ce terme n'est pas indifférent. On voit une troupe de parasites affamés, très-peu embarrassés des motifs d'un message aussi pressant, d'une absence aussi brusque.

(7) *Un pilier manque, et le plafond*, etc. Tout autre eût

dit : la maison s'écroule. La Fontaine nous fait assister à la chûte progressive de l'édifice : on voit ses ruines, on compte ses ravages.

(8) *Il n'étoit fils de bonne mère.* Imité de Rabelais : Point n'étoit fils de bonne mère réputé, etc. (Liv. I. ch. 50, p. 301).

(9) *Melpomène*, une des Muses ; c'est celle qui préside à la tragédie ; ce qui s'applique naturellement au héros de la fable, à Simonide, dont le talent particulier consistoit à peindre les situations et les infortunes qui excitent la pitié. Au reste, Melpomène est prise ici pour la poésie elle-même.

(10) *Souvent sans déroger* : sans rien perdre de sa noblesse. Des moralistes plus sévères croiroient dégrader le plus sublime des arts, en lui permettant ce trafic honteux de la louange.

(11) *Tenir en quelque prix.* On a pu dire : tenir à honneur : on dit dans un autre sens mettre à prix, jamais *tenir en prix.*

(12) *Jadis l'Olympe et le Parnasse*
Etoient frères et bons amis. L'Olympe habité par les Dieux, pour dire : les palais des grands, qui sont en quelque sorte les Dieux de la terre. Parnasse, l'asyle des muses et des poëtes.

FABLE XV.

La Mort et le Malheureux.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Lockman, f. 14. — Grecs. Esope, fab. 146.

UN Malheureux appeloit tous les jours
La Mort à son secours.
O Mort, lui disoit-il, que tu me sembles belle !
Viens vîte, viens finir ma fortune cruelle.
La Mort crut, en venant, l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.

Que

Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet!
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire-toi (1).

Mécénas (2) fut un galant homme :
Il a dit quelque part : qu'on me rende impotent,
Cul-de-jatte, goutteux, manchot, pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez, je suis plus que content.
Ne viens jamais, ô Mort! on t'en dit tout autant.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. V. fab. 25. — ITAL. Grillo, fav. 8.

OBSERVATIONS DIVERSES.

LA MORT est ordinairement représentée sous la forme d'un squelette décharné, armé d'une faux, symbole trop véritable des ravages qu'elle exerce sur tout ce qu'il y a sur la terre.

(1) *N'approche pas, ô Mort! ô Mort, retire toi.* Cette répétition n'est point oiseuse; elle est le cri naturel de la prière, qui craint de n'avoir point été entendue une première fois.

(2) *Mécénas* ou Mécene, illustre chevalier romain, dont les chants d'Horace et de Virgile ont immortalisé la mémoire. La pensée que La Fontaine cite de lui, se trouve exprimée dans ces vers que Sénèque nous a conservés :

Debilem facito manu,
Debilem pede, coxâ;
Tuber adstrue gibberum;
Lubricos quate dentes;
Vita dùm superest, bene est.
Hanc mihi, vel acutâ
Si sedeam cruce, sustine.

En voici la traduction, aussi élégante que fidelle : rendez mes mains débiles, rendez mes pieds foibles et boiteux; élevez une bosse sur mon dos, ébranlez toutes mes dents; tout ira bien

si vous me laissez la vie. Conservez-la pour moi, même en me mettant en croix. (Sénèque, ép. 101, trad. de M. Lagrange, T. II. p. 321). Mais le philosophe rappelle ce vœu de Mécène dans un sens bien différent de celui du poète. « Que souhaiter, dit-il à un pareil homme, sinon que les Dieux l'exaucent? O honte ineffaçable de ces vers efféminés! Monument odieux de la crainte la plus folle! Etoit-ce ainsi que Virgile mendioit la vie, lorsqu'il s'écrioit : est-ce donc un si grand malheur que de mourir? *Usque adeòne mori miserum est?* (Eneid. L. XII. v. 646.) Qu'est-ce que vivre de cette manière? C'est mourir long-temps. » A qui appartient-il de prononcer entre Sénèque et La Fontaine? A la nature et à l'expérience.

M. de Champfort ne dit pas un mot de cette fable non plus que de la suivante. Pourquoi?

(*Note de la Fontaine à la suite de cette fable*). Ce sujet a été traité d'une autre façon par Esope, comme la fable suivante le fera voir. Je composai celle-ci pour une raison qui me contraignoit de rendre ainsi la chose générale; mais quelqu'un me fit connoître que j'eusse beaucoup mieux fait de suivre mon original, et que je laissois passer un des plus beaux traits qui fût dans Esope. Cela m'obligea d'y avoir recours. Nous ne saurions aller plus loin que les anciens; ils ne nous ont laissé pour notre part que la gloire de les bien suivre. Je joins toutefois ma fable à celle d'Esope; non que la mienne le mérite, mais à cause du mot de Mécénas que j'y fais entrer, et qui est si beau et si à propos, que je n'ai pas cru le devoir omettre.

FABLE XVI.

La Mort et le Bûcheron.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, f. 20.— LATINS. Faerne, fab. 20. Tanaquill. faber *ex Lockmanno* (Tannegui-Lefebvre, père de la célèbre madame Dacier, fable trad. de l'arabe de Lockman), fab. 14.

UN pauvre Bûcheron, tout couvert de ramée (1),
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchoit à pas pesans,
Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde (2)?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos (3):
Sa femme, ses enfans, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée,
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder;
Lui demande ce qu'il faut faire.
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère.

Le trépas vient tout guérir (4);
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

(*Depuis La Fontaine*). Latins. Jaius (le P. Le Jeai), *Bibliothec. Rhetor.* T. II. pag. 740. Desbillons, L. II. fab. 10. — Franç. Boileau (dans ses *Mélanges de Poésie*). Rousseau (J. B.), *Mélanges de Poésie.* Voyez aussi fables de M. l'abbé Aubert, *le Laboureur et la Terre* (*), L. V. fab. 15. Dans une nouvelle fable du même, sous le titre : *le Roi et le Bûcheron*, l'amitié est le charme qui rappelle le vieillard à la vie. Fables en chansons, L. IV. fab. 35. — Ital. Grillo, fav. 8.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée*, *Sous le faix*, etc. Quel tableau! pas un mot qui ne soit une image; pas un trait qui n'ajoute à la beauté de l'ensemble. Quelle force dans les couleurs! et sur-tout quelle savante progression dans la peinture de ces charges diverses sous lesquelles gémit le pauvre vieillard : c'est le bois, c'est l'âge, c'est la misère, c'est tout à la fois. On est ému, attendri, à l'aspect de tant d'infortune! *Ramée*, vieux mot. Clém. Marot :

L'autre à sa dame estandoit *la ramée*.
(*Temple de Cupido*).

Sous le faix du fagot. C'est bien assez, c'est déjà trop de ce seul fagot pour l'écraser, tant les ans et ses longs malheurs l'ont rendu foible! *Gémissant et courbé, marchoit à pas pesans.* La marche de ce vers est lente et pénible comme celle du Bûcheron. *Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur.* Ce dernier trait achève le tableau et le rend admirable. C'est là nature qui succombe; elle a épuisé jusqu'à ses derniers *efforts*. Que David ait à représenter cette scène, il ne lui reste plus rien à imaginer : seulement qu'il copie La Fontaine, et l'art comptera un chef-d'œuvre de plus. Pour faire son Jupiter, Phidias n'eut qu'à imiter Homère.

(2) *Quel plaisir a-t-il eu*, etc. Combien ce monologue est touchant! L'homme qui souffre seroit moins malheureux, sans

(*) Dans cette imitation, le Laboureur invoque un tombeau; la terre ouvre son sein pour l'y recevoir; il recule d'horreur, et retourne bien vîte à sa charrue. — Qu'est-ce que le sein de la terre peut avoir d'effrayant pour un Laboureur?

doute, s'il pouvoit se dérober au sentiment de son malheur. Mais non, ce n'est pas encore assez que le présent l'accable; il faut que sa mémoire elle-même s'arme contre lui. Si du moins ses souvenirs lui offroient quelque aspect moins lugubre! Non : pas un plaisir dont l'image riante mêle une distraction légère au spectacle de ses maux, dont la longue énumération embrasse tous les momens de sa vie.

(3) *Point de pain quelquefois, et jamais de repos.* Ce vers est parfait. Que d'idées exprimées dans aussi peu de mots! Sans cesse mourir de faim ou mourir de fatigue! A-t-il eu tort de croire qu'il n'en est pas, pas *un*, plus pauvre ici bas?

(4) *Le trépas vient tout guérir*, etc. Cette fable, un des chefs-d'œuvre de l'apologue français, est terminée par une réflexion fine et profonde, dont la vérité, fondée sur l'expérience, peut être contestée par quelques individus, trop peu nombreux pour faire exception à la règle générale, mais dont tout homme qui voudra être sincère avec lui-même, sentira la justesse. Invoquer la mort, dit Sénèque, c'est mentir. (Voy. *Trad. des Lettres de Sénèque*, par feu M. Lagrange, T. II. p. 322). Pourquoi? parce que c'est la nature elle-même, et non l'opinion, qui repousse l'idée de la mort. *Mortem horret natura, non opinio.*

Comparons le même sujet traité par un homme également fameux, qui le composa dans sa plus grande force, comme nous l'apprend le fils de son illustre ami. (*Mémoires sur la vie de J. Racine*, p. 123).

Fable de Boileau.

Le dos chargé de bois et le corps tout en eau,
Un pauvre Bûcheron, dans l'extrême vieillesse,
Marchoit en haletant de peine et de détresse.
Enfin, las de souffrir, jettant là son fardeau,
Plutôt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il souhaite la mort, et cent fois il l'appelle.
La Mort vient à la fin. Que veux-tu? cria-t-elle.
Qui? moi! dit-il, alors prompt à se corriger;
Que tu m'aides à me charger.

Le dos chargé de bois et le corps tout en eau,
Un pauvre Bûcheron. Dans La Fontaine, c'est le corps tout

entier qui est couvert du bois qui le courbe et l'écrase. *Le corps tout en eau*, expression triviale.

Dans l'extrême vieillesse : hémistiche foible et languissant. On le croiroit placé là pour la rime.

Marchoit. S'il marchoit, il avoit donc encore des forces. La Fontaine prévient l'objection en ajoutant *à pas pesans.*

En haletant de peine et de détresse. On ne dit point haleter de peine et de détresse : on diroit haleter de fatigue ; ces mots ne sont point synonymes ; les premiers désignent des afflictions morales, intérieures, qui ne font point haleter.

Enfin, las de souffrir, jettant là son fardeau. La répétion du mot *là*, quoiqu'elle ne se fasse sentir qu'à l'oreille, est le moindre défaut de ce vers. Nous ne poursuivrons pas plus loin la comparaison ; ce qui suit est encore plus médiocre. Molière n'avoit donc fait que pressentir le jugement de la postérité, quand il disoit à ses célèbres amis : *Vos beaux esprits ont beau se trémousser, ils n'effaceront pas le bon-homme.* (*Vie de La Fontaine*, en tête de l'édit. de Montenaut).

FABLE XVII.

L'Homme entre deux âges, et ses deux Maîtresses.

(*Avant la Fontaine*). Orientaux. Pilpay, fables et contes indiens, T. III. p. 212. — Grecs. Esope, fab. 165. Gabrias, fab. 24. — Latins. Phèdre, Lib. II. fab. 2. Camérar. (dans le Phèdre de Laurent) p. 100.

UN Homme de moyen âge,
Et tirant sur le grison (1),
Jugea qu'il étoit saison
De songer au mariage.
Il avoit du comptant,
Et partant (2)
De quoi choisir. Toutes vouloient lui plaire :

En quoi notre amoureux ne se pressoit pas tant (3).
Bien adresser n'est pas une petite affaire.
Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part (4):
L'une encor verte, et l'autre un peu bien mûre (5),
Mais qui réparoit par son art
Ce qu'avoit détruit la nature.
Ces deux veuves en badinant,
En riant, en lui faisant fête,
L'alloient quelquefois testonnant (6),
C'est-à-dire, ajustant sa tête.
La vieille, à tout moment, de sa part emportoit
Un peu du poil noir qui restoit,
Afin que son amant en fût plus à sa guise.
La jeune saccageoit les poils blancs à son tour (7).
Toutes deux firent tant, que notre tête grise
Demeura sans cheveux, et se douta du tour.
Je vous rends, leur dit-il, mille graces, les belles,
Qui m'avez si bien tondu :
J'ai plus gagné que perdu :
Car d'hymen point de nouvelles.
Celle que je prendrois voudroit qu'à sa façon
Je vécusse, et non à la mienne.
Il n'est tête chauve qui tienne :
Je vous suis obligé, belles, de la leçon.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Boursaut, coméd. des fables d'Esope, act. V. sc. 5. Fables en chansons, Liv. IV. fab. 41. — LATINS. Le Beau, fables, pag. 37.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Et tirant sur le grison.* Avançant vers l'âge où les cheveux et le poil grisonnent et blanchissent.

(2) *Il avoit du comptant.* Il étoit riche en argent comptant.

Et partant. Ces sortes de négligences ne sont permises à personne, pas même à La Fontaine.

(3) *En quoi notre amoureux*, etc. En quoi n'a jamais été synonyme de pourquoi, à cause de quoi; d'ailleurs, il est trop rapproché de *de quoi*, au vers précédent.

(4) *Deux veuves sur son cœur eurent le plus de part.* On dit : avoir des droits *sur*, avoir part *à*.

(5) *Et l'autre un peu bien mûre. Bien* n'est ici que de remplissage. *Bien* devant un adjectif, en fait un superlatif. Comment accorder *un peu*, marquant petite quantité, avec *bien mûre*, marquant une maturité très-avancée. On lit pourtant dans un écrivain d'ailleurs correct :

L'estomac fort, mais l'ame *un peu bien* dure.

(6) *L'alloient quelquefois testonnant.* La Fontaine explique ce mot dans le vers suivant, *c'est-à-dire ajustant sa tête.* Il est emprunté de Rabelais qui dit, en parlant d'un jeune page « qu'il étoit tant *testonné*, tant bien tiré, tant bien espousseté, » etc. (*Gargantua*, L. I. ch. 15). De même encore au sujet de l'éducation de Gargantua, L. I. ch. 23.

(7) *La jeune saccageoit les poils blancs à son tour.* Saccageoit, expression hardie, qui peint bien la pétulance avec laquelle cette jeune femme travailloit la tête de son prétendu, comme le soldat vainqueur exerce ses ravages dans une ville prise d'assaut.

FABLE XVIII.

Le Renard et la Cicogne.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 8, cité par Plutarque (dans ses *Symposiaques*, L. I. quest. 1. traduct. de l'abbé Ricard, p. 128). — LATINS. Phèdre, L. I. f. 29. Anonyme, f. 33. Camérarius, p. 185.

Compère le Renard (1) se mit un jour en frais (2),
Et retint à dîner commère la Cigogne (3).
Le régal fut petit, et sans beaucoup d'apprêts.
Le galant (4), pour toute besogne (5),
Avoit un brouet clair (6); [il vivoit chichement].
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La Cigogne au long bec n'en put attraper miette,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment (7).
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de-là, la Cicogne le prie.
Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie (8).
A l'heure dite, il courut (9) au logis
De la Cicogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse (10),
Trouva le dîner cuit à point :
Bon appétit sur-tout; Renards n'en manquent point.
Il se réjouissoit à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyoit friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col, et d'étroite embouchure.
Le bec de la Cicogne y pouvoit bien passer,

Mais le museau du Sire (11) étoit d'autre mesure ;
Il lui fallut à jeun retourner au logis ;
Honteux comme un Renard (12) qu'une poule auroit pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris,
Attendez-vous à la pareille.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III, fab. 27. Fables en action, pag. 18.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE RENARD. *Voyez* Fable II de ce premier livre.

LA CICOGNE espèce de gros oiseau de passage, de plumage blanc et noir, qui a un long bec rouge, et qui fait son nid sur le haut des maisons. (*V.* L. III. f. 9.)

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Compère le Renard.* Les titres de *compère* et *commère*, établissent entre homme et femme une parenté adoptive, familière, la plus libre de toutes. On appelle aussi *compère*, un homme adroit, fin, qui va à ses intérêts, et dont on doit se défier. Tout cela rapporté au caractère du Renard, lui convient à merveille.

(2) *Se mit un jour en frais.* On voit un avare qui donne rarement; c'est un extraordinaire. Quelle en sera la suite ?

(3) *Et retint à dîner commère la Cigogne.* Le Renard fait les avances, ce qui rend l'affront fait à la Cicogne plus piquant. (L'abbé Batteux.)

(4) *Le galant.* Ce mot signifie amoureux, cherchant à plaire aux dames. Un repas où les conviés sont du même sexe, exige moins de recherches; autrement il en faut davantage. Le Renard sait trop bien vivre, il est trop *galant* pour manquer à ces convenances. *Le galant* est donc pris ironiquement.

(5) *Besogne.* Le poète a ramené ce mot à son sens antique. Muse, disoit le poète Maynard :

On admire votre *besogne* ;
Mais vous n'avez ni feu, ni lieu.

C'est-à-dire que tous les efforts d'esprit du Renard, n'avoient pas été au-delà de ce *clair brouet*.

(6) *Brouet*, espèce de bouillon que l'on sert aux nouveaux époux. On croit voir un repas de noce, mais d'une noce de vilain. *Brouet* est vieux. « Le trop grand feu fait jeter le *brouet* hors le pot. » (Hist. maccaron. L. I. pag. 4.) Et plus anciennement : « Premièrement feras cuyre en cane ton froment, après mettras dedans le jus ton *broet de chair grasse*. » Didier Cristol, traduct. franç. du Traité de Platine *de obsoniis*, L. VIII. ch. *de la Fromentée*.

(7) *La Cicogne au long bec n'en put attraper miette*,
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Spectacle très-plaisant, l'un qui se gorge, et l'autre qui regarde! *La Cicogne au long bec* : cette image en dit assez, elle peint l'animal et la cause de son abstinence forcée. *N'en put attraper* : tant le gourmand a soin de ne rien perdre. *Et le drôle* : on sait ce que c'est qu'un drôle (Batteux). *Lapé* : Quelle différence s'il y avoit *mangé* ! (Batteux).

(8) . . . . *Car avec mes amis*,
Je ne fais point cérémonie. Le gourmand est toujours prêt.

(9) *A l'heure dite, il courut au logis.* Il n'y va pas, il y *court*.

(10) *Loua très-fort*, etc. Le lecteur est attentif à la manière dont la Cicogne se vengera du trompeur. Plus ces détails donnent une idée avantageuse de la cuisine, plus aussi le Renard sera puni de n'y pas toucher : ce sera le supplice de Tantale.

(11) *Mais le museau du Sire*. La malignité sourit à cette expression ordinairement honorifique. On n'est pas fâché de voir cette humiliante représaille.

(12) *Honteux comme un Renard*, etc.

Serrant la queue, et portant bas l'oreille. Quelle peinture vaut cette description ! Elle faisoit proverbe avant La Fontaine. On lit dans la *Satyre Ménippée*, cette comparaison satyrique sur la retraite du duc de Parme :

Et le Renard s'enfuit,
Le menton contre terre, honteux d'esprit et blesme.
(Tom. I. pag. 211).

Et dans Régnier :

La queue en Loup qui fuit, et les yeux contre bas.
(*Satyre* VIII. vers 220).

FABLE XIX.

L'Enfant et le Maître d'école.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Lockman, fab. 25. — Latins. S. Augustin, sur la Ire. aux Cor. c. 15, p. 410. Abstemius, f. 115 (*Du Renard tombé dans un puits, et du Loup.* Même sujet, à la différence près des acteurs. Même morale: Fabula indicat quandò periclitantibus celeri auxilio opus est, supervacuis verbis tempus non esse terendum.)

Dans ce récit je prétends faire voir,
D'un certain sot la remontrance vaine.

Un jeune Enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur les bords de la Seine.
Le ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu (1), le sauva.
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule,
Par cet endroit passe un Maître d'école.
L'Enfant lui crie : Au secours! je péris!
Le Magister se tournant à ses cris,
D'un ton fort grave à contre-temps s'avise
De le tancer : Ah! le petit babouin!
Voyez, dit-il, où l'a mis sa sottise!
Et puis, prenez de tels frippons le soin.
Que les parens sont malheureux, qu'il faille
Toujours veiller à semblable canaille!
Qu'ils ont de maux, et que je plains leur sort!
Ayant tout dit (2), il mit l'Enfant à bord.

Je blâme ici plus de gens qu'on ne pense.
Tout babillard, tout censeur, tout pédant,
Se peut connoître au discours que j'avance.
Chacun des trois fait un peuple fort grand :
Le Créateur en a béni l'engeance (3).
En toute affaire ils ne font que songer
Au moyen d'exercer leur langue.
Hé, mon ami ! tire-moi du danger,
Tu feras après ta harangue (4).

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Desbillons, L. I. fab. 17. (C'est un vieux Rat qui fait ici l'office du Pédagogue). C. le Beau Carmina, pag. 44. — FRANÇ. Fables en chans. L. II. f. 3. M. l'abbé Aubert, L. IV. fab. 8 (*les Deux Commères*, imitation).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Après Dieu.* Dieu, cause première, providence suprême, dispose les événemens qui agissent comme causes secondes.

(2) *Ayant tout dit :* mot d'une admirable naïveté. Heureusement qu'il ne lui restoit plus rien à dire, sans quoi l'enfant étoit perdu.

(3) *Le Créateur en a béni l'engeance :* tant l'espèce en est commune. Allusion à ces mots : *benedicens dixit: crescite et multiplicamini.*

(4) *Tu feras après ta harangue.* Cette manie de dogmatiser avoit été déjà le sujet des plaisanteries de Rabelais. Dans Gargantua, « Un moine passant à cheval sous un noyer, lasche la bride et se trouve pendu aux branches, cependant que le cheval se desrobe de dessoubs lui. Par ce moyen demoura le moyne pendant au noyer, et criant à l'aide et au meurtre. Endemon premier l'apperçeut, et appelant Gargantua, Cyre, dist-il, venez et voyez Absalon pendu. Gargantua venu, considéra la contenance du moyne, et la forme dont il pendoit, et dist à Endemon, vous avez mal rencontré, le comparant à Absalon ; car Absalon se pendit par les cheveux, mais le moyne, ras de teste, s'est pendu par les aureilles.

Aidez-moy, dist le moyne, de par le diable. N'est-il pas bien le temps de jaser? Vous me semblez les preschenrs décrétalistes, qui disent que quiconque voisra son prochain en dangier de mort, il le doit, soubs peine d'excommunication, plustôt admonester de soy confesser et mettre en estat de grace, que de luy aider. (*Gargantua*, L. I. ch. 43), » S. Augustin lui-même s'est moqué de cette manie, comme l'a fort bien remarqué Melander dans ses *Jocoseria*, Tom. I. n°. 520. Rabel. T. I. édit. d'Amsterd. 1725, pag. 268, note.

FABLE XX.

Le Coq et la Perle.

(*Avant La Fontaine*). Orient. Sanbader, fab. 1. — Latins. Phèdre, L. III. fab. 12. Anonyme, fab. 1. Camérarius, pag. 172. — Français. Marie Ysopet (Ouv. manusc. du XIIIe. siècle, bibliot. de Saint-Germain-des-Près, n°. 1830).

UN jour un Coq détourna
Une Perle qu'il donna
Au beau premier (1) lapidaire.
Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Feroit bien mieux mon affaire.

Un ignorant hérita
D'un manuscrit qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Seroit bien mieux mon affaire.

Depuis La Fontaine). Franç. Fab. en chans. L. II. fab. 45.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Coq. *Voy.* sur cet oiseau domestique, L. X. f. 8.

La Perle, sorte de substance dure et ordinairement ronde, qui se forme dans la coquille appellée *nacre de perle*, et dans quelques autres coquillages qui se pêchent dans les mers Orientales. Celles qui sont rayonnantes et paroissent transparentes, sont les plus précieuses. L'usage des perles pour le luxe et la parure des dames, en a fait un très-gros objet de commerce. Il y en a de différentes couleurs, mais la couleur blanche paroît leur être la plus naturelle. On appelle *perles fines*, les véritables perles, et *perles fausses*, les perles contrefaites, celles qui se font à Paris, à Venise, etc.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable est du genre de celles que l'on appelle *composées*, c'est-à-dire où la morale mise elle-même en action, présente un second apologue. On peut en voir un autre exemple dans Hagedorn, fabuliste allemand. Il fait d'un méchant poète qui accouche de ses productions, l'anti-type particulier de la montagne en travail.

« Dieux! secourez-nous, dit-il; hommes! fuyez, une montagne enceinte va accoucher; elle jettera autour d'elle, avant que l'on soit sur ses gardes, et sable, et terre et pierres.... Suffénus sue, fait grand bruit, il écume; rien ne peut calmer sa noble fureur; il frappe des pieds, il grince des dents. Pourquoi? Il rime, il veut couvrir Homère de honte. Mais voyons: que résulte-t-il de part et d'autre? Suffénus fait un sonnet, et la montagne enfante une souris.

(1) *Au beau premier.* Cette expression est encore quelquefois d'usage dans le style familier.

Ces deux sujets peints des mêmes couleurs, réunis dans un même cadre, font un tableau piquant.

FABLE XXI.

Les Frélons et les Mouches à miel.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. III. fab. 13.

A l'œuvre on connoît l'artisan (1).

Quelques rayons de miel sans maître se trouvèrent :
Des Frêlons les réclamèrent ;
Des Abeilles s'opposant,
Devant certaine Guêpe on traduisit la cause.
Il étoit mal-aisé de décider la chose.
Les témoins déposoient qu'autour de ces rayons,
Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,
De couleur fort tannée (2), et tels que les Abeilles,
Avoient long-temps paru. Mais quoi ? dans les Frêlons
Ces enseignes étoient pareilles (3).
La Guêpe ne sachant que dire à ces raisons,
Fit enquête nouvelle (4) ; et, pour plus de lumière,
Entendit une fourmillière.
Le point n'en put être éclairci.
De grace, à quoi bon tout ceci ?
Dit une Abeille fort prudente ;
Depuis tantôt six mois que la cause est pendante (5),
Nous voici comme aux premiers jours.
Pendant cela le miel se gâte.
Il est temps désormais que le juge se hâte ;
N'a-t-il point assez léché l'Ours ?

Sans

Sans tant de contredits, et d'interlocutoires,
Et de fatras et de grimoires,
Travaillons, les Frêlons et nous,
On verra qui sait faire, avec un miel si doux (7),
Des cellules si bien bâties.
Le refus des Frêlons fit voir
Que cet art passoit leur savoir;
Et la Guêpe adjugea le miel à leurs parties.

Plût à Dieu qu'on réglât ainsi tous les procès!
Que des Turcs en cela l'on suivît la méthode (8)!
Le simple sens commun nous tiendroit lieu de code.
Il ne faudroit point tant de frais.
Au lieu qu'on nous mange, on nous gruge;
On nous mine par des longueurs.
On fait tant à la fin, que l'huitre est pour le juge,
Les écailles pour les plaideurs (9).

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Groselier, L. II. fab. 12. Fables en chans. L. IV. f. 29. Florian, *la Guêpe et l'Abeille*. L. V. f. 15.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Mouche a miel, ou Abeille. Tout est admirable dans les Abeilles, leur structure, leur travail, les colonies qu'elles forment. L'Abeille est à-peu-près trois fois aussi grosse que la mouche commune, velue, d'une couleur brillante et brunâtre. Elle est garnie de tous les instrumens nécessaires à la composition de la cire et du miel qu'elle nous donne; elle a des serres pour recueillir la cire, la pétrir et construire les alvéoles où son miel sera déposé, une trompe dont on ne voit l'étendue que lorsque l'insecte est occupé à la récolte du miel. On lui

voit aux deux dernières jambes de derrière un enfoncement en forme de cuiller : c'est dans ces espèces de corbeilles que les mouches ramassent tout ce qu'elles recueillent sur les fleurs. Aux extrémités des pattes, qui sont au nombre de six, on remarque des crocs, à l'aide desquels elles s'attachent les unes les autres aux parois de la ruche. Du milieu de ces crocs, sortent de petites brosses propres à recueillir les étamines des fleurs, dont les poils de leur corps se trouvent garnis. Les Abeilles ont encore un autre instrument propre à leur défense ; c'est l'aiguillon, dont la piquure est cruelle. Cette espèce de flèche est empoisonnée par un venin qu'elles conservent dans une bouteille placée à sa racine. Il est impossible d'indiquer, dans une simple note, les détails qui appartiennent à l'histoire de ce merveilleux insecte. On peut consulter à ce sujet, les intéressans ouvrages de Maraldi, de Réaumur, de Pluche et du Pline français.

Frêlon, grosse mouche plus semblable à la Guêpe qu'à l'Abeille, plus grosse, plus venimeuse que la première, et bien moins utile que la seconde. Si l'on coupe en deux un Frêlon, il ne laisse pas de manger. Il y a eu de tout temps guerre entre les Abeilles et les Frêlons. Les premières, dit Virgile, écartent avec soin de leurs ruches l'espèce paresseuse des Frêlons. *Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.*

La Guêpe. Les naturalistes admettent peu de différence entre la Guêpe et le Frêlon. Les anciens en distinguoient de deux sortes, la sauvage et celle qui ne l'est pas : toutes deux se ressemblent par leur commune inutilité. Disons en passant, à la gloire d'Aristote, que ce qu'il a dit de ces insectes, sembleroit être copié des mémoires de M. de Réaumur.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *A l'œuvre on connoît l'ouvrier.* Desmahis :

Ah! qu'on a bien raison de dire,
Qu'à l'œuvre on connoît l'ouvrier !
(Fable *du Valet-Maître.*).

(2) *Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs, De couleur fort tannée.* Ces vers sont parfaits : la prose de Buffon ne seroit pas plus exacte. Le génie d'Oudry, de Van Spandonck n'est pas plus pittoresque.

(3) *Ces enseignes étoient pareilles.* Florian fait dire à sa Guêpe :

J'ai des ailes tout comme vous ;
Même taille, même corsage ;
Et s'il vous en faut davantage,
Nos dards aussi sont ressemblans.

(4) *Fit enquête nouvelle.* Cet art de transporter au récit des plus petites choses, l'importance des plus graves, est un des charmes les plus puissans qui nous attachent à l'apologue. Apollon plaidant pour son trépied, qui lui a été enlevé par Hercule, ne donneroit pas à sa cause plus de solemnité. C'est que le miel de l'Abeille est, pour elle, un trésor aussi précieux que le trépied d'or envié par Alcide. Voilà ce que La Fontaine a vu ; voilà ce qui crée, sous sa plume ingenieuse, cette procédure juridiquement intentée et discutée si longuement. Racine, dans ses Plaideurs, n'a voulu qu'outrer la nature ; de-là les charges burlesques de son Dandin, de son Petit-Jean : La Fontaine ne veut être que l'historien de la nature et le peintre de la société : pour vouer au mépris les formes du barreau, il lui suffit d'un voile, et de son talent de raconter.

(5) *Depuis tantôt six mois que la cause est pendante.* L'harmonie lente de ce vers, sur-tout dans le premier hemistiche, peint bien les lenteurs de la justice. M. Aubert a dit après La Fontaine :

Voilà *tantôt* six mois que nous ne l'avons vu.
(*Fanfan et Colas*, L. I. fab. 1.)

(6) *N'a-t-il point assez léché l'Ours* : expression proverbiale pour dire : sucé, exténué les parties en prolongeant les procès (Coste).

L'Ours en léchant ses petits, ne les rend pas plus beau ; ainsi le juge en travaillant la discussion, ne la rend pas plus claire. Cette opinion que l'Ours forme ses petits en les léchant, est fondée sur une erreur populaire, réfutée par l'anglais Brown, *Essai sur les Erreurs Popul.* T. I. liv. III. ch. 6.

(7) *On verra qui sait faire, avec un miel si doux*, etc. Ainsi Plutarque a réuni dans un seul trait, l'éloge des précieuses qualités qui caractérisent l'Abeille. Nous vantons, dit-il, l'industrie de l'Abeille, *qui sait tirer des fleurs un miel délicieux ;* nous lui savons gré d'une nourriture dont la douceur flatte et chatouille notre goût. (*Traité de l'Amour des Pères*, traduct. de l'abbé Ricard, T. VI. pag. 326.)

(8) Le juge, appellé *Cadi*, interroge les Plaideurs, fait donner la bastonnade à celui qui lui paroît avoir tort, et voilà l'affaire finie. Dieu nous préserve de semblable justice !

(9) *On fait tant à la fin que l'huître est pour le juge,*
Les écailles pour les plaideurs. Analyse parfaite d'un apologue dont La Fontaine s'est chargé de nous donner le développement dans sa fable de l'*Huître et des Plaideurs*. L. IX. fab. 9.

FABLE XXII.

Le Chêne et le Roseau.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 143 (*le Roseau et l'Olivier*). Aphtone, 36. Gabrias, f. 2 et supplément (*le Chêne*). — Latins. Avien, fab. 16. Abstemius, 63. Faerne, 50.

LE Chêne un jour dit au Roseau (1) :
Vous avez bien sujet d'accuser la nature (2) ;
Un Roitelet (3) pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent (4) qui d'aventure (5)
Fait rider la face de l'eau (6),
Vous oblige à baisser la tête ;

Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les efforts du soleil,
Brave l'effort de la tempête (7).
Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphir (8).
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage (9)
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrois de l'orage:
Mais vous naissez le plus souvent (10)
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste (11).
Votre compassion, lui répondit l'arbuste (12),
Part d'un bon naturel: mais quittez ce souci;
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables,
Résisté sans courber le dos:
Mais attendons la fin.—Comme il disoit ces mots (13),
Du bout de l'horison accourt avec furie
Le plus terrible des enfans
Que le nord eût porté jusques-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le Roseau plie (14):
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine (15)
Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts (16).

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Jaius (le Jeay, *Biblioth. Rhet.*) T. II. p. 743. Desbillons, L. VI. fab. 10. — FRANÇ. Benserade, fab. 65. Fables en chansons, L. II. fab. 8. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 97.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Chêne, le plus grand, le plus beau, le plus durable et le plus utile des arbres qui croissent dans nos forêts. Son tronc est couvert d'une écorce épaisse et raboteuse, crevassée, rude et rougeâtre intérieurement. Ses feuilles sont d'un beau verd, découpées dans leurs bords par des sinuosités arrondies. Son élévation, sa force, sa longue durée qui le fait voir en quelque sorte éternel, lui méritèrent autrefois l'honneur d'être consacré au maître des Dieux.

Roseau ou Canne, est un genre de plante mobile qui, suivant Lemery, ne diffère du *Gramen* ou herbe commune, que par la grandeur de ses feuilles et de ses tiges. Il croit dans les lieux marécageux.

OBSERVATIONS DIVERRSES.

Une sentence de Pilpay auroit pu présenter à La Fontaine le germe de cet apologue, quand il n'en eût point trouvé le type dans le fabuliste grec. La voici : Quoique le vent ne fasse pas de mal à l'herbe qui plie devant lui, il arrache néanmoins les arbres les plus gros et les plus puissans (T. I. p. 300). Cette sentence mise en action, devient l'apologue d'Esope : il suffit de lui donner des acteurs. C'est au goût à les choisir ; plus les contrastes seront saillans, plus aussi l'action aura d'intérêt et la morale d'énergie. C'est un Roseau et un Olivier que l'apologue grec met en scène. Qu'il y a bien plus de délicatesse dans La Fontaine! Ce n'est pas un simple Olivier qui sera l'objet de la lutte des vents : c'est le plus robuste des arbres, le Chêne ; et Borée qui se joue de lui.

(1) *Le Chêne un jour dit au Roseau.* Début simple : c'est l'art des grands écrivains de préparer les lecteurs aux plus sublimes beautés, par des exordes de la plus grande modestie. Qu'on se rappelle le précepte de Boileau et l'exemple des maîtres de l'art.

(2) *Vous avez bien sujet d'accuser la nature.* Le discours est direct. Le Chêne ne dit point au Roseau qu'il a raison, etc.

mais *vous avez bien raison*. Cette manière est beaucoup plus vive : on croit entendre les acteurs mêmes; le discours est ce qu'on appelle dramatique. Ce second vers d'ailleurs contient la proposition du sujet, et marque quel sera le ton de tout le discours. Le Chêne montre déjà du sentiment et de la compassion ; mais de cette compassion orgueilleuse par laquelle on fait sentir au malheureux les avantages qu'on a sur lui.

(3) *Un Roitelet*, etc. Cette réflexion est humiliante pour le Roseau ; elle tient de l'insulte : le plus petit des oiseaux, *un fardeau pesant* ! Quant au mot lui-même, « Ceux qui voudront savoir pourquoi il est devenu le nom de ce petit oiseau, peuvent consulter Plutarque dans son traité intitulé : *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état*, chap. 7 de la traduct. d'Amyot.» (Coste.)

(4) *Le moindre vent*, etc. Même pensée sous une autre image. Le Chêne ne raisonne que par des exemples. C'est la manière de raisonner la plus sensible, la plus à la portée de l'ignorant et du foible : elle parle tout ensemble à l'imagination, à l'esprit et aux sens.

(5) *D'aventure*, terme un peu vieux, mais poétique. Il ne faut pas un grand effort, mais un simple hasard.

(6) *Fait rider la face de l'eau*. Ce ne sont pas de ces tempêtes épouvantables qui bouleversent les abîmes de la mer ; non, il suffit du vent le plus léger qui fait *rider* la surface du mobile élément. En voilà assez pour *obliger le Roseau à baisser la tête* et à plier.

(7) *Cependant que mon front*, etc. Quelle différence dans la manière dont il parle de soi ! quelle noblesse dans les images ! quelle fierté dans les expressions et dans les tours ! *Cependant que* est emphatique. (Voyez sur ce mot, *le Malherbe* de Ménage, page 258). *Mon front*, terme noble et majestueux. *Au Caucase pareil* : la plus haute des montagnes, la plus voisine du ciel, ne l'est pas plus que lui. *Non content d'arrêter*, marque une sorte de supériorité, sur qui ? sur *le soleil* lui-même. *Brave l'effort*, ne dit pas seulement *résiste*, mais résiste avec empire à tout l'*effort*.

(8) *Tout vous est Aquilon, tout me semble Zéphir*. Le Chêne

revient à son parallèle : il est trop flatteur pour son amour-propre ; et pour le rendre plus sensible, il le réduit en deux mots, tout vous *est* réellement, tout me *semble* Zéphir. Quelle précision dans ce contraste ! quel gracieux naturel dans cette image, où tout ce qu'il y a de plus fort dans la nature, se trouve rapproché de tout ce qu'elle a de plus foible !

(9) *Encor si vous naissiez.* L'orgueil du chêne étoit content. Peut-être même qu'il avoit rougi. Il reprend son premier ton de compassion, pour engager adroitement le Roseau à consentir aux louanges qu'il s'est données, et à flatter encore son amour-propre par un aveu plaintif de sa foiblesse. Mais avec cet air de compassion, il saura toujours mêler à son discours les expressions du ton avantageux. *A l'abri*, sent bien son protecteur. *Du feuillage :* de mon feuillage eût été trop succinct et trop simple. *Dont je couvre*, étend l'idée et fait image. *Le voisinage*, n'est pas sans enflure. *Je vous défendrois. . . . je :* on goûte un certain plaisir à se donner soi-même pour le défenseur des opprimés ! Vainqueur des élémens, non seulement il n'en craint point les coups pour lui-même ; il est assez fort pour en sauver tout ce qui l'entoure.

(10) *Mais vous naissez le plus souvent*
Sur les humides bords des royaumes du vent. Ce tour est poétique et même de la plus haute poésie, ce qui ne messied pas dans le Chêne.

(11) *La nature envers vous me semble bien injuste.* C'est la conclusion que le Chêne prononce, sans doute en appuyant, et avec une pitié désobligeante, quoique réelle et véritable.

On attend avec impatience la réponse du Roseau ; elle sera modeste, mais ferme ; polie, mais sèche.

(12) *Votre compassion. . . . part d'un bon naturel.* Il ne faut pas lui dire qu'elle est orgueilleuse, mais le lui faire entendre, et il n'y a pas de mal de mêler un peu d'ironie.

(13) *Comme il disoit ces mots.* Les acteurs n'ont plus rien à se dire, c'est au poète à achever le récit : il prend le ton de sa matière ; il peint un orage furieux. Homère n'a rien de plus sublime, dans sa majestueuse et brillante simplicité. *Le plus terrible des enfans*, au lieu de dire : *un vent de nord.* On le personnifie :

Les flancs du nord, image bien plus grande que n'en présente cette outre d'Eole, d'où Virgile épanche les vents conjurés contre les vaisseaux d'Enée. *Eût porté jusques-là.* Puisques le Chêne a résisté à tous les orages qui ont soufflé jusqu'à ce moment, il falloit bien qu'il fût plus fort qu'eux. Pour en venir à bout, le Nord enfante tout exprès et déchaîne contre lui un ennemi tout nouveau.

(14) *L'arbre tient bon, le Roseau plie.* Voilà nos deux acteurs en situation parallèle. Les caractères se soutiennent à merveille; mais quelle sera l'issue de cette lutte terrible?

(15) *Et fait si bien qu'il déracine.* La victoire est complette; le vent pénètre; il fouille bien avant dans la terre pour en briser, et arracher ces racines si profondes, si étendues, sur lesquelles répose, comme sur d'antiques fondemens, toute la masse du colosse.

(16) *Celui de qui la tête au ciel étoit voisine,*

Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts. L'antithèse et l'hyperbole qui règnent dans ces deux derniers vers, les rendent sublimes. On croit voir réunies dans un même tableau, les deux extrémités de la création.

On sait gré à Malherbe d'avoir dit (*Ode à Henri IV*, p. 27), *les Chênes et leurs Racines*, qu'il avoit sans doute imité d'Homère (*Iliade*, L. XI. v. 537). Il y a bien plus de poésie à animer ces racines en les appelant *des pieds*.

Les deux vers de la Fontaine sont une belle traduction de ce passage de Virgile :

> Quæ quantùm vertice ad auras
> Œthereas, tantùm radice ad Tartara tendit.
>
> (*Georg.* L. II. vers 291, 292.)

Virgile avoit dû lui-même cette image à deux poètes grecs d'avant lui. Callimaque, dans son hymne à Cérès, peint d'un seul trait un Chêne consacré à cette déesse; Ἀπὸ χυρον; content de cette image, il l'applique bientôt à la déesse elle-même. « Ses pieds, dit-il, touchent à la terre, et sa tête à l'olympe. » C'est l'image sous laquelle Homère, le père de l'antique poésie, nous fait voir la discorde :

Elle rampe, et bientôt levant son front d'airain,
Porte sa tête aux cieux et marche sur la terre.
(Traduct. de Rochefort).

La Fontaine n'a point altéré le sublime de ces peintures.

La mémoire se recueille et l'esprit se repose avec intérêt sur ces magnifiques trophées de la victoire que le vent a remportée. On admire encore ce Chêne même après sa chûte ; et le lecteur, à la vue de ces tableaux à la fois magnifiques et lugubres, n'a pas besoin que le poète lui donne une leçon directe de la fragilité des grandeurs, et du bonheur qui accompagne la médiocrité.

Fin du premier livre.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIÈRE,

OU

PROLOGUE

Contre ceux qui ont le goût difficile.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. IV. (après la fab. 6.)

QUAND j'aurois en naissant, reçu de Calliope,
Les dons qu'à ses amans cette Muse a promis,
Je les consacrerois aux mensonges d'Ésope.
Le mensonge et les vers de tout temps sont amis (1).
Mais je ne me crois pas si chéri du Parnasse (2),
Que de savoir orner toutes ces fictions;
On peut donner du lustre à leurs inventions :
On le peut; je l'essaie; un plus savant le fasse.
Cependant jusqu'ici, d'un langage nouveau (3),
J'ai fait parler le Loup et répondre l'Agneau.
J'ai passé plus avant (4), les arbres et les plantes
Sont devenus chez moi créatures parlantes.
Qui ne prendroit ceci pour un enchantement (5)?
Vraiment, me diront nos critiques,
Vous parlez magnifiquement
De cinq ou six contes d'enfant.
Censeurs, en voulez-vous qui soient plus authentiques,
Et d'un style plus haut? En voici. Les Troyens,
Après dix ans de guerre autour de leurs murailles,

Avoient lassé les Grecs (6), qui, par mille moyens,
Par mille assauts, par cent batailles,
N'avoient pu mettre à bout cette fière cité ;
Quand un cheval de bois, par Minerve inventé,
D'un rare et nouvel artifice,
Dans ses énormes flancs reçut le sage Ulysse,
Le vaillant Diomède, Ajax l'impétueux,
Que ce colosse monstrueux
Avec leurs escadrons devoit porter dans Troye,
Livrant à leur fureur ses Dieux mêmes en proie :
Stratagême inoui, qui des fabricateurs,
Paya la constance et la peine....
C'est assez, me dira quelqu'un de nos auteurs:
La période est longue, il faut reprendre haleine.
Et puis, votre Cheval de bois (7),
Vos héros avec leurs phalanges,
Ce sont des contes plus étranges,
Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix (8).
De plus, il vous sied mal d'écrire en si haut style.
Et bien, baissons d'un ton. La jalouse Amarylle
Songeoit à son Alcippe, et croyoit de ses soins
N'avoir que ses moutons et son chien pour témoins.
Tircis qui l'apperçut, se glisse entre des saules;
Il entend la bergère adressant ces paroles
Au doux Zéphir, et le priant
De les porter à son amant....
Je vous arrête à cette rime,
Dira mon censeur à l'instant;
Je ne la tiens pas légitime,
Ni d'une assez grande vertu.

Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte (9).
Maudit censeur! te tairas-tu (10)?
Ne saurois-je achever mon conte?
C'est un dessein trop dangereux
Que d'entreprendre de te plaire.

Les délicats sont malheureux :
Rien ne sauroit les satisfaire.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le mensonge et les vers*, etc. Plutarque, sur la manière de lire les poètes : « Socrate un jour, d'après un songe qu'il eut, entreprit de faire des vers; mais comme il avoit combattu toute sa vie pour la vérité, il réussissoit peu dans les fictions poétiques. Il se mit donc à traduire en vers les Fables d'Esope, ne croyant pas qu'il pût y avoir de poésie si la fiction ne s'y trouvoit mêlée. En effet, nous voyons bien des sacrifices sans danse et sans musique; mais nous ne connoissons point de poésie sans fictions. » Voyez *Traduct. de l'abbé Ricard*, T. I. p. 84, et les excellentes notes dont ce traité est accompagné.

(2) *Si chéri du Parnasse, que de savoir.* On ne parleroit plus ainsi à présent; il faudroit dire : assez chéri pour. Le génie lui-même est l'esclave de l'usage, *quem penès est imperium et jus et norma loquendi*, a dit Horace.

(3) *Jusqu'ici, d'un langage nouveau,*

J'ai fait parler, n'est pas exact; on dit parler un langage ou dans une langue, et non parler d'un langage. C'est la traduction du vers de Phèdre : *et in cothurnis prodit Æsopus novis.*

(4) *J'ai passé plus avant, les arbres et les plantes. Arbores loquuntur, non tantùm ferœ*, dit encore le fabuliste latin (Phèdre, Prolog. Liv. I.).

(5) *Qui ne prendroit ceci pour un enchantement?* Oui, et pour le plus merveilleux de tous. Mais c'est sur-tout dans les mains de La Fontaine que la baguette magique de l'apologue se joue avec les miracles.

(6) *Les Troyens, après dix ans de guerre*, etc. Ce sont ces événemens, mêlés de fables et de vérités, qui ont inspiré les deux plus beaux poëmes dont le genie humain puisse s'enorgueillir. L'Iliade a commencé l'histoire du siége de Troye, l'Enéide l'acheve. (Voyez sur-tout le deuxième chant de ce dernier poëme).

(7) *Et puis votre Cheval.* Ce cheval de bois n'est qu'une fiction poétique, à la bonne heure; mais le siége et la prise de Troye par l'élite de la Grèce, est un fait attesté par trop de monumens, pour être révoqué en doute. (Voyez Dictys de Crête, Denys d'Halycarnasse, Hist. de la Grèce, de M. Cousin-Despréaux, etc.).

(8) *Qu'un Renard qui cajole un Corbeau sur sa voix* (Fab. 2 du L. I.). L'abbé Batteux trouve de la *force* dans l'expression *cajole*. Elle est bien choisie, elle est piquante; mais ce n'est point par la *force* qu'elle doit plaire. Boileau a dit :

Dieu sait comme les vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un ami qui veut me *cajoler*. (Ep. VI. v. 90.)

(9) *Remettez, pour le mieux, ces deux vers à la fonte.* Imité d'Horace : *Et male tornatos incudi reddere versus.* Boileau de même :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

(10) *Maudit censeur.* Phèdre adoucit l'amertume du reproche en disant *lector Cato*, lecteur, censeur aussi sévère que Caton.

FABLE II.

Conseil tenu par les Rats.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Abstemius, f. 195. Faern. 47.

UN Chat nommé Rodilardus (1),
Faisoit de Rats telle déconfiture (2),
Que l'on n'en voyoit presque plus,
Tant il en avoit mis dedans la sépulture.
Le peu qu'il en restoit, n'osant quitter son trou,
Ne trouvoit à manger que le quart de son sou (3);
Et Rodilard passoit, chez la gent (4) misérable,
Non pour un Chat, mais pour un diable.
Or, un jour qu'au haut et au loin (5)
Le galant alla chercher femme,
Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
Le demeurant (6) des Rats tint chapitre en un coin,
Sur la nécessité présente.
Dès l'abord, leur doyen (7), personne fort prudente,
Opina qu'il falloit, et plutôt que plus tard (8),
Attacher un grelot au cou de Rodilard;
Qu'ainsi, quand il iroit en guerre,
De sa marche avertis, ils s'enfuiroient sous terre:
Qu'il n'y savoit que ce moyen.
Chacun fut de l'avis de monsieur le doyen.
Chose ne leur parut à tous plus salutaire.
La difficulté fut d'attacher le grelot.
L'un dit: je n'y vas point, je ne suis pas si sot:

L'autre t je ne saurois. Si bien que sans rien faire
On se quitta. J'ai maints chapitres vus,
Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
Chapitres, non de Rats, mais chapitres de Moines,
Voire (9) chapitres de Chanoines.

Ne faut-il que délibérer ?
La cour en Conseillers foisonne (10).
Est-il besoin d'exécuter ?
L'on ne rencontre plus personne.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 103. Fables en chansons, L. I. fab. 19. Fables en action, pag. 24. — LATINS. Desbillons, L. VI. fab. 6. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 45.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE RAT. *Voyez* Liv. I. fable 9.
LE CHAT. *Voyez* Liv. VI. fable 5.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un Chat nommé Rodilardus.* Comment ne pas croire aux récits de La Fontaine? Il connoît des animaux jusqu'à leur nom de guerre. On voit ailleurs *Rodilard;* ce mot est un composé du latin *rodere*, ronger, et du mot français *lard*. Cette terminaison en *us* donne à l'animal quelque chose de plus antique, de plus imposant. Rodilardus paroît appartenir à la nation des Curius, des Cincinnatus. Ce mot se lit dans Rabelais. « Pantagruel le voyant égratigné des griffes du célèbre chat *Rodilardus*, etc. (Liv. IV. ch. 6, 7.) Il est encore plus vieux que lui. Je le crois inventé par Elisius Calentinus, un des illustres de Paul-Jove.

(2) *Déconfiture*, vieux mot qu'on ne trouve plus que dans les romans de chevalerie, pour exprimer les ravages et la destruction.

(3) *Le quart de son sou.* Ce mot est relégué dans le style familier et bas.

(4) *Gent,*

(4) *Gent*, du latin *gens* : nation, espèce, comme ailleurs : *la gent* trotte-menue.

(5) *Au haut et au loin.* Sur le toit des maisons, dans les gouttières.

(6) *Le demeurant*, etc. Ce qui avoit échappé à la dent meurtrière. *En un coin.* La peur n'aime point les grands théâtres ; et puis, le petit nombre auquel la dent du Chat les a réduits, leur rendroit inutile un plus vaste emplacement.

(7) *Leur doyen*, allusion piquante aux formes des assemblées qui se tiennent parmi les hommes. L'avis ouvert par un personnage de ce caractère, doit être d'une exécution sûre et facile.

(8) *Et plutôt que plus tard.* Que de sagesse et de prévoyance dans le dire de *M. le Doyen !* Il s'interrompt pour insister sur l'urgence. C'est bien-là le mot de Saluste : « Priùs quam incipias, consulto, et ubi consulueris, maturè facto opus est. » Aussi *chacun fut de l'avis de monsieur le Doyen.*

(9) *Voire*, vieux mot dont la signification précise s'égare dans la foule des acceptions diverses qu'on lui voit dans les anciens auteurs. Il signifie ici, *qui plus est ;* et est pris dans un sens ironique.

(10) *La cour en Conseillers foisonne.* Cour de justice, allusion fine à la révolte de la Fronde, sous la minorité du roi Louis XIV, à ses burlesques armées et à ces édits, aussi lâches qu'audacieux des Parlemens d'alors, qui mettoient à prix la tête du premier ministre.

FABLE III.

Le Loup plaidant contre le Renard pardevant le Singe.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, Lib. I. fab. 4. Anonyme, fab. 39.

UN Loup disoit que l'on l'avoit volé :
Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie (1),
Pour ce prétendu vol par lui fut appelé.
Devant le Singe il fut plaidé,
Non point par Avocats, mais par chaque partie.
Thémis n'avoit point travaillé,
De mémoire de singe, à fait plus embrouillé.
Le Magistrat suoit en son lit de justice.
Après qu'on eut bien contesté (2),
Repliqué, crié, tempêté,
Le juge instruit de leur malice,
Leur dit : Je vous connois de long-temps, mes amis;
Et tous deux vous pairez l'amende :
Car toi, Loup, tu te plains, quoiqu'on ne t'ait rien pris;
Et toi, Renard, as pris ce que l'on te demande.
Le Juge prétendoit qu'à tort et à travers,
On ne sauroit manquer, condamnant un pervers.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fabl. en chans. L. III. f. 12.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(*Note de l'Auteur*). Quelques personnes de bon sens ont cru que l'impossibilité et la contradiction qui est dans le jugement de

ce Singe, étoit une chose à censurer; mais je ne m'en suis servi qu'après Phèdre; c'est en cela que consiste le bon mot, selon mon avis.

(1) *Un Renard, son voisin, d'assez mauvaise vie.* Ce jugement, porté comme au hasard, prépare, par son indécision même, la sentence équivoque que l'on va voir.

(2) *Après qu'on eut bien contesté*, etc. Image fidelle et bien rendue de ce qui se passe au barreau. Il falloit ces vers pour justifier l'expression qui se lit un peu auparavant : *Le Magistrat suoit*, tant lui-même avoit besoin de se démener pour calmer ou suivre les parties. Nous observerons que ce qui suit : *En son lit de justice*, n'est pas exact. Le Magistrat siége sur des bancs; le lit de justice est réservé à la majesté royale.

FABLE IV.

Les deux Taureaux et une Grenouille.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. I. fab. 30.

DEUX Taureaux combattoient à qui posséderoit
Une Génisse avec l'Empire (1).
Une Grenouille en soupiroit.
Qu'avez-vous? se mit à lui dire
Quelqu'un du peuple croassant.
Eh! ne voyez-vous pas, dit-elle,
Que la fin de cette querelle
Sera l'exil de l'un; que l'autre le chassant,
Le fera renoncer aux campagnes fleuries?
Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,
Viendra dans nos marais régner sur les roseaux (2);
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse

Du combat qu'a causé madame la Génisse (3).
Cette crainte étoit de bon sens.
L'un des Taureaux en leur demeure
S'alla cacher, à leurs dépens;
Il en écrasoit vingt par heure.

Hélas! on voit que de tout temps,
Les petits ont pâti des sottises des grands (4).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. IV. fab. 31. ITAL. Luig. Grillo, fav. 61.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

LE TAUREAU. La nature a fait le Taureau indocile et fier. Il marche volontiers à la tête du troupeau, et combat généreusement pour le défendre. S'il y a deux troupeaux de vaches dans une prairie, les deux Taureaux s'en détachent et s'avancent l'un vers l'autre en mugissant; ils se heurtent avec impétuosité, se battent avec acharnement, et ne cessent le combat que lorsqu'on les sépare, ou que le plus foible est contraint de céder au plus fort. Alors le vaincu se retire tout triste et honteux, au lieu que le vainqueur s'en retourne tête levée, triomphant et tout fier de sa victoire.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Avec l'empire*, du troupeau ou de la prairie. Ce beau choix d'expressions, les peintures qui suivent, offrent ici encore un exemple du naturel avec lequel La Fontaine passe du style le plus simple au ton de la haute poésie. Avec quelle grace vous l'allez voir bientôt revenir au style familier!

(2) *Viendra dans nos marais régner sur les roseaux.* Quel empire! Mais il en faut un à l'orgueilleuse ambition de l'animal. C'est Denys qui, chassé de Syracuse, vient *régner* à Corinthe dans une école.

(3) *Du combat qu'a causé madame la Génisse. Madame*, expression ironiquement respectueuse. C'est bien là le ton des petites gens quand ils se lâchent sur le compte des grands. C'est le

Pascitur in magnâ sylvâ formosa juvenca.
(Virgile, *Géorg.* L. III. vers 219.)

(4) *Les petits ont pâti des sottises des grands.* Pensée d'Horace:
Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.

Ce ne sont point là les seules imitations que cette fable ait empruntées à la poésie latine; l'auteur en la composant, avoit sans doute sous les yeux, ces beaux vers de Virgile, dans sa description du combat des Taureaux:

Victus abit, longèque ignotis exulat oris:
Multa gemens ignominiam plagasque superbi
Victoris, tum quos amisit inultus amores.
(*Géorg.* L. III. vers 225, etc.)

FABLE V.

La Chauve-souris et les deux Belettes.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 109. Gabrias, 28. — LATINS. Anonyme, fab. 44. Faern, 77. Rimicius, L. IV. f. 17. Autre Anonyme, 56, et Romulus, 44, cités dans l'édit. du *Phèdre* de Barbou, pag. 132.

UNE Chauve-souris donna, tête baissée,
Dans un nid de Belette; et sitôt qu'elle y fut,
L'autre, envers les souris de long-temps courroucée(1),
Pour la dévorer accourut.
Quoi? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
Après que votre race a tâché de me nuire (2)!
N'êtes-vous pas souris? Parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes; ou bien je ne suis pas Belette (3).
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,

Ce n'est pas ma profession.
Moi Souris ! des méchans vous ont dit ces nouvelles :
Grace à l'auteur de l'univers,
Je suis Oiseau : voyez mes ailes ;
Vive la gent qui fend les airs.
Sa raison plut et sembla bonne.
Elle fait si bien, qu'on lui donne
Liberté de se retirer.
Deux jours après, notre étourdie
Aveuglément se va fourrer
Chez une autre Belette aux Oiseaux ennemie (4).
La voilà de rechef en danger de sa vie.
La dame du logis, avec son long museau,
S'en alloit la croquer en qualité d'Oiseau ;
Quand elle protesta qu'on lui faisoit outrage :
Moi ! pour telle passer (5) ! vous n'y regardez pas.
Qui fait l'Oiseau ? C'est le plumage (6).
Je suis Souris ; vivent les Rats !
Jupiter confonde les Chats !
Par cette adroite répartie,
Elle sauva deux fois sa vie.

Plusieurs se sont trouvés, qui, d'écharpes changeants (7),
Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue (8).
Le sage dit, selon les gens,
Vive le Roi ! vive la Ligue (9) !

(*Depuis La Fontaine.*) LATINS. Desbillons, L. III. fab. 35. — FRANÇAIS. Fables nouv. par M. de S. Marcel, en 1781. Anonyme cité dans le *Journal de Monsieur*, 1781, p. 162. Fables en chansons, L. II. fab. 35. César de Missy, *Fables d'un citoyen de la Républiq. Chrét. du* 18e. *siècle*, fab. 28. Anonyme, dans *le*

Fablier de la Jeunesse, de Bérenger, L. I. fab. 46. — Allem. Lichtwer, L. I. fab. 12.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Chauve-souris, animal d'une structure singulière, qu'on voit voltiger le soir. Elle a quelque ressemblance avec la Souris; ainsi qu'elle, elle est couverte de poils. Les Chauve-souris ont les yeux très-petits et la bouche fendue de l'une à l'autre oreille; leurs pattes de devant sont des espèces d'ailerons. On met cet animal au nombre des quadrupèdes vivipares : elles sont carnassières.

Belette, petit quadrupède d'une forme alongée, très-bas de pattes. La Belette est fort vive et fort agile. Elle habite dans les greniers et dans les étables; elle cherche avec avidité les œufs de Poule et de Pigeon, pour les sucer. Ce petit animal tue les jeunes Poulets et les petits Poussins, d'un coup de dent qu'il leur donne à la tête, et les emporte l'un après l'autre dans son trou. Il est assez agile et assez fin pour attraper des Chauve-souris et des Oiseaux, dont il suce le sang.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'autre envers les Souris de long-temps courroucée.* On diroit aujourd'hui : *dès long-temps courroucée contre.*

(2) *Après que votre race.* C'est une vieille querelle de toute la famille contre une pauvre Belette. Certes la vengeance paroît ici bien légitime.

(3) *Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas Belette.* Les gens du peuple disent : où j'y perds mon nom. Changez les acteurs; la langue est la même.

(4) *Chez une autre Belette aux Oiseaux ennemie.* Il faudroit : *des Oiseaux ennemie.*

(5) *Moi! pour telle passer*, n'est pas plus correct; le pronom *tel* étant mis à la place du substantif *Oiseau*, doit s'y rapporter pour le genre.

(6) *Qui fait l'Oiseau? C'est le plumage.* Pour quelques légères inexactitudes plutôt oubliées qu'elles ne sont apperçues, combien de ces vers devenus proverbes, que l'on retient, que l'on cite, tant ils respirent ce naturel exquis dont chacun des apologues de notre auteur offre un modèle inimitable!

(7) *Qui, d'écharpes changeans.* Le participe actif ne se déclinant point, il faudroit *changeant d'écharpes.* — Les gens de parti, pour se reconnoître entre eux, conviennent d'un signal, consistant ordinairement en une bande d'étoffe plus ou moins large, que l'on appelle *écharpe.* Depuis on a dit figurément *changer d'écharpe*, pour changer de parti.

(8) *Ont souvent fait la figue.* Rabelais (L. IV. p. 45): «L'ung d'eulx voyant le portrait papal, lui *fit la figue*, qui est en icelui pays signe de contemnement (*mépris*, du mot latin *contemnere*) et de dérision manifeste.» Le poète Maynard a dit de même:

La nature en leur beau visage,
Fait la figue aux secrets de l'art.

Voici l'explication que Furetière a donnée de cette expression proverbiale, plus commune autrefois qu'elle ne l'est à présent. «J'ai lu que le proverbe *il m'a fait la figue*, vient de l'empereur Frédéric premier, qui, après avoir pris Milan, ordonna, pour la racheter, qu'on tireroit une figue du cul d'une Mule avec les dents.» (*Furetiana*, T. I. de la collect. des *Anal.*, Paris, 1783, p. 108.)

(9). *Le sage dit, selon les gens,*
Vive le Roi! vive la Ligue! La morale de cette fable est celle de la peur; elle est d'un dangereux exemple. Ce n'est point le vrai sage qui tient un pareil langage; ce n'est que l'homme timide et sans caractère. C'est moins l'audace des factieux que l'inertie des bons citoyens, qui prépare et consomme les tragiques attentats déguisés sous les noms pompeux de réforme, de ligue ou de révolution. La morale du fabuliste latin est bien plus sainc:

Qui se duabus venditabit partibus
Utrisque ingratus vitam deget turpiter.

FABLE VI.

L'Oiseau blessé d'une flèche.

(*Avant La Fontaine*). GREGS. Esope, fab. 133. Aphtone, 32. Gabrias, 27. — LATINS. Camérar. pag. 141.

MORTELLEMENT atteint d'une flèche empennée (1),
Un Oiseau déploroit sa triste destinée ;
Et disoit, en souffrant un surcroit de douleur (2) :
Faut-il contribuer à son propre malheur !
Cruels humains ! vous tirez de nos ailes,
De quoi faire voler ces machines mortelles :
Mais ne vous moquez point, engeance sans pitié :
Souvent il vous arrive un sort comme le nôtre.
Des enfans de Japet (3) toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre (4).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *D'une flèche empennée.* Cette expression se retrouve encore dans Rabelais, (T. II. p.) 159. « Glaterons *empennés* de petites plumes d'Oisons ou de Chappons (*Pantagr.* L. II. c. 16). » Il vient du latin *penna*, plume. *Empenné*, armé de plumes. Le vieux poète Garnier avoit dit, dans sa tragédie *d'Hyppolite*, en 1573, en parlant de l'amour :

Il porte comme Oiseau le dos *empenné* d'ailes.

Baïf en a fait son substantif *pennage* :

Ne lui mettez au dos d'aisles au long *pennage*.

Ces mots n'auroient pas dû vieillir.

(2) *Un surcroit de douleur*, causé par le regret d'avoir fourni lui-même l'instrument de son supplice.

(3) *Des enfans de Japet. Audax Iapeti genus*, a dit Horace : enclins aux forfaits comme ce Prométhée, fils de Japet, coupable pour avoir dérobé le feu du ciel, dont il anima l'homme. Le seul mot du poète fait toute l'histoire de la race humaine.

(4) *Toujours une moitié Fournira des armes à l'autre.* L'image est juste, elle est fondée sur une expérience de tous les momens ; mais l'application n'en est peut-être pas assez exacte, parce que ces armes ne viennent point de notre substance, comme les plumes de l'Oiseau.

Cet apologue fut mis en jeu par Julien l'Apostat, lorsqu'il voulut rendre raison de l'edit par lequel il défendoit aux chrétiens la lecture des livres grecs, et l'exercice des belles-lettres (Camer. pag. 144).

FABLE VII.

La Lice et sa Compagne.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Sandaber, fab. 2. — Latins. Phèdre, L. I. fab. 19. Justin, Histor. L. XLIII. ch. 4. Camérar. pag. 173.

Une Lice étant sur son terme (1),
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien, qu'à la fin sa compagne consent (2)
De lui prêter sa hutte, où la Lice s'enferme.
Au bout de quelque temps sa compagne revient.
La Lice lui demande encore une quinzaine.
Ses petits ne marchoient, disoit-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit (3).
La Lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande (4),

Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfans étoient déjà forts.

Ce qu'on donne aux méchants, toujours on le regrette(5).
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête,
Il faut que l'on en vienne aux coups ;
Il faut plaider, il faut combattre.
Laissez-leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chans. L. I. fab. 8.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LICE, grosse Chienne. La Chienne porte cinq ou six petits à la fois, quelquefois davantage. Le temps de sa portée dure deux mois et deux ou trois jours. La mère lèche sans cesse ses petits, et avale leur urine et leurs excrémens, pour qu'il n'y ait aucune ordure dans son lit. Quand on lui enlève ses petits, elle va les chercher, les prend à sa gueule, et les rapporte dans sa cabane avec beaucoup d'attention. C'est-là où sa tendresse éclate; elle poursuit d'un air inquiet le ravisseur, elle réclame avec instance et même avec menaces.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Une Lice étant sur son terme.* La prose diroit : *touchant à son terme.* La poésie plus précise, avec moins d'exactitude peut-être, hasarde : étant *sur* son terme. La Lice fait plus qu'y toucher, elle l'a atteint, elle y est. Cette situation rend plus pressante la demande de l'animal. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'elle emprunte, tant il lui coûte de devoir! Le moyen de refuser?

(2) *Fait si bien, qu'à la fin sa compagne consent.* Le fardeau est si pressant! une étrangère seroit trop cruelle de lui refuser secours, à plus forte raison *sa compagne. Fait si bien qu'à la fin.*

Encore ne l'obtiendra-t-elle qu'à force de sollicitations, tant celle-ci tient à sa propriété !

(3) *Sa maison, sa chambre, son lit.* Pas un mot oiseux, pas un mot synonyme. *Sa maison.* On a bien le droit de redemander une maison que l'on a prêtée. Hors de chez soi, où peut-on se loger ? *Sa chambre.* Cette maison n'est pas si vaste qu'on puisse la partager. C'est *une chambre* en tout. *Son lit* La chose de toutes la plus nécessaire, celle qui se prête le moins. Et voilà si long-temps qu'on en a fait le sacrifice !

(4) *Je suis prête à sortir avec toute ma bande.* Elle a bien soin de le déclarer : ce n'est pas à elle seule que l'on aura affaire, mais à une bande entière, et bande de voleurs.

(5) *Ce qu'on donne aux méchans, toujours on le regrette.* J. Meschinot, dans son poëme *des Lunettes des Princes* :

L'on perd ce qu'aux ingrats on donne.

— Marseille, bâtie par une colonie de Phocéens, s'étoit rendue, dès sa naissance, redoutable aux peuples qui lui avoient permis de s'établir au milieu d'eux. Coman, successeur de Nannus, roi des Sigobriens, voulant engager ces peuples à s'armer contre la ville nouvelle, commence par la rendre odieuse, et la peint à leurs yeux comme la Lice de cet apologue, qui, dit-il, se voyant près de mettre bas, supplie un berger du voisinage de lui prêter, par grace, un lieu pour y déposer ses petits. A ce premier service il faut bientôt joindre celui de permettre qu'on restât tout le temps nécessaire à l'éducation de ses petits. A la fin, ces mêmes petits étant déjà forts, et la Lice se sentant bien escortée, s'adjugea elle-même la propriété du lieu.

FABLE VIII.

L'Aigle et l'Escarbot.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 2. Planude (*Vie d'Esope*, pag. 79, édit. de Nevelet, 47. ed. Rob. Steph. 1529). — Latins. Erasmus, ap. Camerar. pag. 464.

L'Aigle donnoit la chasse à maître Jean Lapin (1),
Qui droit à son terrier s'enfuyoit au plus vîte.
Le trou de l'Escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etoit sûr ; mais où mieux? Jean Lapin s'y blottit.
L'Aigle fondant sur lui, nonobstant cet asile (2),
L'Escarbot intercède et dit :
Princesse des Oiseaux (3), il vous est fort facile
D'enlever, malgré moi, ce pauvre malheureux;
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie ;
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la lui, de grace, ou l'ôtez à tous deux (4) :
C'est mon voisin, c'est mon compère.
L'Oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot (5),
Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire,
Enlève Jean Lapin. L'Escarbot indigné,
Vole au nid de l'Oiseau, fracasse, en son absence,
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance(6) :
Pas un seul ne fut épargné (7).
L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage,

Remplit le ciel de cris; et, pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain; sa plainte au vent se perd.
Il fallut, pour cet an, vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son nid en lieu plus haut.
L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut:
La mort de Jean Lapin de rechef est vengée.
Ce second deuil fut tel, que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois (8).
L'Oiseau qui porte Ganimède (9),
Du Monarque des Dieux enfin implore l'aide (10),
Dépose en son giron ses œufs, et croit qu'en paix
Ils seront dans ce lieu; que pour ses intérêts,
Jupiter se verra contraint de les défendre:
Hardi qui les iroit là prendre.
Aussi ne les y prit-on pas.
Leur ennemi changea de note (11);
Sur la robe du Dieu fit tomber une crote:
Le Dieu la secouant, jeta les œufs à bas.
Quand l'Aigle sut l'inadvertance,
Elle menaça Jupiter
D'abandonner sa cour, d'aller vivre au desert;
De quitter toute dépendance;
Avec mainte autre extravagance.
Le pauvre Jupiter se tut.
Devant son tribunal l'Escarbot comparut,
Fit sa plainte, et conta l'affaire.
On fit entendre à l'Aigle enfin qu'elle avoit tort.
Mais les deux ennemis ne voulant point d'accord,
Le Monarque des Dieux s'avisa, pour bien faire,

De transporter le temps où l'Aigle fait l'amour,
En une autre saison, quand la race Escarbotte
Est en quartier d'hiver, et comme la Marmotte
Se cache et ne voit point le jour.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

L'Aigle est le roi des Oiseaux; il est très-grand, va de jour, et possède à un degré éminent, les qualités qui lui sont communes avec les autres animaux, comme la vue perçante, la férocité, la voracité, la force du bec et des serres. Ses yeux sont étincelans, et à-peu-près de la même couleur que ceux du Lion. Son cri est effrayant; c'est de tous les Oiseaux, celui qui s'élève le plus haut. Il a l'aile très-forte. Il emporte aisément des Oies, des Grues, des Lièvres, même de petits Agneaux et des Chevreaux. S'il se jette sur des animaux plus forts, ce n'est que pour les déchirer, se rassasier de leur sang sur le lieu, et emporter ensuite des lambeaux de leur chair dans son aire : c'est ainsi qu'on appelle son nid. On assure que provoqué par le besoin, ce tyran de l'air est assez hardi pour attaquer les Daims, les Chèvres, les Cerfs, et même les Taureaux, et que les humains, sur-tout les enfans, ne sont pas toujours à l'abri de sa voracité.

Aigle se dit toujours au masculin, et n'est féminin que dans le blason, les devises et l'astronomie.

L'Escarbot est un insecte volant, dont les ailes sont renfermées dans des étuis. Il a le corps large, épais, de couleur noire et luisante, mêlée d'une teinte de bleu.

Lapin. *Voyez* Liv. VII. fab. 16.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable ressemble fort, dans son intrigue et sa morale, à celle de Pilpay, intitulée : *Les deux Moineaux et l'Epervier*

(T. I des *Contes indiens*, *pag.* 334). Mais quelle différence des modeles à l'imitateur!

(1) *Maître Jean Lapin.* Cette expression *Jean Lapin* se montre pour la première fois dans les fables de La Fontaine, et peut-être dans la langue française. On n'avoit point encore soupçonné ce secret d'annoblir l'apologue, de l'humaniser en quelque sorte, en transportant aux animaux les titres, et jusques aux noms par lesquels les hommes se désignent et se reconnoissent entre eux.

Je laisse à penser si ce gîte étoit sûr: mais où mieux? La Fontaine prévient l'objection qu'on pouvoit lui faire contre ce trou d'un insecte où le Lapin va se blottir. D'ailleurs un terrier plus profond eût mis le fugitif animal à l'abri des poursuites de l'Aigle; et la morale de la fable étoit perdue.

(2) *Nonobstant cet asile.* Le droit d'asile étoit sacré chez les anciens. Dans la fable de *Philemon et Baucis*, la Perdrix, dont les bons vieillards veulent régaler leurs hôtes célestes, vient chercher asile entre les pieds de Jupiter, qui réclame en sa faveur le droit d'asile.

(3) *Princesse des Oiseaux, il vous est fort facile.* C'est prendre les grands par l'endroit sensible. Hélas! on a toujours plus d'accès auprès de l'orgueil qu'auprès de l'humanité. *Il vous est fort facile d'enlever malgré moi.* Ce ton humble, cet aveu modeste de son impuissance conviennent parfaitement à la douleur et à l'amitié suppliante. *Enlever:* un *enlèvement* a toujours quelque chose d'odieux. *Ce pauvre malheureux. Res est sacra miser;* quelle gloire peut-il en revenir à l'Aigle! Quel profit retirer de la dépouille d'un si *pauvre* animal?

(4) *Donnez-la lui de grace, ou l'ôtez à tous deux.* Ce dévouement de l'amitié est du plus grand pathétique. Il attendrit, il étonne: on a peine à en concevoir le motif. Le poète l'explique: *c'est mon voisin, c'est mon compère.* On est impatient d'apprendre quel succès aura cette requête.

(5) *L'oiseau de Jupiter, sans répondre un seul mot,*
Choque de l'aile l'Escarbot,
L'étourdit, l'oblige à se taire, etc. Voilà toute sa réponse: elle est conforme aux mœurs des grands. Ces vers offrent un modèle parfait de narration.

(6) *Ses*

(6) *Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance.* C'est bien plus que de s'attaquer à elle-même ; c'est la frapper au cœur ; c'est la blesser dans ces doux liens, par lesquels la tendresse maternelle se multiplie dans l'avenir, et se survit dans sa postérité.

« Ce vers est d'une sensibilité si douce, qu'il fait plaindre l'Aigle, malgré le rôle odieux qu'elle joue dans cette fable. » *Champfort.* M. l'abbé Aubert a cherché à rendre le même sentiment dans ces vers :

Le précieux trésor qui tenoit renfermée
Sa tendresse avec sa couvée.

(*Liv.* VI. *fab.* 9.)

(7) *Pas un seul ne fut épargné.* Rien ne manque à la vengeance. Un seul du moins eût adouci ses regrets.

(8) *L'écho de ces bois*
N'en dormit de plus de six mois. Images dignes de la plus haute poésie. A la constance de sa douleur, on peut reconnoître l'effet terrible des vengeances de l'Escarbot. Un si foible animal humilier à ce point le roi des airs !

(9) *L'oiseau qui porte Ganimède.* Beau jeune homme aimé de Jupiter, qui, pour en jouir, se changea en Aigle, et l'enleva dans le ciel.

(10) *Du monarque des dieux enfin implore l'aide.* Quel contraste ! Cet oiseau si fier, impuissant contre un insecte ; obligé d'implorer ; qui ? pas moins que le monarque des dieux, et d'intéresser à sa cause la majesté du tout-puissant !

(11) *Leur ennemi changea de note.* Comme fait le musicien pour varier ses tons. — Esope près d'être mis à mort par les habitans de Delphes, se comparoit à l'innocent animal enlevé par l'Aigle, et bientôt vengé par les Dieux. On fut sourd à la prophétie, mais elle n'en eut pas moins son effet.

FABLE IX.

Le Lion et le Moucheron.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 149. — LATINS. Phèdre, fab. 4 de l'appendice de Gudius (pag. 97 de l'édition de Barbou).—FRANÇOIS. Marie. Ysopet (fable *du Loup et de la Guêpe*).

VA-T'-EN, chétif insecte, excrément de la terre (1).
C'est en ces mots que le Lion
Parloit un jour au Moucheron.
L'autre lui déclara la guerre (2).
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi (3)
Me fasse peur, ni me soucie (4)?
Un bœuf est plus puissant que toi (5);
Je le mène à ma fantaisie.
A peine il achevoit ces mots,
Que lui-même il sonna la charge (6),
Fut le trompette et le héros.
Dans l'abord il se met au large (7),
Puis, prend son temps, fond sur le cou
Du Lion qu'il rend presque fou.
Le quadrupède (8) écume, et son œil étincelle;
Il rugit: on se cache, on tremble à l'environ;
Et cette allarme universelle
Est l'ouvrage d'un moucheron.
Un avorton de Mouche (9) en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau,
Tantôt entre au fond du naseau.

La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais (10); et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents (11).
L'insecte, du combat se retire avec gloire:
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire (12);
Va par-tout l'annoncer, et rencontre en chemin
L'embuscade d'une Araignée (13):
Il y rencontre aussi sa fin.

Quelle chose par-là nous peut être enseignée?
J'en vois deux, dont l'une est, qu'entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits :
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
Qui périt pour la moindre affaire.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Benserade, f. 105. M. l'abbé Aubert, L. IV. fab. 6 (*le Moucheron et les trois Dogues*). — LATINS. Desbillons, L. III. fab. 17. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 70.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE LION. *Voyez* Liv. I. fab. 6.

MOUCHERON, est un insecte très-petit, long et molasse, qui est du genre des Mouches. Les Moucherons se retirent en grand nombre dans les citernes, lorsque l'hiver approche, et déposent leurs œufs sur les plantes aquatiques. C'est le soleil du mois de juin qui fait éclorre les œufs. Le Moucheron considéré avec le microscope, offre un spectacle admirable.

Universitäts BIBLIOTHECA Octaviensis

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Va-t'-en, chétif insecte, excrément de la terre.* Quelle merveilleuse variété le poète a su mettre dans ses exordes ! Celui du *Chêne et du Roseau* offre quelque rapport avec celui-ci : même orgueil dans le ton avec lequel s'expliquent les divers acteurs. Le Lion joue ici le rôle du Chêne dans cette fable ; mais là le poète a nommé ses interlocuteurs : *Le Chêne un jour dit au Roseau.* Ici on n'a point encore vu les personnages : à qui s'adresse ce langage insultant, ces expressions pleines du plus orgueilleux mépris? *Chétif insecte, excrément de la terre.* En peut-on imaginer de plus avilissantes ? On ne le connoît pas encore, ce méprisable ennemi : on le desire, on l'attend, on s'intéresse à lui plus que s'il étoit déjà connu.

On lit dans une très-belle ode, plus ancienne que nos fables :

> Va-t'-en à la malheure, excrément de la terre,
> Monstre, etc.

Sur quoi Ménage, par qui elle est citée, observe que cet hémistiche, *excrément de la terre*, « lui semble trop bas pour un tyran plus haï que méprisé ; ce mot ne signifiant que mouches, vermisseaux et autres créatures imparfaites qui se forment de la corruption de la terre, etc. » (Ménage, sur Malherbe, page 443. Paris, Basbin, 1699).

(2) *L'autre lui déclara la guerre.* Le contraste est frappant : une déclaration de guerre, voilà sa réponse. Pouvoit-on s'y attendre ? Quel puissant intérêt va naître de cette surprise !

(3) *Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi.* C'est là son manifeste. On diroit qu'il lui fait grâce encore de lui passer ce *titre de roi.* Le Romain de Corneille n'est pas plus fier, quand il prononce :

> Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.

(4) *Me fasse peur ni me soucie?* M'inspire ou crainte ou respect. Ni l'un ni l'autre. Il y a du raisonnement dans le Moucheron ; il n'y a que de la colère dans le Lion. Les caractères se prononcent : on se prévient involontairement en faveur du plus foible, contre son insolent agresseur. On n'est point fâché de voir humilier une force qui n'est que brutale.

(5) *Un Bœuf est plus puissant.* Il ne dit point, plus fort ni plus courageux ; ce qui seroit contre la vérité. *Puissant* se dit de la taille, et convient au Bœuf.

(6) *Que lui-même il sonna la charge.* Voilà les apprêts du combat. On voit les adversaires en presence : un nain contre un géant ! N'importe, le contraste en est plus piquant. Le poete profite avec adresse du bourdonnement de l'insecte, pour en faire l'accent de la trompette, et le prelude de l'attaque.

(7) *Il se met au large.* Comme ces expressions agrandissent le foible adversaire du Lion ! C'est un athlète qui a franchi la barrière pour entrer dans l'arène. *Puis prend son temps.* Tout est gradué. Le poète fut spectateur du combat avant d'en être l'historien. *Prend son temps.* Rien n'est donné au hasard, ni à la precipitation. Ces mouvemens si bien concertés, justifient d'avance la victoire de la prudence sur la force. *Fond.* Ce simple monosyllabe exprime la rapidité de l'attaque. *Rend presque fou.* La colère, disent les philosophes, est une courte demence : elle desarme, elle enchaîne le courage, elle le livre sans défense aux coups de l'ennemi.

(8) *Le quadrupède.* Le mot *animal* n'auroit point cette pompe. *Ecume, et son œil étincelle, il rugit.* Ce sont là les caractères de la fureur. La précision de ces vers n'en est encore que le moindre mérite. Quel feu ! quelle vérité dans ces images : *on se cache, on tremble à l'environ !* Ainsi dans la Phèdre de Racine :

> Tout fuit, et sans s'armer d'un courage inutile,
> Dans le temple voisin chacun cherche un asile.

Mais là, cette terreur est l'ouvrage d'un monstre furieux, vomi des abîmes de la mer. Elle est ici l'ouvrage, de qui ? d'un Moucheron. Bien que le lecteur ne l'ignore plus, sa surprise n'en est pas moins une jouissance.

(9) *Un avorton de Mouche* ajoute encore à la force du contraste. Ce n'est pas tout : *l'invisible ennemi*, un avorton s'apperçoit ; mais lui, il est si petit, si subtil, qu'il se dérobe à la plus perçante vue. *Et rit de voir qu'il n'est griffe ni dent.* Il a réussi à armer son ennemi contre lui-même. Les vers qui suivent sont de la plus grande force. Toute cette tirade est parfaite.

(10) *Bat l'air qui n'en peut mais.* Expression commune dans les anciens auteurs. *Est-ce que j'en puis mais.* (Molière, dans *l'Ecole des Femmes.* Acte V. sc. 4.) Des écrivains en prose, d'ailleurs très-estimables, l'ont employée. « On brise des chars de triomphe qui

n'en peuvent mais, » a dit l'abbé Batteux, (*Cours de Belles-Lettres*. T. III. page 144.)

(11) *Le voilà sur les dents*. Enfin il n'y a plus de doute sur l'issue du combat. Le plus fort des animaux a succombé sous l'aiguillon d'un insecte. Il est *sur les dents*. Rien ne manque à l'ignominie de la défaite.

Voyez dans Florian (Liv. II. fab. 14), une description de la colère du Lion.

(12) *Comme il sonna la charge, il sonne la victoire*. Quelle importance ce vers donne au redoutable ennemi ! Seul il suffit à tout ; la répétition du mot *sonne*, le fait voir en tête comme au terme du combat. M. l'abbé de Lille a imité ce vers d'une manière admirable.

Que j'observe de près ces clairons, ces tambours,
Signal de vos fureurs, signal de vos amours,
Qui guidoient vos héros dans les champs de la gloire,
Et sonnoient le danger, la charge et la victoire.
(*Géorgiques franç*. Chant III.)

(13) *Et rencontre en chemin*
L'embuscade d'une Araignée. La fable change d'action, et devient un second apologue soumis à sa morale particulière : ce qui est contre le précepte de l'unité. Du reste cette fable est si belle, l'intérêt est si animé, si soutenu, la morale resultant de cette duplicité d'action si philosophique, qu'il faut reprocher non à La Fontaine d'avoir manqué à l'art, mais à l'art d'être si sévère. Pour achever l'éloge de ce chef-d'œuvre, qu'on le compare à la fable de Dorat, intitulée : *l'Aigle et le Moucheron*. C'est la lutte du bel esprit contre le génie.

Allant, venant, sifflant, l'écervelé s'en donne ;
Agé d'une minute, il est déjà barbon :
Il brave le qu'en dira-t-on,
Et près de son altesse à tue-tête il fredonne.
Qui ne vit qu'un moment ne peut nuire à personne,
Et doit vivre du moins comme il lui semble bon :
Aussi fait-il. Il caracole
Sur le bec du roi des oiseaux,
Le pique à l'œil, et gaîment le désole,
Puis orgueilleusement se perche sur son dos.

L'Aigle, au lieu de battre de l'aile
Et de prendre son vol vers la voûte éternelle,
Se courrouce mal-à-propos :
Il attaque l'insecte, il daigne le poursuivre,
Ouvre sa large serre, et perdant la raison,
A toute sa rage il se livre, etc.

FABLE X.

L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 258. Gabrias, fab. 33. — LATINS, Faerne, fab. 6.

UN Anier, son sceptre à la main (1),
Menoit en Empereur romain,
Deux coursiers à longues oreilles.
L'un, d'éponges chargé, marchoit comme un courier :
Et l'autre se faisant prier,
Portoit, comme on dit, les bouteilles (2).
Sa charge étoit de sel. Nos gaillards pélerins (3)
Par monts, par vaux (4) et par chemins,
Au gué d'une rivière à la fin arrivèrent,
Et fort empêchés se trouvèrent.
L'Anier, qui tous les jours traversoit ce gué-là,
Sur l'Ane à l'éponge monta,
Chassant devant lui l'autre bête,
Qui, voulant en faire à sa tête,
Dans un trou se précipita,
Revint sur l'eau, puis échappa :
Car au bout de quelques nagées
Tout son sel se fondit si bien,

Que le Baudet ne sentit rien
Sur ses épaules soulagées.
Camarade épongier (5) prit exemple sur lui,
Comme un mouton qui va dessus la foi d'autrui (6).
Voilà mon Ane à l'eau ; jusqu'au col il se plonge,
Lui, le conducteur et l'éponge.
Tous trois burent d'autant : l'Anier et le Grison
Firent à l'éponge raison.
Celle-ci devint si pesante,
Et de tant d'eau s'emplit d'abord,
Que l'Ane succombant ne put gagner le bord.
L'Anier l'embrassoit, dans l'attente
D'une prompte et certaine mort.
Quelqu'un vint au secours : qui ce fut, il n'importe ;
C'est assez qu'on ait vu par-là qu'il ne faut point
Agir chacun de même sorte.
J'en voulois venir à ce point.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 179. Fables en chansons, L. II. fab. 35. Ant. Vitallis, L. IV. f. 21.—LATINS. Desbillons, L. V. fab. 31.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un Anier, son sceptre à la main*, etc. On a dit que la perfection de la poésie étoit d'être une peinture animée. *Ut pictura poesis* : mais la poésie n'a-t-elle pas encore un autre secret que celui de représenter la nature? Oui ; celui de l'ennoblir. Un Ane ne sera toujours qu'un Ane sous les pinceaux de Raphael ou sous les crayons d'Oudry. Tout le génie de Greuze ou de Paul Poter ne sauroit nous faire voir dans son conducteur qu'un villageois bien rustre, bien épais, armé d'un bâton. Ici un Anier est une espèce d'*empereur romain* qui, le *sceptre en main*, conduit *deux courtiers à longues oreilles*.

(2) *Portoit, comme un dû, les bouteilles.* Marchoit gravement, avec précaution, comme quelqu'un qui porte des choses fragiles.

(3) *Nos gaillards pélerins.* Cette épithète se trouve fréquemment dans La Fontaine, qui l'a empruntée de Rabelais. Elle veut dire vif, fringant, et tire son étymologie de l'anglo-saxon, *gala*, salex, petulens, en latin, d'où galois, gale, galer dans les vieux auteurs, et enfin gaillard.

(4) *Par vaux*, pluriel de val, vallée, n'est usité que dans ce nombre : *aller par vaux.*

(5) *Camarade Epongier.* Le même qu'il vient d'appeler *l'Ane à l'Eponge.* Ce mot est de la création du poète.

(6) *Comme un Mouton qui va dessus la foi d'autrui.* Comparaison tirée de Rabelais. (Liv. IV. chap. 8.) Cette fable a quelques vers heureux; on y sent, comme par-tout, le génie de La Fontaine; mais elle est du petit nombre de celles dont il a moins soigné le style.

FABLE XI.

Le Lion et le Rat.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 221.—Latins. Anonyme, fab. 18. Abstemius, fab. 50. Gudius (*Append. ad fab. Phedri*), fab. 4, p. 97, édit. Barbou, 1754. — Français. Clément Marot, fable *du Lion et du Rat*, dans *l'épître à son ami* Lyon.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde.
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
Tant la chose en preuves abonde.
Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat (1) sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il étoit (2), et lui donna la vie.

Ce bienfait ne fut pas perdu.
Quelqu'un auroit-il jamais cru
Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts,
Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissemens ne le purent défaire.
Sire Rat (3) accourut, et fit tant par ses dents,
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage (4).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 88. Boursault, *Esope à la Cour*, acte IV. sc. 2. Fables en chansons, L. II. fab. 27. — L. III. f. 34. Le P. Barbe, *le Renard et le Lion* (*). — LATINS. Desbillons, L. II. fab. 24. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 28.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LION. De divers faits que l'on a recueillis sur cet animal, on peut conclure que sa colère est noble, son courage magnanime, son naturel sensible. On pourroit dire aussi que le Lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que dès qu'il est repu, il est en pleine paix; tandis que le Tigre, le Loup, le Renard, donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et dans leurs massacres nombreux, semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Entre les pattes du Lion*
Un Rat. Substituez avec Florian (L. V. f. 8), un Ecureuil au

(*) Dans cette fable, l'adresse du Renard aide à l'humanité du Lion; ce qui atténue le mérite du *Roi des animaux*.

Rat de cette fable; et l'apologue deviendra un fait historique, un prodige réel de sensibilité dont tout Paris a été témoin en 1777. Ce fait est raconté dans la feuille des *Avis divers* de cette année, pag. 42 et 43.

(2) *Montra ce qu'il étoit.* Roi, pour être protecteur.

(3) *Sire Rat accourut. Sire*, dans le langage familier, s'applique à toute sorte de personnes; il est le titre de la royauté, et peut avoir ici ce sens : aussi bien roi dans le moment où il délivre le Lion, que le Lion lui-même, puisqu'il est captif.

(4) *Patience et longueur de temps*, etc. Quel est le but moral de cette fable? Qu'il faut obliger tout le monde. Toute autre proposition lui devient étrangère. C'est là le jugement qu'il faut porter de cette seconde affabulation : elle n'est qu'un hors-d'œuvre.

FABLE XII.

La Colombe et la Fourmi.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 41.

L'AUTRE exemple est tiré d'animaux plus petits.
Le long d'un clair ruisseau buvoit une Colombe :
Quand sur l'eau se penchant une Fourmis (1) y tombe.
Et dans cet océan (2) l'on eût vu la Fourmis
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La Colombe aussitôt usa de charité (3) :
Un brin d'herbe (4) dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire, où la Fourmis arrive.
Elle se sauve; et là-dessus
Passe un certain croquant (5) qui marchoit les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avoit une arbalète.
Dès qu'il voit l'Oiseau de Vénus,
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,

La Fourmis le pique au talon.
Le vilain (6) retourne la tête.
La Colombe l'entend, part, et tire de long.
Le souper du croquant avec elle s'envole (7):
Point de Pigeon pour une obole.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Fourmis. Les Fourmis forment une espèce de république composée comme celle des Abeilles, de mâles, de femelles, et de Fourmis dépourvues de sexe ou Mulets. Ces dernières sont les travailleuses. Les mâles et les femelles acquièrent des ailes; mais les Fourmis ouvrières n'en acquièrent jamais. Tout le travail de ces insectes paroît avoir pour but la propagation de l'espèce, et la conservation de leurs petits. C'est donc pour eux principalement qu'elles se consument en travaux, et qu'elles construisent un nid, auquel on a donné le nom de *fourmillière*. Durant l'hiver, les ouvrières qui survivent, restent dans les souterrains; elles y sont engourdies, sans aucun mouvement, comme une infinité d'autres insectes, et entassées les unes sur les autres. Les Fourmis sont carnassières: que l'on jette dans une fourmillière une Grenouille, un Lézard ou quelque Oiseau, on les trouvera au bout de quelques jours disséqués dans la dernière perfection. Elles sont si grosses en Afrique et dans certaines contrées des Indes, qu'elles y deviennent redoutables par les ravages qu'elles commettent. Elles s'y bâtissent des logemens dont les voyageurs font des descriptions surprenantes, et qui ont jusqu'à huit pieds de profondeur.

Colombe. C'est, selon quelques naturalistes, la femelle du Pigeon, et selon d'autres, une espèce particulière. On la nomme l'Oiseau de Cythère, parce que le char de Vénus étoit tiré par des Colombes, ou parce

que cet Oiseau est fort porté à l'amour. Il est regardé comme le symbole de la douceur.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Une Fourmis y tombe.* Le mot Fourmi ne prend l'*s* qu'au pluriel. Les lexicographes n'ont point remarqué cette innovation de La Fontaine.

(2) *Et dans cet océan.* Toute grandeur est relative. Le simple ruisseau est toujours bien vaste quand on s'y noie : il est alors *l'océan* tout entier, comme la planche qui sauve du naufrage est un *promontoire.* Ces images ennoblissent les acteurs, et rehaussent le lieu de la scène.

(3) *Usa de charité.*

La Colombe est tendre, et partant généreuse,

a dit M. l'abbé Aubert, Liv. IV. f. 1.

(4) *Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,*
Ce fut un promontoire. Florian pensoit sans doute à ces jolis vers, lorsque dans sa fable *du Lapin et de la Sarcelle*, il écrivoit :

La Sarcelle le quitte,
Et revient traînant un vieux nid
Laissé par des Canards. Elle l'emplit bien vîte
De feuilles de roseaux ; les presse, les unit
Des pieds, du bec, en fait un batelet capable
De supporter un lourd fardeau.
Puis elle attache à ce vaisseau
Un brin de jonc qui sert de cable.

(5) *Passe un certain croquant.* Terme de mépris, un misérable, un homme de néant. Dans le *Rolland travesti* (*Paris*, 1650), on lit :

Les grands coups orbes et piquans
Que se tirent ces deux *croquans.* (Ch. I.)

Ce mot a passé dans le style familier ; il vient du nom de *croquant*, donné à quelques malheureux paysans de la Guyenne, révoltés sous Louis XIII.

(6) *Le vilain retourne la tête.* Mot ancien qui signifie un paysan. De *villa*, maison de campagne, a été formé *villanus*, *villain.* D'autres transportent bien plus loin l'étymologie de ce mot, et le

dérivent du bas-breton, ou ancien celte, *vilen*, qui signifie paysan. On trouve ces deux mots réunis dans un vers d'un de nos vieux romans :

Emmy la voie encontre un paysan vilain.

Fragment de Pepin et Berthe (dans Paquier, Rech. Liv. VI. chap. 3.)

(7) *Le souper du croquant avec elle s'envole.* Image riante et naïve. Voltaire l'a imitée dans son *Epître à Horace.*

FABLE XIII.

L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 169. Gabrias, f. 22.

Un Astrologue un jour se laissa cheoir (1)
Au fond d'un puits. On lui dit : Pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens (2) sur la terre nous sommes,
Il en est peu qui fort souvent
Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du Destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté (3),
Qu'est-ce que le hasard parmi l'antiquité,
Et parmi nous la providence?
Or, du hasard il n'est point de science :
S'il en étoit, on auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
Toutes choses très-incertaines
Quant aux volontés souveraines (4).

De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein.
Qui les sait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Auroit-il imprimé sur le front des étoiles,
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles (5)?
A quelle utilité (6)? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la sphère et du globe ont écrit?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisirs incapables ?
Et, causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt, c'est crime de le croire.
Le firmament se meut, les astres font leur cours,
Le soleil nous luit tous les jours :
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers (7),
Ce train toujours égal dont marche l'univers?
Charlatans, faiseurs d'horoscope,
Quittez les cours des Princes de l'Europe :
Emmenez avec vous les souffleurs (8) tout d'un temps.
Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.
Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
Outre la vanité de son art mensonger,
C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
Cependant qu'ils sont en danger,
Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

(*Depuis La Fontaine*). Français. S. Glas, *Contes en vers*, édition de 1678. Conte intitulé *l'Enchantement*, pag. 181. — Espagnols. D. Jean de Yriarte, *Obras sueltas. Matr.* T. I. in-4°. p. 44. — Ital. Grillo, fav. 7.

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'astrologie diffère beaucoup de l'astronomie. L'astronome est celui qui, d'après des principes sûrs, observe le mouvement des astres : cette science est vraie. L'astrologue se mele de prédire les événemens par le moyen des astres : cette science n'est que conjecturale ; elle a contre elle la raison et l'expérience.

(1) *Un Astrologue un jour se laissa cheoir.* L'histoire peut revendiquer le sujet de cet apologue. On lit une anecdote semblable dans la vie du philosophe Thalès. (V. Diog. Laert. Fénelon, *Vies des Anc. Philos.* p. 16. éd. in-12. Paris 1740.)

(2) *Parmi ce que.* Ce mot est répété jusqu'à trois fois, à très-peu de distance l'un de l'autre. *Parmi l'antiquité*, est un solécisme. *Parmi* demande toujours un pluriel. Ce sont là de ces légères inadvertances qui échappent dans la chaleur de la composition, mais qui n'ôtent rien aux droits du génie.

Ubi plura nitent in carmine, cur ego paucis
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura ?

(3) *Mais ce livre qu'Homère et les siens ont chanté.* Le livre du Destin, où sont consignés ces immuables décrets qui enchaînent jusqu'à la toute-puissance de Jupiter. Père des Dieux et de la poésie, qui en est une sublime émanation, Homère passe pour avoir créé cette doctrine, introduite depuis sur tous les théâtres (*), admise par les philosophes eux-mêmes (**), transportée dans la religion de la plupart des peuples de l'Orient (***).

(*) Eurip. dans son *Prometh.* v. 513. Æschile dans Platon, *Republ.* L. II. Casaubon, notes sur Aristoph. [Equites, vers 443.]

(**) Plato, *Republ.* L. X. « Le destin est la parole de la vierge Lachesis, fille de la nécessité. »

(***) Sous le nom de *Nassib.*

L'illustre

L'illustre Pope a dit dans le même sens que notre poète :

Heav'n from all creatures hides the book of fate.

(*Essay on Man.* Epist. I.)

Le livre du destin pour Dieu seul est ouvert.

(*Traduction de Duresnel.*)

(4) *Quant aux volontés souveraines*, etc. Que de beautés répandues dans ce morceau ! La philosophie ne parla jamais un langage plus grave ni plus noble sous la plume de Ciceron, d'Aulu-Gelle, de Plutarque, de ce Platon même, qui fut si justement appelé *l'Homère des philosophes*. La Fontaine a su revêtir des plus sublimes images les raisonnemens que ces grands hommes opposent à cette inquiète et coupable curiosité, qui veut attenter sur les secrets du ciel. Ces sortes de questions n'étoient point étrangères au temps où écrivoit La Fontaine.

(5) *Auroit-il imprimé sur le front des étoiles*
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ? On peut mettre ces deux vers au nombre des plus beaux qu'il y ait dans la langue française. La pensée en est juste ; l'expression grande, riche, admirable. Quelle supériorité ces brillantes métaphores donnent à la poésie sur la prose ! Comparez à ces magnifiques peintures le chapitre d'ailleurs si beau de Charron, sur le même sujet. (*Sagesse*, Ch. VI. n°. 6.)

(6) *A quelle utilité ?* L'usage, ce maître impérieux du langage, est contraire à cette manière de parler. On diroit *à quelle fin*, ou *pour quelle utilité*. *Les convertir en maux devant qu'ils soient venus*. *Devant* ne se met plus au-devant de *que* ; il faudroit *avant qu'ils ne soient venus*. Mais ce ne sont pas là des fautes. Peut-il y en avoir dans une poésie si majestueuse et si éloquente ? Le chevalier d'Aceilly a dit de même avec autant de finesse que de naïveté :

Par la grace du ciel ils ne sont pas venus
Ces maux dont vous craignez les rigueurs inhumaines.
Mais qu'ils vous ont donné de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus !

(7) *Au sort toujours divers*. Cette expression a vieilli dans ce sens : c'est une perte pour la langue. Un auteur moderne (M. Lebrun), avoit appelé Voltaire auteur unique et *divers*. M. Clément, dans

son Journal français, prétendit que ce mot étoit neuf: il s'est trompé. La Fontaine, après bien d'autres écrivains, l'avoit encore employé dans une autre de ses fables :

Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours *divers*, toujours nouveau.
(*Fable des deux Pigeons.*)

(8) *Emmenez avec vous les souffleurs.* C'est-à-dire, les alchimistes, dont la science est à la chimie, ce que l'astrologie judiciaire est à l'astronomie. Cette expression étoit familière à Guy Patin. Galien, dit-il, vaut mieux que dix mille charlatans, *souffleurs*, chimistes et autres pestes, etc. (Lettre 171. Tome II. p. 16. Edit. de la Haye, 1707.) On la retrouve dans M. Aubert :

Le fou lorgneur laisse-là ses tuyaux,
Et le *souffleur*, sa médecine. (Liv. VII. fab. 5.)

FABLE XIV.

Le Lièvre et les Grenouilles.

(*Avant La Fontaine*), GRECS. Esope, fab. 57. Aphtone, f. 23. Gabrias, supplém. 10. — LATINS. Anonyme, fab. 28. Gudius, *in appendice ad Phedr.* fab. 2, pag. 96, édit. de Barbou, 1754. — FRANÇAIS. Marie. (Ysopet, *l'Assemblée des Lièvres.*)

UN Lièvre en son gîte songeoit,
[Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe (1)?]
Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeoit:
Cet animal est triste, et la crainte le ronge.
Les gens de naturel peureux,
Sont, disoit-il, bien malheureux.
Ils ne sauroient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur (2); toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.

Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Eh! la peur se corrige-t-elle?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit notre Lièvre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux (3), inquiet:
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fièvre (4).
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit: ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tannière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes (5).
Oh! dit-il, j'en fais faire autant
Qu'on m'en fait faire (6)! Ma présence
Effraie aussi les gens (7)! Je mets l'alarme au camp (8)!
Et d'où me vient cette vaillance (9)?
Comment, des animaux qui tremblent devant moi (10)!
Je suis donc un foudre de guerre (11)?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Benserade, fab. 140. Fables en chansons, L. I. f. 46. — LATINS. Desbillons, Lib. II. fab. 3. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 22.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE LIÈVRE est un petit animal sauvage, plus gros qu'un Lapin. Il a le poil rougeâtre. Dans les hautes montagnes,

en Suisse et dans les pays du Nord, les Lièvres deviennent blancs pendant l'hiver, et reprennent, pendant l'été, leur couleur ordinaire. Le froid occasionne cette blancheur, à la faveur de laquelle ils échappent aux Oiseaux de proie, qui ne les voient pas sur la neige. Paisibles pendant le jour, la nuit est pour eux le temps des promenades, des danses et des amours. C'est un plaisir de les voir au clair de la lune jouer ensemble, courir les uns après les autres; mais inquiets, défians et peureux par nature, le moindre mouvement, le bruit d'une feuille les alarme, et suffit pour les mettre en fuite.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?* Vers devenu proverbe. « Je crois qu'il est impossible de mêler plus rapidement le récit et la réflexion : et c'est ainsi qu'écrit toujours La Fontaine ». (M. de la Harpe, *Eloge de La Fontaine.*) Témoins les autres exemples qu'en fournit cette même fable.

(2) *Jamais un plaisir pur.* Comparez à ce monologue celui du Bûcheron, dans la fable 16e. du Ier. Livre. Ce sont les mêmes idées; mais les sentimens et l'expression en sont aussi différens que les personnages. La misère et la peur rendent bien également malheureux; mais par des causes et des résultats divers. La Fontaine, selon le précepte d'Horace, sait parfaitement assortir le langage au caractère :

Reddere personis scit convenientia quœque.

Il y a ici un mélange de sérieux et de comique qui donne à la situation du Lièvre un intérêt vraiment dramatique.

(3) *Il étoit douteux.* Cet adjectif ne s'applique qu'aux choses, et non aux personnes. Cela est douteux; on ne dira point je suis douteux.

(4) *Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnoit la fièvre.* Gradation pleine de vérité et de naturel. La Fontaine en a bien senti le mérite; car il l'a répétée dans son excellente fable des *Deux Amis*:

Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

(Liv. VIII. fab. 11.)

(5) *Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes;*
Grenouilles de rentrer dans leurs grottes profondes. Ces vers ont été cités cent fois, et le seront toutes les fois que l'on cherchera des exemples d'un style léger, naïf, élégant.

(6) *Oh! dit-il, j'en fais faire autant*
Qu'on m'en fait faire. Cette répétition seroit vicieuse dans un style noble et soutenu : elle ne l'est point dans le langage familier. *Ma présence* est emphatique : il lui suffit de se montrer; c'est Achille dont l'aspect met en fuite l'armée troyenne.

(7) *Effraie aussi les gens!* Les gens : c'est bien plus que de faire peur à des animaux.

(8) *Je mets l'alarme au camp*, donne l'idée d'un ennemi terrible, entreprenant. Analysez chacune de ces expressions, vous y découvrez un trait de génie.

(9) *Et d'où me vient cette vaillance?* Il s'en étonne lui-même, comme on s'étonne d'un prodige. *Vaillance*, terme chevaleresque : il est bien plus noble que *valeur*.

(10) *Comment! des animaux qui tremblent devant moi!* C'est l'orgueil d'un vainqueur contemplant ses trophées.

(11) *Je suis donc un foudre de guerre?* Ce Lièvre qui tout-à-l'heure avoit peur d'une *ombre*, et qui se croit tout-à-coup devenu terrible comme la *foudre* dans les mains d'un guerrier, dans celles d'un Dieu irrité, forme un contraste aussi piquant qu'inattendu. Malherbe :

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de *foudres de la guerre.*

(*Paraphr.* du Ps. 145.)

FABLE XV.

Le Coq et le Renard.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 36. — Latins. Le Pogge, *Facetiæ*, p. 441. — Français, Marie (Ysopet, fable *du Renard et du Pigeon* manusc. du 13e. siècle). — Ital. Luig. Grillo, fav. 65.

Sur la branche d'un arbre étoit en sentinelle
Un vieux Coq adroit et matois.
Frère, dit un Renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle;
Paix générale cette fois.
Je viens te l'annoncer; descends que je t'embrasse:
Ne me retarde point, de grace;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer:
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires:
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux dès ce soir (1);
Et cependant viens recevoir
Le baiser d'amour fraternelle.
Ami, reprit le Coq, je ne pouvois jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle,
Que celle
De cette paix:
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers

Qui, je m'assure (2), sont couriers,
Que pour ce sujet on envoie.
Ils vont vîte, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entrebaiser tous.
Adieu, dit le Renard, ma traite est longue à faire :
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire
Une autre fois. Le galant aussitôt
Tire ses gregues, gagne au haut (3),
Mal content de son stratagême ;
Et notre vieux Coq (4), en soi-même,
Se mit à rire de sa peur ;
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

(*Depuis La Fontaine*). Anglois. Dryden, Conte dans le *Spectat. Anglois*, T. VI. pag. 302 (traduct. franç.). — Latins. Car. Le Beau, *Carmina*, pag. 13. — Français. Benserade, f. 77. Fables en chansons, L. I. fab. 16. Florian, L. IV. fab. 2.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Coq. *V.* L. I. fab. 20. Le Renard. *Ibid.* f. 2.

Levrier, une des espèces de Chiens nommés ainsi, de l'usage où l'on est de s'en servir particulièrement à la chasse du Lièvre.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Le Pogge ajoute à la réponse du Coq ce nouveau dialogue. « *Le Coq :* Eh ! la paix n'est-elle pas faite entre les animaux ? — *Le Renard :* Peut-être que les deux Chiens n'en savent pas encore la nouvelle ». Jacques l'Enfant, qui a publié le *Poggiana*, voudroit que La Fontaine n'eût pas omis cette répartie du Renard fugitif, comme ayant, dit-il, beaucoup de sel. Cela est vrai ; mais elle étend la morale de la fable bien au-delà du but du poète, et par-là devient inutile. Ce n'est pas un combat d'esprit qu'il a voulu rendre, mais une leçon qu'il donne aux trompeurs.

(1) *Faites-en les feux.* Feux de joie, illuminations.

(2) *Je m'assure.* Il pouvoit mettre : *j'en suis sûr.*

(3) *Tire ses grègues*, ou ses chausses, faire retraite. Expression tirée du langage burlesque et familier. Régnier avoit dit :

Ses grègues aux genoux, au coude son pourpoint.
(*Satyre II.* vers 45.)

On croit que ce mot vient des chausses *à la grecque.*

(4) *Et notre vieux Coq.* Comme il dira plus bas :

C'étoit un *vieux* routier; il savoit plus d'un tour.

FABLE XVI.

Le Corbeau voulant imiter l'Aigle.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 207. Gabrias, f. 25. Aphtone, 19.

L'Oiseau de Jupiter (1) enlevant un mouton,
Un Corbeau témoin de l'affaire,
Et plus foible de reins, mais non pas moins glouton,
En voulut sur l'heure autant faire.
Il tourne à l'entour du troupeau (2),
Marque entre cent Moutons, le plus gros, le plus beau,
Un vrai Mouton de sacrifice :
On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux (3).
Gaillard Corbeau disoit, en le couvant des yeux :
Je ne sais qui fut ta nourrice,
Mais ton corps me paroît en merveilleux état ;
Tu me serviras de pâture.
Sur l'animal bêlant, à ces mots, il s'abat (4).
La moutonnière créature

Pesoit plus qu'un fromage (5); outre que sa toison
Etoit d'une épaisseur extrême,
Et mêlée, à-peu-près, de la même façon
Que la barbe de Polyphême (6).
Elle empêtra si bien les serres du Corbeau,
Que le pauvre animal ne put faire retraite.
Le Berger vient, le prend, l'encage bien et beau (7),
Le donne à ses enfans pour servir d'amusette.

Il faut se mesurer (8); la conséquence est nette.
Mal prend aux volereaux (9) de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre.
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands Seigneurs;
Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure (10).

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Desbillons, Liv. I. fab. 3. —FRANÇ. Fables en chansons, L. II. fab. 8.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Dans l'île de Feroé, le Corbeau est de tous les oiseaux de proie le plus redoutable aux Brebis. On lui fait la chasse; et il est d'usage qu'à certain jour de l'année, chaque habitant apporte à la cour de justice un bec de Corbeau. Ces oiseaux se jettent impitoyablement sur les petits Agneaux, et leur crèvent les yeux pour les empêcher de se sauver. Souvent ils les ont mangés avant que les paysans soient arrivés au secours.

La Fontaine, qui doit à l'apologue grec le sujet de sa fable, a substitué le Corbeau au Geai, oiseau qui n'est point carnivore, ou du moins ne s'attache point à de forts animaux, et n'est point de taille à paroître lutter contre un Aigle.

(1) *L'oiseau de Jupiter.* L'Aigle élevé à cet honneur pour avoir transporté dans le ciel Ganimède, beau jeune homme aimé de Jupiter. C'est lui qui porte la foudre du maître des Dieux: et voilà celui dont un Corbeau veut être le rival!

(2) *Il tourne à l'entour du troupeau*, etc. Peinture exquise

dont la nature et la société offrent souvent les modèles. Avant de commencer leur attaque, l'oiseau de proie et le voleur privé emploient cette manœuvre dont la représentation se termine ici très-agréablement, d'abord par cette expression : *gaillard Corbeau ;* il se croit maître de sa proie, ce qui le rend plus gai ; ensuite par celle-ci : *en le couvant des yeux.* Avant de tenir son mouton dans ses serres, il le fixe, il le pénètre et le savoure en le couvrant de ses avides regards ; enfin par ce monologue où la gaîté le dispute au naturel : *Je ne sais qui fut ta nourrice*, etc.

(3) *On l'avoit réservé pour la bouche des Dieux.* Dans le système mythologique des anciens, les Dieux se nourissoient non-seulement de nectar et d'ambroisie, mais de la vapeur, mais de la graisse et du sang des victimes offertes sur leurs autels. Champfort voit dans cette expression un trait de satyre. Je doute que le bon La Fontaine y entendît malice.

(4) *Sur l'animal bélant.* La lente harmonie de ce vers rend bien la démarche lourde du foible ennemi.

(5) *Pesoit plus qu'un fromage.* Allusion fine à ce fromage que tenoit en son bec le Corbeau si bien attrapé par le Renard du premier livre : c'étoit peut-être le même. Ainsi des souvenirs amers viennent insulter au malheur et aggraver le châtiment. Il y a toujours dans le passé quelque histoire à mettre sur le dos du patient. La malignité sonrit à ces réminiscences. On ne voit point sans plaisir cette tradition de faits qui, en liant les anecdotes passées à l'anecdote présente, répand un certain ensemble sur le recueil des apologues. C'est un nouveau chapitre ajouté à la vie d'un personnage déjà connu. M. Lessing, célèbre fabuliste allemand, a bien saisi cette idée, en achevant l'histoire du Corbeau, à qui il fait prendre sa revanche.

(6) *La barbe de Polyphéme.* Géant monstrueux, cyclope à barbe longue, épaisse, hérissée, chanté par Homère, et sur-tout par Théocrite, dans sa onzième idylle.

(7) *Bien et beau.* Expression familière, encore très-commune dans les modernes, sur-tout dans M. l'abbé Aubert.

(8) *Il faut se mesurer.* Ne pas aller au-delà de sa *mesure*, de sa portée.

(9) *Mal prend aux volereaux.* Comme on dit *friponneaux*, diminutif de *fripons*.

(10) *Où la Guêpe a passé, le Moucheron demeure.* La Fontaine, plein de la lecture des Orientaux, en a dû nécessairement prendre le style. Les livres de Salomon, les recueils des fables arabes et indiennes sont pleins de ces traits vifs et rapides auxquels il ne manque qu'une action pour en faire des apologues. Plusieurs des vers de cette fable sont devenus proverbes. Gâcon, ou *le Poète sans fard*, a dérobé celui-ci à La Fontaine.

Le Moucheron est pris où la Guêpe a passé.
(*Satyre XXII.* p. 88.)

FABLE XVII.

Le Paon se plaignant à Junon.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Phèdre, Liv. III. fab. 18. Camerar. pag. 195.

LE Paon se plaignoit à Junon (1) :
Déesse, disoit-il (2), ce n'est pas sans raison
Que je me plains, que je murmure ;
Le chant dont vous m'avez fait don
Déplaît à toute la nature :
Au lieu qu'un Rossignol, chétive créature,
Forme des sons aussi doux qu'éclatans,
Est lui seul l'honneur du printemps.
Junon répondit en colère :
Oiseau jaloux, et qui devrois te taire,
Est-ce à toi d'envier la voix du Rossignol,
Toi (3) que l'on voit porter à l'entour de ton col
Un arc-en-ciel nué de cent sortes de soies ;
Qui te panades, qui déploies
Une si riche queue, et qui semble à nos yeux

La boutique d'un Lapidaire ?
Est-il quelque Oiseau sous les cieux
Plus que toi capable de plaire ?
Tout animal n'a pas toutes propriétés.
Nous vous avons donné diverses qualités (4):
Les uns ont la grandeur et la force en partage ;
Le Faucon est léger, l'Aigle plein de courage,
Le Corbeau sert pour le présage,
La Corneille avertit des malheurs à venir.
Tous sont contens de leur ramage.
Cesse donc de te plaindre ; ou bien, pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Selis, *La Syrène et le Passant* (*). M. Mérard S. Just, L. IV. fab. 3. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 8.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE PAON est à la vue ce que le Rossignol est à l'oreille. Il l'emporte sur le Coq, sur les Canards, les Chardonnerets, les Perroquets, les Faisans, etc. Au milieu de tous ces Oiseaux, dont la parure est magnifique, on distingue le Paon : les yeux se réunissent sur lui ; l'air de sa tête, la légèreté de sa taille, les couleurs de son corps, les yeux et les nuances de sa queue, l'or et l'azur dont il brille de toutes parts, cette roue qu'il promène avec pompe, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amène ; tout est singulier et ravissant. Cet

(*) Imitation ou allégorie dialoguée. Un passant demande à la Syrène quel est l'objet qu'elle contemple. Moi-même, répond-elle. *Le Passant :* Ta queue affreuse à voir ? *La Sirène :* Crois-tu donc que je la regarde ?

Oiseau est tout seul un spectacle; et sa beauté qui l'a fait consacrer à Junon, lui donne parmi les Oiseaux, le même rang dont la Reine des Dieux jouit dans le ciel poétique. Mais ces plumes brillantes, qui surpassent, en éclat, les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année. Dans cet état humiliant, le Paon craint de se faire voir, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps lui rendant sa superbe parure, le ramène sur la scène pour y jouir de l'hommage dû à sa beauté. Comme l'Oie, le Paon sert de sentinelle aux maisons où il habite; mais son cri est triste et désagréable.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Paon se plaignoit à Junon.* Cette déesse est la protectrice naturelle de l'Oiseau qui lui est consacré. Argus ayant été choisi par elle pour garder Io, que Jupiter, son époux, aimoit, et qui fut changée en Vache; Mercure l'endormit au son de sa flûte, et le tua par ordre de Jupiter. Junon, pour récompenser la fidélité de son espion, le métamorphosa en Paon, dont les cercles d'or qui paroissent semés sur sa queue sont autant d'yeux.

(2) *Déesse, disoit-il.* L'apostrophe est brusque. C'est moins par honneur, qu'avec la sécheresse de la plainte, que l'Oiseau mécontent adresse cette appellation.

(3) *Toi que l'on voit porter,* etc. Il y a dans toutes les langues des descriptions de la riche parure du Paon. En connoit-on qui réunisse plus de magnificence à plus de précision? Ce sont pour la variété de ses couleurs, les nuances de l'*arc-en-ciel*, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus brillant dans la nature : c'est, pour l'éclat de ces mêmes parures, *la boutique d'un Lapidaire*, c'est-à-dire tout ce que l'art peut étaler de plus somptueux. Observons que ces beaux vers de La Fontaine ne sont pourtant qu'une superbe broderie de ces vers de Phèdre :

Nitor smaragdi collo præfulget tuo,
Pictisque plumis gemmeam caudam explicas.

(4) *Nous vous avons donné.* L'épouse de Jupiter, associée par les privilèges de la couche nuptiale, à la toute-puissance de la majesté suprême, n'a garde d'oublier la part qu'elle eut à ces magnifiques créations. Ainsi Virgile lui fait dire : *ego quæ regina Deûm incedo Jovisque et soror et conjux.* L'excellence de l'ouvrage et de l'ouvrier relève encore l'injustice de la plainte.

FABLE XVIII.

La Chatte métamorphosée en Femme.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre (Supplém. Fable sous le titre de *Vulpes in fœminam mutata*).

UN homme chérissoit éperduement sa Chatte ;
Il la trouvoit mignonne, et belle, et délicate,
Qui miauloit d'un ton fort doux :
Il étoit plus fou que les fous.
Cet homme donc, par prières, par larmes,
Par sortiléges, et par charmes (1),
Fait tant qu'il obtient du destin,
Que sa Chatte, en un beau matin,
Devient femme ; et le matin même,
Maître sot (2) en fait sa moitié.
Le voilà fou d'amour extrême,
De fou qu'il étoit d'amitié.
Jamais la dame la plus belle
Ne charma tant son favori,
Que fait cette épouse nouvelle
Son hypocondre de mari (3).
Il l'amadoue ; elle le flatte ;
Il n'y trouve plus rien de Chatte ;

Et poussant l'erreur jusqu'au bout,
La croit Femme en tout et partout :
Lorsque quelques Souris qui rongeoient de la natte,
Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.
Aussitôt la Femme est sur pieds.
Elle manqua son aventure.
Souris de revenir, Femme d'être en posture ;
Pour cette fois elle accourut à point ;
Car ayant changé de figure,
Les Souris ne la craignoient point.
Ce lui fut toujours une amorce :
Tant le naturel a de force!
Il se moque de tout : certain âge accompli,
Le vase est imbibé (4), l'étoffe a pris son pli.
En vain de son train ordinaire
On le veut désaccoutumer:
Quelque chose qu'on puisse faire,
On ne sauroit le réformer.
Coups de fourches, ni d'étrivières
Ne lui font changer de manières ;
Et, fussiez-vous embâtonnés (5),
Jamais vous n'en serez les maîtres.
Qu'on lui ferme la porte au nez,
Il reviendra par les fenêtres.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III. fab. 26. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 50.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Phèdre n'a pas mieux trouvé le héros de sa métamorphose, en l'appliquant à un Renard. Son apologue n'est, comme celui-ci, qu'un conte hors de la nature et de cette vraisemblance

morale qui doit se retrouver jusques dans les mensonges de la fable. Mais s'il faut desirer un sujet mieux choisi, où trouver, à quelques négligences près, des détails plus agréables, un esprit plus fin, plus orné, si toutefois on peut louer l'esprit dans La Fontaine?

(1) *Cet homme donc, par prières, par larmes,*

Par sortilèges et par charmes. A laquelle de ces causes diverses attribuer le prodige? Le poète n'en sait rien. Mais comment ne pas croire à l'action de ces causes combinées?

(2) *Maître-sot.* D'un seul mot il a peint son homme.

(3) *Son hypocondre de mari.* Boileau a dit:

Cent fois la bête a vu l'homme hypocondre
Adorer le métal que lui-même il fit fondre.

(Sat. VIII.)

On a mis ces vers en opposition avec celui de La Fontaine. Mais 1°. notre fabuliste a relevé son expression *hypocondre*, par l'article qui lui donne l'air et l'accent de la conversation familière. 2°. L'application qu'il en fait est juste, parce qu'elle s'adresse à un homme frappé d'une manie hypocondriaque, au lieu que, dans le satyrique, elle ne peut se dire d'un culte même superstitieux. 3°. Boileau auroit dû dire *homme hypocondriaque*, et non *hypocondre*, comme on l'a déjà observé.

(4) *Le vase est imbibé*, etc. Traduction heureuse de ce vers:

Quo semel est imbuta recens servabit odorem
Testa diù;

comme tout le reste est un commentaire élégant, quoiqu'un peu prolixe, de ce passage d'Horace, imité de même par M. Aubert (L. 1. fab. 10):

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.

Si La Fontaine est imitateur, il est plus souvent modèle. M. Le Monnier a dit d'après lui:

Mais en est-il ainsi d'un petit-maître?
Jetez-en un par la fenêtre,
Par la porte aussitôt un autre rentrera.

(*La jeune Fille et la Guêpe.*)

Un M. de Saint-Maurice a imité ces deux poètes à-la-fois, dans une fable intitulée: *l'Académie des Singes*, citée par Bérenger.

(5) *Embâtonnés*, vieux mot, armés d'un bâton.

FABLE XIX.

FABLE XIX.

Le Lion et l'Ane chassant.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, f. 230. — Latins. Phèdre, L. I. f. 11. Camer. cité par Laurent, édit. de Phèdre, p. 40.

LE roi des animaux (1) se mit un jour en tête
De giboyer (2). Il célébroit sa fête.
Le gibier du Lion, ce ne sont point Moineaux,
Mais beaux et bons Sangliers, Daims et Cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère
De l'Ane à la voix de Stentor (3).
L'Ane à Messer Lion (4) fit office de cor.
Le Lion le posta, le couvrit de ramée (5),
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiroient de leur maison (6).
Leur troupe n'étoit pas encore accoutumée
A la tempête de sa voix (7) :
L'air en retentissoit d'un bruit épouvantable :
La frayeur saisissoit les hôtes de ces bois.
Tous fuyoient, tous tomboient au piége inévitable
Où les attendoit le Lion.
N'ai-je pas bien servi dans cette occasion ?
Dit l'Ane, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
Oui, reprit le Lion, c'est bravement crié (8) :
Si je ne connoissois ta personne et ta race,
J'en serois moi-même effrayé.

L'Ane, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor qu'on le raillât avec juste raison :
Car qui pourroit souffrir un Ane fanfaron ?
Ce n'est pas là leur caractère.

(*Depuis La Fontaine*). Fables en chansons, L. III. fab. 4. — ALLEMANDS. Lessing, L. II. fab. 7 et 8 (mais dans un autre sens).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Roi des animaux.* Oui; car la nature semble avoir tracé sur le front de ce terrible animal l'empreinte du commandement. Charron a dit : « Aux petites et particulières royautés il y a une marque et majesté, comme il se voit au Lion, avec son collier, sa couleur de poil et ses yeux. » (*Sagesse*, Liv. I. ch. 10. n°. 7.)

(2) *De giboyer.* Chasser le gibier. J. B. Rousseau :

Quand sur Bayard, par bois ou sur montagne,
A giboyer vous prenez vos ébats.
(*Epigr.* Liv. IV. ép. 2.)

(3) *A la voix de Stentor.* Grec célèbre par la force de sa voix.

(4) *Messer Lion*, pour messire. Boileau : « Le bon messer Ludovico ne se souvenoit pas, etc. (*Dissert. sur Joconde.*)

(5) *Le couvrit de ramée.* Pour le soustraire aux regards, qui n'auroient pas été trompés sur le caractère de l'animal, quand on l'auroit été par sa voix. *Ramée*, feuillage épais, du mot latin, *ramus*, rameau.

Un pauvre Bûcheron, tout couvert de *ramée*.
(Liv. I. fab. 16.)

(6) *Les moins intimidés fuiroient de leurs maisons.* La peur portée à l'extrême, produit un double effet : ou elle comprime toutes les facultés, prive du mouvement, et n'en laisse que ce qu'il faut pour se tenir bien caché, *Per gentes humiles stravit pavor* : on bien elle précipite hors de sa retraite celui qui en est atteint, lui donne le courage de la fuite, et l'amène par là au piége même qu'il veut éviter. Le Lion a bien su le calculer.

(7) *A la tempête de sa voix.* Quelle image ! Sa voix semblable à la tempête, eût été déjà très-hardi. Mais c'est une tempête

elle-même : c'est un de ces orages furieux toujours accompagnés du bruit du tonnerre, toujours suivis du trouble, de l'égarement et du désastre.

(8) *C'est bravement crié.* Ironie pleine de finesse. L'application de la bravoure à l'action de jeter un cri, devient plus plaisante encore par le caractère de celui qui la fait ; c'est le Lion, le roi des animaux, qui certes doit se connoître en courage. Rousseau eût pu faire de ce rapprochement le mot d'une épigramme.

FABLE XX.

Testament expliqué par Esope.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. IV. fab. 4.

SI ce qu'on dit d'Esope est vrai,
C'étoit l'oracle de la Grèce :
Lui seul avoit plus de sagesse
Que tout l'Aréopage (1). En voici pour essai
Une histoire des plus gentilles,
Et qui pourra plaire au lecteur.

Un certain homme avoit trois filles,
Toutes trois de contraire humeur :
Une buveuse, une coquette,
La troisième avare parfaite.
Cet homme par son testament,
Selon les loix municipales,
Leur laissa tout son bien par portions égales,
En donnant à leur mère tant,
Payable quand chacune d'elles
Ne posséderoit plus sa contingente part.

Le père mort, les trois femelles
Courent au testament, sans attendre plus tard.
On le lit; on tâche d'entendre
La volonté du testateur;
Mais en vain : car comment comprendre
Qu'aussitôt que chacune sœur (2)
Ne possédera plus sa part héréditaire,
Il lui faudra payer sa mère?
Ce n'est pas un fort bon moyen
Pour payer, que d'être sans bien.
Que vouloit donc dire le père?
L'affaire est consultée; et tous les Avocats,
Après avoir tourné le cas
En cent et cent mille manières,
Y jettent leur bonnet (3), se confessent vaincus,
Et conseillent aux héritières
De partager le bien sans songer au surplus.
Quant à la somme de la veuve,
Voici, leur dirent-ils, ce que le Conseil treuve :
Il faut que chaque sœur se charge par traité
Du tiers payable à volonté,
Si mieux n'aime la mère en créer une rente
Dès le décès du mort courante.
La chose ainsi réglée, on composa trois lots :
En l'un, les maisons de bouteille (4),
Les buffets dressés sous la treille,
La vaisselle d'argent, les cuvettes, les brocs,
Les magasins de Malvoisie,
Les esclaves de bouche; et pour dire en deux mots,
L'attirail de la goinfrerie.

Dans un autre, celui de la coquetterie,
La maison de la ville, et les meubles exquis,
Les eunuques et les coëffeuses,
Et les brodeuses,
Les joyaux, les robes de prix.
Dans le troisième lot, les fermes, le ménage,
Les troupeaux et le pâturage,
Valets et bêtes de labeur.
Ces lots faits, on jugea que le sort pourroit faire,
Que peut-être pas une sœur
N'auroit ce qui lui pourroit plaire.
Ainsi chacune prit son inclination;
Le tout à l'estimation.
Ce fut dans la ville d'Athènes
Que cette rencontre arriva.
Petits et grands, tout approuva
Le partage et le choix. Esope seul trouva
Qu'après bien du temps et des peines,
Les gens avoient pris justement
Le contre-pied du testament.
Si le Défunt vivoit, disoit-il, que l'Attique
Auroit de reproches de lui!
Comment! ce peuple qui se pique
D'être le plus subtil des peuples d'aujourd'hui
A si mal entendu la volonté suprême
D'un testateur! Ayant ainsi parlé,
Il fait le partage lui-même,
Et donne à chaque sœur un lot contre son gré,
Rien qui pût être convenable,
Partant rien aux sœurs d'agréable:

A la coquette l'attirail,
Qui suit les personnes buveuses ;
La biberonne eut le bétail :
La ménagère eut les coëffeuses.
Tel fut l'avis du Phrygien,
Alléguant qu'il n'étoit moyen
Plus sûr pour obliger ces filles
A se défaire de leur bien ;
Qu'elles se marieroient dans les bonnes familles,
Quand on leur verroit de l'argent ;
Paieroient leur mère tout comptant,
Ne posséderoient plus les effets de leur père :
Ce que disoit le testament.

Le peuple s'étonna comme il se pouvoit faire
Qu'un homme seul (5) eût plus de sens
Qu'une multitude de gens.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Phèdre, en donnant à cette histoire le nom de fable, *fabula*, n'a pu l'étendre au-delà de son acception naturelle. Ce mot prenant son étymologie dans le verbe *fari*, *parler*, ne veut dire autre chose que récit d'un événement vrai ou faux, peu importe. Quand les Latins veulent particulariser, ils ont soin, en général, de s'expliquer par une épithète qui ne laisse point d'équivoque.

Fictis nos jocari meminerit fabulis.

Ainsi, bien que l'anecdote présente se trouve consignée dans un recueil de fables, il ne faut pas en conclure que le fonds en soit fabuleux. On n'y voit absolument rien, ni pour la nature du sujet, ni pour le caractère des acteurs, qui sorte du cercle des possibilités humaines. La Fontaine, en l'appelant *une histoire*, semble infirmer qu'il ne la regardoit point comme un apologue.

Faudra-t-il, par une conséquence tout opposée, inférer que le fait est vrai ? Mais quels écrivains l'avoient transmis au siècle

d'Auguste? Dans quels mémoires secrets Phèdre l'avoit-il puisé? Est-ce bien là le style d'Esope? du moins les écrivains qui ont forgé ou copié le roman de la vie d'Esope, ont-ils été fidèles au costume? C'est par des apologues que le prétendu père de l'apologue exprime cette haute sagesse dont on lui fait tant d'honneur. A quelle époque sera-t-il permis d'assigner son séjour à Athènes, sans y découvrir un absurde anachronisme? En supposant même qu'Esope ait voyagé dans l'Attique, à quel titre aura-t-il parlé devant les Athéniens? On sait qu'à Athènes un étranger qui se mêloit dans l'assemblée du peuple étoit puni de mort. (Voyez Libanius, *Déclam.* 17 et 18.) C'est, ajoute l'auteur de l'*Esprit des loix*, qu'un tel homme usurpoit la souveraineté du peuple (Liv. II. ch. 2.); et les Athéniens étoient aussi jaloux de la gloire de l'esprit que de leur souveraineté. Au reste, sans nous engager davantage dans une difficulté sur laquelle nous pourrons offrir à la curiosité du lecteur des discussions approfondies et des résultats nouveaux, dans un mémoire particulier, osons affirmer que l'anecdote présente n'est point à la vérité une fable, mais simplement une historiette imaginée par Phèdre, et traduite sans garantie par La Fontaine, qui a su en faire un chef-d'œuvre de narration.

Nous remarquerons que La Fontaine écrivant Esope par un E simple, éloigne ce nom de son étymologie; en grec, Αἴσωπος; la diphthongue *ai* doit se retrouver en français comme en latin: de là *Æsopus*; il faut donc dire AEsope. Cette observation n'est ni étrangère, ni indifférente à l'histoire même de l'apologue.

Au reste, cette fable, malgré son apparente sécheresse, est une de celles qui font le mieux ressortir le prodigieux talent de La Fontaine. La prose ne seroit pas exprimée avec une aisance plus gracieuse et plus indépendante: c'est parfaitement là le style de la chose. Il est vrai que le poète français avoit un excellent modèle dans la fable de Phèdre; mais comparez les langues et les écrivains: quelle différence! Il eût été pardonnable à La Fontaine de rester au-dessous. Qu'est-ce donc que de l'avoir surpassé?

(1) *Que tout l'Aréopage*. Tribunal d'Athènes, qu'il ne faut pas confondre avec le sénat, comme l'a fait M. Coste. Il étoit si reconnu pour sa sagesse, que les Dieux mêmes vinrent porter leurs causes à son jugement.

(2) *Chacune sœur.* Style de pratique; et ce mot *chacune*, au lieu de *chaque*, fait très-bien en cet endroit. (Champfort.)

(3) *Y jettent leur bonnet.* Il ne faut pas aller chercher bien loin le sens de cette expression proverbiale: quand l'avocat pérore, il se couvre de son bonnet; a-t-il fini, il se découvre et *jette son bonnet*, parce qu'il n'a plus rien à dire. On retrouve ce mot dans Florian :

Et l'auditoire s'étonnoit
Qu'il n'y jetât pas son bonnet.
(Liv. IV. f. 15,)

(4) *En l'un les maisons de bouteille.* Maisons de plaisance où l'on va se livrer aux plaisirs de la table, vide-bouteilles. Dans Phèdre: *domum luxuriæ*, maison de plaisir où l'on fait beaucoup de dépense pour se divertir.

(5) *Qu'un homme seul.* L'histoire va bien plus loin. «Le plus grand malheur des hommes, dit Hérodote, c'est que les plus sages d'entre eux sont toujours ceux qui ont le moins de crédit». (L. IX. chap. 16.) Et l'expérience confirme le jugement du fabuliste et de l'historien.

Fin du second livre.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Meûnier, son Fils et l'Ane.

A M. DE M***** (1).

(*Avant La Fontaine*). ALLEMANDS. Gravures et fabliaux du XVe. siècle (*), Le graveur bohémien Venceslas Hollard, qui fit graver celui-ci en cinq planches, à Francfort, en 1620 (**). — LATINS. Faerne, fab. 99. Camérarius (dans un Mém. de M. Christ, en 1756). — ITAL. Le Pogge. *Facetiæ*. Verdizotti, cento favole, fav. 1.

L'INVENTION des arts étant un droit d'aînesse (2),
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce (3):
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner,
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La feinte est un pays plein de terres désertes:
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé:
Autrefois à Racan (4) Malherbe l'a conté.

Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres pour mieux dire,

(*) «Quidam fabulam retulit, quam nuper in Alemanniâ *pictam, scriptamque* vidisset. (Le Pogge, dans *Remarques* sur les *Mémoires de la vie de Malherbe*, p. 21 de l'éd. in-8°. de Paris, 1757.)

(**) Voyez un mémoire de M. Christ, dans le *Journ. étran.* avril, 1756.

Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins,
[Comme ils se confioient leurs pensers (5) et leurs soins],
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ses degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je ? Il est temps que j'y pense.
Vous connoissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je, dans la province, établir mon séjour ?
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes (6).
Si je suivois mon goût, je saurois où buter (7);
Mais j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde ?
Ecoutez ce récit avant que je réponde.
J'ai lu dans quelqu'endroit (8), qu'un Meûnier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans (9), si j'ai bonne mémoire,
Alloient vendre leur Ane un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit (10),
On lui lia les pieds, on vous le suspendit :
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens ! idiots ! couple ignorant et rustre !
Le premier qui les vit, de rire s'éclata (11).
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense (12).
Le Meûnier, à ces mots, connoît son ignorance :
Il met sur pieds sa bête, et la fait détaler.

L'Ane, qui goûtoit fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meûnier n'en a cure (13);
Il fait monter son fils, il suit; et, d'aventure,
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là! ho (14)! descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez laquais à barbe grise (15)!
C'étoit à vous de suivre, au vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meûnier, il faut vous contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte.
Quand trois filles passant, l'une dit : C'est grand'honte (16)
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,
Fait le veau sur son Ane (17), et pense être bien sage.
Il n'est, dit le Meûnier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup-sur-coup renvoyés,
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous :
Le Baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.
Hé quoi! charger ainsi cette pauvre bourique!
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbleu, dit le Meûnier, est bien fou du cerveau,
Qui prétend contenter tout le monde et son père (18).
Essayons toutefois si, par quelque manière,
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Ane se prélassant (19), marche seul devant eux.
Un quidam (20) les rencontre, et dit: Est-ce la mode

Que Baudet aille à l'aise et Meûnier s'incommode?
Qui de l'Ane ou du maître est fait pour se lasser?
Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers, et conservent leur Ane!
Nicolas, au rebours: car, quand il va voir Jeanne(21),
Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.
Beau trio de Baudets! Le Meûnier répartit:
Je suis Ane, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue:
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince;
Allez, venez, courez, demeurez en province,
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 37. Lamonnoie (qui l'a traduite en vers Grecs, T. III. édit. in-8°. La Haye, 1770, pag. 56). Desforges Maillard, fab. 11. (imitation).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *A M. de Maucroix.* François de Maucroix, chanoine de Rheims, avoit paru d'abord se consacrer à la profession d'avocat, qu'il exerça jusqu'à l'âge de 30 ans. On voulut alors l'engager à se marier: sur quoi il fit sa fameuse épigramme contre le mariage, sans contredit le meilleur de ses ouvrages. Fidèle au principe qui la lui avoit dictée, au moment où l'on s'y attendoit le moins, il prit le parti de l'église. Ses amis en murmurèrent: ils le voyoient à regret quitter Paris; et ce fut à ce sujet que La Fontaine lui adressa cette fable. Nous avons de Maucroix un recueil de vers et de prose, et des traductions parmi lesquelles il faut distinguer la lettre de Brutus à Cicéron.

(2) *L'invention des arts étant un droit d'aînesse.* C'est-à-dire, l'invention des arts étant due à des peuples venus avant nous, par conséquent les aînés dans cette vaste famille, qui se compose de tous les hommes de lettres de tous les âges.

(3) *Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce.* Affirmons, parce que nous l'avons démontré dans notre *Histoire universelle de l'Apologue*, que l'apologue fleurissoit bien long-temps avant d'être connu des Grecs.

(4) *Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté.* « A son retour de Calais, où il fut porter les armes en sortant de page, il consulta Malherbe sur le genre de vie qu'il devoit choisir. Malherbe, au lieu de lui répondre directement là-dessus, lui raconta cet ingénieux conte du Pogge, dont La Fontaine a fait une de ses plus jolies fables, intitulée : *Le Meûnier*, etc. (D'Olivet, *Hist. de l'Académ. fr.* p. 127. éd. de Paris, 1730.)—Racan est célèbre par ses *Bergeries* ou *Poésies pastorales*. Boileau en fait souvent l'éloge : tout le monde sait les vers où ce poète parle de lui avec tant d'estime. Citons ici le témoignage que lui rend M. de Maucroix, dans une lettre où il le compare avec Malherbe. « Malherbe, dit-il, croît de réputation à mesure qu'il s'éloigne de son siècle. La vérité est pourtant, et c'étoit le sentiment de notre cher ami Patru, que la nature ne l'avoit pas fait grand poète; mais il corrige ce défaut par son esprit et par son travail... Racan avoit plus de génie que lui; mais il est plus négligé, et songe trop à le copier : il excèle sur-tout, à mon avis, à dire les petites choses; et c'est en quoi il ressemble plus aux anciens, que j'admire sur-tout par cet endroit ». (*Lettre de Maucroix à Boileau, dans les œuvres de ce dernier*, T. IV. p. 170.) Racan avoit laissé des mémoires pour la vie de son illustre ami. Ce sont ceux qui ont servi à Ménage pour son édition des Œuvres de Malherbe, ainsi qu'à la belle édition de 1757. (1 vol. in-8°. Paris, Barbou.)

(5) *Penser* au lieu de *pensée*. Ce mot, très-fréquent dans les anciens auteurs, n'a vieilli que depuis Louis XIV. On le retrouve encore dans Bossuet, à qui il présentoit quelque chose de bien plus vaste que la simple *pensée*.

(6) *La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.* Vers charmant, par le contraste des images qu'il rassemble, par la forme précise et sentencieuse dans laquelle ces images se trouvent renfermées.

(7) *Si je suivois mon goût, je saurois où buter:* à quel *but* tendre. « Sec et peu agréable à l'oreille ». Champfort.

(8) *J'ai lu dans quelqu'endroit.* Dans les fables de Faerne, qui l'avoit pris de Pontanus. (*In Antonio.*)

(9) *Mais garçon de quinze ans.* Toujours et par-tout, ce charme de narration, cette grace facile et naturelle du *bonhomme !*

(10) *Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit.* Le poète est entré dans la pensée de ses acteurs : il a lu dans leur ame leurs desirs, leurs espérances, leurs calculs.

(11) *De rire s'eclata.* Il faudroit dire : *éclata de rire.* Cette faute de langage se trouvoit alors autorisée par bien des exemples :

Un chacun commença de *s'éclater de rire.*

(*Hist. macaron.* page 155.)

(12) *Le plus Ane des trois n'est pas celui qu'on pense.* Un de ces vers devenus proverbes, comme mille autres de La Fontaine. L'espèce d'énigme dont s'enveloppe cette pensée adoucit ce que l'épigramme auroit de trop dûr, et donne au lecteur le plaisir d'en deviner le mot.

(13) *N'en a cure.* Du latin *cura*, souci, soin. « Mais vous n'avez ni soin ni *cure.* » (H. Etienne. *Apologie pour Hérodote*, T. II. page 489.)

(14) *Oh! là, oh!* Tout hiatus déplaît même en prose. Mais l'imitation fidelle se trouve si bien à sa place, qu'on en accuse moins l'écrivain que la langue. Ces interjections continues paroissent ne faire ici qu'un seul mot. Malherbe en a quelques-unes de ce genre, lesquelles ont été justifiées par Menage, dans ses observations sur ce poète.

(15) *Jeune homme qui menez laquais à barbe grise.* Son vieux père suivant à pied, a l'air du *laquais* de Monsieur.

(16) *C'est grand'honte,*

Qu'il faille voir ainsi, etc. Qui est-ce qui tient ce langage ? Ce sont de jeunes filles. Faerne n'a pas eu cette délicatesse, ce tact des bienséances, de mettre en œuvre l'étourderie du jeune âge, et l'indiscrète sensibilité d'un sexe trop facile à précipiter ses jugemens. *Clocher ce jeune fils.* A les entendre, il en est déjà tout boiteux ; sans pitié pour sa *jeunesse !* Une mère n'a pas une tendresse plus inquiète pour son *fils.* Que d'images en si peu de mots !

(17) *Tandis que ce nigaud, comme un Evêque assis,*

Fait le veau sur son Ane. Le contraste est piquant. Que d'honnêteté pour le fils, d'amertume pour le vieillard ! *Comme un Evêque.* Plus haut il avoit dit : le portent comme un *lustre :* ce qui vouloit dire avec des précautions religieuses, pour ne pas heurter. De même ici : *comme un Evêque;* avec une gravité portée jusqu'à la mollesse. L'injure et l'ironie ne sont point ménagées : voilà bien les arrêts du public. *Fait le veau.* « En parlant d'un jeune homme qui s'étend nonchalamment, on dit dans le style familier, qu'il s'étend comme *un veau*, qu'il *fait le veau* ». (*Dict. de l'Acad. franç.* Sur cette expression en elle-même, voyez Le Duchat, *Notes sur Rabelais*, T. V. éd. d'Amst. p. 201.)

(18) *Est bien fou du cerveau,*

Qui prétend contenter tout le monde et son père. Naïveté charmante devenue proverbe. Est-ce que les pères font classe à part dans le monde ?

(19) *L'Ane se prélassant.* Ce mot est de Rabelais. Un Ane qui prend l'air grave et majestueux d'un Prélat en fonctions ! Ces sortes de rapprochemens un peu malins sont toujours sûrs de plaire, comme dans ces vers de Boileau :

Un Valet le suivoit marchant à pas comptés,
Comme un Recteur suivi des quatre Facultés.

(20) *Un quidam les rencontre*, etc. Ce mot n'est point mis là sans dessein. Ainsi un premier venu, un *quidam*, s'érige en arbitre, en censeur ! La Fontaine pouvoit bien s'appliquer à lui-même le sens de son apologue, comme on en peut juger par la plainte exprimée dans ces vers adressés à madame de Thyange :

Les conseils ? et de qui ? du public. C'est la ville,
C'est la cour, et ce sont toutes sortes de gens,
Les amis, les indifférens, etc.
(Œuvres mêlées, T. I. p. 93.)

(21) *Car quand il va voir Jeanne.* « La Fontaine, après nous avoir parlé de quolibets coup-sur-coup renvoyés, pouvoit nous faire grace de celui-là ». L'imitation de la nature ne doit pas descendre jusqu'à la trivialité.

FABLE II.

Les Membres et l'Estomac.

(*Avant la Fontaine*). Orientaux. Lockman, f. 32. — Grecs. Esope, fab. 206. — Latins. Tite-Liv. Liv. II. c. 32. Anon. 55. — Anglois. Shakespeare, *Coriolan*, act. I. sc. 2.

JE devois par la Royauté
Avoir commencé (1) mon ouvrage;
A la voir d'un certain côté,
Messer Gaster (2) en est l'image :
S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.
De travailler pour lui les membres se lassant,
Chacun d'eux résolut de vivre en gentilhomme (3),
Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
Il faudroit, disoient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
Nous suons, nous peinons comme bêtes de somme ;
Et pour qui ? pour lui seul : nous n'en profitons pas ;
Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
Chommons (4), c'est un métier qu'il veut nous faire apprendr
Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
Les bras d'agir, les jambes de marcher.
Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher :
Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur ;
Chaque membre en souffrit ; les forces se perdirent.
Par ce moyen les mutins virent

Que

Que celui qu'ils croyoient oisif et paresseux ;
A l'intérêt commun contribuoit plus qu'eux.
Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale (5).
Elle reçoit et donne ; et la chose est égale.
Tout travaille pour elle, et réciproquement
Tout tire d'elle l'aliment.
Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
Enrichit le marchand, gage le magistrat,
Maintient le laboureur, donne paye au soldat,
Distribue en cent lieux ses graces souveraines,
Entretient seule tout l'Etat.
Menenius le sut bien dire (6).
La Commune s'alloit séparer du Sénat ;
Les mécontens disoient qu'il avoit tout l'empire,
Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité :
Au lieu que tout le mal étoit de leur côté,
Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
Le peuple hors des murs étoit déjà posté,
La plupart s'en alloient chercher une autre terre,
Quand Menenius leur fit voir
Qu'ils étoient aux membres semblables,
Et par cet apologue insigne entre les fables,
Les ramena dans leur devoir.

(*Depuis La Fontaine.*) LATINS. Tanaquill. Faber *et arab. Lockm.* fab. 17. Regnerius, part. II. fab. 4. Jaius, *Bibl. Rhétor.* T. II. p. 752. Desbillons, L. III. fab. 4. — FRANÇAIS. Benserade, fab. 42. Boursaut, *Fables d'Esope*, acte I. sc. 5. Fables en chansons, L. I. fab. 18.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Un écrivain inspiré, dans qui la philosophie dut reconnoître les

talens qui prouvent le génie, avant que la religion ne l'élevât sur ses autels, S. Paul, dans une de ses Epîtres, s'exprime ainsi : « Si le pied disoit : puisque je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps ; est-ce que pour cela il ne seroit pas du corps ? Et si l'oreille disoit : puisque je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps ; est-ce que pour cela il n'est pas du corps ? Si tout le corps étoit œil, où seroit l'ouïe ? et s'il etoit tout ouïe, où seroit l'odorat ?... Or l'œil ne peut pas dire à la main, je n'ai pas besoin de votre secours, ni la tête dire aux pieds, vous ne m'êtes point nécessaires, etc. ». (II. Cor. 12.) Dans cette supposition de l'Apôtre, vous découvrez les germes de la discorde des membres : encore un pas, et vous avez l'apologue. Témoin ce morceau de Rabelais : « Que chaque chose se mette à ne plus rien prester à autrui, vous allez voir, dit-il, ung terrible tintamarre. La teste ne vouldra prester la veue de ses yeux pour guider les pieds et les mains ; les pieds ne la daigneront porter. . . ; le cœur se faschera de tant se mouvoir pour le pouls des membres, et ne leur prestera plus.... Somme en ce monde delstrayé, rien ne debvant, rien ne prestant, rien n'empruntant, vous voirrez une conspiration plus pernicieuse que n'a figuré Esope en son apologue, et périra sans doute ». (*Pantagr.* L. III. ch. 3. Voyez aussi *le Jouvencel*, bien antérieur au *Pantagruel*, fol. 94 à 97.)

(1) *Je devois par la royauté*

Avoir commencé. On ne se permettroit plus aujourd'hui ce double emploi du prétérit.

(2) *Gaster. L'Estomac.* Rabelais, (L. IV. ch. 57) : « La sentence du satyrique est vraye, qui dict *messere Gaster* estre de touts arts le mestre ». (*Ingenii largitor venter.* Perse.)

(3) *De vivre en Gentilhomme.* Trait de satyre. L'étymologie de ce mot rend vraiment piquante l'application que La Fontaine en fait ici. Le Pogge, dans une de ses lettres, nous instruit qu'il est d'origine vénitienne : GENTILES HOMINES, *ut vestro verbo utar*, dit-il, en écrivant au noble Greg. Coriario, p. 326. Or, on sait les privilèges des nobles vénitiens.

(4) *Chommons.* Chommer, ne rien faire, comme aux jours de fête. La Monnoie dérive ce mot de *chaume*, ce qui couvre la cabane du pauvre, parce que « aux jours de fête, il demeure en repos sous le chaume. » (*Œuvr.* T. I. édit. in-4°. pag. 385).

(5) *Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.* L'auteur de l'ouvrage intitulé : *Code de la Nature* (Diderot), conteste la justesse de l'application de cet apologue au gouvernement monarchique. Peut-être ne seroit il pas difficile d'opposer à son opinion d'autres raisonnemens et d'autres autorités ; mais la Révolution Française a mis le scellé sur la tombe des défenseurs de la royauté.

(6) *Menenius le sut bien dire.* Ce fait est consigné dans Tite-Live, L. II. Valere Maxime, L. VIII. ch. 9. Florus, L. I. ch. 23, et les autres historiens de la République romaine. Le Sophocle anglais, Shakespeare, en a fait un beau commentaire dans son *Coriolan.*

FABLE III.

Le Loup devenu Berger.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstem. fab. 76.

UN Loup qui commençoit d'avoir petite part
Aux Brebis de son voisinage,
Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard (1),
Et faire un nouveau personnage.
Il s'habille en Berger (2), endosse un hoqueton,
Fait sa houlette d'un bâton,
Sans oublier la cornemuse.
Pour pousser jusqu'au bout la ruse,
Il auroit volontiers écrit sur son chapeau (3) :
C'est moi qui suis Guillot, Berger de ce troupeau :
Sa personne étant ainsi faite (4),
Et ses pieds de devant posés sur sa houlette (5),
Guillot le Sycophante (6) approche doucement.
Guillot, le vrai Guillot, étendu sur l'herbette,

Dormoit alors profondément (7).
Son Chien dormoit aussi, comme aussi sa musette.
La plupart des Brebis dormoient pareillement.
L'hypocrite les laissa faire;
Et, pour pouvoir mener vers son fort les Brebis,
Il voulut ajouter la parole aux habits,
Chose qu'il croyoit nécessaire;
Mais cela gâta son affaire.
Il ne put du Pasteur contrefaire la voix:
Le ton dont il parla fit retentir les bois;
Et découvrit tout le mystère.
Chacun se réveille à ce son,
Les Brebis, le Chien, le Garçon.
Le pauvre Loup dans cet esclandre,
Empêché par son hoqueton,
Ne put ni fuir, ni se défendre.
Toujours par quelqu'endroit fourbes se laissent prendre.
Quiconque est Loup, agisse en Loup (8):
C'est le plus certain de beaucoup.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fabl. en chans. L. II. fab. 9. —ITAL. Luig. Grillo, fav. 101.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Dans Abstemius, le Loup prend la peau d'une Brebis, et ravage le troupeau. Le Berger ayant reconnu la fraude, saisit le voleur, le tue, et le pend à un arbre avec son déguisement. Un passant survient, qui s'étonne de voir une Brebis pendue! Le Berger répond: c'étoit bien la peau d'une Brebis; mais au-dessous étoit la rapacité du Loup.

(1) *Crut qu'il falloit s'aider de la peau du Renard.* On dit proverbialement coudre la peau du Renard à celle du Loup, pour dire, user de ruse». (*Dict. de l'Acad. franç.* au mot *Lion.*)

(2) *Il s'habille en Berger.* Phèdre s'en fût tenu là : la métamorphose opérée, il alloit au dénouement. Ce n'est point assez pour le peintre de la nature; il décrit pièce par pièce la toilette de l'imposteur : plus il met d'étude à son déguisement, plus il attache la curiosité du spectateur. Ailleurs il décrit en ces termes le costume du Berger :

Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et je pense aussi sa musette.
(Liv. X. fab. 10.)

(3) *Il auroit volontiers écrit sur son chapeau*, etc. Au lieu d'un Berger, en voilà deux : quel sera le véritable? De peur que l'on ne s'y méprenne, *il auroit volontiers écrit sur son chapeau*, pour servir de signe de ralliement, comme Henri IV montroit son panache blanc pour guide au champ de l'honneur. Que d'esprit! que de naïveté! que de graces!

(4) *Sa personne étant ainsi faite. Personne*, au lieu de *personnage*, du latin, *persona*, masque, costume de théâtre. Les Espagnols disent de même, *hacer de persona.*

(5) *Et ses pieds de devant posés sur sa houlette.* C'est l'image de la nature : Teniers, Vernet n'ont pas su mieux la peindre.

(6) *Guillot le Sycophante approche doucement*;

Guillot, le vrai Guillot. Il a si bien pris le costume du Berger, qu'on le prendroit pour lui-même; c'est Mercure sous le masque de Sosie. *Sycophante*, trompeur. L'étymologie de ce mot est grecque; sa traduction, *montreur de figues.* En voici la raison : Anciennement on mettoit des gardes aux jardins, pour empêcher les voleurs de figues. *Sycophante* signifie celui qui décèle un larron de figues; mais comme il falloit user d'adresse pour voler sans être découvert, le dénonciateur passoit aisément pour calomniateur ou trompeur. Melanchton, Ménage, etc. (Voyez *Nuits Parisiennes*, T. I. p. 13.)

(7) *Dormoit alors profondément.*

Son chien dormoit aussi, comme aussi sa musette. « Ce dernier hémistiche est d'une grace charmante. Ce qu'il y a de hardi dans l'expression, devient simple et naturel préparé par le sommeil du Berger et du chien ». *Champfort.* Racine, dans Iphigénie :

Mais tout dort, et l'armée, et les Vents et Neptune.

Agamemnon est trop violemment agité, pour avoir le temps de décrire : un seul mot lui suffit pour peindre le calme funeste qui enchaîne sa flotte. Mais La Fontaine n'a rien qui le gêne. Pour peindre la sécurité profonde du troupeau, il va tout détailler. Le Berger dort, les Brebis dorment. Quoi ! son chien lui-même ? Oui, le chien dort aussi ; tout, jusqu'à la musette.

(8) *Quiconque est Loup, agisse en Loup.* La Mothe a eu raison de blâmer cette morale. Est-ce qu'il sera permis d'être Loup, quand on pourra s'aider de la peau du Renard, ou se déguiser sous celle du Berger ? Bon pour les Loups ; mais pour les Brebis, mais pour le troupeau ? Il est vrai que cette morale trouve son correctif au dénouement. Ainsi Euripide, blâmé d'avoir donné à son Ixion trop de scélératesse et d'impiété, répondoit : *Je ne l'ai laissé sortir de la scène, qu'après l'avoir attaché à la roue.* Mais observez qu'ici le châtiment tombe non pas sur la violence, mais sur la mal-adresse : tout alloit bien, si le *faux Guillot* n'eût parlé.

FABLE IV.

Les Grenouilles qui demandent un Roi.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 170. — LATINS. Phèdre, L. I. fab. 2. L'Anonyme, fab. 21. Camerar. Artemid. et manuscrit de la bibliothèque de S. Victor, dans le Phèdre de Laurent, page 9). — FRANÇAIS. *Roman du Renard* ou *Guerre des Bêtes* (*), chap. 12.

Les Grenouilles, se lassant
De l'état Démocratique (1),
Par leurs clameurs firent tant,
Que Jupin les soumit au pouvoir Monarchique.
Il leur tomba du ciel un Roi tout pacifique :
Ce Roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux (2),
Dans les trous du marécage,
Sans oser de long-temps regarder au visage
Celui qu'elles croyoient être un géant nouveau.
Or c'étoit un soliveau,

(*) Originairement allemand, sous le titre : *Der Listige reniche fushs ;* anglais, sous celui de *Reynard the fox*. Dans la Flandre, c'est le *Repnaert den Dos ;* en latin, *de admirabili fallaciâ et astuciâ vulpeculæ Reinekes*. En France d'abord il fut le livre de *Maître Renard et de dame Hersant sa femme ;* enfin, le roman *du Renard, et le Procès des Bêtes*.

De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant,
Osa bien quitter sa tanière.
Elle approcha, mais en tremblant (3).
Une autre la suivit, une autre en fit autant;
Il en vint une fourmilière;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du Roi.
Le bon Sire le souffre, et se tient toujours coi (4).
Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
Donnez-nous, dit ce peuple, un Roi qui se remue.
Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue (5),
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir:
Et Grenouilles de se plaindre;
Et Jupin de leur dire: Et quoi? votre desir
A ses loix croit-il nous astreindre?
Vous avez dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais ne l'ayant pas fait, il vous devoit suffire
Que votre premier Roi fût débonnaire et doux:
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire.

(*Depuis La Fontaine*). Français. César de Missy, fab. Supplément, n°. 4. Fab. en chans. L. II. f. 41. Mérard S. Just, L. V. f. 6.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Grue, oiseau de passage, dont le col est très-long, ainsi que les pattes, le bec droit peint d'un noir verdâtre et long de près de quatre pouces; sa queue est courte,

et paroît arrondie quand elle se développe. Les Grues aiment les lieux marécageux ; elles ne se nourrissent point de poissons, mais de grain, d'herbage et quelquefois d'insectes.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *De l'état Democratique.* Celui où le peuple gouverne ; le même dont Corneille a dit :

Le pire des Etats est l'Etat populaire.

(2) *Dans les joncs, dans les roseaux*, etc. Ailleurs on appelleroit cette comparaison *batologie;* ici tout fait image : il n'y a pas jusqu'à l'harmonie imitative de ces vers qui ne fasse en quelque sorte entendre à l'oreille du lecteur le bruit de la fuite précipitée du peuple aquatique.

(3) *Elle approcha, mais en tremblant.*

Une autre la suivit, une autre en fit autant, etc. La poésie, a dit un ancien, est une peinture parlante ; et la peinture, une poésie muette. (*Plutarque, de la manière de lire les Poètes.*) La Fontaine va beaucoup plus loin. La peinture donne la vie, elle ne donne pas le mouvement : elle crée, elle anime ; mais il faut encore suppléer à son action ; elle ne rend point la progression des faits. Sous le burin de l'artiste, les Grenouilles se sont avancées, ou bien vont s'avancer : ici elles avancent, elles sont en marche.

(4) *Et se tient toujours coi*, tranquille. On en a fait un adjectif. *Le silence coy*, a dit Ph. Desportes. Et Rabelais : « ne peut l'homme recevoir divinité, sinon que la partie qui en luy plus est divine, soit *coye*, tranquille ». (T. III. p. 70.)

(5) *Le Monarque des Dieux leur envoie une Grue.* Ovide fait représenter à Minerve l'histoire de Pygas, roi des Pygmées, que Junon, pour le punir de sa présomption, changea en Grue, afin qu'elle fît elle-même une guerre impitoyable à son peuple. Les Dieux de la mythologie n'étoient pas les meilleures gens du monde. Il est très-simple de desirer un autre roi qu'un Soliveau, et très-naturel de n'aimer pas une Grue qui vous croque. Du reste, on diroit que

les Grenouilles de cette fable ont laissé une nombreuse postérité. Le poète Pavillon, en parlant des Hollandois :

Ce peuple me parut dans ces lieux aquatiques,
Un reste libertin des grenouilles antiques,
Qui ne voulurent point de roi.
(V. *Recueil de Pièces anc. et nouv.* T. II. p. 191.)

FABLE V.

Le Renard et le Bouc.

(*Avant La Fontaine*). Arabes. Lockman, fab. 9 (sous le titre *le Cerf et le Renard*). — Grecs. Esope, fab. 284, ailleurs fab. 4. — Latins. Phèdre, L. IV. fab. 8. Camerarius, pag. 74. Faerne (*Ranæ duæ sitientes*) fab. 39. Desbillons, L. III. fab. 12.

Capitaine (1) Renard alloit de compagnie
Avec son ami Bouc des plus haut encornés (2).
Celui-ci ne voyoit pas plus loin que son nez;
L'autre étoit passé maître en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits (3):
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris (4),
Le Renard dit au Bouc: Que ferons-nous, compère (5)?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut (6), et tes cornes aussi:
Mets-les contre le mur. Le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,

Après quoi je t'en tirerai.
Par ma barbe (7), dit l'autre, il est bon; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue (8).
Le Renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience.
Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurois pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or adieu, j'en suis hors:
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts:
Car pour moi j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin.

En toute chose il faut considérer la fin.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 25.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Bouc. C'est le mâle de la Chèvre; il diffère du Bélier en ce qu'il est couvert de poil et non de laine, et en ce que ses cornes ne sont pas autant contournées que celles du Bélier. De plus, il porte sous le menton une longue barbe et répand une mauvaise odeur.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Capitaine* annonce avantageusement le personnage; il donne l'éveil au lecteur, et le prépare à quelque prouesse. Le Renard est le héros de La Fontaine, comme Achille est celui d'Homère.

(2) *Des plus haut encornés.* La tête chargée de cornes des plus hautes.

(3) *La soif les obligea de descendre en un puits.* Voilà les acteurs connus, le lieu de la scène bien marqué. Cette exposition donne à la fable un air dramatique.

(4) *Après qu'abondamment tous deux en eurent pris.* On dit dans le langage familier : prenez-en tout à votre aise, comme on dit s'en donner. Mettez à la place, *après qu'ils eurent bien bu :* quelle différence ! *Abondamment* est pittoresque : la marche traînante du vers marque qu'ils ont bu à longs traits.

(5) *Que ferons-nous, compère?* Ce titre établit une sorte d'alliance à la faveur de laquelle on doit s'aider l'un l'autre au besoin. C'est de la part *du Capitaine* un souvenir flatteur pour le Bouc.

(6) *Lève tes pieds en haut*, etc. Quelle prose auroit les graces de cette poesie? et quelle autre poesie que celle de La Fontaine auroit pu se donner ainsi l'aisance de la prose?

(7) *Par ma barbe.* Les Orientaux disent : par la barbe d'Ali. La barbe est souvent ce qu'il y a de plus respectable dans certains personnages.

(8) *Je n'aurois jamais, quant à moi,*

Trouvé ce secret, je l'avoue. Cette modestie est d'une naïveté exquise. Hélas ! que gagne t-on à tant d'humilité?

Cette fable est une espèce de tableau en miniature de la société. Dupes ou fripons, voilà les deux classes qui la partagent. Observez qu'ici tout l'avantage et les rieurs sont pour le fripon ; et ne vous étonnez plus que le philosophe J. J. Rousseau accuse la fable de manquer trop souvent de morale.

Bosquillon (Conte de *l'Adroit Esclave.*)

Ne te souvient-il plus de ce Bouc trop crédule,
Descendu dans un puits pour se désaltérer,
Qui fut par le Renard traité de ridicule,
Pour n'avoir pas prévu l'endroit de s'en tirer?

Dans la préface de ses fables, La Fontaine fait l'application de cet apologue à Crassus allant combattre les Parthes dans leur pays, sans avoir considéré comment il en sortiroit.

FABLE VI.

L'Aigle, la Laie et la Chatte.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Phèdre, L. II. fab. 4.

L'Aigle avoit ses petits au haut d'un arbre creux;
La Laie au pied, la Chatte entre les deux;
Et sans s'incommoder, moyennant ce partage,
Mères et nourrissons faisoient leur tripotage (1).
La Chatte détruisit par sa fourbe l'accord (2).
Elle grimpa (3) chez l'Aigle, et lui dit : Notre mort
[Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux mères(4)]
Ne tardera possible guères (5).
Voyez-vous à nos pieds fouïr incessamment (6)
Cette maudite Laie, et creuser une mine?
C'est pour déraciner le chêne assurément (7),
Et de nos nourrissons attirer la ruine.
L'arbre tombant, ils seront dévorés :
Qu'ils s'en tiennent pour assurés.
S'il m'en restoit un seul, j'adoucirois ma plainte(8).
Au partir (9) de ce lieu, qu'elle remplit de crainte,
La perfide descend tout droit
A l'endroit
Où la Laie étoit en gésine (10).
Ma bonne amie et ma voisine (11),
Lui dit-elle tout bas, je vous donne un avis :
L'Aigle, si vous sortez, fondra sur vos petits :
Obligez-moi de n'en rien dire :

Son courroux tomberoit sur moi.
Dans cette autre famille ayant semé l'effroi (12),
La Chatte en son trou se retire.
L'Aigle n'ose sortir, ni pourvoir aux besoins
De ses petits ; la Laie encore moins :
Sottes de ne pas voir que le plus grand des soins
Ce doit être celui d'éviter la famine.
A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obstine,
Pour secourir les siens dedans l'occasion :
L'Oiseau royal, en cas de mine,
La Laie, en cas d'irruption.
La faim détruisit tout: il ne resta personne
De la gent Marcassine, et de la gent Aiglone,
Qui n'allât de vie à trépas:
Grand renfort (13) pour messieurs les Chats.

Que ne sait point ourdir une langue traîtresse (14)
Par sa pernicieuse adresse?
Des malheurs qui sont sortis
De la boîte de Pandore (15),
Celui qu'à meilleur droit tout l'Univers abhorre,
C'est la fourbe, à mon avis (16).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III. fab. 40.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LAIE, femelle du Sanglier. Cet animal sauvage ne diffère du Cochon domestique que par quelques marques extérieures, et peut-être aussi par quelques habitudes La Laie a la hure plus longue, les pieds plus gros, les pinces

plus séparées, et le poil toujours noir; elle voit, entend et sent de fort loin.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Faisoient leur tripotage.* Expression familière, pour marquer l'aisance du ménage, et la profonde sécurité qui règne dans toute cette peuplade.

(2) *Par sa fourbe.* Ce mot n'est plus guère usité qu'en adjectif; c'est dommage qu'il ait vieilli. L'on auroit dû, ce me semble, conserver religieusement des termes consacrés par l'usage qu'en ont fait un Malherbe, un Corneille, un La Fontaine.

(3) *Grimpa* est le mot propre.

(4) . . . . *Notre mort*

Au moins de nos enfans, car c'est tout un aux mères. Le *Sinon* de Virgile, qui va tromper les Troyens, n'a pas une éloquence plus adroite ni plus insinuante. La Chatte parle à des mères: elle les attaque par l'endroit foible, la tendresse maternelle. S'il n'y avoit de danger que pour nous, on pourroit en douter ou s'en moquer: mais nos enfans! Le moyen de n'être pas persuadé?

(5) *Ne tardera possible guères.* Vieille tournure: il n'est guère possible que notre mort soit différée. Ce langage antique donne à l'air de bonne-foi quelque chose de plus entraînant. *Antiqua fides*, disent les latins.

(6) *Voyez-vous à nos pieds fouir incessamment*

Cette maudite Laie, et creuser une mine? Il n'y a point là de témoins étrangers, suspects; vous le *voyez*. *Incessamment* vaut mieux que *à toute heure*. *Maudite* n'est point ici une injure: c'est un sentiment vrai échappé à la tendresse alarmée. *Creuser une mine.* Quelle image! ce bruit de guerre étourdit, ôte la faculté de l'examen.

(7) *C'est pour déraciner le chêne assurément.* Plus l'exécution d'un pareil dessein est difficile, plus l'affirmation du traître devient pressante. *Assurément* jeté à la fin du vers, arrête et fixe l'imagination de l'Aigle; et tout de suite le spectacle de ses enfans dévorés:

L'arbre tombant, ils seront dévorés.

(8) *S'il m'en restoit un seul.* Le pathétique est à son comble.

L'impitoyable ennemi est comme la mort; il ne nous en laissera pas un pour pleurer ensemble la perte de tous les autres.

(9) *Au partir*, comme on dit *au sortir*. Ce dernier est français; l'autre ne l'est pas, ou ne l'est que dans les anciens livres. (Voyez Rabelais, T. I. p. 304. Froissart, Vol. III. ch. 91. p. 252.)

La Fontaine l'a dit encore dans ces vers:

Enfin cette ame *au partir*
Du corps d'une beauté qui, etc.
(*Œuvres div.* T. I. p. 249.)

(10) *Etoit en gésine*. Venoit de mettre bas ses petits. On lit dans un manusc. du XVIe. siècle, sous le titre: *les Honneurs de la Cour*: « Elle vouloit que madame sa fille fît comme elle avoit fait ez gésines de messieurs ses enfans ». D'où vient le vieux mot *gésir*, être en couches. (Ibid.)

(11) *Ma bonne amie et ma voisine*, etc. On n'a point assez flétri ce caractère de l'intrigant, semant la division et la calomnie, mélange atroce de perfidie et d'avarice, égorgeant dans l'ombre, parce qu'il en veut aux dépouilles. Pourquoi cette honteuse amnistie accordée au plus dangereux ennemi de la société? Seroit-ce parce que ces caractères sont plus odieux que ridicules; que la comédie n'a des traits que contre le vice, et non point un glaive pour en frapper la scélératesse; qu'elle veut des dupes et non des victimes; et qu'il faut contre ces sortes de criminels, ainsi que contre les assassins et les empoisonneurs, un autre supplice que le pilori? Mais c'en est un du moins. Cette vengeance, toute légère qu'elle est, empêche la prescription du crime; elle satisfait au vœu de l'homme juste, et l'avertit de se tenir en garde contre ses propres vertus; elle éveille l'œil de la justice, et lui montre ses devoirs: avant de châtier le coupable, on peut lui arracher le masque qui le couvre. Ainsi Molière eut le courage de dénoncer le Tartuffe, et le courage plus grand encore de l'envoyer à la Grève. Seroit-ce encore parce qu'un tel caractère exigeroit impérieusement une force d'intrigue et de situation, ce jeu dans les contrastes et les mélanges, ce *vis comica* dont Molière semble avoir emporté le secret avec lui dans le tombeau? Mais pourquoi ne pas l'essayer? L'entreprise seule en seroit sans doute honorable. Que l'on en juge par le succès du *Méchant*. Cette pièce, malgré

le

le vague et la foiblesse de son principal personnage, qui se confond avec le Menteur; malgré la médiocrité de l'action, bornée à une petite intrigue épistolaire; malgré la froideur de son dénouement, qui ne laisse pas même le remord pour punition à ce fourbe exécrable,

Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.

(Act. V. sc. 4.)

Cette pièce, dis-je, est toujours applaudie. Ces suffrages constans ne sont-ils dûs, comme on l'a dit, qu'à sa belle versification? Je ne le crois pas. On voit avec reconnoissance cette première amende honorable que le talent impose au crime; et l'on plaint le génie d'être resté si fort au-dessous de ses obligations, moins peut-être par défiance de ses propres forces, que par un respect servile pour les caprices d'une nation à qui il ne falloit alors présenter que des caractères adoucis par les égards, et des vices palliés par les bienséances.

Quoi qu'il en soit, si quelque nouvel Aristophane ose achever la réparation solennelle due à tant de victimes de *la fourbe*, il trouvera dans l'apologue de La Fontaine une excellente miniature à étendre, un modèle parfait d'éloquence, de finesse et de naturel.

(12) *Dans cette autre famille ayant semé l'effroi,*
La Chatte en son trou se retire. Le second discours de la Chatte n'est pas aussi developpé que le premier. 1°. Elle ne fait pas à la Laie, animal sauvage et grossier, l'honneur de croire qu'il faille tant de ressorts pour entraîner sa confiance: *ma bonne amie et ma voisine* en ont dit assez. 2°. Elle craindroit de se rendre suspecte, en rendant à cette commune ennemie une visite qui fût remarquée de l'Aigle: comme elle lui a parlé *tout bas*, ainsi elle ne sort qu'à la derobée. Phèdre a bien saisi cette idée:

Hunc quoque timore postquàm complevit locum,
Dolosa tuto condidit sese cavo.

(13) *Grand renfort. Renfort* ne se dit plus que d'une recrue d'hommes, et non d'une nouvelle provision de bouche.

(14) *Que ne sait point ourdir une langue traîtresse!* Métaphore aussi vraie que noble. Une intrigue est un tissu dont on ourdit la trame. Menage remarquoit de son temps une certaine prévention,

qui déjà éloignoit ce mot du style poétique : il le regrettoit avec d'autant plus de raison, qu'outre la beauté de la métaphore, il avoit pour lui l'usage des Italiens, qui s'en servent souvent et très-heureusement. (Voy. ses *Observ. sur Malherbe*, p. 275.)

(15) *La boîte de Pandore.* Vulcain avoit fait une belle statue que Prométhée anima, et qui reçut à sa naissance un présent de chacun des Dieux; de-là le nom de Pandore, c'est-à-dire, assemblage de tous les dons. Epiméthée, son époux, lui donna une boîte où étoient renfermés tous les maux, avec injonction de ne pas l'ouvrir. La curiosité l'emporta : la boîte fatale fut ouverte. Tous les maux s'échappèrent; il ne resta au fond que l'espérance.

(16) *C'est la fourbe.* Substantif bien plus énergique que *fourberie.* Boileau :

> Je n'apperçois par-tout que folle ambition,
> Foiblesse, iniquité, *fourbe*, corruption.
>
> (Sat. XI.)

FABLE VII.

L'Ivrogne et sa Femme.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, pag. 83 (edit. Rob. Stéphani, 1629). — FRANÇAIS. Anciennes farces dans les *Anecdotes dramatiques*, T. I. pag. 341.

CHACUN a son défaut où toujours il revient :
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient :
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altéroit sa santé, son esprit et sa bourse :
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur course,
Qu'ils sont au bout de leurs écus.

Un jour que celui-ci, plein du jus de la treille,
Avoit laissé ses sens au fond d'une bouteille,
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil il treuve (1)
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts.
Oh! dit-il, qu'est-ceci? Ma femme est-elle veuve?
Là-dessus son épouse, en habit d'Alecton,
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa bière,
Lui présente un chaudeau (2) propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'Enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce phantôme.
La cellerière du royaume
De Satan (3), reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt la tombe noire.
Le mari répart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Le Beau, *Carmina*, pag. 47. ITAL. Luig. Grillo, fav. 23.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fiction trouveroit mieux sa place parmi les contes de La Monnoie ou les épigrammes de J. B. Rousseau, que dans un recueil d'apologues, genre auquel la fiction n'appartient, à proprement parler, qu'autant qu'elle a des animaux pour acteurs. Au reste, l'anecdote est vraie: elle eut lieu en 1550. Le personnage étoit un Avocat, ainsi mistifié par sa femme. On peut la lire dans les *Diverses Leçons de Louis Guyon*. (T. I. L. II. ch. 15.)

(1) *A son réveil il treuve*, pour *il trouve*. Vieux mot qui se rencontre fréquemment dans les anciens auteurs :

Ne permets point que de mort fasse épreuve,
Et que plus que toi pytoiable la *treuve*.
(Louise Labbe, Elégie III. pag. 118.)

et dans La Fontaine lui-même. (Voyez la fable du *Testament expliqué par Esope*, L. II. fab. 20.)

(2) *Chaudeau*, ou potage. Vieux mot qui tient à la même racine que le mot *chaudière*, chaud-eau (*aqua calida*); comme celui de bouillon vient de eau bouillante.

(3) *La célerière du royaume de Satan. Célerier* ou *cellerier*, celui qui, dans les maisons religieuses, a l'office d'approvisionner le couvent.

FABLE VIII.

La Goutte et l'Araignée.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Nicol. Gerbel. [à la suite des fables de Cämmermeister, pag. 458 (Joach. Camerarii fabulæ), Lips. 1570].

Quand l'Enfer eut produit la Goutte et l'Araignée(1),
Mes filles, leur dit-il, vous pouvez vous vanter
D'être pour l'humaine lignée
Egalement à redouter.
Or avisons aux lieux qu'il vous faut habiter.
Voyez-vous ces cases étroites (2);
Et ces palais si grands, si beaux, si bien dorés?
Je me suis proposé d'en faire vos retraites.
Tenez donc, voici deux buchettes :
Accommodez-vous, ou tirez.

Il n'est rien, dit l'Aragne (3), aux cases qui me plaise.
L'autre, tout au rebours, voyant les palais pleins
De ces gens nommés Médecins (4),
Ne crut pas y pouvoir demeurer à son aise.
Elle prend l'autre lot, y plante le piquet (5),
S'étend à son plaisir sur l'orteil (6) d'un pauvre homme,
Disant : Je ne crois pas qu'en ce poste je chomme,
Ni que d'en déloger, et faire mon paquet,
Jamais Hippocrate me somme.
L'Aragne cependant se campe en un lambris,
Comme si de ces lieux elle eût fait bail à vie,
Travaille à demeurer : voilà sa toile ourdie,
Voilà des Moucherons de pris.
Une servante vient balayer tout l'ouvrage.
Autre toile tissue, autre coup de balai.
Le pauvre bestion (7) tous les jours déménage.
Enfin, après un vain essai,
Il va trouver la Goutte. Elle étoit en campagne,
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse Aragne.
Son hôte la menoit tantôt fendre du bois,
Tantôt fouïr, houer (8). Goutte bien tracassée
Est, dit-on, à demi pansée.
Oh! je ne saurois plus, dit-elle, y résister.
Changeons, ma sœur l'Aragne. Et l'autre d'écouter :
Elle la prend au mot, se glisse en la cabane.
Point de coup de balai qui l'oblige à changer.
La Goutte, d'autre part, va tout droit se loger
Chez un Prélat qu'elle condamne
A jamais du lit ne bouger.

Cataplasmes, Dieu sait ! Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.
L'une et l'autre trouva de la sorte son compte,
Et fit très-sagement de changer de logis.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 32.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

L'ARAIGNÉE tend avec beaucoup d'art une espèce de toile qu'elle tire de sa propre substance; elle se place au centre, dont elle fait sa demeure, et s'y tient en embuscade pour y prendre les Mouches, dont elle se nourrit. On distingue des Araignées de diverses espèces; les unes que l'on croit venimeuses, d'autres qui passent pour ne l'être pas. L'Afrique et l'Amérique produisent des Araignées monstrueuses.

GOUTTE, maladie qui attaque ordinairement les vieillards; les personnes oisives ou sédentaires y sont sujettes : elle est quelquefois aussi la punition des excès en tout genre. L'exercice en est un remède ou un préservatif; mais il ne la prévient pas plus qu'il ne la guérit radicalement. Le célèbre Sydenham, qui l'a si bien décrite, quoique trop en philosophe, et qui étoit le meilleur praticien de son temps, n'a pas laissé d'en être tourmenté pendant trente ans.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Quand l'Enfer eut produit la Goutte et l'Araignée.* On se prête aisément à la fiction que la Goutte est fille de l'Enfer; mais l'Araignée, pourquoi lui donner une origine aussi odieuse? A travers ces formes ingrates dont s'offense notre délicatesse, les anciens avoient lu mieux que nous l'histoire de sa naissance. Ils supposoient qu'elle avoit été, sous le nom d'*Arachné*, une jeune

et belle artiste, brodeuse excellente, ayant assez de confiance dans ses talens pour oser défier Minerve elle-même. Un chef-d'œuvre nouveau venoit d'éclorre sous ses doigts. La superbe déesse s'en vengea, en changeant sa rivale en Araignée : mais en lui ôtant sa première forme, elle n'a pu lui enlever son talent. L'Araignée est encore tout ce qu'elle fut avant sa métamorphose, active, laborieuse, économe, sensible aux attraits de l'harmonie : on l'a vu s'associer aux concerts de plus d'un Orphée solitaire. Ah ! si nos injustes dégoûts l'éloignent de nos maisons, laissons-la du moins habiter en paix nos cachots. Souvent les malheureux n'y trouvèrent qu'une Araignée pour compagne et pour amie ! .

(2) *Ces cases.* Loge, cellule, du latin *casa*, qui a passé dans l'italien, l'espagnol, etc.

(3) *L'Aragne* pour *Araignée*, du grec *Arachné*, d'où la fable a tissu sa métamorphose d'*Arachné* en *Araignée*. Villon avoit dit *Iraignée* (p. 8.). La langue française est donc aussi mobile que les mœurs de ses habitans.

(4) *De ces gens nommés Médecins.* Les mêmes dont il va dire :

Les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de mal en pis.

Les deux écrivains les plus originaux du siècle de Louis XIV, Molière et La Fontaine, offrent, parmi tant d'autres rapports, celui de n'avoir pas aimé les médecins : mais voyez comme cette prévention prend la teinte de leur caractère ! Dans Molière, c'est un stylet sans cesse aiguisé, sans cesse en action ; dans La Fontaine, c'est une main légère qui pince en badinant : alors même qu'il paroît sortir de son caractère, on ne peut s'empêcher de s'écrier : le bonhomme !

(5) *Y plante le piquet.* S'y établit comme fait le soldat, qui, pour camper, dresse sa tente sur les piquets ou épieux qu'il a plantés en terre.

(6) *Orteil.* Doigt du pied.

(7) *Bestion.* Insecte, diminutif de bête, qui s'écrivoit *Beste*.

(8) *Fouïr, houer.* Vieux mots encore en usage dans l'agriculture : cultiver la terre, la vigne. Villon a dit :

Se vous les eussiez veu *fouïr*.
(2e. *Part. Franch. Repües*, p. 37.)

FABLE IX.

Le Loup et la Cicogne.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 144. Gabrias, f. 39. Aphtone, fab. 9 et 25. — LATINS. Phèdre, Lib. I. fab. 8. Anonyme, fab. 8.

Les Loups mangent gloutonnement.
Un Loup donc étant de frairie (1),
Se pressa, dit-on, tellement,
Qu'il en pensa perdre la vie.
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur (2) pour ce Loup qui ne pouvoit crier,
Près de là passe une Cicogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
Elle retira l'os: puis, pour un si bon tour (3),
Elle demanda son salaire.
Votre salaire? dit le Loup,
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou?
Allez, vous êtes une ingrate,
Ne tombez jamais sous ma patte (4).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III, fab. 16. Voyez aussi dans les *Muses helvétiennes* (vol. in-8°. Lausanne, 1775, pag. 235). — ITAL. Luig. Grillo, fav. 56.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

La Cicogne est un oiseau de passage qui se retire l'hiver dans les pays chauds; les grandes chaleurs l'en chassent, et elle va habiter des pays plus tempérés. Elle y arrive vers la mi-mars. Ses voyages se font par troupes. Sa couleur est blanche ou noire. Cet Oiseau a quarante-huit pouces depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds; son bec, d'un rouge pâle tirant sur la couleur de chair, est tout droit et non courbé, à angles et non rond. Sa tendresse pour ses petits est extrême; il se laisseroit brûler plutôt que de les abandonner. Cet Oiseau détruit les Crapauds, les Serpens et autres animaux malfaiteurs. De-là la reconnoissance qui leur vaut tant d'égards dans certains pays, tels que le Brabant, la Hollande, etc.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *De frairie.* D'un grand repas où l'on se met en *frais.*

(2) *De bonheur.* On diroit aujourd'hui, *par bonheur.*

(3) *Pour un si bon tour.* Ce n'est point là un tour, mais un service.

(4) *Ne tombez jamais sous ma patte.* Vadé s'est approprié ce vers dans sa fable *des Deux Serins.*

FABLE X.

Le Lion abattu par l'Homme.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Lockman, fab. 7. — GRECS. Esope, f. 223. Gabr. 1. Apht. 34. — LATINS. Avien, 24. Tanaq. Faber *ex arab. Lockm.* Burman, *Append. ad Phœdr.* fab. 25. Rimicius, IV, 15. Anonyme, 52, et Romul. 44, dans le *Phèdre* de Barbou, pag. 129.

ON exposoit une peinture,
Où l'artisan (1) avoit tracé
Un Lion d'immense stature,
Par un seul Homme terrassé.
Les regardants en tiroient gloire.
Un Lion passant (2) rabattit leur caquet:
Je vois bien, dit-il, qu'en effet
On vous donne ici la victoire:
Mais l'ouvrier vous a déçus;
Il avoit liberté de feindre.
Avec plus de raison nous aurions le dessus,
Si mes confrères savoient peindre.

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Desbillons, L. III. fab. 24. — FRANÇ. Benserade, fab. 69. Boileau :

Sans examiner si vers les antres sourds,
L'Ours a peur du passant ou le passant de l'Ours;
Et si, sur un édit des Pâtres de Nubie,
Les Lions de Barca videroient la Lybie,
Ce maître prétendu qui leur donne des loix,
Ce Roi des animaux, etc.

(Satyre VIII.)

Groselier, fable intitulée *l'Ours et le Chasseur;* l'animal provoque l'homme et le raille sur son titre de Roi (*Voyez* Fabl. franç. pag. 23). Fables en chansons, L. II. fab. 12. Mandeville, fable dialoguée de *l'Homme et du Lion*, dans la fable *des Abeilles*, T. I. remarq. P. L'auteur du *Cymbalum mundi* prête les mêmes raisonnemens au cheval Phlégon, un des interlocuteurs de son 3e. dialogue, p. 126. C'est de la combinaison de cette moralité avec la fable de La Fontaine, que Voltaire a fait la sienne, intitulée *l'Homme et le Lion.* —ITAL. Grillo, fav. 46.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Où l'artisan avoit tracé.* De même dans la fable du *Statuaire*:

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole, etc.

La Fontaine l'a imité des anciens auteurs. Baïf, s'adressant à l'Amour:

Tel qu'en ton cœur, Artisan, tu l'avois, etc.

Artisan n'est point le mot: il faudroit *artiste*. *Artisan*, ouvrier dans un art mécanique, homme de métier. *Artiste*, celui qui travaille dans un art où le génie et la main doivent concourir.

(2) *Un Lion passant.* Lion n'a plus dans ce vers la même mesure qu'il a deux vers plus haut. C'est une de ces légères inexactitudes auxquelles il ne faut pas prendre garde dans les ouvrages de génie, et sur-tout dans ceux de La Fontaine, mais qu'il ne faudroit pas se permettre aujourd'hui. Les éditions nouvelles portent: *Un Lion en passant.*

FABLE XI.

Le Renard et les Raisins.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 159. Gabrias, 18. — LATINS. Phèdre, L. IV. fab. 3. Camerarius, fab. 157.

CERTAIN Renard gascon, d'autres disent normand (1),
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille,
Des raisins mûrs apparemment (2),
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas.
Mais comme il n'y pouvoit atteindre,
Ils sont trop verds, dit-il, et bons pour des goujats (3).
Fit-il pas mieux que de se plaindre (4)?

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Boursault, *Lettres* ou *Œuvres mêlées*, T. III. pag. 373. Fables en chansons, Liv. I. fab. 12. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 27.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Certain Renard Gascon, d'autres disent Normand.* Vent-on parler d'un de ces fanfarons, qui, à les entendre, n'ont jamais tort, habiles qu'ils sont à sortir d'un mauvais pas par une saillie? On dit: *c'est un Gascon.* D'un menteur adroit, cauteleux, qui sait se ménager un sens détourné dans tout ce qu'il dit? *c'est un Normand.* Les acteurs de La Fontaine sont des animaux, c'est un Renard: son Renard devient donc naturellement un Gascon ou un Normand, comme on voudra.

On lit dans une comédie:

L'intérêt est Normand, et l'honneur est Gascon.

(Comédie du Triomphe de l'Intérêt, dans le *Nouvelliste du Parnasse*, T. I. page 66.)

(2) *Apparemment.* Paroissant être ce qu'ils étoient en effet, du verbe *apparere.*

(3) *Goujats.* Ce qu'il y a de plus vil dans le rebut des armées. « On a critiqué ce vers, et l'on a eu raison. Les goujats n'ont que faire là. » (Champfort.)

(4) *Fit-il pas mieux ?* Il faudroit : *ne fit-il pas mieux* ? « D'ôter ici la négative, ce peut être une commodité pour les poètes ; mais ils doivent donner un ton aisé à leurs vers, sans que ce soit aux dépens de la véritable construction ». (Thomas Corneille.)

FABLE XII.

Le Cygne et le Cuisinier.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, 74. Aphtone, 2. — LATINS, Avien, 53. Faerne, 25.

Dans une ménagerie
Dè volatiles remplie,
Vivoient le Cygne et l'Oison :
Celui-là destiné pour les regards du maître,
Celui-ci, pour son goût : l'un qui se piquoit d'être
Commensal du jardin, l'autre de la maison.
Des fossés du château faisant leurs galeries,
Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies (1).
Un jour le Cuisinier, ayant trop bu d'un coup,
Prit pour Oison le Cygne ; et le tenant au cou,
Il alloit l'égorger, puis le mettre en pôtage.
L'Oiseau, près de mourir, se plaint en son ramage.
Le Cuisinier fut fort surpris,

Et vit bien qu'il s'étoit mépris.
Quoi ! je mettrois, dit-il, un tel chanteur (2) en soupe ?
Non, non, ne plaise aux Dieux que jamais ma main coupe
La gorge à qui s'en sert si bien !

Ainsi dans les dangers qui nous suivent en croupe (3),
Le doux parler ne nuit de rien.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. III. fab. 23.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

CYGNE, le plus beau et le plus grand des Oiseaux aquatiques. Il nage avec une noblesse, une aisance et une grace singulières. Il est d'une blancheur qui a passé en proverbe. Tout son corps est couvert d'un plumage mollet et délicat. On dit que le Cygne a servi de modèle pour perfectionner la fabrique des navires. Son col est très-long et composé de vingt-huit vertèbres, ce qui met le Cygne, lorsqu'il se promène sur l'eau, en état d'atteindre sa proie à une profondeur considérable.

L'OIE, Oiseau domestique très-connu dans nos basse-cours, sur nos tables et dans nos jeux. Le mâle se distingue par le nom particulier de Jars.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tantôt on les eût vus côte à côte nager,*
Tantôt courir sur l'onde, et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies. Traduction aussi élégante que fidelle de ces vers des Géorgiques :

Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi.

(2) *Un tel chanteur.* La tradition qui accorde au Cygne la faculté de chanter agréablement, a pour autorité tous les poètes

anciens. Platon, dans son *Phédon*, enchérit encore sur l'erreur des poètes. Selon eux, seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantoit au moment de son agonie, dit M. de Buffon, et préludoit par des sons harmonieux à son dernier soupir. « C'étoit, disoient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le Cygne rendoit ces accens si doux et si touchans, et qui, pareils à un léger et douloureux murmure d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre. » Cette opinion a trouvé des contradicteurs, même dans l'antiquité. Alexandre le Myndien la traite de fabuleuse (Liv. IX *des Dipnosophistes d'Athenée*). Pline, le naturaliste, la combat par des expériences qui la démentent (L. X. ch. 23.), Lucien, par ses plaisanteries accoutumées, plusieurs modernes, par des explications forcées. Mais, comme si la nature se jouoit à mettre en défaut les hommes avec leur expérience, d'autres témoignages tout aussi authentiques, et dont la preuve est encore sous nos yeux, réhabilitent le Cygne dans son antique réputation. Vossius le fils affirmoit que, dans les mers du Nord, on voyoit des Cygnes à voix mélodieuse, et qu'il se présentoit souvent dans la Suède de ces aimables musiciens. De nos jours, M. l'abbe d'Arnaud soumettoit les chants de cet Oiseau à des mesures cadencées savamment; et tout Paris put aller voir à Chantilly des Cygnes chanteurs, auxquels la magie du lieu sembloit donner en quelque sorte un caractère d'enchantement.

(3) *Qui nous suivent en croupe.* C'est le mot d'Horace : *Post equitem sedet atra cura*, si heureusement traduit par Boileau :

Le chagrin monte en croupe, et galoppe avec lui.
(Ep. V. v. 44.)

On doit à La Fontaine et cette traduction si fière de l'image latine, et la belle imitation française. L'abbé Batteux croit que Boileau n'eût point osé de lui-même la hasarder. (*Cours de Belles Lettres*, T. IV. 3e. part. p. 68.)

FABLE XIII.

Les Loups et les Brebis.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, f. 71, 237, 241, 276. Planude, *Vie d'Esope*, p. 61, édit. de Nevelet. Aphtone, f. 21. Demosthenes, apud Plutarch. Apophtegm. 21, et Vit. Demosthen. — Lat. Phèdre, Lib. I. fab. 31. Anouyme, 52. Rimicius, L. III. f. 13. Herman, edit. Robert. Stephani, pag. 130. Burman. Append. *ad Phædr.*, fab. 21. Romul. 32, dans l'Append. du *Phèdre* de Barbou, pag. 125.

Après mille ans et plus de guerre déclarée,
Les Loups firent la paix avecque les Brebis (1).
C'étoit apparemment le bien des deux partis :
Car si les Loups mangeoient mainte bête égarée,
Les Bergers, de leur peau, se faisoient maints habits.
Jamais de liberté, ni pour les pâturages,
Ni d'autre part pour les carnages :
Ils ne pouvoient jouir qu'en tremblant de leurs biens.
La paix se conclut donc : on donne des ôtages ;
Les Loups, leurs Louveteaux, et les Brebis, leurs Chiens.
L'échange en étant fait aux formes ordinaires,
Et réglé par des Commissaires,
Au bout de quelque temps que messieurs les Louvats (2)
Se virent Loups parfaits, et friands de tuerie,
Ils vous prennent le temps que dans la Bergerie
Messieurs les Bergers n'étoient pas,
Etranglent la moitié des Agneaux les plus gras,
Les emportent aux dents (3), dans les bois se retirent.

Ils

Ils avoient averti leurs gens secrètement.
Les Chiens qui, sur leur foi, reposoient sûrement,
Furent étranglés en dormant.
Cela fut sitôt fait, qu'à peine ils le sentirent.
Tout fut mis en morceaux, un seul n'en échappa.

Nous pouvons conclure de-là
Qu'il faut faire aux méchans guerre continuelle.
La paix est fort bonne de soi ;
J'en conviens : mais de quoi sert-elle
Avec des ennemis sans foi ?

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Jains, *Bibl. Rhetor.* T. II. pag. 745. Desbillons, Lib. III. fab. 9. — FRANÇAIS. Groselier, L. VI. fab. 17. Fables en chansons, L. II. fab. 2. Mérard S. Just, L. VII. fab. 18. Vitalis (*les Loups, les Chiens et les Moutons*). — ITAL. Luig. Grillo, fav. 104.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Avecque* ainsi écrit, n'est plus en usage qu'en poésie, où même il a vieilli.

(2) *Louvats*. Louveteaux, jeunes Loups.

(3) *Les emportent aux dents*. Expression hardie que je n'oserois censurer qu'en la regrettant. *Entre leurs dents* seroit plus exact, mais foible.

Voici l'application que Démosthène fit de cet apologue. « Alexandre, au rapport de Plutarque, envoya sommer les Athéniens de lui remettre entre les mains dix de leurs orateurs. Démosthène conta au peuple d'Athène la fable des Brebis et des Loups, qui demandèrent une fois aux Brebis que pour avoir la paix avec eux, elles livrassent entre leurs mains les mâtins qui les gardoient : en comparant lui et ses compagnons, travaillant pour le bien du peuple, aux Chiens qui gardent les troupeaux de Moutons, et appelant Alexandre le Loup. (Trad. d'Amyot.) Lors de la seconde Assemblée législative en France (en 1791), les deux partis qui la divisoient s'étant réunis dans un moment d'enthousiasme, sous la promesse so-

lennelle d'abjurer leurs animosités et leurs haines, le roi Louis XVI s'y rendit le soir de ce jour-là même, accompagné de ses ministres, pour signer ce nouveau traité de paix, et confondre ses sermens dans ceux de l'Assemblée, dont l'unanimité offrit en ce moment le plus bel exemple à la France, déchirée dès-lors par tant de factions. Le lendemain, les murs de la capitale se trouvèrent tapissés d'affiches qui portoient cette fable de La Fontaine. La paix des Loups avec les Brebis ne dura pas même un jour; et la journée du 20 juin, qui suivit bientôt après, vit commencer la longue agonie du Berger.

FABLE XIV.

Le Lion devenu vieux.

(*Avant La Fontaine*), ORIENTAUX. Sanbader, f. 3. — GRECS. Esope (dans sa vie, édit. de Robert Etienne, 1529, pag. 48). — LATINS. Phèdre, Lib. I. f. 20. Anonyme, f. 16. Camerar. p. 179.

Le Lion, terreur des forêts (1)
Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse (2),
Fut enfin (3) attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa foiblesse.
Le Cheval s'approchant lui donne un coup de pied.
Le Loup un coup de dents, le Bœuf un coup de corne (4).
Le malheureux Lion, languissant, triste et morne (5),
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin sans faire aucune plainte,
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il; je voulois bien mourir,
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes.

(*Depuis La Fontaine.*) Fables en chansons, L. IV. fab. 13. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 19.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Terreur des forêts.* Il le fut du moins autrefois; mais en l'environnant de ses titres antiques, le poète rend le contraste encore plus frappant.

(2) *Chargé d'ans, et pleurant son antique prouesse.* Le sentiment est dans l'image; il est aussi dans l'expression. *Prouesse* est lui-même un mot antique; il semble, par sa vétusté, remonter aux jours de sa gloire passée. Ainsi dans la belle statue du repos d'Hercule, l'artiste sublime qui l'a faite, ramassant la vie toute entière du héros, a su donner à sa lassitude même une expression telle, que, dans la cessation de tout travail, l'œil étonné parcourt la carrière de ses immortels travaux.

(3) *Fut enfin*, au lieu de *à la fin*, pour comble de maux.

(4) *Le loup un coup de dents, le bœuf un coup de corne.* Ici l'attaque est simultanée : dans Phèdre elle est successive; aussi l'image a-t-elle chez lui moins de précision. Ajoutez qu'il affoiblit l'intérêt dû à son héros, en faisant voir en lui un ennemi commun, *hostile corpus*, contre qui l'on exerce un droit de représailles; *Et vindicavit ictu veterem injuriam.* Dans la fable française, on remarquera encore combien la césure du premier hémistiche par un monosyllabe donne d'énergie et de vérité à la peinture: c'est le *procombit humi bos* de Virgile.

(5) *Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,*

Peut à peine rugir, par l'âge estropié. Que de beautés en si peu de mots! Le premier vers est un exemple de ce pathétique qui, suivant Longin, participe du sublime, autant que le sublime participe du beau et de l'agréable (*Traité du Sublime*, ch. 4.). *Peut à peine rugir.* Sénèque le tragique a dit de même, d'après Eschile et Epicure : les grandes douleurs sont muettes. *Par l'âge estropié.* Analysez ce mot *estropié;* il pourra vous paroître foible, à la suite d'un tableau dont le dernier trait doit l'achever d'une manière forte et terrible. Mais tous ces vers sont si beaux, la cadence de ce dernier est si heureuse, les images si imposantes, le rithme si majestueux, l'intérêt qui anime toute cette scène est si attachant, qu'on ne pense plus aux mots: je dis plus, La Fontaine a même eu le secret d'en faire une beauté.

FABLE XV.

Philomèle et Progné.

(*Avant La Fontaine*). —Latins. Camerar. fab. 35.

Autrefois Progné l'Hirondelle
De sa demeure s'écarta,
Et loin des villes s'emporta
Dans un bois où chantoit la pauvre Philomèle.
Ma sœur, lui dit Progné, comment vous portez-vous?
Voici tantôt mille ans que l'on ne vous a vue:
Je ne me souviens point que vous soyez venue,
Depuis le temps de Thrace, habiter parmi nous.
Dites-moi, que pensez-vous faire?
Ne quitterez-vous point ce séjour solitaire?
Ah! reprit Philomèle, en est-il de plus doux?
Progné lui répartit: Eh quoi! cette musique,
Pour ne chanter qu'aux animaux,
Tout au plus à quelque rustique (1)?
Le désert est-il fait (2) pour des talens si beaux?
Venez faire aux cités éclater leurs merveilles (3).
Aussi bien, en voyant les bois,
Sans cesse il vous souvient que Térée autrefois
Parmi des demeures pareilles,
Exerça sa fureur sur vos divins appas.
Et c'est le souvenir d'un si cruel outrage,
Qui fait, reprit sa sœur, que je ne vous suis pas:
En voyant les hommes, hélas!
Il m'en souvient bien davantage.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Le Brun, poésies, édit. d'Amsterdam, 1736, pag. 110. Fables en chansons, Liv. III. fab. 19.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE, etc.

Terée, Roi de Thrace, ayant outragé Philomèle, sœur de Progné sa femme, celles-ci s'en vengèrent cruellement en donnant à manger à ce prince le fils qu'il avoit eu de ses criminelles amours. Les deux sœurs furent changées, Philomèle en Rossignol, Progné en Hirondelle. (*V.* Ovide, *Métam.* L. VI. v. 32. *Apollod.* L. III, c. 28).

Le Rossignol est un petit Oiseau de couleur rougeâtre, dont le ramage est admirable. Il vit de Mouches et d'Araignées, et chante nuit et jour jusqu'au temps où il fait ses petits. Pline l'appelle le chantre de la nature.

L'Hirondelle. *Voyez* L. I. fab. 8.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tout au plus à quelque rustique.* La Fontaine a conservé à ce mot *rustique* l'acception substantive qu'il a dans les anciens auteurs. Il avoit déjà dit: c'est assez, dit le *rustique* (Fable *du Rat de ville et du Rat des champs*). *Laïques* et *rustiques* se confondoient autrefois et supposoient une égale ignorance, dans ces temps où les ordres de la noblesse et du clergé étoient seuls en possession de la science. On en voit des témoignages fréquens dans Grégoire de Tours (voyez sa Préface), dans les écrivains d'après lui et dans les poètes jusqu'au seizième siècle. Alors la servitude et l'ignorance faisoient l'apanage des *vilains* ou *rustiques*, c'est-à-dire, de ceux qui habitoient les campagnes, ou qui en avoient les mœurs.

(2) *Le désert est-il fait*, etc. Après avoir cité cette délicieuse tirade toute entière, M. Bernardin de Saint-Pierre ajoute: « Je n'entends pas de fois les airs ravissans et mélancoliques d'un Rossignol caché sous une feuillée, et les piou-pion prolongés qui traversent, comme des soupirs, le chant de cet oiseau solitaire, que

je ne sois tenté de croire que la Nature a révélé son aventure au sublime La Fontaine, en même temps qu'elle lui inspiroit ces vers. Si ces fables n'etoient pas l'histoire des hommes, elles seroient encore pour moi un supplément à celle des animaux». (*Etudes de la Nature*, L. 1. vers le milieu.)

(3) *Venez faire aux cités éclater leurs merveilles. Aux cités* se rapportant a *venez*, n'est pas exact. On dit : *aller à la ville, venir dans les villes ;* le lieu est fixe : *aller aux champs*, parce que l'espace n'est pas déterminé. On lira avec le plus touchant intérêt dans J. B. Rousseau (L. 1. ép. 6.), une fable de *Philomèle*, dont le sujet s'éloigne de celui-ci, mais dont les accessoires, les pensées et la morale se rapprochent de notre apologue.

Un autre poète, M. Lebrun, a imité ainsi la fable de La Fontaine :

Sous des berceaux couverts de verdure et de fleurs,
Philomèle aux regrets toujours abandonnée,
Chante, gémit, verse des pleurs.
Progné, sa sœur infortunée,
A ses accens plaintifs vient joindre ses douleurs.
De tous leurs entretiens, Echo, témoin fidelle,
En les répétant se rappelle
Le triste souvenir de ses propres malheurs.

FABLE XVI.

La Femme noyée.

(*Avant et depuis La Fontaine*). Fabliaux et Contes. *Du Vilain et de sa Femme*, dans un Mémoire du Comte de Caylus, T. XX des Mém. de l'Académ. des Belles-Lettres ; et Recueil des Fabliaux par Legrand, T. III, pag. 197. Contes et Facetie du Pogge, pag. 54. Facetiæ Frischlini, pag. 270. Facetie burle da Lod. Domenichi, pag. 64. Facet. etc. de Christ. Zabata, p. 81. Convivales sermones, T. I. pag. 309. Nugæ venales, pag. 74. Passa tempo de Curiosi, pag. 76. Arcadia di Brenta, pag. 211. Divertiss. curieux de ce temps, p. 19. Facét. et mots subtils, p. 186. Chasse-ennui, p. 318.

JE ne suis pas de ceux qui disent : Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie (1).
Je dis que c'est beaucoup ; et ce sexe vaut bien (2)
Que nous le regrettions, puisqu'il fait notre joie.
Ce que j'avance ici n'est point hors de propos,
Puisqu'il s'agit en cette fable
D'une femme qui dans les flots
Avoit fini ses jours par un sort déplorable.
Son époux en cherchoit le corps,
Pour lui rendre, en cette aventure,
Les honneurs de la sépulture.
Il arriva que sur les bords
Du fleuve, auteur de sa disgrace,
Des gens se promenoient ignorant l'accident.
Ce mari donc leur demandant
S'ils n'avoient de sa femme apperçu nulle trace :

Nulle, reprit l'un d'eux ; mais cherchez-la plus bas,
Suivez le fil de la rivière.
Un autre répartit : Non, ne le suivez pas,
Rebroussez plutôt en arrière (3) :
Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.
Cet homme se railloit assez hors de saison.
Quant à l'humeur contredisante,
Je ne sais s'il avoit raison ;
Mais que cette humeur soit, ou non,
Le défaut du sexe et sa pente,
Quiconque avec elle naîtra,
Sans faute avec elle mourra,
Et jusqu'au bout contredira,
Et, s'il peut, encor par de-là (4).

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette jolie pièce de vers est moins un apologue qu'un conte ou fabliau. On en a mêlé quelques-uns parmi les fables ; mais ces apologues de contrebande n'ont rien ici dont la morale et la religion puissent s'offenser. Avec l'innocence de l'apologue, ils en ont aussi la grace. Conteur ou fabuliste, La Fontaine est toujours l'écrivain sans rivaux et sans successeurs.

(1) *Je ne suis pas de ceux qui disent*, etc. Existe-t-il quelque part exorde où une plus fine plaisanterie soit déguisée sous un air de bonne-foi plus ingénue? La naïveté du poète est telle, qu'elle se communique à son lecteur, et laisse son opinion indécise sur le jugement à porter d'un sexe dont on dit et tant de bien et tant de mal.

(2) *Et ce sexe vaut bien*, etc. Avoit-il sous les yeux ce vieux fabliau de Constant Duhamel, où on lit : « Je dis que les dames

sont l'ouvrage du créateur, le plus agréable comme le plus utile, et je soutiens en conséquence qu'on ne sauroit assez les honorer ». (*Fabliaux de Legrand*, T. IV. p. 237.)

(3) *Rebroussez plutôt en arrière.* On dit *rebrousser chemin*, et *retourner en arrière.*

(4) *Et jusqu'au bout contredira*,

Et S'il se peut encor par-delà. C'est le mot de Faerne :

Morosa et discors *vel mortua* litigat uxor.

Mais quand on est *au bout*, le moyen d'aller plus loin ? C'est précisément l'exagération qui fait le sel de l'épigramme. Si l'on disoit : les femmes parlent jusqu'à la mort, il n'y auroit à cela rien de malin. Dites qu'elles parlent vingt-quatre heures après la mort, et ce proverbe devient un trait de satyre raisonnable.

FABLE XVII.

La Belette entrée dans un grenier.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Mola Dschamijus (*le Loup et le Renard*) dans l'Anthologie persienne, publiée par les soins de l'impératrice Marie-Thérèse. — Grecs. Esope, fab. 161 (*le Renard à jeun*). Gabrias, fab. 47 et Supplém. fab. 4 (sous le même titre). — Latins. Horace, L. I. ep. 7, v. 29.

Damoiselle Belette, au corps long et fluet (1),
Entra dans un grenier par un trou fort étroit :
Elle sortoit de maladie (2).
Là, vivant à discrétion,
La galante fit chère lie (3),
Mangea, rongea : Dieu sait la vie,
Et le lard qui périt en cette occasion !
La voilà, pour conclusion,
Grasse, maflue (4), et rebondie.

Au bout de la semaine, ayant dîné son sou,
Elle entend quelque bruit, veut sortir par le trou,
Ne peut plus repasser, et croit s'être méprise.
Après avoir fait quelques tours,
C'est, dit-elle, l'endroit (5); me voilà bien surprise :
J'ai passé par ici depuis cinq ou six jours.
Un Rat qui la voyoit en peine,
Lui dit : Vous aviez lors la panse un peu moins pleine.
Vous êtes maigre entrée, il faut maigre sortir :
Ce que je vous dis-là, l'on le dit à bien d'autres (6).
Mais ne confondons point, par trop approfondir (7),
Leurs affaires avec les vôtres.

(*Depuis La Fontaine*). Franç. Benserade, fab. 47. Lenoble; fab. 146 et 180. Boursault, comédie des fables d'Esope, act. I. sc. 2. Lamothe, L. II. fab. III. Fables en chansons, L. III. f. 2.—Latins. Desbillons, Lib. VI. fab. 9.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

La Belette, petit animal hardi et cruel; il y en a de deux sortes : l'une sauvage qui vit à la campagne, ennemie des Pigeons et des Lapins; l'autre domestique, qui se cache dans les greniers, et que l'on confond avec la Fouine. Elle a le gosier blanc, le dos rouge, le museau étroit, le corps alongé et fluet.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Damoiselle Belette, au corps long et fluet.* Outre le charme de cette description, on en remarquera l'à-propos. Comment avec un autre corps auroit-elle pu se glisser dans ce trou ?

(2) *Elle sortoit de maladie.* L'œil du poète est semblable à la muse d'Homère, qui a tout vu; elle connoît non seulement les événemens, mais jusqu'à leurs causes les plus éloignées. L'appétit d'un convalescent se conçoit par le jeûne qui a précédé.

(3) *Fit chère lie.* Grand'chère ; chère *joyeuse*, dit M. Coste. Le mot *lie* n'est plus guère entendu dans ce sens-là, quoique *liesse*, qui en a été formé, ne soit encore ni barbare, ni tout-à-fait hors d'usage : témoin *Notre-Dame de Liesse*, et ce vers de La Fontaine, qui est entendu de tout le monde :

Aux nôces d'un tyran, tout le peuple en *liesse*.
(L. VI. fab. 12.)

La Fontaine paroît l'avoir emprunté de Rabelais. (Voy. *Gargant.* T. I. p. 182.) Il vient, non de *læta*, comme dit M. Le Duchat, mais du mot *liæus*, nom de Bacchus, père de la joie. L'étymologie en est dans le grec, λύω, *solvo ; curis solutus*, disent les latins ; libre de soins, joyeux.

(4) *Maſlue*, plus ordinairement *maſlé*, bouffi ; vieux et familier. L'abbé Roubaud oppose ce mot à celui de *joufflu ;* mais d'une manière plus subtile que solide.

(5) *C'est, dit-elle, l'endroit.* Ce monologue rend avec une vérité frappante l'embarras et la surprise de l'animal.

(6) *Ce que je vous dis là, l'on le dit à bien d'autres.*

Gardez des mauvais sons le concours odieux,

a dit Boileau. Il est difficile qu'il s'en trouve de plus mauvais que ceux-ci.

(7) *Par trop approfondir.* Notre poète emploie avec quelque affectation ces infinitifs changés en substantifs. Son exemple ne pourroit prévaloir contre l'usage. Ceux qui aiment à comparer, liront ici avec quelque plaisir ces vers de La Motte (Fable *de l'Enfant et des Noisettes*) :

Un jeune enfant, je le tiens d'Epictète,
Moitié gourmand et moitié sot,
Mit un jour sa main dans un pot,
Où logeoit mainte figue avec mainte noisette.
Il en remplit sa main, tant qu'elle en put tenir,
Puis veut la retirer ; mais l'ouverture étroite,
Ne la laisse point revenir, etc.

FABLE XVIII.

Le Chat et un vieux Rat.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 28. Mich. Glycas, dans ses *Annales*, Liv. I. — LATINS. Phèdre, Liv. IV. fab. 1. Camerar, pag. 215 et 225.

J'ai lu, chez un conteur de fables (1),
Qu'un second Rodilard (2), l'Alexandre des Chats (3),
L'Attila, le fleau des Rats,
Rendoit ces derniers misérables.
J'ai lu, dis-je, en certain Auteur,
Que ce Chat exterminateur,
Vrai Cerbère, étoit craint une lieue à la ronde :
Il vouloit de Souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières (4),
N'étoient que jeux au prix de lui.
Comme il voit que dans leurs tanières
Les Souris étoient prisonnières,
Qu'elles n'osoient sortir, qu'il avoit beau chercher,
Le galant fait le mort (5); et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas. La bête scélérate
A de certains cordons (6) se tenoit par la patte.
Le peuple des Souris croit (7) que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rot ou de fromage,
Egratigné quelqu'un, causé quelque dommage;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement
Se promettent de rire à son enterrement (8),

Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à Rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête (9).
Mais voici bien une autre fête:
Le pendu ressuscite (10); et sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
Nous en savons plus d'un, dit-il, en les gobant:
C'est tour de vieille guerre; et vos cavernes creuses (11)
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis:
Vous viendrez toutes au logis.
Il prophétisoit vrai: notre maître Mitis (12),
Pour la seconde fois, les trompe et les affine (13),
Blanchit sa robe et s'enfarine;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé:
La gent trotte-menu (14) s'en vient chercher sa perte.
Un Rat, sans plus (15), s'abstient d'aller flairer autour:
C'étoit un vieux routier, il savoit plus d'un tour;
Même il avoit perdu sa queue à la bataille (16).
Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille,
S'écria-t-il de loin au général des Chats:
Je soupçonne dessous encor quelque machine.
Rien ne te sert d'être farine;
Car quand tu serois sac, je n'approcherois pas.
C'étoit bien dit à lui: j'approuve sa prudence:
Il étoit expérimenté;
Et savoit que la méfiance
Est mère de la sûreté.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. II. fab. 25. — Ital. Luig. Grillo, fav. 25.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Chat. *Voyez* Liv. VI. fab. 5.

Le Rat. *Voyez* Liv. I. fab. 9.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *J'ai lu chez un conteur de fables.* D'où vient que, dans la fable de La Mothe, qu'on vient de lire, on reste indifférent à la lecture de ce vers : *Un jeune enfant, je le tiens d'Epictète*, tandis que le rire vient de lui-même se placer sur nos lèvres en lisant ce vers de La Fontaine : *J'ai lu chez un conteur de fables ?* 1°. La Mothe n'est et ne veut être que sérieux ; 2°. il y a quelque prétention à citer cet antique philosophe, et l'on se tient en garde contre la leçon ; 3°. on voit sans intérêt le grave Epictète appelé en témoignage à propos d'un enfant. La Fontaine ne cherche qu'à vous amuser ; il s'avance, le rire sur les lèvres ; sa seule présence inspire la gaîté. Quand il vous indique les sources où il puise le sujet de ses narrations, il ne déguise rien ; peu lui importe quel jugement vous allez porter de lui. C'est un enfant dont l'ingénuité vous charme dans les récits naïfs qu'il vous fait. Il vous séduit d'autant plus qu'il s'en doute moins. Comme lui, vous finissez par croire ce qu'il vous raconte, et vous le voyez rire de si bonne foi, que vous ne pensez plus qu'à rire avec lui.

(2) *Qu'un second Roditard.* Rodilard Ier. du nom, est le *Roditardus* de la fable 2 du Liv. I. Florian leur donne à tous deux une brillante postérité (*Voyez* Liv. II. fab. 6).

(3) *L'Alexandre des Chats.* La prose eût dit : « Le plus vaillant d'entre eux », et l'expression eût eu de la noblesse. La Fontaine l'a rendue poétique et imposante, en disant : *l'Alexandre des Chats.* Ce nom est depuis si long-temps le synonyme du courage aidé de la fortune ! Suivez cette première idée : Sa valeur sera fatale à plus d'un ennemi. Voilà ce que diroit la prose ; la poésie l'appelle un fléau : c'est *Attila*, surnommé *le fléau de Dieu.* Voulez-vous enchérir encore ? Allez au-delà des bornes de la nature ; que la fable elle-même devenue tributaire du génie, lui présente des modèles

jusques au sein des Enfers. Cet Alexandre, cet Attila, ce fléau, qu'est-ce que tout cela ? un vrai *Cerbère*, semant à l'entour l'épouvante et l'effroi. La poésie est vraiment Prométhée dérobant le feu du Ciel pour animer sa statue.

(4) *La mort-aux-rats, les souricières.* Notre poète pouvoit avoir lu dans Sarrazin :

Tendirent mille souricières,
Semèrent de la mort-aux-rats.

(*Œuvres*, IIe. partie, pag. 23).

(5) *Le galant fait le mort.* Ainsi dans la fable *du Renard et de la Cicogne :*

Le galant pour toute besogne.

(6) *A de certains cordons.* On ne sait trop comment la chose a pu se faire ; mais avec *ces certains cordons*, la vraisemblance est sauvée. Le bon homme !

(7) *Le peuple des Souris croit.* Peuple n'est point ici mis au hasard. La sotte crédulité fit dans tous les temps le caractère du peuple.

(8) *Se promettent de rire à son enterrement.* On ne tient pas à ces traits là. Mais qu'elle profonde connaissance des hommes ! Ils passent sans réflexion de l'excès de la tristesse à l'excès de la joie.

(9) *Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête*, etc. Plaignons le lecteur qui ne sentiroit pas le charme de cette peinture : elle est d'une ressemblance achevée. Tout le monde les a vus, les a considérés, ces mouvemens incertains de la souris prête à sortir de son trou, produits par les mêmes alternatives de crainte et de sécurité si bien rendues ici ; voilà ses jeux, voilà et ses sorties et ses rentrées. Mais quel observateur eût mis dans sa description cette justesse de style, cette progression d'images qui fait de celle-ci la copie parfaite de la nature ?

(10) *Le pendu ressuscite.* La rapidité du récit égale celle de l'action.

(11) *Vos cavernes creuses.* Des trous de souris ne sont point des *cavernes* ; mais cette emphatique exagération relève l'adresse du vainqueur.

(12) *Notre maître Mitis.* Nom de caractère : il convient bien à l'hypocrite douceur de l'animal, du latin *mitis*, doux ; de là,

chatte-mite, *cata mitis*. Le P. Barbe s'est approprié ces noms divers dans sa fable *des trois Chats*.

(13) *Les affine*. Mot inconnu à plus d'un auteur de dictionnaire. Il signifie *jouer au fin*, surprendre par quelque *finesse*. Cl. Marot:

Fuyez la beauté
Qui soubs beaux dicts un vray amant *affine*.
(Eglog. XIV.)

Et Rabelais : Par leur astuce sera trompé et *affiné*.
(Prol. du Liv. IV. p. 4)

(14) *La gent trotte-menu*. Ce joli mot est de la création de La Fontaine. Ce sont là, comme vingt expressions d'Homère, de Corneille ou de notre fabuliste, de ces beautés perdues pour les langues étrangères, parce que, outre un rapprochement difficile à saisir, il faut dans les élémens mêmes des deux expressions, une harmonie pittoresque.

(15) *Un Rat, sans plus*. Pas plus *d'un* seul.

(16) *Même il avoit perdu sa queue à la bataille*. Une de ces saillies d'une gaîté vive et piquante, par lesquelles La Fontaine fixe ou réveille l'attention de son lecteur.

Fin du troisième livre.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Lion amoureux.

À MADEMOISELLE DE SÉVIGNÉ.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 225. Aphtone, fab. 7.

SÉVIGNÉ (1), de qui les attraits
Servent aux Graces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près :
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocens d'une fable ;
Et voir, sans vous épouvanter,
Un Lion qu'amour sut dompter (2)?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connoître
Que par récit, lui ni ses coups!
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir.
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnoissance.

Du temps que les bêtes parloient (3),

Les Lions entr'autres vouloient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non ? Puisque leur engeance
Valoit la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure (4), outre cela.
Voici comment il en alla (5).

Un Lion de haut parentage (6),
En passant par un certain pré,
Rencontra Bergère à son gré.
Il la demande en mariage.
Le père auroit fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui sembloit bien dur :
La refuser n'étoit pas sûr ;
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin (7).
Car outre qu'en toute manière
La belle étoit pour les gens fiers,
Fille se coëffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : Ma fille est délicate ;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne ; et pour les dents,

Qu'on vous les lime en même temps :
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux,
Car ma fille y répondra mieux
Etant sans ces inquiétudes.
Le Lion consent à cela,
Tant son ame étoit aveuglée!
Sans dents ni griffes le voilà
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques Chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour! amour! quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence!

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, f. 200 —ANGLOIS. Moore, *the Woolf, the Sheep, and the Lamb.* — LATINS. Desbillons, Liv. III. fab. 16.—ITAL. Luig Grillo, fav. 57.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Sévigné.* Françoise-Marguerite de Sévigné, fille de la célèbre madame de Sevigné, épousa en 1669 François Adhemar de Monteil, comte de Grignan, lieutenant-général au gouvernement de Provence. Elle fut obligée d'y suivre son mari, et d'y vivre éloignée de sa mère. Madame de Sevigné trouva dans son amour pour sa fille le tourment de sa vie : elle exprima dans toutes ses lettres sa tendresse pour elle; et par un charme inexprimable, par une abondance unique, toutes ses lettres sont variées agréablement; point de redites, de monotonie : on croit toujours lire pour la première fois ce qu'elle lui dit de tendre. Madame de Grignan justifioit par bien des qualités les sentimens de sa mere. Elle etoit belle, bien faite; beaucoup de charmes répandus sur toute sa personne la rendoient très-aimable : elle avoit l'esprit très-orné, très-cultivé; mais le cœur moins tendre que celui de sa mère. Elle est morte en 1705.

(2) *Et voir, sans vous épouvanter,*

Un Lion qu'Amour sut dompter. Avant que notre ingénieux Girardon eût imaginé de faire sortir l'arc de l'Amour du tronc noueux d'un chêne, les anciens s'étoient plus à représenter sous toutes sortes de formes les triomphes de ce Dieu sur tous les êtres qui composent l'univers. Ici on le voit se jouer à travers les flots, porté sur la croupe des monstres de la mer; là il attèle à son char les Tigres indomptables; ailleurs, monté sur le dos d'un Lion, il le mène, en se servant de sa crinière comme d'une bride, ainsi que parle Lucien, tandis que d'un autre côté il prend et caresse de ses mains la patte d'un Lion debout auprès de lui, comme pour l'exercer à la danse. (V. Montfaucon, *Antiq. expl.* T. I. pl. 114 et 115. Mariette, *Pier. gr.* n°. 46. Winkelmann, *Hist. de l'Art*, t. III. p. 13, etc.) Mais observez qu'en imitant par des images palpables un sentiment à qui tout obéit, l'allégorie ne sort pas du cercle de la nature: l'objet de ce sentiment n'a pas besoin d'être énoncé pour être connu; et le silence même de l'artiste est un hommage à la nature. Voulez-vous aller au-delà de la nature ou de l'opinion? vous n'offrez plus qu'un tableau bizarre, invraisemblable, qu'un amalgame monstrueux et sans attraits pour l'imagination: ce seront les amours infâmes d'une Pasiphaé. Jugeons d'après ces principes la fable du Lion amoureux. Le fabuliste La Motte en a censuré le sujet; la vérité et la raison le reprouvent comme lui.

(3) *Du temps que les bêtes parloient.* Exorde devenu très-commun depuis Esope. Rabelais: « Au temps que les bestes parloient (il n'y ha pas trois jours), un pauvre Lion, etc.» (*Pantagr.* t. II. ch. 15.) Le fabuliste espagnol Yriarte, commence de même le recueil de ses apologues:

Alla en tempio de entonces
Y en terras mui remotas,
Quando hablaban los brutos.

« Au temps jadis, et dans des contrées lointaines, alors que les bêtes parloient, etc.» Un poète français ajoute:

Ce temps est plus voisin du nôtre qu'on ne pense.
(*Elite de Poés. fugitiv.* t. 1. p. 230.)

(4) *Et belle hure.* Ce mot s'applique spécialement au Sanglier.

Tout ce que dit ici le poète, n'est qu'une plaisanterie assez fade, contre des fous d'une autre espèce.

(5) *Voici comment il en alla.* Cette tournure, bannie du style noble, s'est conservée dans quelques provinces.

(6) *Parentage* ne se retrouve plus que dans les anciens livres. Clém. Marot :

Il est issu d'excellent *parentage.*
(*Ch. nuptial*, t. 1. p. 295.)

(7) *Qu'on eût vu quelque beau matin*
Un mariage clandestin. Le poète paroît supposer qu'il y eut de l'intelligence entre le Lion et la fille. Cela excède la plaisanterie.

On lit dans l'histoire ancienne de M. Rollin, une imitation intéressante de cet apologue (*Voy.* T. VII. p. 152. éd. in-12). Dans la fable anglaise de Moore, le Loup amoureux demande une jeune Brebis en mariage, et l'obtient. Un Ane unit le couple. L'innocente victime devient bientôt la proie du farouche époux, qui la dévore. Censure des mariages mal assortis.

FABLE II.

Le Berger et la Mer.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 49.

DU rapport d'un troupeau, dont il vivoit sans soins,
Se contenta long-temps un voisin d'Amphitrite (1);
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage (2)
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau :
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les Brebis,

Non plus Berger en chef comme il étoit jadis :
Quand ses propres Moutons paissoient sur le rivage.
Celui qui s'étoit vu Corydon ou Tircis,
Fut Pierrot (3) et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits ;
Racheta des bêtes à laine;
Et comme un jour les Vents retenant leur haleine ;
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux (4) :
Vous voulez de l'argent, ô mesdames les eaux,
Dit-il, adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi, vous n'aurez pas le nôtre.

Ceci n'est pas un conte à plaisir inventé.
Je me sers de la vérité,
Pour montrer, par expérience,
Qu'un sou, quand il est assuré,
Vaut mieux que cinq en espérance;
Qu'il faut se contenter de sa condition,
Qu'aux conseils de la Mer et de l'Ambition (5),
Nous devons fermer les oreilles.
Pour un qui s'en louera, dix mille s'en plaindront.
La Mer promet monts et merveilles :
Fiez-vous-y ; les vents et les voleurs viendront.

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Laurent Valla, edit. Rob. Stephani, pag. 61. Desbillons, Liv. IV. fab. 3. Le Beau, *Carm.* pag. 11. — FRANÇAIS. Benserade, fab. 142. Fables en chansons, L. III. fab. 39.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un voisin d'Amphitrite.* La mer étoit pour les anciens une divinité qu'ils nommoient *Nérée*, *l'Océan*, *Neptune*, à qui ils

avoient donné pour femme Amphitrite. « Au commencement des siècles, Amphitrite, ou la mer, n'avoit pas encore, dit Ovide, embrassé dans sa vaste enceinte les terres. » (*Métam.* Liv. I. vers 13 et 14.

(2) *Plage*, du latin *plaga*, rivage de la mer.

(3) *Corydon ou Tircis*,

Fut Pierrot. Tous noms de bergers; les premiers, dans les romans, où leur condition est embellie par les charmes de la fiction, ou par les privilèges de la richesse; le dernier, dans les travaux champêtres, n'est qu'un valet à gages. Boileau a dit de même :

On diroit que Ronsard, sur ses pipeaux rustiques,
Vient encor fredonner ses idylles gothiques,
Et changer, sans respect de l'oreille et du son,
Lycidas en Pierrot, et Phyllis en Toinon.

(*Art poét.* ch. 2.)

(4) *Et comme un jour les vents retenant leur haleine*,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux. Le poète Lucrèce dit, en parlant des premiers habitans de la terre, que le calme de la mer ne les tentoit point de se fier aux trompeuses espérances qu'elle sembloit leur donner :

Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti,
Subdola pellicere in fraudem ridentibus aquis.

(*De natur. rer.* Liv. V. v. 1003.)

Le même poète s'est imité lui-même dans ce vers :

Subdola cum ridet placidi pellacia ponti.

(Lib. II. v. 559.)

Il est possible que La Fontaine ait eu dans la pensée ces vers, dont le sens s'accorde parfaitement avec l'idée de sa fable.

(5) *Aux conseils de la mer et de l'ambition.* Remarquez ce rapprochement. Les orages de l'*ambition* sont-ils donc aussi impétueux que ceux de *la mer?*

FABLE III.

La Mouche et la Fourmi.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, Lib. IV. f. 23. Anonyme, fab. 37. — FRANÇAIS, Marie de France, Ysopet (*l'Abeille et la Mouche*).

LA Mouche et la Fourmi contestoient de leur prix.
O Jupiter! dit la première (1),
Faut-il que l'amour-propre aveugle les esprits
D'une si terrible manière,
Qu'un vil et rampant animal
A la fille de l'Air ose se dire égal (2)?
Je hante les palais (3), je m'assieds à ta table:
Si l'on t'immole un Bœuf, j'en goûte devant toi (4);
Pendant que celle-ci (5), chétive et misérable,
Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi (6).
Mais, ma mignonne (7), dites-moi,
Vous campez-vous jamais sur la tête d'un Roi,
D'un Empereur ou d'une Belle?
Je le fais; et je baise un beau sein quand je veux;
Je me joue entre des cheveux;
Je rehausse d'un teint la blancheur naturelle;
Et la dernière main que met à sa beauté
Une femme allant en conquête,
C'est un ajustement des Mouches emprunté.
Puis, allez-moi rompre la tête
De vos greniers! Avez-vous dit (8)?
Lui répliqua la ménagère.

Vous hantez les palais; mais on vous y maudit.
Et quant à goûter la première (9)
De ce qu'on sert devant les Dieux,
Croyez-vous qu'il en vaille mieux?
Si vous entrez par-tout, aussi font les profanes.
Sur la tête des Rois et sur celle des Anes (10)
Vous allez vous planter : je n'en disconviens pas ;
Et je sais que d'un prompt trépas
Cette importunité bien souvent est punie.
Certain ajustement, dites-vous, rend jolie;
J'en conviens, il est noir ainsi que vous et moi.
Je veux qu'il ait nom Mouche, est-ce un sujet pourquoi
Vous fassiez sonner vos mérites (11)?
Nomme-t-on pas aussi Mouches les Parasites?
Cessez donc de tenir un langage si vain :
N'ayez plus ces hautes pensées.
Les Mouches de Cour (12) sont chassées :
Les Mouchards sont pendus; et vous mourrez de faim,
De froid, de langueur, de misère,
Quand Phébus régnera sur un autre hémisphère.
Alors je jouirai du fruit de mes travaux :
Je n'irai par monts ni par vaux
M'exposer au vent, à la pluie :
Je vivrai sans mélancolie :
Le soin que j'aurai pris de soin m'exemptera.
Je vous enseignerai par-là
Ce que c'est qu'une fausse ou véritable gloire.
Adieu : je perds le temps : laissez-moi travailler.
Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se remplit à babiller.

(*Depuis La Fontaine*). Fables en chansons, L. II. fab. 38.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

Mouche. Le caractère général et le plus frappant qui fait aisément distinguer les Mouches d'avec d'autres insectes ailés, c'est d'avoir des ailes transparentes qui semblent être de gaze, ou plutôt une étoffe glacée dessinée en ramage et bordée d'une frange, mais sur lesquelles il n'y a point de cette poussière que les ailes du papillon laissent aux doigts qui les ont touchés. Leurs yeux sont à réseaux, et ces yeux sont très-multipliés; leur trompe est musculeuse; c'est un diminutif de celle de l'Eléphant; elle est velue à l'extrémité, et fendue comme la bouche; elle leur sert à sucer les viandes et les fruits dont elles se nourrissent.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *O Jupiter! dit la première.* La vanité et la suffisance de l'insecte éclatent dès son exorde. Elle n'adresse point la parole à sa rivale; elle la regarde comme trop au-dessous d'elle : c'est à Jupiter qu'elle parle; et cela, moins pour l'appeler en témoignage, que pour lui porter plainte de ce qu'elle appelle *l'aveuglement* de la Fourmi.

(2) *A la fille de l'air ose se dire égale?* Madame Dacier vantoit cette image (note 9 du Liv. XVII de *l'Iliade*). Elle est bien en effet dans le genre d'Homère, de cet écrivain sublime et naïf dont le caractère distinctif est de tout animer, et à la gloire de qui l'immortelle Française avoit consacré ses savantes veilles. Homère lui-même se fût ici reconnu à son langage.

(3) *Je hante les palais.* Expression familière, pour désigner l'extrême liberté avec laquelle elle entre dans les palais, comme on entre chez soi.

(4) *J'en goûte devant toi. Devant toi* présente deux sens également favorables à l'amour-propre de l'insecte : j'en goûte *en ta présence;* ce qui marque la familiarité : ou bien, j'en goûte *avant*

toi-même, ce que les Latins appeloient *prælibare*; et c'est l'insolence réunie à la fatuité. Le poète paroît s'être expliqué dans ces vers qu'on lit plus bas :

Et quant *à goûter la première*
De ce qu'on sert devant les Dieux.

(5) *Pendant que celle-ci*. Elle ne daigne seulement pas l'appeler par son nom, ni fixer les yeux sur elle.

(6) *Vit trois jours d'un fétu qu'elle a traîné chez soi*. Pas un mot oiseux. *Vit d'un fétu*. Quelle proportion d'un fétu à un bœuf! *Trois jours*. Il faut être bien misérable pour se condamner à tant d'économie. *Qu'elle a traîné*. Traîner ne convient qu'à une mercenaire gagnant sa vie à la sueur de son front. *Chez soi*. Et quel *chez soi?* des greniers! Le *chez soi* de la Mouche, ce sont les palais, c'est la table même de Jupiter.

(7) *Mais, ma mignone*. C'est le ton insultant de la protection.

(8) *Avez-vous dit?* Cette réplique de la Fourmi laisse voir toute la patience qu'elle a à écouter. Sa réponse est un petit chef-d'œuvre de précision, de dialectique et de véritable éloquence.

(9) *Et quant à goûter la première*, etc.

Croyez-vous qu'il en vaille mieux, etc. Ces vers laissent quelque chose à desirer du côté de la correction. *Quant à* ne se joint qu'à un substantif. *Il en vaille* est suranné. Dans le vers d'après, *aussi* font, il faudroit *ainsi*. Mais y a-t-il des fautes au milieu de tant de détails enchanteurs?

(10) *Sur la tête des Rois et sur celle des Ânes*. Seroit-ce la rime qui auroit commandé ce rapprochement ignoble et injurieux même dans les préférences qu'il établit? Quand Horace a dit:

Pallida mors æquo pulsat pede
Regumque turres pauperumque tabernas;

Ce sont les extrêmes qu'il met en opposition; et c'étoit là le modèle que le poète auroit pu suivre.

(11) *Vous fassiez sonner vos mérites*. *Mérite* ne s'emploie plus au pluriel qu'en style de dévotion; les *mérites* de la Sainte Vierge; c'est une perte pour la langue. Voyez comme ici *vos mérites* relève le sarcasme du reproche.

(12) *Les Mouches de Cour*. Les factieux. *Les Mouchards*.

Espions; parce que, comme les Mouches, ils vont chercher partout leur pâture. (V. Ménage et Le Duchat, *Notes sur Rabelais*, T. II. p. 166. éd. d'Amst. 1726.)

Marie a substitué une Abeille à la Fourmi employée par Phèdre et La Fontaine. M. Legrand lui en a fait un mérite. « S'il est pardonnable, dit-il, à l'Abeille de se donner des louanges, on ne le pardonnera point à la Fourmi, insecte aussi incommode et tout aussi inutile que la Mouche ». (Fabliaux, T. III. p. 338.) Qu'importe, dirons-nous au savant écrivain; qu'importe ce genre de mérite au fabuliste, pourvu que les caractères qu'il prête à ses personnages soient justifiés par l'opinion? La supériorité de l'Abeille sur la Mouche est une vérité si triviale, qu'elle ne peut être disputée par aucun insecte ailé; au lieu que la Fourmi, animal d'une autre espèce, pique bien davantage la curiosité, et par-là donne bien plus d'intérêt à sa défense.

FABLE IV.

Le Jardinier et son Seigneur.

UN amateur du jardinage,
Demi-bourgeois, demi-manant,
Possédoit, en certain village,
Un jardin assez propre, et le clos attenant.
Il avoit de plan vif fermé cette étendue :
Là croissoit à plaisir l'oseille et la laitue,
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet (1):
Peu de jasmin d'Espagne, et force serpolet.
Cette félicité par un Liévre troublée,
Fit qu'au Seigneur du Bourg notre homme se plaignit.
Ce maudit animal vient prendre sa goulée (2)
Soir et matin, dit-il, et des piéges se rit;

Les pierres, les bâtons y perdent leur crédit :
Il est sorcier, je crois (3). Sorcier? je l'en défie,
Répartit le Seigneur. Fût-il diable (4), Miraut (5),
En dépit de ses tours, l'attrapera bientôt.
Je vous en déferai, bon homme, sur ma vie;
Et quand? et dès demain, sans tarder plus long-temps.
La partie ainsi faite, il vient avec ses gens.
Ça, déjeûnons, dit-il; vos Poulets sont-ils tendres?
La fille du logis, qu'on vous voye, approchez :
Quand la marierons-nous? Quand aurons-nous des gendres?
Bon homme, c'est ce coup qu'il faut, vous m'entendez,
Qu'il faut fouiller à l'escarcelle (6).
Disant ces mots, il fait connoissance avec elle,
Auprès de lui la fait asseoir,
Prend une main, un bras, lève un coin du mouchoir;
Toutes sottises dont la belle
Se défend avec grand respect :
Tant qu'au père à la fin cela devient suspect.
Cependant on fricasse, on se rue en cuisine.
De quand sont vos jambons? ils ont fort bonne mine.
Monsieur, ils sont à vous. Vraiment, dit le Seigneur,
Je les reçois, et de bon cœur.
Il déjeûne très-bien; aussi fait sa famille,
Chiens, Chevaux et Valets, tous gens bien endentés :
Il commande chez l'hôte, y prend des libertés,
Boit son vin, caresse sa fille.
L'embarras des chasseurs succède au déjeûné.
Chacun s'anime et se prépare :
Les trompes et les cors font un tel tintamare,
Que le bon homme est étonné.

Le pis fut que l'on mit en piteux équipage
Le pauvre potager : adieu planches, carreaux,
Adieu chicorée et poireaux,
Adieu de quoi mettre au potage.
Le Lièvre étoit gîté dessous un maître chou.
On le quête, on le lance : il s'enfuit par un trou,
Non pas trou, mais trouée, horrible et large plaie
Que l'on fit à la pauvre haie
Par ordre du Seigneur : car il eût été mal
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval (7).
Le bon homme disoit : Ce sont-là jeux de prince (8) :
Mais on le laissoit dire ; et les Chiens et les gens
Firent plus de dégât en une heure de temps,
Que n'en auroient fait en cent ans
Tous les Lièvres de la Province.

Petits Princes, videz vos débats entre vous :
De recourir aux Rois vous seriez de grands fous.
Il ne les faut jamais engager dans vos guerres,
Ni les faire entrer sur vos terres.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Fables en chansons, L. IV. f. 1. Le marquis d'Argens (imitation), dans les *Lettres Juives*, T. I. édit. de La Haye, 1742, pag. 365.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable est une scène parfaite pour les caractères et le dialogue. Quel feu ! quelle gaîté ! quelle imitation des mœurs ! Transportez-la au théâtre ; Molière, Dufresny, Régnard auroient voulu l'avoir faite.

(1) *De quoi faire à Margot un bouquet pour sa fête. Margot* achève de peindre le lieu de la scène et le personnage. *Un bouquet*

pour sa fête. Image riante et qui mêle agréablement les jeux de l'Amour à ce tableau rustique.

(2) *Goulée* est à *bouchée*, ce que *gueule* est à *bouche*, dans le langage populaire et familier.

(3) *Il est sorcier, je crois.* Cette expression superstitieuse, mieux encore, le doute qui l'accompagne, n'est-ce pas là le style du village ?

(4) *Fût-il diable.* Nos seigneurs d'autrefois ne parloient pas autrement; toujours ce mot à la bouche; et ne doutant de rien. *Je vous en déferai.* On sait encore combien ce mot leur étoit familier. *Bon homme.* On n'ignore pas non plus ce qu'étoit un bon homme pour un gentilhomme. *Sur ma vie.* Ce serment est aussi du bon ton.

(5) *Miraut.* La Fontaine a créé des noms pour les Chiens de chasse qu'il a mis en scène. Il n'a pas cru devoir profiter de ceux qu'Ovide et Apollodore auroient pu lui fournir dans le récit de la métamorphose d'Actéon. Sans doute qu'il les trouvoit trop savans, et point assez pittoresques. Celui-ci vient du verbe *mirer*, terme de chasse.

(6) *Fouiller à l'escarcelle.* « Un larron fouillant en la gibecière ou grande escarcelle (bourse) du feu cardinal de Lorraine ». (H. Etienne, *Apologie pour Hérodote*, T. II. p. 230. éd. de La Haye, 1737) Ce dialogue et tout ce qui suit paroît appartenir au conte plutôt qu'à l'apologue. La fable est le théâtre des enfans : il n'y faut donc rien produire qui ne puisse impunément s'offrir aux regards de cet âge facile, comme la cire, à recevoir toutes les impressions. Mais à part la licence du tableau, quelle abondance et quelle facilité ! Que tous les conteurs ainsi que tous les fabulistes sont loin de notre poète! dirons-nous avec M. de la Harpe. Cependant voyez comme il est fidèle à venger les droits sacrés de la morale et de la propriété ! Semblable au divin Homère, à qui personne n'est égal, dit Plutarque, dans l'art de peindre le vice et de le rendre odieux, il lui suffit d'un mot jeté au hasard, pour juger une action et la flétrir. Avec quel art il dissimule la satyre sous l'air de l'ingénuité, dans ce vers : *Chiens, Chevaux et Valets, tous gens bien endentés !* Sont-ce là tous gens, ou tous animaux de même espèce ? Comme il sait émouvoir notre

sensibilité en faveur de cette malheureuse dupe de l'insolent protecteur !

Adieu planches, carreaux,
Adieu de quoi mettre au potage.

Adieu sur-tout *le bouquet de Margot !* Jusqu'à cette *pauvre haie* qui reçoit une *horrible et large plaie* : il s'intéresse à tout.

(7) . . . *Car il eût été mal*
Qu'on n'eût pu du jardin sortir tout à cheval. Trait excellent et du meilleur comique.

(8) *Ce sont là jeux de Princes.* H. Etienne : « Encore y a-t-il une autre sorte de cruauté, à savoir celle qui s'exerce plus de gayté de cœur que par vengeance, à quoi les grands seigneurs s'adonnent plustost que les hommes de basse condition, dont est venu le proverbe : *Ce sont jeux de princes; ils plaisent à ceux qui les font* ». (Apolog. pour Hérodote, T. II. p. 474.)

FABLE V.

L'Ane et le petit Chien.

(*Avant La Fontaine*). Grecs, Esope, fab. 216. — Latins. Anonyme, fab. 17. Rimicius, L. I. f. 17. Romul. XV. (Append. ad *Phædr.* Barbou, pag. 115.)

NE forçons point notre talent (1);
Nous ne ferions rien avec grace :
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne sauroit passer pour galant.
Peu de gens (2) que le ciel chérit et gratifie,
Ont le don d'agréer infus (3) avec la vie.
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler à l'Ane de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable

Et

Et plus cher à son maître, alla le caresser.
Comment, disoit-il en son ame,
Ce Chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon
Avec monsieur, avec madame;
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? Il donne la patte,
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien mal-aisé.
Dans cette admirable pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient lourdement,
Lève une corne toute usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
Oh! oh! Quelle caresse, et quelle mélodie!
Dit le maître aussitôt. Holà! Martin-bâton (4)!
Martin-bâton accourt, l'Ane change de ton.
Ainsi finit la comédie.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 15. Fables en chansons, Liv. I. fab. 35. M. Robert, Fables en l'an VI, Liv. II. fab. 16 (*les Perdrix et le Corbeau*, et Liv. III. fab. 4, *le Singe et l'Ours*). — LATINS. Hermann, edit. Rob. Steph. pag. 116. Burmann, *Append. ad Phædr.* fab. 10. Desbillons, L. III. fab. 14. Jaius, *Bibl. Rhet.* T. II. p. 747. Le Beau, *Carm.* pag. 30. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 20.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ne forçons point notre talent.* On connoît le vers d'Horace :
Tu nihil invitâ facies dicesve Minervâ.
(Art. poét. vers 384.)

(2) *Peu de gens que le ciel*, etc. Autre imitation du poète Virgile :

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, etc.

(*Æneid.* Liv. VI. vers 129.)

(3) *Ont le don d'agréer infus avec la vie.* Agréer, être agréable. Dans son *Prologue au Dauphin*, il avoit dit :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix.

Infus ne se dit plus au singulier ; on dit : la science, la grace infuse.

(4) *Holà ! Martin-bâton !* La Fontaine en empruntant cette expression, l'a corrigée. Rabelais en fait le bâton même (*Pantagr.* L. III. ch. 12. t. III. p. 66.). Elle est ici appliquée au valet qui l'emploie. Régnier s'en est servi après Rabelais (*Sat.* X. v. 113) ; et M. l'abbé Aubert, après tous ces écrivains (Fable *de l'Ane rêvant*).

FABLE VI.

Le combat des Rats et des Belettes.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 60 (*Anseres et Grues*) et fab. 246. — Latins. Phèdre, L. IV. fab. 6.

LA nation des Belettes,
Non plus que celle des Chats,
Ne veut aucun bien aux Rats :
Et sans les portes étroites
De leurs habitations,
L'animal à longue échine
En feroit, je m'imagine,
De grandes destructions.
Or une certaine année
Qu'il en étoit à foison,

Leur Roi, nommé Ratapon,
Mit en campagne une armée.
Les Belettes de leur part,
Déployèrent l'étendard.
Si l'on croit la Renommée,
La victoire balança:
Plus d'un guéret s'engraissa
Du sang de plus d'une bande.
Mais la perte la plus grande
Tomba presqu'en tous endroits
Sur le peuple Souriquois.
Sa déroute fut entière,
Quoi que pût faire Artarpax,
Psicarpax, Meridarpax (1),
Qui, tout couverts de poussière,
Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants.
Leur résistance fut vaine :
Il fallut céder au sort :
Chacun s'enfuit au plus fort,
Tant Soldat, que Capitaine.
Les Princes périrent tous.
La racaille dans des trous
Trouvant sa retraite prête,
Se sauva sans grand travail :
Mais les Seigneurs sur leur tête
Ayant chacun un plumail (2),
Des cornes (3) ou des aigrettes,
Soit comme marques d'honneur,
Soit afin que les Belettes

En conçussent plus de peur,
Cela causa leur malheur.
Trou, ni fente, ni crevasse (4),
Ne fut large assez pour eux:
Au lieu que la populace
Entroit dans les moindres creux.
La principale jonchée
Fut donc des principaux Rats.

Une tête empanachée
N'est pas petit embarras.
Le trop superbe équipage
Peut souvent en un passage
Causer du retardement.
Les petits en toute affaire
Esquivent fort aisément:
Les grands ne le peuvent faire.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 1.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Quoi que pût faire Artarpax,*
Psicarpax, Meridarpax. Ces noms sont empruntés du poëme de la *Batracomiomachie*, attribué à Homère, parce que dans ces jeux d'une muse badine, on a reconnu l'empreinte du génie sublime qui a fait l'Iliade. Les vers:

Soutinrent assez long-temps
Les efforts des combattants,

sont une traduction littérale du grec d'Homère, qui le dit du seul *Meridarpax.*

(2) *Un plumail* ou *plumet.* Rabelais: « Ma mie, donnez-leur mes beaulx *plumails* blancs avec les *pampillettes* (ou paillettes) d'or. »

(*Pantagr.* Liv. IV. ch. 14.) On lit dans le P. Charlevoix cette particularité applicable à notre apologue : « Les chefs Iroquois, au nombre de trois, se distinguoient par des plumes ou queues d'oiseaux plus grandes que celles de leurs soldats ». (Hist. *de la Nouv. France*, T. I. L. IV. p. 229.)

(3) *Des cornes.* Phedre :

Duces eorum qui capitibus *cornua*
Suis ligârant.

Non des véritables cornes, dit l'abbé Brottier, mais quelques panaches ou aigrettes. La Fontaine, qui a imité l'expression latine dans son sens détourné, n'a point essayé de rendre les beautés que son modèle a répandues dans sa fable.

(4) *Trou, ni fente, ni crevasse.* Ces trois mots n'ont point entre eux assez de différence pour être accumulés, sans une espèce de négligence. Tout ce qui n'ajoute rien à la pensée ou à l'expression, la gâte ou l'affoiblit. Convenons que cette fable est du très-petit nombre de celles que La Fontaine a moins travaillées.

Le chansonnier qui a mis en vaudevilles les fables de La Fontaine et celles de Richer, dépeint ainsi la mêlée des Rats et des Belettes :

Fiers et de rage transportés,
Les bataillons des deux côtés
S'avancent,
Et les premiers postés
Déjà s'élancent.
Mais on se mêle, et tout d'un temps
Tombent milliers de combattants.
La plaine
De morts et de mourans
Est toute pleine.
Le peuple Rat plie et s'enfuit, etc.

FABLE VII.

Le Singe et le Dauphin.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 88. — LATINS. Faerne, fab. 36.

C'étoit chez les Grecs un usage
Que sur la mer tous voyageurs
Menoient avec eux en voyage (1),
Singes et Chiens de bateleurs.
Un navire en cet équipage
Non loin d'Athènes fit naufrage.
Sans les Dauphins tout eût péri.
Cet animal est fort ami
De notre espèce : En son histoire
Pline le dit ; il le faut croire (2).
Il sauva donc tout ce qu'il put.
Même un singe en cette occurrence,
Profitant de la ressemblance,
Lui pensa devoir son salut.
Un Dauphin le prit pour un homme,
Et sur son dos le fit asseoir
Si gravement, qu'on eût cru voir
Ce chanteur que tant on renomme (3).
Le Dauphin l'alloit mettre à bord,
Quand, par hasard il lui demande :
Êtes-vous d'Athènes la grande ?
Oui, dit l'autre, on m'y connoît fort :

S'il vous y survient quelque affaire,
Employez-moi ; car mes parents
Y tiennent tous les premiers rangs :
Un mien cousin est Juge-Maire.
Le Dauphin dit : bien grand merci :
Et le Pyrée (4) a part aussi
A l'honneur de votre présence ?
Vous le voyez souvent, je pense ?
— Tous les jours : il est mon ami ;
C'est une vieille connoissance.
Notre Magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

De telles gens il est beaucoup,
Qui prendroient Vaugirard pour Rome ;
Et qui, caquetant au plus dru,
Parlent de tout, et n'ont rien vu.

Le Dauphin rit, tourne la tête ;
Et le Màgot considéré,
Il s'apperçoit qu'il n'a tiré
Du fond des eaux rien qu'une bête :
Il l'y replonge, et va trouver
Quelque homme afin de le sauver.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Beuserade, fab. 116. Fables en chansons, L. III, fab. 21. — LATINS. Desbillons, L. V. fab. 13. Le Beau, *Carm.* pag. 36.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

LE DAUPHIN est un animal marin, qui ressemble peu à ces figures que l'on emploie dans le blazon, et à celles

que font les Sculpteurs et les Peintres, sous ce nom. Sa longueur ordinaire est de six pieds. Il a sur la tête deux ouvertures par où il respire et rejette l'eau. Ses mâchoires sont armées de petites dents pointues, dont les deux rangées s'enchâssent les unes dans les autres; sa queue est horizontale comme celle de la Baleine. Malgré ce qu'on dit de l'amour des Dauphins pour notre espèce, et de leur goût pour la musique, s'ils suivent les vaisseaux, c'est plutôt pour attraper ce que l'on jette, que par amour pour l'homme.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Que sur la mer tous voyageurs*
Menoient avec eux en voyage. On a quelque droit de s'étonner qu'un semblable pléonasme ait échappé au goût délicat et sévère de notre poète; oui sévère; car un des génies les plus faciles que la littérature française puisse vanter, en est aussi un des plus corrects.

(2) *En son histoire*
Pline le dit; il le faut croire. Nous avons de Pline, surnommé *l'ancien*, une Histoire naturelle en 37 livres. Pline le jeune, son neveu, prévint le jugement de la postérité, en disant de cet ouvrage, qu'il étoit d'une étendue, d'une érudition infinies, et presque aussi varié que la nature elle-même. Ce qu'il a dit du Dauphin dans cet ouvrage, un des plus précieux monumens de l'antiquité, il l'avoit pris d'Aristote, dans son Histoire naturelle des Animaux, comme le savant Gessner l'a observé (*de Delph.* Litt. D.). La Fontaine qui n'en croyoit rien, invite, avec une admirable simplicité, ses lecteurs à le croire.

(3) *Ce chanteur que tant on renomme.* Arion, menacé par des matelots qui en vouloient à sa vie, obtient la grace de chanter sur sa lyre. Emus par son chant, des Dauphins accourent: le musicien alors s'élance dans la mer; les poissons le reçoivent sur leur dos, et le portent au rivage. Cette histoire est racontée par Plutarque, dans son *Banquet des sept Sages*, par Ovide, au IIe. *Liv. de ses Fastes*, d'après Hérodote.

(4) *Et le Pyrée.* Port d'Athènes.

FABLE VIII.

L'Homme et l'Idole de bois.

(*Avant la Fontaine*). Orientaux. Lockman, f. 16.— Grecs. Esope, 128. Epigr. du IVe. livre de l'Anthologie (*).

Certain Payen chez lui gardoit un Dieu de bois (1),
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le Payen cependant s'en promettoit merveilles.
Il lui coûtoit autant que trois :
Ce n'étoit que vœux et qu'offrandes (2),
Sacrifices de Bœufs (3) couronnés de guirlandes.
Jamais Idole (4), quel qu'il fût,
N'avoit eu cuisine si grasse.
Sans que pour tout ce culte à son hôte il échût,
Succession, trésor, gain au jeu, nulle grace.
Bien plus, si pour un sou d'orage en quelque endroit
S'amassoit (5) d'une ou d'autre sorte,

(*) La voici traduite en vers français :

Licidor attendoit une grace des Cieux.
Pour porter sa prière et pour offrir ses vœux,
Il s'adresse à Mercure : il donne son offrande.
Mais le Dieu ne pouvoit répondre à sa demande ;
Car il étoit de bois. Licidor irrité,
Vous le brise en éclats pour en tirer vengeance.
Mercure ainsi culbuté ;
Des entrailles du Dieu sort un trésor immense.
Le crime quelquefois a son utilité.

L'Homme en avoit sa part, et sa bourse en souffroit:
La pitance du Dieu (4) n'en étoit pas moins forte.
A la fin se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un lévier (7), met en pièces l'Idole,
Le trouve rempli d'or. Quand je t'ai fait du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
Tu ressembles aux naturels (8)
Malheureux, grossiers et stupides:
On n'en peut rien tirer qu'avecque le bâton.
Plus je te remplissois, plus mes mains étoient vides:
J'ai bien fait de changer de ton.

(*Depuis La Fontaine*), LATINS. Le Beau, *Carmina*, pag. 8.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Certain Payen*, etc. Tout le monde connoît le mot si ingénu de La Fontaine à Racine: *Avez-vous lu Baruch?* Je ne sais si l'anecdote a précédé ou suivi la composition de cet apologue; toujours l'écrivain sacré auroit-il offert au poète le premier original de ces vers:

. . . . . *Un Dieu de bois,*
De ces Dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.

On chercheroit vainement ailleurs une déclamation plus éloquente contre les divinités du Paganisme, que dans le chapitre VI de ce Prophète.

(2) *Ce n'étoit que vœux;* dites: *ce n'étoient.* L'accord nécessaire du nombre entre le verbe et le nominatif se trouve violé par-tout dans les auteurs du dernier siècle. Il y a encore aujourd'hui des écrivains qui ne savent pas se défendre ici de la séduction de l'exemple, ou de l'indolence de l'habitude.

(3) *Sacrifices de bœufs.* Une religion plus sublime, parce que seule elle émane de Dieu, a appris aux hommes que le sacrifice des victimes sanglantes étoit indifférent à la Divinité. « Le sacrifice

que Dieu demande, est un cœur contrit et humilié ». Ce sont là les oracles dont Racine a recueilli l'esprit dans ces beaux vers:

Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices?
Ai-je besoin du sang des boucs et des génisses . . .?
Du milieu de mon Peuple exterminez les crimes;
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes.
(*Athalie*, Act. I. sc. I.)

(4) *Jamais Idole, quel qu'il fût.* Idole est plus communément féminin :

Jusques à quand, *trompeuse Idole*.
(J. B. Rousseau, *Ode à la Fortune.*)

P. Corneille l'a fait pourtant masculin dans ces beaux vers :

Et Pison ne sera qu'un Idole sacré
Qu'ils tiendront sur l'autel pour répondre à leur gré.

« L'étymologie, observe un critique, favorise cette dernière opinion; mais l'usage, qui est l'arbitre souverain des langues, l'a fixé au féminin ». (Ménage. *Observ. sur Malherbe*, p. 368.)

(5) *Si pour un sou d'orage . . . . s'amassoit.* Où est le nominatif du verbe *s'amassoit ?* Dira-t-on que la préposition *pour* puisse en tenir lieu? Non. Cette construction eût été vicieuse, même chez les Grecs : au défaut d'un nominatif direct, ils n'omettent jamais leur article Τὸ.

(6) *La pitance du Dieu.* On ne se fait pas à cet étrange amalgame d'expressions triviales avec ce qu'il y a de plus auguste; avec ce mot toujours respectable, alors même qu'il est dénaturé par la superstition, comme le caractère sacré de la royauté mérite encore des hommages même sur le front de l'usurpateur; ce mot, enfin, que Newton n'entendit proférer jamais sans se découvrir la tête par respect.

(7) *Il vous prend un lévier, met en pièces*, etc. On soulève, on ne brise pas avec le lévier.

(8) *Tu ressembles aux naturels*, etc. Et c'est là la morale de la fable! Qu'il faille ainsi traiter son esclave, ce seroit déjà un problème : mais son égal ou son supérieur! certes, une telle dévotion seroit un peu brutale. Il y a dans cette fable un air profane qui pourroit être d'un dangereux exemple. Voyez ce que dit Plutarque

sur le respect dû aux Dieux, dans son traité *de la manière de lire les Poètes* : et l'on peut en croire là-dessus un philosophe ennemi déclaré de la superstition. Les Tyriens en usoient ainsi avec leur Hercule : oui, et les Sauvages avec leurs Idoles. Qu'en conclure? Que les Tyriens n'étoient pas plus raisonnables que le Payen de la fable, et le poète pas plus raisonnable de les absoudre.

FABLE IX.

Le Geai paré des plumes du Paon.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 101. Gabrias, 26. Theon (le sophiste) fab. 3. Theophilacte, dans le *Phèdre* de Laurent, pag. 17. — LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 3. Anonyme, 35, 191 et 205.

UN Paon muoit : un Geai prit son plumage;
Puis après se l'accommoda ;
Puis, parmi d'autres Paons tout fier se panada (1),
Croyant être un beau personnage.
Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué (2);
Et par messieurs les Paons plumé d'étrange sorte :
Même vers ses pareils s'étant réfugié,
Il fut par eux mis à la porte.

Il est assez de Geais à deux pieds comme lui (3),
Qui se parent souvent des dépouilles d'autrui,
Et que l'on nomme Plagiaires.
Je m'en tais, et ne veux leur causer nul ennui :
Ce ne sont pas là mes affaires.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 28. — ALLEMANDS. M. Lessing, L. II. fab. 6 (*les Paons et la Corneille*).

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

PAON. *Voyez* Liv. II. fab. 17.

GEAI, Oiseau du genre des Pies; mais un peu plus petit, et d'un plumage différent du sien. Il a les yeux bleus, le bec noir, fort et robuste, long de deux doigts; l'ouverture de son gosier est si grande, qu'il avale des glands tout entiers. Cet Oiseau est aussi voleur que la Pie; ce qu'il a pris il le cache dans les lieux les plus secrets. Son cri est désagréable.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Se panada.* C'est le terme propre. *Panader*, faire le paon.

(2) . . . . *Il se vit baffoué*,

Berné, *sifflé*, *moqué*, *joué*. Cette accumulation de termes, dont aucun n'est synonyme, marque les vengeances diverses auxquelles il est en proie. L'impudence et le vol sont *baffoués*. La lourde stupidité est *bernée* (voyez dans *Don Quichotte*, comment on berna le pauvre *Sancho* PANÇA). On *siffle* la sottise à prétentions (la *Judith* de Boyer, *sifflée*). On se *moque* de la vaine gloire. On *joue*, on parodie celui qui veut paroître ce qu'il n'est pas. C'est de toutes les insultes la plus cruelle, celle qui blesse le plus directement l'amour-propre.

J. B. Rousseau :

> Et tout leur saoul l'ayant berné, hué,
> Croquinolé, soufflété, conspué,
> Pour dernier trait son masque lui reprirent.
> (L. I. *Allég.* II. p. 132.)

(3) *Il est assez de Geais à deux pieds comme lui.* Mais Geais d'une autre espèce. Il y a plus d'adresse à le laisser deviner au lecteur.

C'est à cette fable qu'Horace fait allusion, pour engager le

poète Celsus à faire usage de ses propres richesses, et à ne pas se parer de celles que contenoit la bibliothèque palatine d'Auguste, de peur, dit-il, que si les oiseaux venoient en foule reprendre leurs plumes, la Corneille, dépouillée de ces parures empruntées, ne devienne la risée commune :

Ne si forte suas repetitum venerit olim
Grex avium plumas, moveat Cornicula risum.
(*Epist.* L. I. ép. 2. v. 18.)

C'est encore dans le même sens que Piron appelle M. de Voltaire *l Geai du Paon*. M. Lessing ne se contente pas de faire arracher au Plagiaire ses plumes d'emprunt : « Les Paons appercevant sur le dos de la Corneille quelques plumes luisantes de ses ailes, les lui enlèvent à coups de bec : celles-là même, ajoutent-ils, ne sauroient être à toi ».

FABLE X.

Le Chameau et les Bâtons flottans.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 118 (*le Chameau*), et fab. 110 (*les Voyageurs*). Planude, *Vie d'Esope*, p. 74, édit. de Nevelet. — LATINS. Faerne, fab. 18.

LE premier qui vit un Chameau,
S'enfuit à cet objet nouveau ;
Le second approcha : le troisième osa faire
Un licou pour le Dromadaire.
L'accoutumance (1) ainsi nous rend tout familier.
Ce qui nous paroissoit terrible et singulier (2),
S'apprivoise avec notre vue,
Quand ce vient à la continue.
Et, puisque nous voici tombés sur ce sujet :

On avoit mis des gens au guet,
Qui voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques momens après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde (3).

J'en sais beaucoup de par le monde,
A qui ceci conviendroit bien :
De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien (4).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 48.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

LE CHAMEAU, animal originaire d'Arabie, ayant environ six à sept pieds de haut, non compris ses deux bosses, et dix pieds de longueur; les yeux gros et saillans, le front revêtu d'un poil touffu, ressemblant à de la laine; les oreilles courtes et rondes; le col long, orné d'une belle crinière. Il est d'un naturel très-docile; on le dresse, dès son enfance, à se baisser et à s'accroupir pour pouvoir le charger. De toutes les bêtes de somme, c'est le plus propre à supporter les plus rudes fatigues. Il reste quelquefois jusqu'à neuf jours, et plus encore, sans boire, au milieu des sables brûlans de l'Afrique.

DROMADAIRE, animal de l'espèce du Chameau; son dos est surmonté d'une seule bosse; sa force, sa docilité, sa patience, le rendent aussi propre que le premier, au commerce et aux courses des voyageurs d'Asie et d'Afrique.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'accoutumance.* Si ce mot n'existoit pas, il faudroit l'inventer. Comment se fait-il qu'on l'ait dédaigné au point de l'exclure du langage français? Est-il donc moins pittoresque que le mot *habitude*? Au contraire, ne rend il pas avec energie et fidelité cette lenteur monotone à laquelle l'exercice journalier d'un même objet nous asservit ordinairement.

(2) *Ce qui nous paroissoit terrible . . . .*

S'apprivoise avec notre vue. C'est plutôt notre vue qui s'apprivoise avec ce qui, etc. Passons par-dessus les autres petites incorrections de cette fable.

(3) *Enfin bâtons flottants sur l'onde.* «Rien n'est moins naturel que cette supposition, puisqu'au contraire le plus grand navire regardé de loin, semble être un bâton flottant». (Richer.)

(4) *De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.* Ce vers vaut lui seul toute la fable: il est devenu proverbe. *Major è longinquo reverentia*, a dit Tacite.

Je ne serois pas éloigné de croire que M. l'Abbé Aubert a dû à ce récit l'idée de sa jolie fable: *le Chat et le Coq d'un clocher.* C'est là créer en imitant.

FABLE XI.

FABLE XI.

La Grenouille et le Rat.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Pilpay, *Contes indiens*, T. III. pag. 88. — GRECS. Homère (*Batrachomiomachie*). Esope, fab. 249. Planude (*Vie d'Esope*, pag. 97, édit. de Nevelet). — LATINS. Rimicius, L. I. fab. 3. Anonyme, dans l'*Append. du Phèdre* de Barbou, pag. 111.

TEL, comme dit Merlin (1), cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même (2).
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui :
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.
Mais afin d'en venir au dessein que j'ai pris :
Un Rat plein d'embonpoint (3), gras, et des mieux nourris,
Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême (4),
Sur le bord d'un marais égayoit ses esprits.
Une Grenouille approche, et lui dit en sa langue :
Venez me voir chez moi, je vous ferai festin.
Messire Rat promit soudain :
Il n'étoit pas besoin de plus longue harangue.
Elle allégua pourtant les délices du bain,
La curiosité, le plaisir du voyage (5),
Cent raretés à voir le long du marécage :
Un jour il conteroit à ses petits enfants
Les beautés de ces lieux, les mœurs des habitants,
Et le gouvernement de la chose publique
Aquatique.

Un point sans plus (6) tenoit le galant empêché.
Il nageoit quelque peu, mais il falloit de l'aide (7).
La Grenouille à cela trouve un très-bon remède :
Le Rat fut à son pied par la patte attaché ;
Un brin de jonc en fit l'affaire.
Dans le marais entrés (8), notre bonne commère
S'efforce de tirer son hôte au fond de l'eau,
Contre le droit des gens, contre la foi jurée (9),
Prétend qu'elle en fera gorge-chaude et curée (10)
[C'étoit, à son avis, un excellent morceau].
Déjà dans son esprit la galante le croque.
Il atteste les Dieux : la perfide s'en moque;
Il résiste : elle tire. En ce combat nouveau,
Un Milan qui dans l'air planoit, faisoit la ronde,
Voit d'en haut le pauvret se débattant sur l'onde.
Il fond dessus, l'enlève, et par même moyen,
La Grenouille et le lien.
Tout en fut, tant et si bien,
Que de cette double proie
L'Oiseau se donne au cœur joie,
Ayant, de cette façon,
A souper chair et poisson.

La ruse la mieux ourdie
Peut nuire à son inventeur;
Et souvent la perfidie
Retourne sur son auteur.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. III. fab. 24. —Ital. Luig. Grillo, fav. 40.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Comme dit Merlin.* Le Merlin dont il est ici question, n'est point du tout le célèbre enchanteur de l'Arioste, comme le prétend M. Coste, qui renvoie savamment son lecteur au Dictionnaire de Moréry. C'est Merlin Coccaie (Folengo), l'auteur de *l'Histoire Macaronique*. Voici ses propres termes :

Vidimus experti quod quisquis fallere cercat
Deceptum tandem se cernit tempore quoquo.
(*Macaron.* X. p. 228. éd. Vénit., 1581.)

lesquels se trouvent traduits ainsi dans la version de 1606 : « Nous avons souvent expérimenté que qui cherche à tromper autrui, est, avec le temps, trompé lui-même (pag. 337.) ». Pour conserver la physionomie de l'original, La Fontaine a emprunté des expressions antiques, à moins qu'il ne les ait prises d'une autre version qui nous est inconnue.

(2) *Caide engeigner autrui,*

Qui souvent s'engeigne lui-même. On lit dans un vieux manuscrit anonyme :

Vers vos dame cui cuidoie engignier.

La Fontaine a soin de prévenir son lecteur que ces mots sont *trop vieux* : il les regrette avec raison. Le premier se trouve fréquemment dans les anciens auteurs : il signifie *penser*. Clém. Marot le fait venir du latin *cogitare*, penser, estimer, *croire d'espérance*. (V. son éd. *de Villon*, p. 34. note); et La Ravallière, de *credere* (*Poés. du Roi de Navarre*, T. II. p. 215). On lit dans Rabelais : « Le feu si soubdain, qu'il cuida embraser le paovre Carpalim» (T. II. p. 235), et bien plus anciennement : « Il ne s'en cuidoit aller de grant temps après » (*Roman de Perceforest*, T. V. fol. 40. col. 1). L'autre, moins commun, vient, selon Ménage, du latin *ingannare*. Il se trompe. Il vient du mot *engin*, ruse, stratagême. *De-là naîtront engins à vous envelopper*, dit La Fontaine (L. I. fab. 8). Le Roman de *Lancelot du Lac* (t. I. fol. 161. éd. in-4°.) : « Vous ne pouvez si bien exploicter par force que par *engin* ». De-là s'est formé *engigner* ou *engeigner*,

la lettre *g* s'ajoutant familièrement à l'*n*, comme dans *ung* pour *un*, *desseing* pour *dessein*, etc.

(3) *Plein d'embonpoint, gras et des mieux nourris.* Peinture gracieuse. On croit voir le Prélat du Lutrin.

(4) *Et qui ne connoissoit l'Avent ni le Carême.* Trait malin lancé en passant contre ceux qui oublient un devoir respectable.

(5) . . . . . *Les délices du bain,*

La curiosité, etc. Tous les motifs de persuasion se trouvent analysés avec autant de force que de précision. Mais sur-tout avec quel art le poète mêle aux jouissances du moment les espérances de l'avenir! Quelle connoissance du cœur! *Un jour il conteroit à ses petits enfants.* La Grenouille ne parle point du plaisir qu'elle doit recevoir : elle met à son invitation plus de désintéressement. Tout est pour le Rat. La perfide! on ne l'en croira que plus aisément!

(6) *Un point sans plus.* Comme : *un Rat sans plus* (Fab. 18. Liv. III.). C'est-à-dire un seul point. M. l'abbé Aubert :

Un point *sans plus* leur ôtoit l'avantage.
(Liv. II. fab. 8.)

(7) *Il nageoit quelque peu; mais il falloit de l'aide.* Est-il possible de peindre avec des nuances plus délicates ces hypocrites modesties qui ne confessent jamais leur ignorance, qu'en sauvant l'intérêt de l'amour-propre?

(8) *Dans le marais entrés, notre bonne commère.* Rappelons aux commençans que, d'après la règle de l'accord du participe avec son nominatif, il doit en suivre le nombre. Or, dans ce vers, *entrés* ne sauroit être régi au pluriel par *notre bonne commère* au singulier. C'est que La Fontaine a voulu faire de son participe l'ablatif absolu des Latins : encore faudroit-il qu'il fût précédé d'un nom ou pronom relatif.

(9) *Contre le droit des gens, contre la foi jurée.* Est-ce l'animal, est-ce le poète qui accuse en ces termes *la perfidie?* Cette réflexion passe dans l'ame du lecteur : on prend parti pour l'opprimé; on *atteste les Dieux;* on demande vengeance, et on l'obtiendra. Homère l'a dit, et l'expérience le dit encore plus haut :

Le crime rarement jouit d'un long bonheur;
Il tombe tôt ou tard dans les mains d'un vengeur.
(*Odiss.* L. VIII. v. 329.)

(10) *Gorge-chaude et curée.* Termes de chasse. *Gorge-chaude*, portion de chair donnée aux oiseaux de proie. *Curée*, celle que l'on donne aux chiens.

Nous deviendrons sa proie et sa *curée*,

a dit le P. Du Cerceau. (Fab. *la Lionne et le Renard.*)

FABLE XII.

Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre.

Une fable avoit cours parmi l'antiquité (1);
Et la raison ne m'en est pas connue.
Que le lecteur en tire une moralité :
Voici la fable toute nue.

La renommée ayant dit en cent lieux
Qu'un fils de Jupiter, un certain Alexandre,
Ne voulant rien laisser de libre sous les cieux,
Commandoit que, sans plus attendre,
Tout peuple à ses pieds s'allât rendre;
Quadrupèdes, Humains, Eléphans, Vermisseaux,
Les républiques des Oiseaux :
La Déesse aux cent bouches (2), dis-je,
Ayant mis par-tout la terreur
En publiant l'édit du nouvel Empereur,
Les Animaux, et toute espèce lige
De son seul appétit (3), crurent que cette fois
Il falloit subir d'autres loix.
On s'assemble au désert. Tous quittent leur tanière.
Après divers avis, on résout, on conclut,

D'envoyer hommage et tribut.
Pour l'hommage et pour la manière
Le Singe en fut chargé : l'on lui mit par écrit
Ce que l'on vouloit qui fût dit.
Le seul tribut les tint en peine.
Car que donner ? Il falloit de l'argent.
On en prit d'un Prince obligeant,
Qui, possédant dans son domaine
Des mines d'or, fournit ce qu'on voulut.
Comme il fut question de porter ce tribut,
Le Mulet et l'Ane s'offrirent,
Assistés du Cheval, ainsi que du Chameau.
Tous quatre en chemin ils se mirent
Avec le Singe, ambassadeur nouveau.
La caravane enfin rencontre en un passage
Monseigneur le Lion. Cela ne leur plut point.
Nous nous rencontrons tout à point,
Dit-il, et nous voici compagnons de voyage.
J'allois offrir mon fait à part ;
Mais bien qu'il soit léger, tout fardeau m'embarrasse,
Obligez-moi de me faire la grace,
Que d'en porter chacun un quart :
Ce ne vous sera pas une charge trop grande ;
Et j'en serai plus libre, et bien plus en état,
En cas que les voleurs attaquent notre bande,
Et que l'on en vienne au combat.
Econduire un Lion rarement se pratique.
Le voilà donc admis, soulagé, bien reçu,
Et, malgré le Héros de Jupiter issu (4),
Faisant chère et vivant sur la bourse publique.

Ils arrivèrent dans un pré
Tout bordé de ruisseaux, de fleurs tout diapré (5),
Où maint Mouton cherchoit sa vie,
Séjour du frais, véritable patrie
Des Zéphirs. Le Lion n'y fut pas, qu'à ces gens
Il se plaignit d'être malade.
Continuez votre ambassade,
Dit-il, je sens un feu qui me brûle au dedans,
Et veux chercher ici quelque herbe salutaire.
Pour vous, ne perdez point de temps:
Rendez-moi mon argent, j'en puis avoir affaire.
On débale; et d'abord le Lion s'écria,
D'un ton qui témoignoit sa joie:
Que de filles, ô Dieux! mes pièces de monnoie
Ont produites! Voyez: La plupart sont déjà
Aussi grandes que leurs mères.
Le croît (6) m'en appartient. Il prit tout là-dessus:
Ou bien, s'il ne prit tout, il n'en demeura guères.
Le Singe et les Sommiers (7) confus,
Sans oser répliquer, en chemin se remirent.
Au fils de Jupiter on dit qu'ils se plaignirent,
Et n'en eurent point de raison.
Qu'eût-il fait? C'eût été Lion contre Lion:
Et le proverbe dit: *Corsaires à Corsaires*
L'un l'autre s'attaquant, ne font pas leurs affaires(8).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Parmi l'antiquité. Parmi* ne se joint point aux noms collectifs.

(2) *La Déesse aux cent bouches.* La Renommée. « Ce Monstre horrible, énorme, dit Virgile, par un prodige étonnant, cache

sous chacune des plumes dont son corps est couvert, autant d'yeux, autant de bouches et de langues toujours en mouvement». (*Æneid.* L. IV. v. 181.)

(3) . . . . . *Toute espèce lige*

De son seul appetit. Asservie à son appétit. *Lige*, droit que le vassal doit à son Seigneur. On n'est point d'accord sur l'étymologie de ce mot; mais toute discussion là-dessus seroit étrangère à notre sujet.

(4) *Et, malgré le héros de Jupiter issu.* Sans égard pour le tribut destiné à Alexandre. Ce prince, né de Philippe, roi de Macédoine, se prétendoit fils de Jupiter. On ne cite point ce nom-là sans se rappeler le héros qui en a fait le nom de la valeur brillante et heureuse. Son ambition étoit de devenir l'unique souverain de l'univers : il paroissoit même qu'un seul monde n'eût pas suffi à ses vastes projets de conquête. On a loué ce prince en cent endroits. L'Écriture l'a peint d'un seul trait : *Toute la terre s'est tu en sa présence.*

(5) *De fleurs tout diapré.* Remy Belleau :

Avril, l'honneur des prés verds
Qui, d'une humeur bigarrée,
Emaillent de mille fleurs,
De couleurs
Leur parure *diaprée.*

Ce mot a vieilli. Pourquoi? Je n'en sais rien : ce que tout le monde sait, c'est que les Grecs, avec bien plus de moyens de perdre, étoient bien plus jaloux de conserver toutes leurs richesses.

(6) *Le croît.* L'accroissement, le produit, ce qu'il y a de plus. (Coste). S'applique particulièrement au produit des bestiaux.

(7) *Sommiers.* Chevaux de somme, bêtes de charge.

(8) *Corsaires à Corsaires*, etc. Vers pris de Régnier. (*Sat.* XII. à la fin.)

FABLE XIII.

Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Stesichore dans *Aristote Rhetor.* L. II. ch. 20. Gabrias, fab. 23. — Latins. Phèdre, L. IV. f. 24. Horace, epist. L. I. ep. 10. Camérar. pag. 158.

DE tout temps les Chevaux ne sont nés (1) pour les hommes.
Lorsque le genre humain de gland se contentoit,
Ane, Cheval et Mule aux forêts habitoit (2):
Et l'on ne voyoit point, comme au siècle où nous sommes
Tant de selles et tant de bâts (3),
Tant de harnois pour les combats,
Tant de chaises, tant de carrosses;
Comme aussi ne voyoit-on pas
Tant de festins et tant de nôces.
Or un Cheval eut alors différend
Avec un Cerf plein de vîtesse (4);
Et ne pouvant l'attraper en courant,
Il eut recours à l'Homme, implora son adresse.
L'Homme lui mit un frein, lui sauta sur le dos,
Ne lui donna point de repos
Que le Cerf ne fût pris, et n'y laissât la vie.
Et cela fait (5), le Cheval remercie
L'Homme son bienfaiteur, disant: Je suis à vous:
Adieu: Je m'en retourne en mon séjour sauvage.
Non pas cela, dit l'Homme; il fait meilleur chez nous:
Je vois trop quel est votre usage.

Demeurez donc, vous serez bien traité,
Et jusqu'au ventre en la litière.

Hélas! que sert la bonne chère,
Quand on n'a pas la liberté?
Le Cheval s'apperçut qu'il avoit fait folie (6);
Mais il n'étoit plus temps : déjà son écurie
Etoit prête et toute bâtie.
Il y mourut en traînant son lien :
Sage s'il eût remis une légère offense.

Quel que soit le plaisir que cause la vengeance,
C'est l'acheter trop cher, que l'acheter d'un bien
Sans qui les autres ne sont rien.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. M. Frigot, dans le *Fablier franç.* L. XV. fab. 22. Fables en chansons, L. II. fab. 34.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *De tout temps les Chevaux ne sont nés.* Il faut *ne sont pas nés.*

(2) *Ane, Cheval et Mule aux forêts habitoit.* Le verbe n'est au singulier que pour la rime. On ne dit point *habite aux forêts*, mais *dans les forêts.*

(3) *Tant de selles et tant de bâts.* Cette bruyante énumération peint le fracas de tous nos équipages. Mais on ne voit pas le rapport *de tant de festins* avec *tant de harnois.*

(4) *Avec un Cerf plein de vîtesse.* La Fontaine a préféré le Cerf au Sanglier que Phèdre donne au Cheval pour ennemi. Il semble que le Cerf et le Cheval combattant à-peu-près à armes égales, ce n'est pas contre un semblable adversaire que ce dernier a dû implorer le secours de l'homme. Il n'en est pas de même du Sanglier, ennemi contre lequel l'homme suffit à peine.

(5) . . . . . *Et n'y laissât la vie.*

Et cela fait. Batologie qu'il faut éviter en vers comme en prose.

(6) *Fait folie.* Dites *fait une folie.*

P. Pithou (sous le nom de M. D'Aubray) a fait une belle application de cet apologue, dans le discours qu'il suppose avoir été tenu à l'Assemblée des Etats-Généraux, sous la Ligue : « Vous avez fait comme le cheval qui, pour se défendre du cerf, lequel il sentoit plus viste et plus vigoureux que lui, appela l'homme à son secours; mais l'homme lui mit un mors, etc. ». (*Sat. Ménippée*, T. I. p. 170.)

FABLE XIV.

Le Renard et le Buste.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 5 (*aliàs*, fab. 11). — LATINS. Phèdre, L. I. fab. 7. L'Anonyme, 34. Faerne, 66.

Les grands, pour la plupart, sont masques de théâtre:
Leur apparence impose (1) au vulgaire idolâtre.
L'Ane n'en sait juger que par ce qu'il en voit:
Le Renard, au contraire, à fond les examine,
Les tourne de tout sens; et quand il s'apperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'étoit un buste creux et plus grand que nature.
Le Renard, en louant l'effort de la sculpture (2):
Belle tête, dit-il, *mais de cervelle point!*

Combien de grands Seigneurs sont bustes en ce point (3)!

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Boursaut, comédie des Fables d'Ésope, act. I. sc. 3. Cesar de Missy (*Paraboles* ou *Fables*, etc. vol. in-8°. Londres, 1770) fab. 20. Fables en chansons, Liv. I. fab. 8. Richer Martelli, Liv. I. fab. 15 (*les deux Singes et le*

Masque). Mérard S. Just. Liv. VIII. fab. 4.—Allem. M. Lessing, fab. 14. — Ital. Grillo, fav. 3.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Leur apparence impose. Impose* n'est plus français en ce sens. On *impose* un tribut ; on *en impose* au peuple.

(2) *Le Renard en louant*, etc. La Mothe a censuré cette fable:

Je me déclare
Pour le Renard gascon qui renvoie aux goujats
Des raisins mûrs qu'il n'atteint pas ;
Mais il n'a plus sa grace naturelle
Avec la tête sans cervelle.
Son mot est excellent ; d'accord ;
Mais un autre devoit le dire.

(Liv. I. fab. 4.)

Pourquoi, répondrai-je, cet animal, que la nature elle-même présentoit à l'apologue comme un modèle de finesse, ne seroit-il point capable de ce mot plein de finesse comme de vérité, sur-tout le mérite de l'épigramme consistant dans le mot lui-même, et non dans le personnage qui le dit ?

(3) *Combien de grands Seigneurs*, etc.

Prenez-le tête-à-tête, ôtez-lui son théâtre ;
Ce n'est plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux ;
Son visage essuyé n'a plus rien que d'affreux.

(Boileau, *Epitr.* IX.)

— Il y avoit à Thèbes un certain homme appelé Renard, etc. (Palœphat *des Histoires incroyables*, ch. 8.)

FABLE XV.

Le Loup, la Chèvre et le Chevreau.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 138. — Latins. Anonyme, 29. Herman, edit. Robert. Stephani, pag. 122. Burman, Append. *ad Phædr.*, fab. 32. Rimicius, L. II. f. 9. Anonyme dans l'Appendice du *Phèdre* de Barbou, pag. 135.

LA Bique (1) allant remplir sa traînante mamelle (2),
Et paître l'herbe nouvelle,
Ferma sa porte au loquet,
Non sans dire à son Biquet :
Gardez-vous, sur votre vie,
D'ouvrir que l'on ne vous die,
Pour enseigne et mot du guet,
Foin du Loup et de sa race!
Comme elle disoit ces mots,
Le Loup, de fortune (3), passe,
Il les recueille à propos,
Et les garde en sa mémoire.
La Bique, comme on peut croire,
N'avoit pas vu le glouton.
Dès qu'il la voit partie, il contrefait son ton,
Et d'une voix papelarde (4),
Il demande qu'on ouvre, en disant, foin du Loup!
Et croyant entrer tout d'un coup.
Le Biquet soupçonneux par la fente regarde :
Montrez-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,
S'écria-t-il d'abord. Patte blanche est un point

Chez les Loups, comme on sait, rarement en usage.
Celui-ci fort surpris d'entendre ce langage,
Comme il étoit venu s'en retourna chez soi.
Où seroit le Biquet s'il eût ajouté foi
Au mot du guet, que, de fortune,
Notre Loup avoit entendu?

Deux sûretés valent mieux qu'une;
Et le trop en cela ne fut jamais perdu.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 27. Fables en chansons, L. I. fab. 6. LATINS. — Desbillons, L. III. fab. 8. Le Beau (*Carmina*, p. 22).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Bique*, *Biquet*. La Chèvre et son Chevreau.

(2) *La Bique allant remplir sa traînante mamelle*. On peut comparer ce vers à ce que Virgile a de plus beau, pour l'harmonie imitative. Du reste, je ne vois pas de remarques particulières à faire sur cette fable. Elle n'a point de ces beautés d'un ordre supérieur que l'on cite, que l'on retient; mais on y sent d'un bout à l'autre une aisance de style, une justesse d'expressions, une mollesse accompagnée d'une gaîté douce, ce *molle atque facetum* d'Horace, que l'on ne traduira jamais, parce que la grâce ne peut ni se copier, ni même se définir.

(3) *De fortune*. Par hasard. « Arrivant *de fortune* près l'église de Saint Léonard, etc. » (*Hist. Maccaron.* L. III. p. 77.)

(4) *D'une voix papelarde*. Douce et mignarde. « Les abus d'un tas de *papelards* et faulx prophètes ». (*Pantagr.* L. II. ch. 29.) Papelus, papelards, papelats, tous ces mots-là ont une source commune, l'injuste prevention contre le siége de Rome et ses adhérens. *Papelard* n'est d'usage qu'en substantif.

FABLE XVI.

Le Loup, la Mère et l'Enfant.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 138. Aphtone, fab. 39. Avien, fab. 1. Faerne, fab. 76. Philibert Hegemon, f. 13.

CE Loup me remet en mémoire
Un de ses compagnons qui fut encor mieux pris.
Il y périt : voici l'histoire.

Un Villageois avoit à l'écart son logis :
Messer Loup attendoit chape-chûte (1) à la porte:
Il avoit vu sortir gibier de toute sorte,
Veaux de lait, Agneaux et Brebis,
Régiment de Dindons, enfin bonne provende (2).
Le larron commençoit pourtant à s'ennuyer.
Il entend un enfant crier.
La mère (3) aussitôt le gourmande,
Le menace, s'il ne se tait,
De le donner au Loup. L'animal se tient prêt,
Remerciant les Dieux d'une telle aventure:
Quand la mère, appaisant sa chère géniture,
Lui dit : Ne criez point; s'il vient, nous le tuerons.
Qu'est-ceci? s'écria le mangeur de Moutons :
Dire d'un, puis d'un autre! Est-ce ainsi que l'on traite
Les gens faits comme moi? Me prend-on pour un sot?
Que quelque jour ce beau marmot
Vienne au bois cueillir la noisette!...
Comme il disoit ces mots, on sort de la maison :

Un Chien de cour l'arrête : épieux et fourches fières(4)
L'ajustent de toutes manières.
Que veniez-vous chercher en ce lieu ? lui dit-on.
Aussi-tôt il conta l'affaire.
Merci de moi ! lui dit la mère,
Tu mangeras mon fils ! L'ai-je fait à dessein
Qu'il assouvisse un jour ta faim ?
On assomma la pauvre bête.
Un manant lui coupa le pied droit et la tête ;
Le Seigneur du village à sa porte les mit ;
Et ce dicton picard à l'entour fut écrit :

Biaux chires (5) *Leups, n'écoutez mie*
Mere tenchent chen fieux qui crie.

(*Depuis La Fontaine.*) Benserade, fab. 94. Fables en chansons, L. II. fab. 43. M. l'abbé Aubert (*la Mère et la Mort*) (*).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Attendoit chape-chute.* Madame de Sévigné : « Je lui dis que ce n'est point là la vie d'un honnête homme, qu'il trouvera quelque *chape-chute*, et qu'à force de s'exposer, il aura son fait. »

(2) *Enfin bonne provende.* Mot ancien, dont l'étymologie est dans le latin *provenire;* bon produit ; plutôt que dans *præbenda*, d'où on le fait venir. Selon Pasquier (*Recherch.* L. III. ch. 37 :) « Les biens assignés aux clercs pour leurs vivres, s'appeloient *provende.* Ce mot a été depuis étendu à toute sorte de provision de bouche ».

(3) *La mère aussitôt.* Aphtone substitue une nourrice à une

(*) Une mère, dans un mouvement d'indignation contre les écarts de son fils, appelle la mort pour l'en punir. La mort vient ; la mère aussitôt de s'écrier :

O mort ! corrige-le, mais ne l'emporte pas.

mère.

mère. C'est mettre un cœur mercenaire à la place du chef-d'œuvre de la nature.

(4) *Fourches fières.* Fourches de fer attachées à de longues perches. *Fières* ne viendroit-il pas du vieux mot *férir*, en latin *ferire*, couper, trancher? On connoît ce proverbe : « Tel *fiert* (frappe) qui ne tue pas. »

(5) *Biaux chires*, etc. Beaux sires (messieurs les) Loups! n'écoutez point mère grondant son fils qui crie. *Beaux sires*, comme dans la fable du Loup et du Chien. Il ne tiendra qu'à vous, *beau sire.* Mère *tenchent*, participe de tencher, tanser, de *tangere*, gronder, frapper; chen *fieux*, son enfant; de *filiolus*, petit enfant.

On lit dans le fabliau du *Villain qui done ses Bues au Lou* (ses bœufs au loup): Un Vilain (homme de la campagne) conduisoit sa charrue. Ses bœufs ne voulant pas marcher droit: je voudrois, dit-il, les voir dans le ventre d'un loup. Un loup passoit par-là, et entendant le propos, s'offre à satisfaire le vœu du laboureur; mais

Li Villain ne li volt bailler,
Ne li Lou ne li volt laisser.

(Le paysan ne veut point les livrer; le loup refuse de les lâcher.)

(*Manusc. de la Biblioth. de S. Germain-des-Pres*, n°. 1830. fol. 10.)

Le prototype de ces contes pourroit être ce mot de Théocrite, ainsi traduit par un vieux écrivain français : Qu'une femme-nourrice menace son enfant de la sabouë (singe) et du marmot, etc. (Bouchat, *série* 24.)

FABLE XVII.

Parole de Socrate.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, L. III. fab. 9.

SOCRATE un jour faisant bâtir,
Chacun censuroit son ouvrage :
L'un trouvoit les dedans, pour ne lui point mentir,
Indignes d'un tel personnage ;
L'autre blâmoit la face ; et tous étoient d'avis
Que les appartemens en étoient trop petits.
Quelle maison pour lui ! l'on y tournoit à peine.
Plût au ciel que de vrais amis,
Telle qu'elle est, dit-il, elle pût être pleine !

Le bon Socrate avoit raison (1)
De trouver pour ceux-là trop grande sa maison.
Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose.
Rien n'est plus commun que ce nom (2),
Rien n'est plus rare que la chose.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. M. de Lacour Damonville, dans le *Fablier franç.* L. XII. fab. 9, pag. 373. Fables en chansons, L. II. fab. 11. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 16.

OBSERVATIONS DIVERSES.

SOCRATE, célèbre philosophe grec. L'oracle d'Apollon le déclara le plus sage des hommes : il justifia cet éloge par l'exercice constant de toutes les vertus. La force de sa raison l'éleva jusqu'à la connoissance d'un seul Dieu ; découverte sublime qui lui valut un arrêt de mort. Il fut condamné à boire la ciguë. L'histoire

de ses derniers momens nous a été transmise par Platon, son disciple, dans le traité *de l'Immortalité de l'Ame*. Il mourut avec une constance admirable, 400 ans avant l'ère chrétienne, âgé de 70 ans. Un poète moderne n'a pas craint de l'appeler le *demi-Dieu d'Athènes*, d'après Erasme et Cicéron (M. Aubert, L. V. fab. 7).

(1) *Le bon Socrate avoit raison.* Phèdre voulant donner au mot de sa fable plus d'autorité, l'attribue à Socrate, contre le silence de toute l'antiquité. Notre poète l'a imité; mais en corrigeant le titre de l'apologue latin, ainsi conçu : *Socrates ad Amicos*. Un savant observe avec justesse que « cette fable traite des amis, mais ne s'adresse pas à des amis ». (Jos. Scheffer, *Edit. Phœdri ad argumenta.*) La Fontaine a suivi la lumière que le bon sens lui présentoit.

(2) *Rien n'est plus commun que ce nom.* Quelqu'un a dit de l'Amour, qu'il ressemble aux esprits : « Tout le monde en parle, et personne n'en a vu ». Ne pourroit-on pas en dire à-peu-près autant de l'amitié ? (Poggiana, T. I. p. 298.)

FABLE XVIII.

Le Vieillard et ses Enfans.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Salom. Eccle. ch. IV. v. 12. —GRECS. Esope, f. 174. Plutarque (voyez plus bas, note 4).

Toute puissance est foible, à moins que d'être unie (1).
Ecoutez là-dessus l'Esclave de Phrygie (2).
Si j'ajoute du mien à son invention,
C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie;
Je suis trop au-dessous de cette ambition (3).
Phèdre enchérit souvent par un motif de gloire :
Pour moi, de tels pensers me seroient mal-séants.

Mais venons à la fable, ou plutôt à l'histoire (4)
De celui qui tâcha d'unir tous ses enfans.

Un Vieillard près d'aller où la mort l'appeloit,
Mes chers enfans, dit-il (à ses fils il parloit),
Voyez si vous romprez ces dards liés ensemble :
Je vous expliquerai le nœud qui les assemble.
L'aîné les ayant pris, et fait tous ses efforts,
Les rendit en disant : Je le donne aux plus forts.
Un second lui succède, et se met en posture ;
Mais en vain. Un cadet tente aussi l'aventure.
Tous perdirent leur temps, le faisceau résista :
De ces dards joints ensemble un seul ne s'éclata (5).
Foibles gens! dit le père : il faut que je vous montre
Ce que ma force peut en semblable rencontre.
On crut qu'il se moquoit, on sourit, mais à tort.
Il sépare les dards, et les rompt sans effort.
Vous voyez, reprit-il, l'effet de la concorde :
Soyez joints, mes enfans, que l'amour vous accorde.
Tant que dura son mal, il n'eut autre discours.
Enfin se sentant près de terminer ses jours :
Mes chers enfans, dit-il, je vais où sont nos pères :
Adieu, promettez-moi de vivre comme frères ;
Que j'obtienne de vous cette grace en mourant.
Chacun de ses trois fils l'en assure en pleurant.
Il prend à tous les mains, il meurt ; et les trois frères
Trouvent un bien fort grand, mais fort mêlé d'affaires.
Un créancier saisit, un voisin fait procès :
D'abord notre trio s'en tire avec succès.
Leur amitié fut courte autant qu'elle étoit rare.

Le sang les avoit joints, l'intérêt les sépare.
L'ambition, l'envie, avec les consultans (6),
Dans la succession entrent en même temps.
On en vient au partage, on conteste, on chicane :
Le juge sur cent points tour-à-tour les condamne.
Créanciers et voisins reviennent aussitôt,
Ceux-là sur une erreur, ceux-ci sur un défaut.
Les frères désunis sont tous d'avis contraire :
L'un veut s'accommoder, l'autre n'en veut rien faire :
Tous perdirent leur bien ; et voulurent trop tard
Profiter de ces dards unis, et pris à part.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Benserade, fab. 93. Fables en chansons, L. II. fab. 13. — LATINS. Laurent. Valla (edit. Rob. Stephani, pag. 56). Desbillons, L. II. fab. 12. Le Beau, *Carmina*, pag. 63.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *A moins que d'être unie.* On pourroit demander : *unie* à quoi ? Mais le sens de cet adage est si clair, qu'il est, comme le style des proverbes, dispensé d'être exact, pourvu qu'on l'entende.

(2) *L'Esclave de Phrygie.* Esope, que l'on suppose né à Amorium, bourg de Phrygie, et esclave d'un nommé Xanthus. (V. le roman de sa vie, traduit du grec de Planudes par La Fontaine.)

(3) *Si j'ajoute du mien à son invention,*
C'est pour peindre nos mœurs, et non pas par envie :
Je suis trop au-dessous de cette ambition, etc. La Fontaine paroît avoir eu présens à la mémoire ces vers de Phèdre :

Si Phrix AEsopus potuit . . . .
Illius post semitâ feci viam.
Neque enim notare singulos mens est mihi,
Verùm ipsam vitam et mores hominum ostendere :
Neque hæc invidia, verùm est æmulatio.

(*Epilog.* Liv. II. et *Prolog.* Lib. III.)

(4) *Ou plutôt à l'histoire*, etc. « Scilure, roi des Scythes, avoit quatre-vingts enfans. Lorsqu'il fut sur le point de mourir, il se fit apporter un faisceau de verges, et ordonna à ses fils de le rompre, ainsi lié. Ils le tentèrent tous inutilement. Alors le père prenant les verges l'une après l'autre, les rompit toutes avec la plus grande facilité. Il leur insinuoit par-là, que leur union les rendroit invincibles, et que la division, en les affoiblissant, causeroit infailliblement leur perte. (Plutarque, traité *de la Demangeaison de parler*, trad. de Ricard, T. VI. p. 427.)

(5) *Un seul ne s'éclata.* Il eût été mieux de dire : *n'éclata ;* mais le premier n'est pas sans exemple. (V. le *Dictionnaire de l'Académie française.*)

(6) *Avec les Consultans.* Les consultations des gens d'affaires, brouillons, pour la plupart, par travers d'esprit, par ignorance ou par cupidité.

FABLE XIX.

L'Oracle et l'Impie.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Pilpay, Contes indiens, T. II. pag. 161. — Grecs. Esope, fab. 16 (*le Malin*) et f. 26 (*).

Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
Le Dédale des cœurs (1) en ses détours n'enserre
Rien qui ne soit d'abord éclairé par les Dieux.
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,

(*) Sous le titre : *Les jeunes Gens et le Cuisinier.* Sens moral : « On peut tromper les hommes, mais on ne sauroit tromper Dieu ». Au reste la première idée, et, en quelque sorte, la matrice de cet apologue, se trouve dans cet épisode de *la Théogonie* d'Hésiode : « Prométhée vouloit tromper Jupiter par ses ruses. Un

Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

Un payen qui sentoit quelque peu le fagot (2),
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire (3),
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
Il tenoit un Moineau, dit-on,
Prêt d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête.
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton Moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagême :
Je vois de loin, j'atteins de même (4).

---

bœuf monstrueux est par lui présenté au Souverain des Dieux. Arrangeant les os avec art, et les cachant sous une graisse immense, le fils de Japet avoit enfermé dans la peau les chairs, les entrailles, les parties les plus délicates, et fait deux parts de son offrande. Grand Jupiter! dit-il avec un malin sourire, choisis de ces portions celle qui t'agréera le plus. Ainsi il s'efforce d'induire en erreur le maître des Dieux. Etendant ses mains divines, Jupiter enlève la graisse. Son ame s'irrite, son courroux s'enflamme, à la vue des os décharnés qu'elle recouvre. Poussant un profond soupir : fils de Japet, le plus rusé des mortels! s'écrie Jupiter ; à ces traits je reconnois les artifices dont tu es capable ».

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Dédale des cœurs.* Comme Boileau a dit *un Dédale de loix*; et Malherbe :

Le malheur de ta fille au tombeau descendue,
Est-ce quelque *Dédale* où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

(*Ode à Du Perrier.*)

Par allusion au fameux labyrinthe de Crète, ouvrage de l'architecte athénien de ce nom, dont les issues multipliées et les innombrables détours se repliant sans cesse sur eux-mêmes, tenoient à jamais enfermés dans son enceinte ceux qui s'y trouvoient engagés. C'est le nom de l'ouvrier appliqué à l'ouvrage par une extension hardie, mais déjà connue dans l'histoire de l'art. Les premières statues s'appeloient *des Dédales*, du nom d'un autre artiste de Sicyone, que l'on confond trop souvent avec celui d'Athènes. M. l'abbé Aubert a pu emprunter cette expression à la poésie (fab. Liv. VII. *Prologue*), sans la dérober à La Fontaine.

(2) *Qui sentoit quelque peu le fagot. Sentir le fagot, friser la corde*, toutes expressions populaires pour : appeller, mériter le bûcher ou la potence. C'est ainsi que Cl. Marot a dit, en parlant de son valet :

Sentant la hart de cent pas à la ronde.

(*Ep. à François Ier.*)

Et La Monnoye, dans ses contes :

A Rabelais certain Bigot
Disoit un jour, d'un ton sévère,
Cessez de railler le S. Père;
Autrement gare le *fagot*, etc.

(*Œuvres*, T. II. édit. in-4°. p. 161.)

(3) *Par bénéfice d'inventaire.* C'est le droit de n'user d'un héritage testamentaire, que jusqu'à la concurrence des biens inventoriés, dans le cas où la succession se trouveroit embarrassée par des dettes. Ainsi l'homme qui croit en Dieu par bénéfice d'inventaire, se réserve la liberté d'y croire de telle ou telle manière, ou même point du tout, du moment qu'il se présentera quelque objection à son esprit.

(4) *Je vois de loin, j'atteins de même.* Vers heureux, dont le poète a sans doute trouvé l'idée dans l'épithète donnée par Homère à Apollon, qu'il appelle ἑκηβόλος; c'est-à-dire, *lançant au loin et ses regards et ses flèches.* Peut-être encore dans ce passage de l'hymne *à Délos* de Callimaque : « Je te le prédis, fuis; mais bientôt je t'atteindrai : bientôt je laverai mes traits dans ton sang ». (Traduct. de Dutheil, p. 157.)

FABLE XX.

L'Avare qui a perdu son Trésor.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 59. — LATINS. Phèdre, Liv. IV. fab. 19 et 20. Faern, 48.

L'USAGE seulement fait la possession.
Je demande à ces gens, de qui la passion
Est d'entasser toujours (1), mettre somme sur somme,
Quel avantage ils ont que n'ait pas un autre homme(2).
Diogène là-bas est aussi riche qu'eux (3);
Et l'Avare ici haut, comme lui, vit en gueux.
L'homme au trésor caché qu'Esope nous propose,
Servira d'exemple à la chose.

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.
Il avoit dans la terre une somme enfouie,
Son cœur avec, n'ayant autre déduit (4),
Que d'y ruminer jour et nuit,
Et rendre sa chevance à lui-même sacrée.
Qu'il allât ou qu'il vînt, qu'il bût ou qu'il mangeât,

On l'eût pris de bien court(5) à moins qu'il ne songeât
A l'endroit où gisoit cette somme enterrée.
Il y fit tant de tours, qu'un Fossoyeur le vit,
Se douta du dépôt, l'enleva sans rien dire.
Notre Avare un beau jour ne trouva que le nid.
Voilà mon homme aux pleurs(6): il gémit, il soupire,
Il se tourmente, il se déchire.
Un passant lui demande à quel sujet ses cris.
— C'est mon trésor que l'on m'a pris.
-Votre trésor? Où pris? - Tout joignant cette pierre.
— Eh! sommes-nous en temps de guerre
Pour l'apporter si loin? N'eussiez-vous pas mieux fait
De le laisser chez vous en votre cabinet,
Que de le changer de demeure?
Vous auriez pu, sans peine, y puiser à toute heure(7).
—A toute heure! bons Dieux! Ne tient-il qu'à cela?
L'argent vient-il comme il s'en va?
Je n'y touchois jamais.—Dites-moi donc, de grace,
Reprit l'autre, pourquoi vous vous affligez tant:
Puisque vous ne touchiez jamais à cet argent,
Mettez une pierre à la place,
Elle vous vaudra tout autant (8).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 156. Fables en chansons, L. IV. f. 45, et L. V. f. 24. Mérard S. Just, L. VII. f. 18. — LATINS. Desbillons, Lib. IV. fab. 15. — ITAL. Grillo, fav. 59. — ALLEMANDS. M. Lessing, Liv. II. fab. 16.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Un des défauts contre lesquels nos poètes se soient le plus exercés, c'est l'avarice. Il est si bas! il rend si malheureux! et pourtant il est si commun! L'Avare de Molière est un de ses chefs-d'œuvre;

Boileau a flétri ce vice honteux dans plusieurs de ses satyres (voyez les Satyres IV et X). Mais nous pouvons appliquer à ces mêmes sujets traités par notre poète, quoique d'une manière différente, ce que Molière a dit de lui : *Tous ces beaux esprits n'ont pas effacé le Bonhomme.*

(1) *Est d'entasser toujours, mettre somme sur somme.* Il falloit : *de mettre somme sur somme.*

(2) *Quel avantage ils ont?* Phèdre, dans sa fable du *Renard et du Dragon*, contre les avares :

Quem fructum capis hoc ex labore
Quodve tantum est præmium?

(3) *Diogène là-bas . . . . et l'Avare ici haut.* Cette opposition de lieux suppose Diogène dans un autre monde où il auroit encore son tonneau pour maison, et pas une tasse de bois pour puiser de l'eau : et alors elle manqueroit de justesse; la distance ne doit être que dans les mœurs.

Diogène, chef d'une secte de philosophes, qui se nommoient les Cyniques, se faisoit gloire de vivre pauvre, errant, sans patrie, sans asyle. (Voyez les *Voyages d'Anacharsis*, T. II. p. 137.) Un joli bas-relief de la ville Albani, et le bel ouvrage du Pujet à Versailles, le représentent couché dans son tonneau, presque nud, hors des murs de Corinthe, s'entretenant avec Alexandre, roi de Macédoine. (Voyez Winkelm., *Monum. inedit.* n°. 174, et *His. de l'Art*, T. III. pl. 22.)

(4) *Déduit . . . . . chevance.* Ces deux mots sont sortis du langage ordinaire. Le premier signifie plaisir. Eust. Deschamps :

Armes, amours, *desduit*, joye et plaisance.
(*Poésies manuscrites*, fol. 149. col. 4.)

Chevance, le bien qu'on a. J. B. Rousseau :

Grosse *chevance* oncques ne m'a tenté.
(Liv. II. Epîtres.)

On lisoit dans les complaintes de Jean Régnier :

Telle n'avoit vaillant une prune,
Qui a de *chevance* plein puys.

Jean de Meun disoit *chevissance* :

Dieu a donné aux miens honneur et *chevissance*.
(*Roman de la Rose.*)

Puis on a dit : *chaance* ou *chéance*, pour *chance*, fortune. Enfin on l'a banni, lui et toute sa famille.

(5) *On l'eût pris de bien court :* c'est-à-dire, de bien peu de momens.

(6) *Voilà mon homme aux pleurs ;* il faudroit : *en pleurs.*

(7) *Vous auriez pu sans peine y puiser à toute heure.* Traduit plutôt qu'imité de Phèdre, dans la fable citée plus haut.

(8) *Mettez une pierre à la place,*

Elle vous vaudra tout autant. Dans le *Cymbalum mundi* : « Je m'en voys mettre des os et des pierres au lieu du thrésor que Pygargus l'usurier a caché en son champ ». (*Dial.* IV. p. 140.) — M. Lessing ajoute à la réponse de l'avare ces mots : « Je n'en serai pas plus pauvre ; mais un autre n'en sera pas plus riche ». Ce n'est pas là le caractère de l'avare, mais bien celui de l'envieux ; ce qui devient étranger au sujet.

FABLE XXI.

L'œil du Maître.

(*Avant La Fontaine*). — LATINS. Phèdre, L. II. fab. 8. Anonyme, 58. Camerar. fab. 82.

UN Cerf s'étant sauvé dans une étable à Bœufs,
Fut d'abord averti par eux,
Qu'il cherchât un meilleur asyle (1).
Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
Je vous enseignerai (2) les pâtis les plus gras (3) ;
Ce service vous peut quelque jour être utile ;
Et vous n'en aurez point regret.

Les Bœufs, à toute fin, promirent le secret.
Il se cache en un coin, respire (4), et prend courage.
Sur le soir l'on apporte herbe fraîche et fourrage,
Comme l'on faisoit tous les jours.
L'on va, l'on vient, les Valets font cent tours (5),
L'Intendant même; et pas un d'aventure
N'apperçut ni cor, ni ramure (6),
Ni Cerf enfin. L'habitant des forêts
Rend déjà grace aux Bœufs, attend dans cette étable
Que chacun retournant au travail de Cérès (7),
Il trouve pour sortir un moment favorable.
L'un des Bœufs ruminant, lui dit : Cela va bien;
Mais quoi! L'homme aux cent yeux (8) n'a pas fait sa revue.
Je crains fort pour toi sa venue.
Jusques-là, pauvre Cerf, ne te vante de rien.
Là-dessus le maître entre, et vient faire sa ronde.
Qu'est-ceci? dit-il à son monde,
Je trouve bien peu d'herbe en tous ces rateliers.
Cette litière est vieille (9) : allez vîte aux greniers.
Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
Que coûte-il d'ôter toutes ces Araignées?
Ne sauroit-on ranger ces jougs et ces colliers?
En regardant à tout, il voit une autre tête
Que celles qu'il voyoit d'ordinaire en ce lieu.
Le Cerf est reconnu : chacun prend un épieu :
Chacun donne un coup à la bête.
Ses larmes ne sauroient (10) la sauver du trépas.
On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
Dont maint voisin s'éjouit (11) d'être.
Phèdre sur ce sujet (12) dit fort élégamment :

Il n'est pour voir que l'œil du Maître.
Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'Amant (13).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. V. fab. 22.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cette fable est un petit chef-d'œuvre : l'intention morale en est excellente, et les plus petites circonstances s'y rapportent avec une adresse ou un bonheur infini. Observons quelques détails.

(1) *Qu'il cherchât un meilleur asile.* Voilà le dénouement préparé dès les trois premiers vers.

(2) *Mes frères . . . .*

Je vous enseignerai . . . . Il parle là comme s'il étoit de leur espèce.

(3) *Les pâtis les plus gras.* « Voyez avec quel esprit La Fontaine saisit le seul rapport d'utilité dont le Cerf puisse être aux Bœufs ». (Champfort.) *Pâtis* ou *pâturages*, du latin *pastus*, *pasci*, se nourrir. Clém. Marot :

Qui quelquefois gastoient les animaux
De nos pâtis, etc. (*Eglogue au Roi.*)

(4) *Il se cache en un coin, respire*, etc. Tout cela est d'un naturel exquis . . . comme tout le reste.

(5) *Les valets font cent tours*,

L'Intendant même . . . Maison très-bien gardée! Tout le monde paroît à sa besogne, et ne fait rien qui vaille.

(6) *Pas un d'aventure*,

N'apperçut ni cor, ni ramure. « Cela ne paroît guère vraisemblable; et voilà pourquoi cela est meilleur ». (Champfort.) *Ramure.* Cornes ou bois de Cerf, du latin *ramus*, *rameau.*

(7) *Au travail de Cérès.* Auquel préside Cérès, déesse des moissons et de l'agriculture.

(8) *L'homme aux cent yeux.* La fable avoit imaginé un Argus *à cent yeux*, envoyé par Junon pour épier les amours infidelles de Jupiter et d'une de ses maîtresses. Ce mot transporté dans le langage ordinaire, désigne un homme clairvoyant, exact observateur, auquel rien n'échappe. Cette courte période exprime tout.

(9) *Je trouve bien peu d'herbe . . . Cette litière est vieille.* Qu'ont donc fait les valets avec leurs cent tours?

(10) *Ses larmes ne sauroient.* « La Fontaine ne néglige pas la moindre circonstance capable de jeter de l'intérêt dans son récit.» (Champfort.)

(11) *S'éjouit*, pour *se réjouit*. Baïf :

Je vois les rosiers *s'éjouir*,
Cultivés d'une façon belle.

(12) *Phèdre, sur ce sujet*, etc. Dans sa fable, *le Cerf et les Bœufs*, qui a fourni à notre poète l'idée et les plus heureux accessoires de ce charmant apologue :

Hæc significat fabula
Dominum videre plurimùm in rebus suis.

Mot vrai, qui se retrouve dans le Poète Eschyle et dans Pline le naturaliste.

(13) *Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil d'un amant.* « Ce dernier vers produit une surprise charmante. Voilà de ces beautés que Phèdre et Esope n'ont point connues ». (Champfort.

FABLE XXII.

L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un Champ.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, dans Aulu-Gelle (*Nuits Attiques*, Liv. II. ch. 29). —Latins. Avien, fab. 21. Faerne, 96. Camerar. pag. 363.

NE t'attends qu'à toi seul (1), c'est un commun proverbe.
Voici comme Esope le mit
En crédit.

Les Alouettes font leur nid
Dans les bleds quand ils sont en herbe,
C'est-à-dire environ le temps
Que tout aime (2), et que tout pullule dans le monde,

Monstres marins au fond de l'onde ;
Tigres dans les forêts, Alouettes aux champs (3).
Une pourtant de ces dernières
Avoit laissé passer la moitié d'un printemps
Sans goûter les plaisirs des amours printanières.
A toute force enfin elle se résolut
D'imiter la nature ; et d'être mère encore.
Elle bâtit un nid, pond, couve, et fait éclorre (4)
A la hâte ; le tout alla du mieux qu'il put.
Les bleds d'alentour mûrs, avant que la nitée (5)
Se trouvât assez forte encor
Pour voler et prendre l'essor.
De mille soins divers l'Alouette agitée,
S'en va chercher pâture, avertit ses enfans
D'être toujours au guet et faire sentinelle.
Si le possesseur de ces champs
Vient avecque son fils (6), comme il viendra, dit-elle,
Ecoutez bien : selon ce qu'il dira,
Chacun de nous décampera.
Sitôt que l'Alouette eut quitté sa famille,
Le possesseur du champ vient avecque son fils.
Ces bleds sont mûrs, dit-il, allez chez nos amis
Les prier que chacun, apportant sa faucille,
Nous vienne aider demain dès la pointe du jour.
Notre Alouette de retour,
Trouve en alarme sa couvée.
L'un commence (7) : Il a dit que, l'aurore levée,
L'on fît venir demain ses amis pour l'aider.
S'il n'a dit que cela, répartit l'Alouette,
Rien ne nous presse encor de changer de retraite :

Mais

Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.
Cependant soyez gais : voilà de quoi manger.
Eux repus, tout s'endort, les petits et la mère.
L'aube du jour arrive ; et d'amis point du tout.
L'Alouette à l'essor (8), le Maître s'en vient faire
Sa ronde, ainsi qu'à l'ordinaire.
Ces bleds ne devroient pas, dit-il, être debout.
Nos amis ont grand tort, et tort qui se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents (9) :
Mon fils, allez chez nos parents
Les prier de la même chose.
L'épouvante est au nid plus forte que jamais.
Il a dit ses parens, mère ! c'est à cette heure.... (10)
Non, mes enfans, dormez en paix :
Ne bougeons de notre demeure.
L'Alouette eut raison, car personne ne vint.
Pour la troisième fois le Maître se souvint
De visiter ses bleds. Notre erreur est extrême,
Dit-il, de nous attendre à d'autres gens que nous.
Il n'est meilleur ami ni parent que soi-même.
Retenez bien cela, mon fils ; et savez-vous
Ce qu'il faut faire ? Il faut qu'avec notre famille (11),
Nous prenions dès demain chacun une faucille ;
C'est là notre plus court ; et nous acheverons
Notre moisson quand nous pourrons.
Dès lors que le dessein fut su de l'Alouette ;
C'est à ce coup qu'il faut décamper (12), mes enfants,
Et les petits en même temps,
Voletants, se culebutants (13),
Délogèrent tous sans trompette.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. V. fab. 17. Menage, fab. 1. — Latins. Desbillons, Lib. III. fab. 27. Le Beau, *Carmina*, p. 32.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ne t'attends qu'à toi seul.*

Ne quid expectes amicos quod tutè agere possies.

Vers du poète Ennius, conservé par l'auteur des Nuits attiques, Aulu Gelle. C'étoit, si on l'en croit, la morale d'une fable ancienne et étrangère.

(2) *Environ le temps que tout aime*, etc. *Environ* n'est point préposition; mais les vers qui suivent sont d'une composition si riche, qu'on ne pense guère à cette légère incorrection. *Le temps que tout aime.* « Un mot suffit à La Fontaine pour réveiller son imagination mobile et sensible. Le voilà qui s'intéresse au sort de cette Alouette *qui a passé la moitié d'un printemps* sans aimer ». (Champfort.)

(3) *Monstres marins*, etc. En lisant ces beaux vers, que d'objets de comparaison viennent en foule s'offrir à la mémoire! quels tableaux magnifiques appellent et fixent l'imagination! Qui ne connoît ces descriptions toutes étincelantes de beautés diverses que Virgile, Lucrèce, Le Tasse, dans son Aminte, Thompson, S. Lambert, M. de Rosset, dans leurs poèmes agronomiques, ont faites de l'Amour et de ses impétueux besoins? La Fontaine, borné à des images plus douces, ne soulève qu'un coin du voile : ce voile est sous ses mains le ceste de Vénus.

(4) *Elle bâtit un nid, pond, couve*, etc. Aulu Gelle vante la pompe savante et les graces répandues dans son original : *Scitè admodùm et venustè*, dit-il. L'éloge est vrai; mais n'allez pas chercher ailleurs que dans la fable française, ce naturel enchanteur, cette facilité exquise, cette abondance dans les détails qui ne nuit en rien à la brièveté du récit.

(5) *Avant que la nitée.* Par respect pour la rime, on conserve *nitée*, vieux mot, pour *nichée.*

(6) *Vient avecque son fils.* La répétition de cet hémistiche n'est point une batologie; j'en appelle aux lecteurs délicats. En mère attentive, elle a tout compté; elle a prévu que le maître viendroit, avec qui? — oui, avec son fils.

(7) *L'un commence : Il a dit. . .* Eh qui donc ? L'on ne se donne pas le temps de le nommer.

(8) *L'Alouette à l'essor.* Ayant pris son essor, sa volée.

(9) *Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.* Ce vers est foible ; mais tout le reste est si achevé !

(10) *Il a dit ses parens, mère ! c'est à cette heure . . .* Comme ce style coupé, en désordre, peint bien l'effroi des petits oiseaux ! Ainsi dans Virgile, Cyrène avertie qu'Aristée est tout en pleurs sur les bords du fleuve, s'écrie :

Duc, age, duc ad nos, fas Illi limina divûm
Tangere, ait.

Elle ne le nomme pas. Voilà de ces délicatesses qui n'appartiennent qu'au peintre de la nature.

(11) *Notre famille*, non plus que celle des *parents ;* mais les serviteurs, du latin *familia*, *famulari*, servir.

(12) *C'est à ce coup qu'il faut décamper.* D'autres exemplaires, même l'Edition Stéréotype, portent : *C'est ce coup qu'il est bon de partir.* Si c'est ainsi que La Fontaine a écrit, c'est une négligence. Il faudroit : c'est *à* ce coup. Au reste, à peine s'apperçoit-on de quelques légères inexactitudes répandues dans cette jolie fable, telles que le mot *avecque* de trois syllabes, banni du langage poétique, les rimes *aider*, *écouter*, *manger*, que Champfort blâme avec raison.

(13) *Voletants, se culebutants.* Cette excellente fable ne pouvoit se terminer plus agréablement que par ces vers, auxquels l'heureux choix de l'expression et la mesure en quelque sorte sautillante donnent l'harmonie de la musique. M. l'abbé Aubert les a imités dans sa fable *des Poulets* :

Voletant, culbutant, trottant, sans savoir où.
(Liv. III. fab. 11.)

La Fontaine a mieux fait encore : il a entremêlé son vers de sept syllabes de deux vers de huit, ce qui jette un certain désordre dans le mouvement de sa phrase, comme il y en a dans le départ de la petite famille.

Fin du quatrième livre.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Bûcheron et Mercure.

A M. LE C. DE B....

(*Avant La Fontaine*). GRECS, Esope, fab. 44. — LATINS. Faerne, 76. — FRANÇAIS. Rabelais, (second prologue du Liv. IV. T. IV. pag. 33).

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage :
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et des vains ornemens l'effort ambitieux (1);
Je le veux comme vous : cet effort ne peut plaire.
Un auteur gâte tout quand il veut trop bien faire (2).
Non qu'il faille bannir certains traits délicats :
Vous les aimez, ces traits; et je ne les hais pas.
Quant au principal but qu'Esope se propose,
J'y tombe au moins mal que je puis.
Enfin, si dans mes vers je ne plais et n'instruis (3),
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne ne pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant l'attaquer avec des bras d'Hercule.
C'est-là tout mon talent : je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit

La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal (4)
Qui voulut en grosseur au Bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois par une double image
Le vice à la vertu, la sottise au bon sens (5),
Les Agneaux aux Loups ravissans,
La Mouche à la Fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie en cent actes divers (6),
Et dont la scène est l'Univers.
Hommes, Dieux, Animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux Belles la parole (7):
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un Bûcheron perdit son gagne-pain (8),
C'est sa cognée; et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre.
Il n'avoit pas des outils à revendre.
Sur celui-ci rouloit tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face étoit de pleurs toute baignée.
O ma cognée! O ma pauvre cognée!
S'écrioit-il, Jupiter! rends-la-moi:
Je tiendrai l'être encore un coup de toi.
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vient. Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce Dieu; la connoîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or (9) à l'homme étant montrée,

Il répondit : Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première :
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne cette fois :
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le Dieu, toutes trois.
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.
L'histoire en est aussitôt dispersée ;
Et Boquillons (10) de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le Roi des Dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor :
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête,
De ne pas dire aussitôt : La voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr : cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Benserade, fab. 91. — LATINS. Desbillons, Liv. I. fab. 20. Jaius, *Bibl. Rhetor.* T. II. p. 742.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Et des vains ornemens l'effort ambitieux.* Expression imitée d'Horace : *Ambitiosa recidet ornamenta.* (*Art. poét.* v. 446)

(2) *Un auteur gâte tout, quand il veut trop bien faire.* L'auteur de *l'Art poétique* n'a point de vers dont l'expression mieux

choisie présente un sens plus profond : C'est dans la même idée que l'on dit : *Le mieux est ennemi du bien.*

(3) *Enfin si dans mes vers je ne plais et n'instruis*, etc. O La Fontaine ! écrivain charmant, homme excellent, unique; c'étoit bien lui qui possédoit éminemment l'art *de plaire et de n'y penser pas*, comme celui d'*instruire* en amusant.

(4) *Tel est ce chétif animal.* La Grenouille. (Voyez Liv. I. Fab. 3.)

(5) *Le vice à la vertu, la sottise au bon sens.* Les fables de La Fontaine sont « dans les mains d'un philosophe, un recueil précieux de morale; dans les mains de l'homme du monde, c'est le tableau de la société. » (Batteux.)

(6) *Une ample comédie en cent acteurs divers.* « L'apologue est, à proprement parler, le spectacle des enfans : et il ne diffère des autres que par la petitesse et la naïveté des acteurs. On ne voit point sur ce petit théâtre, ni les Alexandre, ni les César, mais la Mouche et la Fourmi qui jouent les hommes à leur manière et qui nous donnent une comédie plus pure, et peut-être plus instructive que ces acteurs à figure humaine. « (Batteux. *Princip. de la littérat.* T. I. p. 214.) Ce vers heureux se trouve ainsi commenté par un fabuliste moderne :

Toute fable est un petit drame;
Et l'auteur à son gré réclame
Le droit d'être décorateur,
De choisir la scène et l'acteur,
Son théâtre c'est la nature,
Il donne à tout et la vie et la voix.

Rich. Martelli. *Fabl. nouv. Epit. dédic.*

(7) *Celui qui porte de sa part aux belles la parole.* Mercure, le messager des dieux, un dieu lui-même, attaché plus particulièrement au service de Jupiter, et l'entremetteur de ses impudiques amours. De-là, en françois, être le mercure galant de quelqu'un, c'est en porter les messages d'amour.

(8) *Gagne-pain.* On désignoit autrefois sous ce nom une sorte d'épée propre aux combats des tournois. Témoins ces vers du *Pélerinage du monde*, par Guigneville :

Dont i est gaigne-pains nommée,
Car par li est gaigniés li pains.

Depuis on a étendu ce mot à tout ce qui nourrit son homme.

(9) *Lors une d'or.* C'est-à-dire, à manche d'or, comme plus bas : *enfin une de bois.*

(10) *Boquillons.* Apprentifs Bûcherons. Du mot bocage, bois, Bucheron. L'éditeur des poésies de Thibault, comte de Champagne, le fait venir de *bos* ou *bo*, bois. (T. II. p. 206).

FABLE II.

Le Pot de fer, et le Pot de terre.

(*Avant La Fontaine*), Orientaux. Salomon, *Ecclesiastic*, ch. 13, v. 2 et suiv. — Grecs. Esope, fab. 295. — Latins. Avien, fab. 11. Faerne, 1.

LE Pot de fer proposa
Au Pot de terre (1) un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il feroit que sage (2)
De garder le coin du feu;
Car il lui falloit si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris seroit (3) cause :
Il n'en reviendroit morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Répartit le Pot de fer (4) :
Si quelque matière dure
Vous menace, d'aventure (5),

Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer, son camarade,
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois piés,
Clopin, clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jettés,
Au moindre hoquet (6) qu'ils treuvent (7).
Le Pot de terre en souffre : il n'eût pas fait cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'aveeque nos égaux (8),
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces Pots.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, f. 102. — LATINS. Desbillons, Liv. VII. fab. 16.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le pot de fer proposa*
Au pot de terre. Dans le prolongue de *ses fables*, La Fontaine s'étonne du merveilleux qui fait parler les poissons :

Tout parle en mon ouvrage et même les poissons.

Phèdre, avant lui, s'excusoit d'avoir amené des arbres sur la scène. Cependant, il y a, dans les habitans des eaux, des organes en apparence susceptibles de cette perfectibilité que leur prête notre imagination, comme dans les arbres, un principe de végétation qui les associe aux privilèges de la vie. Mais comment concevoir des *pots* qui conversent ensemble ? L'illusion ne sauroit aller aussi loin.

(2) *Disant qu'il feroit que sage.* Sagement. « *Tu fais que sage* (Geminius) de confesser la vérité avant qu'on te donne la gehenne pour te la faire dire. » (Amyot. *Trad. de Plutarque, vie de Marc-Antoine* chap. 12.)

(3) *De son débris seroit cause.* De nos jours un poète célèbre (*) a employé ce mot au singulier, contre l'usage universel; on l'en a justement repris. Auroit-il eu le droit de répondre à son critique par l'autorité de La Fontaine ? je ne le crois pas; non-seulement parce que les genres sont très-différens, et que toutes les irrégularités auxquelles La Fontaine se livre, lui vont si bien; mais surtout parce que l'acception qu'il donne ici au mot *débris* se borne au brisement du vase (ainsi qu'il est dans Rollin. *Hist. anc.* T. III. p. 224), au lieu que le moderne écrivain l'applique à des ruines.

(4) *Nous vous mettrons à couvert*
Répartit le pot de fer. Fer ne rime pas avec *couvert.*

(5) *Vous menace, d'aventure.* D'aventure, en général, parce qu'il ne peut y en avoir que de fâcheuses pour le débile voyageur.

(6) *Au moindre hoquet.* Par métonymie pour : pierre, caillou.

(7) *Qu'ils treuvent.* Le poète a cru que des expressions surannées étoient une décoration pour un objet aussi ancien.

(8) *Ne nous associons qu'avecque nos égaux.* Le même chapitre de *l'Ecclésiastique*, où se trouve indiqué le sujet de cette fable antique, en rappelle une seconde dont la morale est la même, et dont la tradition semble s'être conservée parmi les Romains, comme on le voit dans la pièce de Plaute, intitulée *Aulularia* : « Mégadore, particulier à son aise, demande en mariage la fille d'Euclion, l'original de *l'Avare* de Molière. Celui-ci lui répond : Mégadore, voici l'idée qui me vient; vous êtes riche, un financier comme vous ! moi, pas de pauvre plus pauvre que je ne le suis; que je vous donne ma fille ! Savez-vous bien ce que je pense, c'est que nous allons être, vous le bœuf, moi le baudet de la fable. Devenu votre allié, ne pouvant porter ma charge à l'unisson de votre grandeur, me voilà, moi âne, tout du long dans le bourbier; vous, monsieur le bœuf, ne me regarderez pas plus que si je n'existois pas. Ce seront toujours nouvelles inégalités; tous ceux de mon espèce se moqueront de moi. Des deux côtés me voilà hors de l'étable, déchiré par les ânes à belles dents, attaqué par les bœufs à coups de cornes ! que de risques je courrois à cesser d'être âne pour bœuf parvenu ! (Act. II. scène II. v. 49.)

(*) M. l'abbé Delille, dans ce vers :
Et ces deux grands débris se consoloient entre eux.
(*Poème des Jardins*, ch. IV.)

FABLE III.

Le Petit Poisson et le Pêcheur.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 124. — LATINS. Avien, fab. 20.

PETIT poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie.
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper, il n'est pas trop certain.

Un Carpeau, qui n'étoit encore que fretin,
Fut pris par un Pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin,
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.
Le pauvre Carpillon (1) lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi ? Je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée :
Laissez-moi Carpe devenir :
Je serai par vous repêchée.
Quelque gros Partisan (2) m'achétera bien cher ;
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat. Quel plat? Croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille ? Et bien soit, répartit le Pêcheur,
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

Vous irez dans la poële; et vous avez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras*(3).
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 3 et 136. — LATINS. Desbillons, Liv. III. fab. 3. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 43.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

CARPE, poisson d'eau douce qui n'est inconnu à personne. Il se trouve dans les rivières, dans les étangs et jamais dans la mer. Il y en a de plusieurs grandeurs. Ses écailles sont larges, sa fécondité merveilleuse, sa chair agréable et saine. Sa vie peut se prolonger jusqu'à cent ans, s'il faut en croire quelques naturalistes.

CARPILLON, petite Carpe.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Carpillon.* Rabelais écrit *carpion.* (T. II. p. 226.)

(2) *Partisan.* Homme de finance. Encore un trait de satyre; mais avec quelle adresse il est décoché!

(3) *Un* tiens *vaut mieux que deux* tu l'auras. Chose donnée actuellement vaut mieux que plusieurs en promesse. Villon avoit dit :

Tant vault tien que chose promise.
(*Ballade.* p. 102.)

(*Tiens* vaut autant que chose promise.)

FABLE IV.

Les Oreilles du Lièvre.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Faerne, fab. 97.

UN animal cornu blessa de quelques coups
Le Lion, qui, plein de courroux,
Pour ne plus tomber en la peine,
Bannit des lieux de son domaine,
Toute bête portant des cornes à son front.
Chèvres, Béliers, Taureaux, aussitôt délogèrent,
Daims et Cerfs de climat changèrent :
Chacun à s'en aller fut prompt.
Un Lièvre appercevant l'ombre de ses oreilles,
Craignit que quelque Inquisiteur (1)
N'allât interprêter à cornes leur longueur,
Ne les soutînt en tout à des cornes pareilles.
Adieu, voisin Grillon (2), dit-il, je pars d'ici :
Mes oreilles enfin seroient cornes aussi ;
Et quand je les aurois plus courtes qu'une Autruche (3),
Je craindrois même encor. Le Grillon répartit :
Cornes, cela ! Vous me prenez pour cruche !
Ce sont oreilles que Dieu fit.
On les fera passer pour cornes,
Dit l'animal craintif, et cornes de Licornes (4).
J'aurai beau protester : mon dire et mes raisons
Iront aux Petites-Maisons (5).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Fables en chansons, L. I. f. 17 — LATINS. Desbillons, L. I. fab. 28.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

LIÈVRE. *Voyez* Liv. II. fab. 14.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Quelque inquisiteur.* Délateur faisant métier de dénoncer.

(2) *Grillon.* Petit insecte ou espèce de Cigale, de couleur noire, que l'on entend plus qu'on ne le voit : il habite les champs et les maisons; son cri est aigu et perçant.

(3) *Autruche.* Gros oiseau, fort haut sur ses jambes, ayant le col très-long, des oreilles extrêmement courtes, les pieds faits comme ceux d'un chameau.

(4) *Licornes.* Animal sauvage, assez semblable à un petit cheval, portant, selon quelques relations, une corne au milieu du front. Il naît dans la Haute Ethiopie. La corne de cet animal a donné lieu à bien des contes dont on peut voir le détail et la réfutation dans le Traité des *Erreurs populaires* de Primerose. Ch. 38. *Et cornes de Licornes.* Cette consonance fait ici un très-bon effet, parce qu'elle arrête l'esprit sur l'idée de l'exagération qu'emploient les accusateurs.

(5) *Iront aux Petites maisons.* Passeront pour extravagances. *Petites maisons*, dépôt des fous à Paris.

Dans Faerne, le Lion bannit de ses états tous les animaux sans queue. Le Renard effrayé plioit bagage; un Singe le voit et lui dit : L'édit du roi ne vous regarde pas. Qu'en sait-on, reprend le Renard, peut-être plaira-t-il à sa majesté de me voir, oui moi-même, en tête des animaux qui n'ont point de quene.

Innocent ou coupable, tout est égal à la tyrannie. M. l'abbé Aubert a une fable à-peu-près semblable. (Liv. VII. fab. 12.)

FABLE V.

Le Renard qui a la queue coupée.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 7. — LATINS. Faerne, f. 67. Rimicius, L. III. f. 17. Anonyme, 46, et Romul. 36 (dans l'*Append. du Phèdre* de Barbou, pag. 126).

UN vieux Renard (1), mais des plus fins,
Grand croqueur de Poulets, grand preneur de Lapins (2),
Sentant son Renard d'une lieue (3),
Fut enfin au piége attrapé.
Par grand hasard en étant échappé,
Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue;
S'étant, dis-je, sauvé sans queue et tout honteux,
Pour avoir des pareils [comme il étoit habile],
Un jour que les Renards tenoient conseil entre eux :
Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile (4),
Et qui va balayant tous les sentiers fangeux (5)?
Que nous sert cette queue? Il faut qu'on se la coupe.
Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe;
Mais tournez-vous, de grace, et l'on vous répondra.
A ces mots il se fit une telle huée,
Que le pauvre écourté ne put être entendu.
Prétendre ôter la queue eût été temps perdu :
La mode en fut continuée.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 166. — LATINS. Jaius, *Bibl. Rhetor.* T. II. pag. 744. Desbillons, Liv. V. fab. 26. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 29.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un vieux Renard.* Comme dans la dernière fable du troisième livre, il a dit du Rat :

C'étoit un vieux routier; il savoit plus d'un tour.

A sa finesse naturelle se joint la longue expérience qu'amènent les années.

(2) *Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins.* Voilà ses exploits : on diroit un général au milieu de ses trophées. Un fabuliste moderne a imité ainsi ce vers :

Un coquin de Renard, grand croqueur de lapreaux.
(César de Missy, fab. 20.)

(3) *Sentant son Renard d'une lieue.* Soit par la terreur qui le devance, soit par son adresse à découvrir au loin le gibier. L'abbé Batteux cite cette description comme un modèle dans la peinture des mœurs (*Princ. de littér.* T. I. pag. 221). Marot, dans sa fameuse épître à François Ier. :

Sentant la hart de cent pas à la ronde.

(4) *Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile?* Il n'a pas osé l'appeler par son nom : précaution oratoire par laquelle il commence par avilir ce qu'il veut supprimer. La Fontaine avoit sous les yeux la fable latine qui dit :

Quid enim . . . cauda tantæ longitudinis
Prodest? Quò tantum pondus per terram trahis?

(5) *Et qui va balayant tous les sentiers fangeux.* L'art de la poésie consiste non-seulement à peindre par les sons, mais à répandre de la noblesse et de la pompe sur les objets mêmes qui en paroissent le plus éloignés. Ce double mérite réuni dans ce vers, en fait un des plus beaux de ce recueil. *Et qui va balayant.* Substituez : qui balaye, la magie a disparu. *Va balayant* exprime d'ailleurs une fonction basse. *Tous les sentiers fangeux.*

La

La cadence lente et paresseuse de ce vers se fait reconnoître sur-tout à la déclamation : vous ne le lisez pas, vous le chantez.

(6) *Mais tournez-vous, de grace.* Molière n'auroit pas dit la chose d'une manière plus comique.

J. B Rousseau fait allusion à cette fable, dans ces vers qui commencent la 3e. Epig. du L. II :

Léger de queue, et de ruses chargé,
Maître Renard se proposoit pour règle.

FABLE VI.

La Vieille et les deux Servantes.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 79.

IL étoit une Vieille (1) ayant deux chambrières :
Elles filoient si bien, que les sœurs filandières (2)
Ne faisoient que brouiller au prix de celles-ci.
La Vieille n'avoit point de plus pressant souci
Que de distribuer aux servantes leur tâche.
Dès que Thétis chassoit Phœbus aux crins dorés (3),
Tourets entroient en jeu (4), fuseaux étoient tirés,
Deçà, delà, vous en aurez (5) :
Point de cesse, point de relâche.
Dès que l'Aurore, dis-je, en son char remontoit (6),
Un misérable Coq à point nommé chantoit :
Aussitôt notre Vieille, encor plus misérable (7),
S'affubloit d'un jupon crasseux et détestable (8),
Allumoit une lampe, et couroit droit au lit,
Où de tout leur pouvoir, de tout leur appétit,

Dormoient les deux pauvres Servantes.
L'une entr'ouvroit un œil, l'autre étendoit un bras,
Et toutes deux, très-mal contentes,
Disoient entre leurs dents ; maudit Coq ! tu mourras.
Comme elles l'avoient dit, la bête fut gripée :
Le réveille-matin (9) eut la gorge coupée.
Ce meurtre n'amenda nullement leur marché.
Notre couple au contraire, à peine étoit couché,
Que la Vieille craignant de laisser passer l'heure,
Couroit comme un Lutin (10) par toute sa demeure.

C'est ainsi que le plus souvent,
Quand on pense sortir d'une mauvaise affaire,
On s'enfonce encor plus avant :
Témoin ce couple et son salaire.
La Vieille, au lieu du Coq, les fit tomber par-là,
De Charybde en Scylla (11).

(*Depuis La Fontaine*). — FRANÇAIS. Benserade, fab. 164. — LATINS. Desbillons, Liv. IV. fab. 20.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Les êtres raisonnables, comme dans la fable *de la Vieille et des deux Servantes*, n'offrent pas assez de merveilleux, a dit M. de La Serre (*Encycl.* in-8°. art. *Apologue*). Ce seroit là un reproche commun à toutes les fables où il n'entre point d'animaux ; ils en sont véritablement les agens naturels, en quelque sorte nécessaires. La poésie se soutient par la fable, et vit de fictions.

(1) *Il étoit une Vieille.* Ce début ordinaire aux contes du temps passé, et si agréablement parodié dans les vaudevilles modernes, s'adapte très-bien avec le caractère des personnages : c'est là en quelque sorte un style de costume.

(2) *Les sœurs filandières.* Les Parques occupées, selon les poètes,

à filer la vie des hommes. Catulle les représente sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse, les membres tremblans, le visage ridé, le regard sevère. On les voit sous des formes toutes contraires sur plus d'un monument : ce sont de belles vierges, au nombre de deux, et plus souvent de trois, comme elles sont autour du lit funèbre de Méléagre. On lit cette expression *filandière* dans les anciens auteurs. (*Voyez* Décameron, IIIe. *Journ.* p. 31.)

(3) *Dès que Thétis chassoit*, etc. Thétis, déesse de la mer, la mer elle-même, d'où les poètes supposent que le soleil, ou Phébus, se lève tous les matins. Ce sont les mêmes images qu'a empruntées madame Deshoulières, dans cette description du coucher du Soleil : elle le voit fournir sa brillante carrière :

Jusqu'en ces climats,
Où sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'Onde
Ses feux amortis.

(4) *Tourets entroient en jeu.* La plupart des anciennes éditions portent : *Toutes entroient en jeu.* C'est une faute. *Touret*, petit tour à dévider.

(5) *Delà, de çà, vous en aurez*, etc. Le fabuliste concis et serré retranche les verbes, supprime les liaisons, et augmente par le secours des ellipses la rapidité du recit.

(6) *Dès que l'aurore, dis-je, en son char remontoit.* Autre description du lever du Soleil. Celle-ci est plus claire, comme venant après : le burin et le pinceau l'ont souvent dérobée à la poésie. Deux magnifiques camées du cabinet du duc d'Orléans représentent l'Aurore conduisant un char attelé de deux chevaux, dans le premier, de quatre dans le second ; différence qui a beaucoup exercé les savans.

(7) *Un misérable Coq* . . . .

Notre Vieille, encor plus misérable. Le poète joue sur le mot *misérable.* On sent la différence que cette épithète acquiert et de son substantif, et de la place qu'elle occupe : dans l'une c'est l'expression du dépit ; dans l'autre c'est celle de la pitié.

(8) *S'affubloit d'un jupon*, etc. Tous ces vers portent l'empreinte du naturel enjoué qui distingue notre poète.

(9) *Le réveille-matin* Avec autant de justesse que de génie, La Fontaine a transporté au Coq, cette horloge vivante des campagnes, une expression dès long-temps connue. Le poète Alain Chartier a donné ce titre à un de ses poèmes: *le Début du Réveille-Matin*, ou *Dialogue entre deux Amans*. Martial avoit aussi appelé dans sa langue, le Coq un *réveille-matin*:

Nondum cristati rupere silentia Galli.
(*Epigr.* 69. Liv. IX.)

(10) *Couroit comme un Lutin.* Esprit follet que l'on croit se plaire à *lutter* contre les hommes pour leur faire peur, en fuyant sans cesse devant eux pour les attirer au piége.

(11) *De Charybde en Scylla.*

Incidit in Scyllam cupiens vitare Charybdim,

a dit l'auteur latin du poème intitulé: *Alexandreis*. (Philippe Galtherus, fol. 91. éd. Lugd. 1558, in-8°.) Deux écueils dans le détroit qui sépare l'Italie de la Sicile, si rapprochés, qu'il étoit difficile de ne pas échouer contre l'un des deux en voulant éviter l'autre. On est bien revenu de la terreur qu'inspiroient ces tourbillons fameux. Dès le temps de Sénèque, on ne faisoit plus à Scylla l'honneur de la redouter. (V. *Lettre* 79, T. II. trad. de La Grange, p. 51.) Pour Charybde, l'eau n'y a pas plus de trente palmes de profondeur. Le baron de Riedezel asssure l'avoir traversé dans une petite barque. (*Voyage en Sicile*, Lettre I. p. 161.)

FABLE VII.

Le Satyre et le Passant.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 126. — Latins. Erasme (à la suite des fables de Camerarius, pag. 465, dans ses *Adages*, chiliad. I. centur. 7 ad 30, pag. 316.)

AU fond d'un antre sauvage,
Un Satyre et ses enfans,
Alloient manger leur potage
Et prendre l'écuelle aux dents.

On les eût vus sur la mousse
Lui, sa femme, et maint petit (1):
Ils n'avoient tapis ni housse,
Mais tous fort bon appétit.

Pour se sauver de la pluie,
Entre un passant morfondu.
Au brouet on le convie:
Il n'étoit pas attendu.

Son hôte n'eut pas la peine
De le semondre deux fois (2).
D'abord avec son haleine
Il se réchauffe les doigts:

Puis sur le mets qu'on lui donne,
Délicat, il souffle aussi.
Le Satyre s'en étonne;
Notre hôte! à quoi bon ceci?

L'un réfroidit mon potage,
L'autre réchauffe ma main.
Vous pouvez, dit le sauvage,
Reprendre votre chemin:

Ne plaise aux Dieux que je couche
Avec vous sous même toit!
Arrière ceux dont la bouche (3)
Souffle le chaud et le froid!

(*Depuis La Fontaine.*) FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 45.

OBSERVATIONS DIVERSES.

LES SATYRES étoient des divinités champêtres, très-reconnoissables à leurs oreilles droites et pointues, à leur queue au bas des reins, et souvent à leurs pieds de chèvre. Les Satyres, avec les Faunes et les Silènes, composoient le cortège de Bacchus : c'étoit là en quelque sorte la populace de l'Olympe poétique.

Richer a censuré cette fable, et ce n'est point sans quelque raison. Sa morale n'est fondée que sur un jeu de mots très-équivoque. Que l'on souffle sur un potage pour le refroidir, ou dans ses mains pour les réchauffer, il n'y a rien à cela que de naturel et d'innocent. Comment y voir cette duplicité morale que la fable prétend blâmer ici ? Au reste la narration est pleine de détails précieux.

(1) *On les eût vus sur la mousse,*
Lui, sa femme et maint petit. Ces vers forment un tableau vif, animé et très-agréable.

(2) *De le semondre deux fois.* Vieux mot, pour *inviter, convier.* Il se trouve fréquemment dans les anciens auteurs. Dalibray :

Si vous *semonds* par ce rondeau.

Lingendes :

Tu suivrois le dessein et la douce *semonce*, etc.

(3) *Arrière ceux dont la bouche*, etc. Ce jeu de mots étoit proverbe chez les Grecs, comme on peut le voir dans Aristote

(*Probl.* 7), et dans les *Adages* d'Erasme. On le rencontre souvent chez nos philosophes. Charron avoit dit avant notre La Fontaine : « L'homme est l'animal de tous le plus difficile à sonder . . , il a chez lui tant de cabinets et d'arrières-boutiques d'où il sort, tantost homme, tantost *satyre* ; tant de soupirails *dont il souffle tantost la chaleur, tantost le froid*». (*de la Sagesse*, L. I. ch. 5.)

FABLE VIII.

Le Cheval et le Loup.

(*Avant la Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 263. Gabrias, f. 38. — LATINS. Anonyme, fab. 42. Rimicius, II. 9. Anonyme dans le *Phèdre* de Barbou, pag. 135. — FRANÇAIS. Régnier, Sat. III.

UN certain Loup, dans la saison
Que les tièdes Zéphirs ont l'herbe rajeunie (1),
Et que les animaux quittent tous la maison,
Pour s'en aller chercher leur vie ;
Un Loup, dis-je, au sortir des rigueurs de l'hiver,
Apperçut un Cheval qu'on avoit mis au vert (2).
Je laisse à penser quelle joie.
Bonne chasse, dit-il, qui l'auroit à son croc!
Eh! que n'es-tu Mouton! car tu me serois hoc (3) :
Au lieu qu'il faut ruser pour avoir cette proie ;
Rusons donc. Ainsi dit, il vient à pas comptés,
Se dit Ecolier d'Hippocrate (4) ;
Qu'il connoît les vertus et les propriétés
De tous les simples de ces prés ;
Qu'il sait guérir, sans qu'il se flatte,
Toutes sortes de maux. Si Dom Coursier vouloit

Ne point céler sa maladie,
Lui Loup gratis le guériroit :
Car le voir dans cette prairie
Paître ainsi sans être lié
Témoignoit quelque mal, selon la médecine.
J'ai, dit la bête chevaline,
Une apostume sous le pied.
Mon fils, dit le Docteur, il n'est point de partie
Susceptible de tant de maux.
J'ai l'honneur de servir nosseigneurs les Chevaux,
Et fais aussi la Chirurgie.
Mon galant ne songeoit qu'à bien prendre son temps,
Afin de haper son malade.
L'autre, qui s'en doutoit, lui lâche une ruade,
Qui vous lui met en marmelade
Les mandibules (5) et les dents.
C'est bien fait, dit le Loup en soi-même fort triste ;
Chacun à son métier doit toujours s'attacher.
Tu veux faire ici l'Herboriste,
Et ne fus jamais que Boucher.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 30. — LATINS. Le Beau, *Carmina*, pag. 19.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ont l'herbe rajeunie*. La transposition ne sauve pas l'inexactitude : on voit bien que *rajeunie* est pour la rime ; mais

La rime est une esclave, et ne doit qu'obéir.

Du reste, nous croyons que cette légère imperfection est la seule à relever dans cette narration. L'enjouement qu'elle respire, la fine plaisanterie qui l'assaisonne feroient oublier bien des fautes même plus importantes. Esope a manqué son sujet, en y plaçant

un âne au lieu du cheval. L'âne a sans doute des qualités ; mais l'esprit n'est pas son côté brillant.

(2) *Qu'on avoit mis au vert.* Dans le pré, à *l'herbe verte.*

(3) *Tu me serois hoc.* Tu serois à moi. Par allusion à une sorte de jeu de cartes qu'on nomme *le Hoc*, où l'on dit *hoc* en jetant sur le tapis certaines cartes qui font gagner ceux qui les jouent. (Coste.)

(4) *Ecolier d'Hippocrate.* Médecin. Hippocrate tient une place distinguée dans l'histoire du génie. Il naquit un peu moins de 500 ans avant l'ère chrétienne. Nous avons de ce père de la médecine des ouvrages qui en font encore, après tant de siècles, le bienfaiteur de l'humanité.

(5) *Les mandibules.* Rabelais : A l'autre fent démanchée la *mandibule* supérieure (*Pantagr.* L. IV. ch. 15 ; et plus bas : le recors *démandibulé*).

FABLE IX.

Le Laboureur et ses Enfans.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 22 et 174. — Latins. Faerne, fab. 35.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins (1).

Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfans, leur parla sans témoins.
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût (2).

Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, par-tout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 169. Fables en chansons, L. IV, fab. 44. — LATINS. Jaius, *Bibl. Rhetor.* T. I. pag. 753. Desbillons, L. V. fab. 7. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 32.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Travaillez, prenez de la peine :*
C'est le fonds qui manque le moins. La précision de ces vers nuit à leur clarté. Le poète veut dire que le défaut de succès ne vient point de la terre, mais de l'homme, et que le produit est toujours en raison de la culture.

(2) *Dès qu'on aura fait l'Oût.* Après la moisson, qui se fait au mois d'Août. On dit encore dans les campagnes : *faire l'Août.*

FABLE X.

La Montagne qui accouche.

(*Avant La Fontaine*), Latins. Phèdre, Liv. IV. fab. 20. Anonyme, fab. 25. Horace (*Art Poét.* v. 139). — Français. Rabelais, *Pantagr.* L. III. ch. 24, pag. 132.

Une Montagne en mal d'enfant,
Jetoit une clameur si haute,
Que chacun, au bruit accourant,
Crut qu'elle accoucheroit, sans faute,
D'une Cité plus grosse que Paris :
Elle accoucha d'une Souris (1)

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur,
Et le sens est véritable,
Je me figure un Auteur,
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre.
C'est promettre beaucoup ; mais qu'en sort-il souvent?
Du vent.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Boursault, comédie des fables d'Esope, act. V. fab. 4. Fables en chansons, L. I. fab. 22. M. l'abbé Aubert, L. V. fab. 12 (*). Mérard S. Just, L. V. f. 14. — Allem. Hagedorn. *Voyez* Lessing, Ière. *Dissertation sur la Fable*, p. 113, traduct. d'Antelmy. — Ital. Luig. Grillo, fav. 62.

(*) Aux cris que jette une Poule, on croit qu'elle va mettre un Eléphant au monde.

Dame Poule pondit un œuf.
De maint petit Auteur c'est l'image fidelle.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) Rabelais : « La mocquerie est telle que de la Montaigne d'Horace, laquelle crioit et lamentoit énormément comme femme en travail d'enfant. A son cry et lamentation, accourut tout le voisinaige, en expectation de veoir quelcque admirable et monstrueux enfantement; mais enfin ne nasquit d'elle qu'une petite Souris ». Horace a renfermé ce sujet dans un seul vers, qui est un modèle inimitable de précision et d'harmonie imitative. Le *ridiculus mus* a été imité par La Fontaine dans ces derniers mots : Mais qu'en sort-il souvent?

Du vent.

Peut-être Boileau est-il aussi précis qu'Horace, mais moins pittoresque :

La Montagne en travail enfante une Souris. (*Art. Poét.* ch. 3.)

La fable de Boursault est plus chargée en description : ce n'étoit point une saillie, c'étoit un tableau que son genre exigeoit de lui. Hagedorn, pour se donner plus de carrière, imagine une espèce d'ordre composite; et il faut lui savoir au moins gré d'avoir reculé les bornes de l'art. Nous avons eu déjà occasion de parler de cette fable. (Voyez plus haut, pag. 63.)

FABLE XI.

La Fortune et le jeune Enfant.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 256. — LATINS. Abstemius, fab. 33. Rimicius, edit. Rob. Stephani, pag. 191.

Sur le bord d'un puits très-profond,
Dormoit, étendu de son long,
Un Enfant alors dans ses classes.
Tout est aux Ecoliers couchette et matelas.
Un honnête homme, en pareil cas,
Auroit fait un saut de vingt brasses.
Près de-là tout heureusement
La Fortune passa, l'éveilla doucement,

Lui disant : Mon mignon, je vous sauve la vie.
Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi ;
Cependant c'étoit votre faute.
Je vous demande en bonne foi
Si cette imprudence si haute
Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Pour moi, j'approuve son propos.
Il n'arrive rien dans le monde
Qu'il ne faille qu'elle en réponde :
Nous la faisons de tous écots (1) :
Elle est prise à garant de toutes aventures.
Est-on sot, étourdi, prend-on mal ses mesures ;
On pense en être quitte en accusant son sort :
Bref, la Fortune a toujours tort.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Benserade, fab. 160. — Latins. Desbillons, L. III. fab. 6.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Dans la fable 33 d'Abstemius, c'est le Démon qui fait ici le rôle de la Fortune ; l'Enfant est remplacé par une vieille femme ; du reste, il n'y a de changement que dans les noms ; les caractères, le sens et la morale indiquent une source et un dessein communs. Les Payens, qui voyoient Dieu jusques dans le Diable, pouvoient, comme dit Boileau, mettre à chaque pas le lecteur en Enfer ; mais La Fontaine a sagement senti que

De ces fictions le mélange coupable
Même à la vérité donne l'air de la fable.
(*Art. poét.* ch. III.)

(1) *Nous la faisons de tous écots.* Ecot est la part que chacun paie dans un repas commun. Ce mot ne vient pas du latin *esca* ; ce que l'on mange, comme je l'ai entendu soutenir, mais du grec ἔχειν *sortiri, habere, avoir.*

FABLE XII.

Les Médecins.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope (*).

Le Médecin Tant-pis alloit voir un malade,
Que visitoit aussi son confrère Tant-mieux (1).
Ce dernier espéroit, quoique son camarade
Soutînt que le gisant iroit voir ses ayeux.
Tous deux s'étant trouvés différens pour la cure,
Leur malade paya le tribut à nature,
Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.
Ils triomphoient encor sur cette maladie.
L'un disoit: il est mort, je l'avois bien prévu.
S'il m'eût cru, disoit l'autre, il seroit plein de vie.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Fables en chansons, L. V. fab. 36. — Ital. Luig. Grillo, fav. 83.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Médecin Tant-pis*, etc.

Pline le jeune vante quelque part un poète comique de son temps, très-heureux, dit-il, dans le choix des noms qu'il invente (*Epist.* L. VI. *ep.* 21. *ad Canin*). Cet éloge, appliqué à La Fontaine, lui convient parfaitement. Il a créé, pour l'apologue, un Vocabulaire nouveau. Molière en avoit fait autant pour la comédie; mais il y a, dans la nomenclature de l'un et de l'autre, la même différence que dans le genre. Les traits de la comédie sont ceux de la satyre: les jeux de

(*) Esope a deux fables sous le même titre: *le Médecin et le Malade*, fab. 31, et *le Malade et le Médecin*, qui se rapproche plus que la première du sujet de notre Apologue français.

l'apologue sont ceux d'un enfant malin. Ainsi le *Diaphoirus* de Molière devient le *Médecin Tant-pis* de La Fontaine.

Si les surnoms plaisants, donnés aux deux esculapes, appartiennent au fabuliste, l'anecdote elle-même pourroit tenir à l'histoire. Les satyres de Boileau ont immortalisé une de ses belles-sœurs, *sans mal toujours malade*, que visitoient deux médecins, dont l'un M. Perrault, étoit pour elle le Médecin *Tant-pis;* l'autre, M. Rainsaut, étoit le Médecin *Tant-mieux*. (Voyez les *notes sur sa satyre* X. T. I. p. 241.)

FABLE XIII.

La Poule aux œufs d'or.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Lockman, fab. 18. — Grecs. Esope, f. 136. Gabrias, 21. — Latins. Avien, f. 33. — Français. Marie. Ysopet, *le Vilain et le Dragon* (*).

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner,
Que celui dont la Poule, à ce que dit la Fable,
Pondoit tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avoit un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportoient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

(*) Le Dragon, possesseur d'un trésor, échappe à la mort par la fuite; le trésor s'en va avec lui. C'est-là le sujet du délicieux conte de M. de Senecé, si connu sous le titre du *Kaïmac*, transporté des fables orientales dans notre poésie française, et dont quelques traits se retrouvent dans la fable *des Deux Perroquets*, etc. (La Fontaine, Liv. II. fab. 12.) et dans d'autres imitations, ainsi que nous le remarquerons à l'occasion de cette fable.

Belle leçon pour les gens chiches!
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus,
Pour vouloir trop tôt être riches!

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 120. Fables en chansons, Liv. III. fab. 9. — LATINS. Desbillons, Liv. XI. fab. 15. Rimicius, L. III. f. 10. Anonyme, 65, dans le *Phèdre* de Barbou, pag. 136.—ALLEMANDS, Lichtwer, fab. prolog. du Liv. II.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

LA POULE, Oiseau domestique bien précieux par le tribut qu'elle paie à nos besoins et à notre luxe. Elle est familière, d'un entretien facile. Les espèces en sont très-multipliées. On connoît sa tendresse pour ses petits, qui tant de fois a servi de leçon à l'homme.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Il n'y dans cette fable de remarquable que le premier vers.

FABLE XIV.

L'Ane portant des Reliques.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 261. Gabrias, fab. 6.

UN Baudet chargé de Reliques
S'imagina qu'on l'adoroit.
Dans ce penser il se quarroit,
Recevant comme siens l'encens et les cantiques.
Quelqu'un vit l'erreur, et lui dit:
Maître Baudet, ôtez-vous de l'esprit

Une

Une vanité si folle.
Ce n'est pas vous, c'est l'Idole,
A qui cet honneur se rend,
Et que la gloire en est dûe.

D'un Magistrat ignorant
C'est la robe qu'on salue.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 7. ITAL. Luig. Grillo, fav. 58.

FABLE XV.

Le Cerf et la Vigne.

(*Avant La Fontaine.*) GRECS. Esope, fab. 65. Gabrias, f. 10. Aphtone, f. 18. — LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 12. Faerne, f. 70.

UN Cerf, à la faveur d'une Vigne fort haute,
Et telle qu'on en voit en de certains climats (1),
S'étant mis à couvert, et sauvé du trépas,
Les Veneurs pour ce coup croyoient leurs Chiens en faute.
Ils les rappellent donc. Le Cerf, hors de danger,
Broute sa bienfaitrice: ingratitude extrême!
On l'entend, on retourne, on le fait déloger:
Il vient mourir en ce lieu même.
J'ai mérité, dit-il, ce juste châtiment:
Profitez-en, ingrats. Il tombe en ce moment.
La Meute en fait curée (2). Il lui fut inutile
De pleurer (3) aux Veneurs à sa mort arrivés.

Vraie image de ceux qui profanent l'asyle
Qui les a conservés (4).

(*Depuis La Fontaine*). Français. Benserade, fab. 175. Fables en chansons, L. IV. fab. 47. — Latins. Jaius, *Bibl. Rhetor.* T. I pag. 751. Desbillons, L. V. fab. 5.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

Le Cerf est un de ces animaux innocens et tranquilles qui ne semblent faits que pour embellir et animer la solitude des forêts, et occuper loin de nous les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle; sa grandeur, sa légèreté, sa force, le distinguent assez des autres habitans des bois.

La Vigne est, après le bled, la branche la plus considérable de l'agriculture. Son bois vil, tortueux, informe, produit la plus excellente boisson. Elle est originaire d'Asie, d'où elle fut apportée en Europe. Selon les livres saints, ce fut le restaurateur du genre humain qui le premier façonna la vigne, et fit sur lui-même l'essai de la douce et dangereuse liqueur qu'elle produit. La Mythologie, ne croyant pas cette origine assez noble pour une découverte aussi précieuse, a créé son Bacchus pour lui faire honneur de cette invention.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Par respect pour les commentateurs, nous avons réuni sous une même indication, les fables analogues à ce sujet, et celles qui se rapportent à la fable 9 du livre VI (*le Cerf se voyant dans l'eau*).

(1) *Et telle qu'on en voit en de certains climats.* Par exemple dans l'Italie, où elle n'est point rampante, ni soutenue par de foibles échalas, mais où, comme dit Virgile dans son élégant Traducteur,

Ses robustes rameaux
Par des nœuds redoublés embrassent les ormeaux.
(*Georg.* Liv. III. p. 169.)

(2) *La meute en fait curée.* C'est la portion qui revient aux Chiens, de la bête prise à la chasse. Régnier, dans une de ses satyres,

Car j'eus au son des plats l'ame plus altérée
Que ne l'auroit un Chien au son de la *curée*.
(*Sat.* X. v. 251.)

(3) *De pleurer.* C'est une opinion généralement admise, que le Cerf pleure à ses derniers momens.

A quelques larmes près, il mourut constamment,

a dit Furetière (fab. 1).

(4) Un écrivain moderne attaque le même vice, ce vice honteux et barbare de l'ingratitude, dans un apologue qui ne manque point de rapports avec celui-ci.

Le Chêne et le Pourceau.

Au pied d'un Chêne superbe,
Dom pourceau, toujours grognant,
S'en alloit toujours grugeant
Le gland qui tomboit sur l'herbe;
Étonné de cette humeur
Du disciple d'Épicure,
Notre Chêne avec douceur
Lui dit : animal grondeur,
En prenant ta nourriture,
Au moins, à ton bienfaiteur,
Daigne épargner le murmure.
A ce portrait, vils ingrats,
Vous avez baissé la tête,
Je ne sais ce qui m'arrête;
Mais, je ne vous nomme pas,
Quoique ma liste soit prête.

FABLE XVI.

Le Serpent et la Lime.

(*Avant La Fontaine*). ORIENTAUX. Lockman, fab. 28 (*le Chat*). — GRECS. Esope, fab. 187 et 81 (*la Belette*). — LATINS. Phèdre, Liv. IV. fab. 7. Anonyme, fab. 51. Camerarius (*la Belette*).

ON conte (1) qu'un Serpent, voisin d'un Horloger
[C'étoit pour l'Horloger un mauvais voisinage],
Entra dans sa boutique, et cherchant à manger,
N'y rencontra pour tout potage
Qu'une Lime d'acier qu'il se mit à ronger.
Cette Lime lui dit, sans se mettre en colère :
Pauvre ignorant! Eh! que prétends-tufaire?
Tu te prends à plus dur que toi,
Petit Serpent à tête folle :
Plutôt que d'emporter de moi
Seulement le quart d'une obole,
Tu te romprois toutes les dents :
Je ne crains que celles du temps (2) :

Ceci s'adresse à vous, esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien, cherchez surtout à mordre :
Vous vous tourmentez vainement.
Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
Sur tant de beaux ouvrages?
Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 20. Voyez aussi un recueil de vers en l'honneur de Marot, imprimé à Lyon, sans date, sous le titre *les Disciples et Amis de Marot*, contre Sagon, la Hueterie, etc. vers le milieu du livret.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Une Lime qui parle ! On se fait difficilement à cette illusion. Homère anime les forges de Vulcain; à sa voix, les instruments du Dieu se meuvent d'eux-mêmes : mais Homère s'est bien gardé de faire parler des tenailles. Ne faisons pas plus de grâce à La Fontaine que nous n'en eussions fait à Homère; ils sont tous deux si fort au-dessus de nos éloges et de nos critiques ! Disons qu'il y avoit bien d'autres acteurs à substituer à celui-ci. Mais ajoutons que cette fable étant un présent de l'antiquité, La Fontaine a cru devoir en conserver jusqu'au merveilleux qui outre la vraisemblance : comme sur certains antiques on laisse religieusement subsister la rouille qui les dépare.

Ajoutons que l'application de la Lime à un écrit n'est pas heureuse : la Lime sert à polir l'ouvrage, elle n'est pas l'ouvrage elle-même.

(1) *On conte.* C'étoit-là l'exorde ordinaire aux anciennes fables, observe le rhéteur Théon : par-là on sauvoit l'invraisemblance du récit.

(2) *Je ne crains que celles du temps.* Non, divin La Fontaine ! le temps même n'a rien de redoutable pour l'écrivain qui te ressemble. Sans doute, il détruit tout, et ses ravages sont rapides autant qu'inévitables : mais tout son pouvoir expire contre les monuments du génie. « Rien, dit un philosophe, ne peut leur nuire : aucune durée n'en effacera ni n'en affoiblira le souvenir, et le siècle qui le suivra et les siècles qui s'accumuleront les uns sur les autres ne feront qu'ajouter encore à la vénération qu'on aura pour eux :

Nec poterit ferrum nec edax abolere vetustas.

FABLE XVII.

Le Lièvre et la Perdrix.

(*Avant la Fontaine*). LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 9. Avien, fab. 26.

IL ne se faut jamais moquer des misérables :
Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux (1) ?
Le sage Esope, dans ses fables,
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose (2).

Le Lièvre et la perdrix, concitoyens d'un champ,
Vivoient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asyle :
Il s'enfuit dans son fort, met les Chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut (3).
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits sortant de son corps échauffé (4).
Miraut (5), sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son Lièvre ; et, d'une ardeur extrême,
Il le pousse ; et Rustaut (6), qui n'a jamais menti,
Dit que le Lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir à son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
Tu te vantois d'être si vîte :

Qu'as-tu fait de tes pieds? Au moment qu'elle rit,
Son tour vient, on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrêmité :
Mais la pauvrette (7) avoit compté
Sans l'Autour (8) aux serres cruelles.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Car qui peut s'assurer d'être toujours heureux* ? Maxime vraie, exprimée avec cette douce sensibilité, le charme de tous les talens; c'est le mot célèbre de Solon à Crésus, mot prophétique pour la plupart des hommes, et dont la journée de Thymbrée remplit la prédiction d'une manière si terrible pour le roi de Lydie. (Voyez *Hérodote*, Liv. I. *Plutarc. in Solone.*)

(2) *Celui qu'en ces vers je propose*,
Et les siens, ce sont même chose. De-là le nom d'*Esopiennes* que la plupart des fabulistes ont donné à leurs fables. Au reste, le sujet de celle-ci n'est point dans les éditions d'Esope. La Fontaine, en rappelant cette source commune, sacrifie à un usage ordinaire aux artistes du second ordre, lesquels, pour donner plus d'autorité à leurs productions, les publient sous un nom antique et imposant, comme Phèdre a fait pour ses propres fables (*).

(3) *Briffaut*, nom de chien de chasse. Il vient du verbe *briffer*, manger avec gloutonnerie. (*Dict. de l'Acad. fr.*) Rabelais, l'applique tantôt aux usuriers : « Cy n'entrerez pas vous usuriers, *briffaulx*, etc. (*Gargant.* Liv. I. ch. 54. p. 317.), tantôt à des écrivains qui, semblables à des chiens, le déchiroient dans leurs satyres. (*Voy.* T. IV. p. 143. Liv. IV. ch. 33.)

(4) *Par les esprits sortant.* Cette vapeur légère qui s'exhale du corps de l'animal, échauffé par une course pénible.

(5) *Miraut*, dans la fable IV du quatrième livre. « Fût-il diable, *Miraut*, etc. Voyez la note.

(*) Autoritatis esse scito gratiâ,
Ut quidam artifices nostro faciunt sæculo,
Qui pretium operibus majus inveniunt, novo
Si marmori adscripserunt Praxitelem, etc.
Phædr. fab. Liv. V. prolog.

(6) *Et Rustaut.* Autre nom de chien, le gardien des campagnes. Voilà, dans une fable si courte, huit vers employés à décrire une chasse. Est-ce oubli de la part du poète? Gardons nous de le croire. Il va peindre une scène lugubre, décrire la mort d'un malheureux; il rallentit sa marche: on ne voit pas sans intérêt l'homicide conciliabule; on arrivera toujours assez tôt au dénouement.

(7) *Mais la pauvrette.* Point de reproche, quoiqu'elle en ait mérité: le malheur expie bien des fautes.

Sur le mot *pauvrette*, Ménage observe (dans ses *Remarques sur Malherbe*, p. 496) qu'il étoit fort en usage du temps de ce poète; ce qui suppose qu'il étoit déjà suranné, lorsque Ménage écrivoit. La Fontaine l'emploie avec tant de succès, il le place si à propos, ce mot a par lui-même une teinte de sensibilité si délicate, qu'il paroît ou rajeunir, ou n'avoir jamais vieilli.

(8) *Autour.* Oiseau de proie. (V. L. VI fab. 15.)

Sur la Perdrix (V. Liv. X. fab. 8.)

FABLE XVIII.

L'Aigle et le Hibou.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope (*l'Aigle et le Renard*, fab. 1). — Latins. Phèdre, Liv. I. fab. 28. Abstemius, fab. 114. Camerar. fab. 71 (*).

L'aigle et le Chat-huant leurs querelles cessèrent(1),
Et firent tant qu'ils s'embrassèrent
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou (2).
Connoissez-vous les miens? dit l'Oiseau de Minerve.

(*) Ces fables se rapprochent par les détails; mais je ne dissimulerai pas qu'elles s'éloignent par la morale et par le dénouement.

Non, dit l'Aigle. Tant-pis, reprit le triste Oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'est hasard, si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considérez
Qui ni quoi: Rois et Dieux mettent, quoi qu'on leur die,
Tout en même Catégorie.
Adieu mes nourrissons si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez,
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou répartit : Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, et jolis sur tous leurs compagnons :
Vous les reconnoîtrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier : retenez-la si bien
Que chez moi la maudite Parque (3)
N'entre point par votre moyen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna géniture (4).
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture;
Notre Aigle apperçut, d'aventure,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mâzure
[Je ne sais pas lequel des deux],
De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de Mégère.
Ces enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à notre ami :
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légère.
Le Hibou, de retour, ne trouve que les pieds
De ses chers nourrissons, hélas! pour toute chose.
Il se plaint; et les Dieux sont par lui suppliés
De punir le brigand qui de son deuil est cause.

Quelqu'un lui dit alors : N'en accuse que toi ;
Ou plutôt la commune loi ,
Qui veut qu'on trouve son semblable
Beau , bien fait , et sur-tout aimable.
Tu fis de tes enfans à l'Aigle ce portrait :
En avoient-ils le moindre trait ?

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons , L. II. fab. 23. Mérard , S. Just , L. X. fab. 14 (*la Mère , la Nourrice et la Fée*). — LATINS. Desbillons , Liv. VIII. fab. 4.

NOTES D'HISTOIRE NATURELLE.

L'AIGLE. *Voyez* Liv. II. fab. 16.

HIBOU ou Chat-huant , Oiseau de nuit. Ce dernier nom lui vient de ce qu'il se nourrit de Souris comme les Chats , et qu'il jette un cri lugubre. Ses plumes sur le devant de la tête et sous la gorge , ont l'air de former une couronne. Il a le dos moucheté ; ses yeux sont noirs , ses pieds velus , et ses ailes plus grandes que sa queue. Le Hibou étoit consacré à Minerve , déesse de la Sagesse , parce que ses yeux percent les ténèbres de la nuit , comme la sagesse pénètre les obscurités.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *L'Aigle et le Chat-huant leurs querelles cessèrent.* Le verbe *cesser* a dans cet exemple une signification active (*cessèrent leurs querelles*) , ce qui donne au vers un sens embarrassé.

(2) *Peu ni prou.* Dans le style familier , *ni peu ni beaucoup.* Bonav. Desperriers : Après qu'il a *prou* cryé. (*Dial.* II.) *Prou* , *preu* , assez , du provençal *pro* , emprunté peut-être de la préposition latine *pro* , employée adverbialement , comme s'il y avoit *pro parte* , *pro facultate.* (Prosp. Marchand , *Notes sur le Cymbalum mundi* , p. 211.)

(3) *La maudite Parque*, ou la Mort, à qui les poètes donnent pour ministres les Parques. (Voyez la note 2 de la fable VI de ce livre.)

(4) *Dieu donna géniture*. Remarquez que ce vers et les quatre suivans ont la même consonnance. La prosodie française réprouve cette continuité de rimes semblables.

FABLE XIX.

Le Lion s'en allant en guerre.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 95.

LE Lion dans sa tête avoit une entreprise :
Il tint conseil de guerre, envoya ses Prévôts,
Fit avertir les Animaux.
Tous furent du dessein (1), chacun selon sa guise.
L'Eléphant devoit, sur son dos (2),
Porter l'attirail nécessaire,
Et combattre à son ordinaire ;
L'Ours s'apprêter pour les assauts (3) :
Le Renard ménager de certaines pratiques ;
Et le Singe amuser l'ennemi par ses tours.
Renvoyez, dit quelqu'un, les Anes qui sont lourds,
Et les Lièvres sujets à des terreurs paniques.
Point du tout, dit le Roi, je les veux employer :
Notre troupe, sans eux, ne seroit pas complette :
L'Ane effraîra les gens, nous servant de trompette ;
Et le Lièvre pourra nous servir de courier.

Le Monarque prudent et sage,
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage,
Et connoît les divers talents.
Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens (4).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 7. — LATINS. Jaius, *Biblioth. Rhetor.* Desbillons, Liv. VI. fab. 13.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tous furent du dessein*, manque de clarté; *chacun selon sa guise*, manque d'exactitude. Le sens est celui-ci : *Tous entrèrent dans le projet de l'entreprise, chacun conformément à son talent.*

(2) *L'Eléphant devoit sur son dos*, etc. Les peuples de l'Orient et de l'Afrique ont de tout temps employé l'Eléphant dans les armées. Le dos chargé de forteresses ambulantes, il ne craint pas de se mêler aux combats, et se fait de sa trompe une arme également propre à porter et à repousser les coups.

(3) *L'Ours s'apprêter pour les assauts ;* à cause de son adresse à grimper, ce qui le rend propre à l'escalade.

(4) *Il n'est rien d'inutile aux personnes de sens.* Veut-on voir un magnifique commentaire de cette proposition si bien rendue ici? qu'on lise les *Etudes de la Nature* de M. Bernardin de Saint Pierre.

FABLE XX.

L'Ours et les deux Compagnons.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 252. — Latins. Avien, fab. 9. Abstemius, fab. 49.

Deux Compagnons (1) pressés d'argent,
A leur voisin Fourreur vendirent
La peau d'un Ours encor vivant,
Mais qu'ils tueroient bientôt (2), du moins à ce qu'ils dirent.
C'étoit le Roi des Ours, au compte de ces gens.
Le Marchand à sa peau devoit faire fortune.
Elle garantiroit des froids les plus cuisants;
On en pourroit fourrer plutôt deux robes qu'une.
Dindenaut (3) prisoit moins ses Moutons qu'eux leur Ours,
Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
S'offrant de la livrer au plus tard dans deux jours.
Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
Trouvent l'Ours qui s'avance, et vient vers eux au trot.
Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
Le marché ne tint pas (4), il fallut le résoudre:
D'intérêts contre l'Ours, on n'en dit pas un mot.
L'un des deux Compagnons grimpe au faîte d'un arbre;
L'autre, plus froid que n'est un marbre,
Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
Ayant quelque part ouï dire (5),

Que l'Ours s'acharne peu souvent
Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau:
Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie;
Et de peur de supercherie,
Le tourne, le retourne, approche son museau,
Flaire aux passages de l'haleine.
C'est, dit-il, un cadavre: ôtons-nous, car il sent (6).
A ces mots, l'Ours s'en va dans la forêt prochaine.
L'un de nos deux Marchands de son arbre descend:
Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille,
Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
Et bien! ajouta-t-il, la peau de l'animal?
Mais que t'a-t-il dit à l'oreille?
Car il t'approchoit de bien près,
Te retournant avec sa serre.
— Il m'a dit (7) qu'il ne faut jamais
Vendre la peau de l'Ours qu'on ne l'ait mis par terre.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 101. — Fables en chansons, Liv. I. fab. 26. — LATINS. Desbillons, L. IV. fab. 25. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 53.

NOTE D'HISTOIRE NATURELLE.

L'OURS, animal sauvage d'une structure informe, et qui nous paroît encore plus mal fait, parce qu'il est couvert de longs poils qui cachent le contour de toutes les parties de son corps. Sa tête a quelque rapport avec celle du Loup, par la forme. Il a les sens de l'ouie, de la

vue et du toucher, très-bons, les oreilles courtes, la peau épaisse, l'œil petit relativement au volume de son corps. Il ne sort de sa tannière que lorsqu'il est affamé : c'est alors qu'il est dangereux pour les troupeaux. Il n'est point difficile à apprivoiser. Sa peau est, de toutes les fourrures grossières, la plus estimée.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Deux Compagnons.* Compagnon est souvent synonyme d'aventurier :

Quand Compagnons sont desbauchés,
Ils ne cherchent que compagnie.
(Villon, IIe. *Part. Franch. Repues*, p. 35.)

On lit en tête de la 5e. *Nouvelle de la* 8e. *Journée du Décameron*, « Trois bons Compagnons avallèrent (abaissèrent) les brayes (culottes) à un Juge de Florence. (p. 159. T. IV.)

Voyez tous les auteurs qui ont écrit sur notre langue; combien de divers sentimens sur l'étymologie de ce mot! Les uns le font venir de *cum* et *panis;* les autres de *pagus*; les autres de *combino;* d'autres du *celtique;* et enfin, d'autres de *combenno*, *qui eodem curru utitur.* Mais sans aller chercher si loin; un compagnon est l'associé d'un autre; il est joint à lui; il a sa compagnie. *Compagnon* vient de *compagnie*, qui est le mot latin tout pur à l'ablatif, *compagine*, *de compago*, qui signifie assemblage. (Barbazan, *Glossaire*, page 205.)

(2) *Mais qu'ils tueroient bientôt, du moins à ce qu'ils dirent.* « Cette suspension fait un effet charmant. Jusqu'à ce mot, on croiroit que l'Ours est mort, ou du moins pris et enchaîné ». (Champfort.) Toute cette fable est travaillée avec soin : l'écrivain sait si bien se plier à tous les tons, et parler la langue propre à chaque état qu'il met en scène! Ce vers sur-tout :

On en pourroit fourrer deux robes plutôt qu'une,

peint à merveille le charlatanisme fanfaron du vendeur.

(3) *Dindenaut.* Marchand de moutons dans Rabelais (*Pantagr.* L. IV). Son histoire et l'entretien de ce marchand avec Panurge,

qui convoite ses moutons, est prise de Merlin Coccaie. (*Macaron.* XI.)

(4) *Le marché ne tint pas, il fallut le résoudre.* Voilà le premier exemple, et l'unique peut être dans La Fontaine, d'un vers où la naïveté ait l'air de la niaiserie : il est d'ailleurs obscurément conçu. Mais les petites taches au milieu de tant de beautés, sont, comme l'a dit un grand homme, de petites pierres entourées de diamans : elles en reçoivent de l'éclat, et n'en ôtent point.

(5) *Ayant quelque part ouï dire.* C'est là un conte démenti par les témoignages les plus respectables. Il paroît certain, dit M. de Buffon, que les Ours dévorent les animaux vivans, et mangent même les voiries les plus infectes. (*Hist. Nat.* T. VIII. p. 25. éd. in-12. Imp. roy.)

(6) *Otons-nous, car il sent.* Excellent. Que l'homme manque son rôle : il est victime, et le comique disparoît ; mais qu'il le joue au point de tromper l'Ours, et de le persuader qu'il est réellement mort : voilà le comble de l'art ; voilà ce qui suppose dans le poète une intelligence profonde de la nature. En effet, la fureur de croire va toujours plus loin qu'on ne l'eût espéré. Quoi donc ? La Fontaine étoit-il doué d'un sens plus exquis et d'une perspicacité plus que naturelle ? Ainsi dans Molière, M. de Sotenville repoussant un homme à jeûn, lui dit : *Retirez-vous, vous puez le vin.*

(7) *Il m'a dit qu'il ne faut jamais*, etc. La morale mise dans la bouche du personnage a plus d'autorité ; le poète s'y déguise mieux, et le lecteur jouit de la variété que cette différence répand dans la collection des apologues.

FABLE XXI.

FABLE XXI.

L'Ane vêtu de la peau du Lion.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, f. 113 et 262. Gabrias, fab. 14. Aphtone, fab. 10. — LATINS. Avien, fab. 5. Faerne, 98. Erasme, dans Camerar. pag. 463, et *Adages*. Chil. L. centur. 3. adag. 66.

DE la peau du Lion l'Ane s'étant vêtu,
Etoit craint par-tout à la ronde;
Et, bien qu'animal sans vertu,
Il faisoit trembler tout le monde.
Un petit bout d'oreille (1) échappé par malheur,
Découvrit la fourbe et l'erreur.
Martin fit alors son office (2).
Ceux qui ne savoient pas la ruse et la malice,
S'étonnoient de voir que Martin
Chassât les Lions au moulin.

Force gens font du bruit en France;
Par qui cet apologue est rendu familier.
Un équipage cavalier
Fait les trois quarts de leur vaillance.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. I. fab. 32. — LATINS. Desbillons, Liv. X. fab. 33.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Un petit bout d'oreille*, etc. C'est sur-tout à la lecture qu'on réussiroit à faire sentir la finesse de ce vers. (V. M. l'abbé Aubert,

discours *sur la manière de lire les Fables ;* à la suite de ses fables.)

(2) *Martin fit alors son office.* C'est le *Martin-bâton* qui s'est déjà exercé sur l'Ane de la fable 5 du Liv. IV. Cette burlesque dénomination est prise de Rabelais, L. III. ch. 13, et elle a été cent fois imitée depuis.

La plupart des autres fabulistes amènent sur la scène un Renard qui découvre la fraude. Les autres animaux en font justice en l'assommant. Le rôle du Renard est inutile : aussi La Fontaine ne l'a-t-il pas employé. Et puis, pourquoi faire mettre à mort un pauvre Ane qui n'est que ridicule ? il y a bien plus de comique à le ramener au moulin.

On peut reconnoître la haute antiquité de cette fable au proverbe populaire commun chez les Grecs : Vous m'avez mis sur les épaules une peau de lion. En effet, c'est là l'origine à laquelle Erasme la rapporte dans ses adages, p. 146. éd. in-fol.

Fin du cinquième livre.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE PREMIÈRE.

Le Pâtre et le Lion.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 131. — Latins. Camerar. fab. 30.

Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être (1);
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître.
Une morale nue (2) apporte de l'ennui:
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feinte il faut instruire et plaire;
Et conter pour conter me semble peu d'affaire (3).
C'est par cette raison, qu'égayant leur esprit,
Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit (4).
Tous ont fui l'ornement et le trop d'étendue.
On ne voit point chez eux de parole perdue.
Phèdre étoit si succinct qu'aucuns l'en ont blâmé (5).
Esope en moins de mots s'est encore exprimé.
Mais sur tous certain Grec (6) renchérit, et se pique
D'une élégance laconique.
Il renferme toujours son conte en quatre vers:
Bien ou mal, je le laisse à juger aux Experts.
Voyons-le avec Esope en un sujet semblable.
L'un amène un Chasseur, l'autre un Pâtre, en sa fable.
J'ai suivi leur projet quant à l'événement,
Y cousant en chemin quelque trait seulement.

Voici comme, à-peu-près, Esope le raconte.

Un Pâtre à ses Brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le Larron.
Il s'en va près d'un antre ; et tend à l'environ
Des lacs à prendre Loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir (7) de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô Monarque des Dieux!
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt Veaux je veux choisir
Le plus gras, et t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un Lion grand et fort :
Le Pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas! ce qu'il demande!
Pour trouver le Larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir dans ces lacs pris avant que je parte,
O Monarque des Dieux, je t'ai promis un Veau ;
Je te promets un Bœuf, si tu fais qu'il s'écarte.

C'est ainsi que l'a dit le principal Auteur :
Passons à son imitateur.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Les fables ne sont pas*, etc. En apparence, des jeux d'enfans, des hochets pour l'homme oisif, réellement un cours d'instruction qui s'étend à toutes les conditions comme à toutes les circonstances de la vie.

(2) *Une morale nue apporte de l'ennui* :

Le conte fait passer le précepte avec lui. «Le fabuliste attentif à ménager notre amour-propre par le déguisement de l'instruction, et notre paresse, par la briéveté du récit, nous conduit à la vertu par la main du plaisir : il cache sous des guirlandes de fleurs les

épines de la morale ; il paroît n'avoir dessein que de nous accuser, et nous lui pardonnons de nous instruire ». (M. l'abbé de La Serre.)

(3) *Et conter pour conter me semble peu d'affaire.* Encore un de ces vers d'inspiration, comme il y en a tant dans ces fables; mais de ces vers que La Fontaine seul a trouvés.

(4) *Nombre de gens fameux en ce genre ont écrit.* Nous avons fait des recherches très-étendues sur ces écrivains et leurs ouvrages, pour en composer une Histoire universelle de l'Apologue, dont les derniers événemens ont suspendu l'impression annoncée en 1788.

(5) *Phèdre étoit si succinct, qu'aucuns l'en ont blâmé.* Il le déclare lui-même dans ces termes :

Hæc exsecutus sum propterea pluribus,
Brevitate nimiâ quoniam quosdam offendimus.

« Je me suis livré à plus de détails dans cette fable, parce que l'on a trouvé dans les autres trop de brièveté ». (L. III. fab. 11. v. 60.) Il s'en faut bien que La Fontaine fût aussi sévère.

(6) *Mais sur tous certain Grec*, etc. Gabrias. C'est de lui que Desbillons a dit qu'il affecte un style précis et serré qui souvent nuit au sens, le comprime et l'étrangle. (*Préf.* de ses fab. p. 17.)

(7) *Avant que partir.* Dites : *avant de.*

FABLE II.

Le Lion et le Chasseur.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 178. Gabrias, fab. 36.

UN Fanfaron, amateur de la Chasse,
Venant de perdre un Chien de bonne race,
Qu'il soupçonnoit dans le corps d'un Lion,
Vit un Berger. Enseigne-moi, de grace,
De mon voleur, lui dit-il, la maison :

Que de ce pas je me fasse raison.
Le Berger dit : C'est vers cette montagne.
En lui payant de tribut (1) un Mouton
Par chaque mois, j'erre dans la campagne
Comme il me plaît; et je suis en repos.
Dans le moment qu'ils tenoient ce propos,
Le Lion sort, et vient d'un pas agile.
Le Fanfaron aussitôt d'esquiver.
O Jupiter! montre-moi quelque asyle,
S'écria-t-il, qui me puisse sauver!

La vraie épreuve de courage
N'est que dans le danger que l'on touche du doigt:
Tel le cherchoit, dit-il, qui, changeant de langage,
S'enfuit aussitôt qu'il le voit.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. V, fab. 6.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *En lui payant de tribut.* Il seroit mieux de dire, *en tribut.* Il y a dans Phèdre une fable très-jolie dont la morale ne s'éloigne point de celle des deux apologues qu'on vient de lire. « Deux voyageurs rencontrent un voleur qui leur demande la bourse ou la vie. L'un des deux ayant mis l'épée à la main, se fait aussitôt justice de l'assassin, tandis que son timide compagnon avoit gagné au large; mais délivré de la peur par la mort du brigand, il accourt; et d'un air menaçant: qu'il vienne maintenant, dit-il, nous attaquer encore, il verra à qui il a affaire ». La réponse du brave est la morale de la fable française.

FABLE III.

Phœbus et Borée.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Lockman, fab. 34. — Grecs. Plutarque (*Préceptes de Mariage*, T. II des Œuvres Mor. trad. de Ricard, pag. 167. — Latins. Avien, fab. 4.

Borée et le Soleil (1) virent un voyageur
Qui s'étoit muni, par bonheur,
Contre le mauvais temps. On entroit dans l'Automne,
Quand la précaution aux voyageurs est bonne :
Il pleut ; le Soleil luit (2) ; et l'écharpe d'Iris
Rend ceux qui sortent avertis
Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire.
Les Latins les nommoient douteux (3) pour cette affaire.
Notre homme s'étoit donc à la pluie attendu :
Bon manteau bien doublé (4), bonne étoffe bien forte.
Celui-ci, dit le Vent, prétend avoir pourvu
A tous les accidens ; mais il n'a pas prévu
Que je saurai souffler de sorte,
Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
Que le manteau s'en aille au diable.
L'ébattement (5) pourroit nous en être agréable :
Vous plaît-il de l'avoir? Et bien! gageons nous deux
[Dit Phœbus], sans tant de paroles,
A qui plutôt aura dégarni les épaules
Du Cavalier que nous voyons.
Commencez : je vous laisse obscurcir mes rayons.
Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage

Se gorge de vapeurs (6), s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme (7) de démon,
Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage,
Maint toit qui n'en peut mais (8), fait périr maint bateau :
Le tout au sujet d'un manteau (9).
Le Cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
Ne se pût engoufrer dedans.
Cela le préserva : le Vent perdit son temps ;
Plus il se tourmentoit, plus l'autre tenoit ferme :
Il eut beau faire agir le colet et les plis.
Sitôt qu'il fut au bout du terme
Qu'à la gageure on avoit mis,
Le Soleil dissipe la nue,
Récrée, et puis pénètre enfin le Cavalier,
Sous son balandras (10) fait qu'il sue,
Le contraint de s'en dépouiller :
Encor n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence (11).

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Borée et le Soleil.* On ne s'étonne point de voir le soleil et le vent paroître sur le théâtre de l'apologue. La mythologie, dont les mensonges rians bercèrent notre enfance ; la mythologie, en les personnifiant sous les noms de *Phœbus et Borée*, nous a familiarisés avec l'idée qu'ils agissent et parlent comme nous.

(2) *Il pleut ; le soleil luit ; et l'écharpe d'Iris*, etc. Ce vers est remarquable par l'aisance et le jeu pittoresque de son expression. Marot a dit :

L'arc qui est peint de cent couleurs ès-cieulx
Quand on le voit, ne démonstre pas mieux
Signe de pluie en temps sec attendue.
(*Epître à la reine de Hongrie.*)

(3) *Les Latins les nommoient douteux.*

Incertis si mensibus, etc.

a dit le chantre des Georgiques.

(4) *Bon manteau bien doublé, bonne étoffe bien forte*, etc. Il y a donc un art de parler noblement des choses les plus communes : peut-être même ce talent est-il plus rare que celui de soutenir par un style relevé des choses qui le sont par elles-mêmes. On n'oseroit prononcer dans lequel des deux le poète excelle davantage.

(5) *L'ébattement.* Vieux mot ; *passe-temps.* On dit encore prendre ses *ébats ;* divertissement.

(6) *Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon*, etc. Comme l'Hercule de la fable, le génie humain a son terme, au-delà duquel la foiblesse de ses essais ne fait plus qu'attester un courage inutile et l'impuissance de ses efforts. La Fontaine ne s'épuise jamais : on diroit qu'il rajeunit à chaque fable. Comparez au Borée de celle-ci l'Aquilon qui déracine l'arbre de Jupiter, dans *le Chêne et le Roseau* (L. I. fab. 22) : là comme ici, vous voyez dans la lutte des vents l'art des gradations ménagé avec une parfaite intelligence, la pompe des images, une chaleur, une rapidité d'expressions qui vous entraîne, une harmonie qui étonne ; mais ce sont d'autres tours, d'autres termes ; c'est un autre tableau : la peinture elle-même seroit moins vive et moins parlante. Ce vers entr'autres :

Siffle, souffle, tempête et brise en son passage ;

ce vers, dis-je, seroit perdu dans un long poème d'ailleurs médiocre, qu'il demanderoit grace pour son auteur. Je n'en connois point où l'harmonie imitative soit portée plus loin.

(7) *Fait un vacarme.* Quoique forte, l'expression ne doit pas cesser d'être familière, parce qu'une plaisanterie ne se raconte pas comme un épisode dramatique. On a donné à ce mot *vacarme* une étymologie ingénieuse : *Bacchi Carmen*, chant d'orgie bachique. (Le Duchat. *Notes sur Rabel.* T. III. p. 129.)

(8) *Maint toit qui n'en peut mais.* Dans sa fable du *Lion* et du *Moucheron* (Liv. XI. fabl. 9) : bat l'air qui *n'en peut mais.*

(9) *Le tout au sujet d'un manteau.* Cela n'en valoit pas la peine ; non sans doute : mais croit-on bien aussi que tous les grands

evenemens tiennent à d'aussi petites causes, et sur-tout à d'aussi étranges moteurs?

(10) *Sous son balandras* ou *balandran*. Large manteau de voyage. Boileau : le sieur de Provins avoit changé son *balandran* en manteau court. (*Disc. sur la satyre.*)

(11) *Plus fait douceur que violence*. Vrai style de proverbe. Plutarque fait une singulière application de cet apologue. Après l'avoir raconté : « Il en est, dit-il, de même de la plupart des femmes; si leurs maris veulent les forcer à quitter les objets de leur luxe, elles s'irritent et se roidissent contre l'autorité : emploient-ils la voie de la douceur et de la persuasion; elles se soumettent sans résistance et sans murmure. »

FABLE IV.

Jupiter et le Métayer.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 269. — LATINS. Faerne, fab. 98.

JUPITER eut jadis une Ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce (1); et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguoit que l'héritage
Etoit frayant (2) et rude ; et l'autre un autre si (3).
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise ;

Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé (4).
Jupiter y consent. Contrat passé : notre homme
Tranche du Roi des airs, pleut, vente (5), et fait en somme
Un climat pour lui seul : ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très-mal partagé :
L'an suivant, voilà tout changé.
Il ajuste d'une autre sorte
La température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux :
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il? Il recourt au Monarque des Dieux;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.

Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Ant. Vitallis, *le Jardinier puni par les Dieux* (imitation). — LATINS. Desbillons, Lib. VII. fab. 5.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Mercure en fit l'annonce.* Comme messager des Dieux et Dieu du commerce.

(2) *Etoit frayant...* Entraînant des *frais*, comme *défrayer*, payer des frais. Ce terme n'est usité que dans les provinces de Picardie et de Champagne.

(3) *Et l'autre, un autre si*, c'est-à-dire, une autre objection. Les

difficultés que l'on propose dans un marché, commencent toujours par quelqu'un de ces mots : *si*, *mais*, etc. Anne d'Urfé :

Que rend l'amour ? à l'homme quelque *si*.

(4) *Aussitôt qu'il auroit baillé*, passé bail. Ce vers et celui qui précède sont bien foibles; mais combien on est dédommagé par ceux qui suivent !

(5) *Pleut*, *vente*, ne sont point actifs; mais l'usage qu'en fait ici l'écrivain, les met si bien à leur place, qu'on s'en prend à la langue et non à lui.

Florian justifie de même la Providence dans ces vers :

Jupiter, mieux que nous, sait bien ce qu'il nous faut,
Prétendre le guider seroit folie extrême,
Sachons prendre le temps comme il veut l'envoyer,
L'homme est plus cher aux Dieux qu'il ne l'est à lui-même,
Se soumettre, c'est les prier.

(L. V. fab. 6.)

FABLE V.

Le Cochet, le Chat et le Souriceau.

(*Avant La Fontaine*). — Latins. Abstemius, fab. 67. Camerarius, fab. 392. — Français. Marie de France. Ysopet, *la Biche, le Fan et le Chasseur.*

UN Souriceau tout jeune, et qui n'avoit rien vu,
Fut presque pris au dépourvu.
Voici comme il conta l'aventure à sa mère.

J'avois franchi les monts qui bornent cet Etat,
Et trottois comme un jeune Rat
Qui cherche à se donner carrière,
Lorsque deux animaux m'ont arrêté les yeux :
L'un doux, benin et gracieux ;

Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude.
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,
Une sorte de bras dont il s'élève en l'air (1),
Comme pour prendre sa volée;
La queue en panache étalée.
Or c'étoit un Cochet dont notre Souriceau
Fit à sa mère le tableau,
Comme d'un Animal venu de l'Amérique.
Il se battoit, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grace aux Dieux, de courage me pique (2),
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très-bon cœur.
Sans lui (3) j'aurois fait connoissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance;
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympatisant
Avec messieurs les Rats : car il a des oreilles
En figure aux nôtres pareilles.
Je l'allois aborder, quand, d'un son plein d'éclat
L'autre m'a fait prendre la fuite.
Mon fils, dit la Souris, ce doucet est un Chat,
Qui, sous son minois hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,

Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au Chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens sur la mine.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Benserade, fab. 117. Du Cerceau (*le jeune Rat et le Chat*). Fables en chansons, L. II. fab. 15. Boisard (*le Chat et les deux Souris*) imitation. — Allemands. Lichtwer, Liv. III. fab. 18 (*le Tigre et le Chevreuil*). — Ital. Grillo, fav. 49.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Cochet, jeune *Coq*, *comme Souriceau*, diminutif de *Souris*. — La Mothe a cité cette fable comme remplissant les conditions qu'il impose pour la perfection de l'apologue. (*Préf. de ses fab.* p. 27.) On la citera toujours comme un modèle de style, comme un vrai chef-d'œuvre.

(1) *Une sorte de bras dont il s'élève en l'air.* Les ailes de l'oiseau : peut-il se donner un signalement aussi précis, *La queue en panache étalée.* Toujours l'expression grande et noble à côté d'une simplicité vraiment antique.

(2) *Que moi qui, grâce aux dieux, de courage me pique,*
En ai pris la fuite de peur. Cette forfanterie, mêlée d'aveux naïfs, est bien dans la nature : ces traits-là sont communs dans Molière et dans Regnard, mais bien rares ailleurs.

(3) *Sans lui j'aurois fait connoissance.* « Voilà bien la jeunesse ! s'écrieroit ici le grave Scaliger : elle est présomptueuse et crédule, facile à former des liaisons et a s'y livrer. »

AEtatis cujusque notandi sunt tibi mores.

Tout cela est du meilleur comique ; parce que l'art de la comédie consiste à dessiner les mœurs, et sur-tout à les graduer.

(4) *Car il a des oreilles*
En figure aux nôtres pareilles. Détails exquis par leur naïveté. — On sait tout cela par cœur, et on aime toujours à le revoir ; comme on voudroit voir sans cesse les gens que l'on aime.

FABLE VI.

Le Renard, le Singe et les Animaux.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 29. — Latins. Erasme, dans Camerar. pag. 462. Faerne, fab. 22. — Français. Marie de France. Ysopet, manusc. du XIIIe. siècle (*).

Les Animaux (1), au décès d'un Lion,
En son vivant, Prince de la contrée,
Pour faire un Roi s'assemblèrent, dit-on.
De son étui la couronne est tirée.
Dans une chartre (2) un Dragon la gardoit.
Il se trouva que sur tous essayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit:
Plusieurs avoient la tête trop menue,
Aucuns trop grosse (3), aucuns même cornue.
Le Singe aussi fit l'épreuve en riant;
Et, par plaisir, la thiare essayant,
Il fit autour force grimaceries,

(*) Dans Marie, les Oiseaux voulant se donner un roi, choisissent le Coucou; la Mésenge réclame contre ce choix, et voulant prouver la nullité d'un semblable maître, elle fait tomber sur lui ses ordures. Le nouveau roi, insensible à l'outrage, se contente de secouer ses plumes. Il nous faut, dit alors l'assemblée, un chef robuste et vigoureux qui sente une offense, et sache venger et les autres et lui-même. On propose l'Aigle, et l'Aigle est proclamé. Le germe de ces divers apologues se trouve, dans le plus ancien de tous, celui des *Arbres du Liban* voulant se donner un roi; (IV Rois. ch. XIV. v. 9.), dont M. Andrieux a donné la parodie dans l'Almanach des Muses de l'an IX.

Tours de souplesse, et mille singeries ;
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau,
Qu'il fut élu : chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regretta son suffrage (4) ;
Sans toutefois montrer son sentiment.
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au Roi : Je sais, Sire, une cache ;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.
Or tout trésor, par droit de royauté,
Appartient, Sire, à votre majesté.
Le nouveau Roi (5) bâille après la finance :
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége : il y fut attrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance :
Prétendrois-tu nous gouverner encor,
Ne sachant pas te conduire toi-même ?
Il fut démis : et l'on tomba d'accord,
Qu'à peu de gens convient le diadême (6).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Benserade, fab. 85. Richer, Liv. VI. fab. 10. Fables en chansons, L. III. fab. 33. — LATINS. Le Jeai, *Bibl. Rhetor.* T. I. pag. 739. Desbillons, L. X. fab. 26.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Au décès d'un Lion,*

En son vivant, prince de la contrée. Le sage Rollin s'étonne du goût de certains princes qui se faisoient appeler *Aigles* ou *Lions*. (*Hist. anc.* T. III. p. 318.) D'après cela, pourquoi ne transporteroit-on pas aux animaux les titres et le cérémonial des princes ? Hélas ! entre les princes et les Lions, il n'y eut trop souvent de différence que le nom.

(2) *Dans une chartre, un Dragon la gardoit.* Puisqu'il fut roi de

de la contrée, il a dû avoir sa *couronne*, ses archives, son *chartrier*. — Le Dragon ou Serpent ailé, a reçu des poètes la commission d'être gardien des trésors (*Voyez* Phèdre, Liv. IV. fab. 17); c'est lui qui gardoit les pommes d'or du jardin des Hespérides; lui qui défendoit la toison d'or, etc. *Chartre*, autrefois prison. Ainsi nous disons : l'église de S. Denis de la *Châtre* ou *Chartre*, la prison où ce saint martyr fut enfermé. Dans le roman de la rose :

On estre mis contre droisture,
Comme Sainct Pol en *chartre obscure*.

(3) *Aucuns trop grosse*. « Quelques-uns. Style marotique ou de palais. C'est le seul cas où aucuns soit plurier. » (Montenault.)

(4) *Regretta son suffrage*, donna *à regret*.

(5) *Le nouveau roi bâille*, etc. Aspire, soupire après. C'est le mot latin *inhiare*, ouvrir une grande bouche comme de grands yeux, convoiter.

(6) *Qu'à peu de gens convient le diadême*. M. l'abbé Aubert termine ainsi sa fable 19 du Livre II. (*Les Rats.*)

Que conclure de cette fable?
Ce qu'enseigne mon maître en un sujet semblable :
Qu'à peu de gens convient la royauté.

FABLE VII.

Le Mulet se vantant de sa Généalogie.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 140 et fab. 9 (*le Renard et le Crocodile*). Plutarque (*Banquet des sept Sages*). — Latins. Faerne, fab. 29.

LE Mulet d'un Prélat se piquoit de noblesse,
Et ne parloit incessamment (1)
Que de sa mère la Jument,
Dont il contoit mainte prouesse.
Elle avoit fait ceci, puis avoit été là.

Son fils prétendoit pour cela,
Qu'on le dût mettre dans l'Histoire.
Il eût cru s'abaisser servant un Médecin.
Etant devenu vieux, on le mit au moulin (2) :
Son père l'Ane alors lui revint en mémoire (3).

Quand le malheur ne seroit bon
Qu'à mettre un sot à la raison,
Toujours seroit-ce à juste cause,
Qu'on le dit bon à quelque chose.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Benserade, fab. 171. Anonyme, dans le *Fablier franç.* L. IV. fab. 15. Fables en chansons, L. II. fab. 30. — LATINS. Desbillons, Lib. II. fab. 9. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 52.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Incessamment*, *indesinenter*, sans cesse. Nous l'avons déjà vu employé dans ce sens :

Voyez-vous à vos pieds fouir *incessamment*,
Cette maudite laye. . . . . .
(*Fabl.* 6. Liv. III.)

(2) *Etant devenu vieux, on le mit au moulin.* Boileau :

On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paroître en courant sa bouillante vigueur...
Mais la postérité d'Alfane et de Bayard,
Quand ce n'est qu'une rosse, est vendue au hasard, etc.
(*Satyre* V. vers 91 et suiv.)

(3) *Son père l'Ane alors lui revint en mémoire.* Plutarque : Un Mulet de Lydie, qui s'étoit miré dans un fleuve, charmé de la grandeur et de la beauté de sa taille, se mit fièrement à courir en secouant sa crinière comme un cheval; mais bientôt son père l'Ane lui revient en mémoire; cette pensée arrête sa course et abat toute sa fierté. (*Trad.* de l'abbé Ricard. T. II. p. 226.)

FABLE VIII.

Le Vieillard et l'Ane.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 15. Abstemius, fab. 8. Camerarius, pag. 132.

UN Vieillard sur son Ane, apperçut en passant
Un pré plein d'herbe et fleurissant;
Il y lâche sa bête; et le Grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se veautrant (1), grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.
L'ennemi vient sur l'entrefaite (2).
Fuyons, dit alors le Vieillard.
Pourquoi? répondit le paillard (3):
Me fera-t-on porter double bât, double charge?
Non pas, dit le Vieillard, qui prit d'abord le large.
Et que m'importe donc, dit l'Ane, à qui je sois?
Sauvez-vous, et me laissez paître.
Notre ennemi, c'est notre maître (4):
Je vous le dis en bon françois.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇ. Boursault (*Lettres* ou *Œuvres mêlées*, T. III. pag. 372. César de Missy, Fables d'un citoyen de la Républ. chrét. du XVIIIe. siècle, Londr. 1770, fab. 51. Fables en chansons, L. III. fab. 31.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Se vautrant*, etc. Observez qu'il n'y a ici ni répétition, ni confusion d'idées.

(2) *Sur l'entrefaite.* Au singulier, contre l'usage.

(3) *Répondit le paillard.* Paillard se prend ordinairement pour impudique et crapuleux ; il désigne aussi méchanceté, friponnerie ; puis, en s'adoucissant par l'usage, il signifie encore gaillard, drôle, bon compagnon. Son acception primitive a dû être : rustre, homme de la campagne, du mot *paille* : aussi lit-on, dans les anciens auteurs, *paillards de plat pays.* Comme les Allemands disent : *lands-knechts*, c'est-à-dire, gens *rustiques* ou élevés à la campagne, où ils couchoient ordinairement sur *la paille.*

(4) *Notre ennemi, c'est notre maître.* La pensée de ce vers est hardie ; elle n'est pas plus vraie en politique qu'en morale. *Là où tout le monde est maître, tout le monde est esclave.*

FABLE IX.

Le Cerf se voyant dans l'eau.

(*Avant La Fontaine*), ORIENTAUX. Lockman, fab. 2. — GRECS. Esope, fab. 184. Gabrias, fab. 17. Aphtone, fab. 18. — LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 12. Anonyme, fab. 47.

Dans le cristal d'une fontaine,
Un Cerf se mirant autrefois
Louoit la beauté de son bois,
Et ne pouvoit qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux,
Dont il voyoit l'objet (1) se perdre dans les eaux.
Quelle proportion de mes pieds à ma tête !
Disoit-il, en voyant leur ombre avec douleur :
Des taillis (2) les plus hauts, mon front atteint le faîte ;
Mes pieds ne me font point d'honneur.
Tout en parlant de la sorte,
Un Limier (3) le fait partir :

Il tâche à se garantir,
Dans les forêts il s'emporte.
Son bois, dommageable ornement,
L'arrêtant à chaque moment,
Nuit à l'office que lui rendent
Ses pieds, de qui ses jours dépendent.
Il se dédit alors, et maudit (4) les présens
Que le ciel lui fait tous les ans (5).

Nous faisons cas du beau, nous méprisons l'utile;
Et le beau souvent nous détruit.
Ce Cerf blâme ses pieds qui le rendent agile:
Il estime un bois qui lui nuit.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. I. fab. 15. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 17.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Dont il voyoit l'objet.* Objet est pris ici dans le sens du latin *objectum*, ce que l'on présente; le poète s'explique par le vers suivant:

. . . *en voyant leur ombre avec douleur.*

(2) *Des taillis.* Bois que l'on *taille*, que l'on coupe de temps en temps.

(3) *Limier.* Gros chien de chasse avec lequel le veneur détourne la bête pour la lancer, quand on veut la courir.

(4) *Il se dédit alors, et maudit*, se ressemblent trop par le son, pour être placés dans un même vers.

(5) *Les présens que le ciel lui fait tous les ans.* Le bois du Cerf tombe et se renouvelle chaque année.

FABLE X.

Le Lièvre et la Tortue.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Lockman, fab. 20. — Grecs. Esope, fab. 292.

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.

Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt? Êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger.
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore (1).
— Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait ; et de tous deux
On mit près du but les enjeux (2).
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel Juge l'on convint.
Notre Lièvre n'avoit que quatre pas à faire,
J'entends de ceux qu'il fait, lorsque près d'être atteint,
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux Calendes (3),
Et leur fait arpenter les landes (4).
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent (5), il laisse la Tortue
Aller son train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertue,
Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard (6). Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait. Mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
Eh bien! lui cria-t-elle, avois-je pas raison (7)?
De quoi vous sert votre vîtesse ?
Moi l'emporter! Et que seroit-ce
Si vous portiez une maison (8)?

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 67. Fables en chansons, L. III. fab. 17. — LATINS. Jains, *Bibl. Rhetor.* T. I. pag. 744. Desbillons, Liv. V. fab. 33. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 66.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Ma commère, il vous faut purger*
Avec quatre grains d'ellébore. Ma commère, expression de familiarité et de dédain, telle qu'on l'adresse à une folle, à une radotense. *Vous purger.... d'ellébore.* L'ellébore est une herbe médicinale très-commune à Anticyre, que l'on croit propre à guérir la folie. De là ces invitations proverbiales : *allez à Antycire, prenez de l'ellébore.* Horace (*Sat.* III. v. 82) : «D'abord je dis qu'on ne sauroit donner une dose trop forte d'ellébore aux avares : je ne sais même s'il ne seroit point à propos de leur réserver tout ce qu'en produit Antycire». La Fontaine n'en veut que *quatre grains*; mais la dose est déjà un peu forte. C'est que le médecin croit la cure difficile.

(2) *Enjeux*. Ce que les joueurs avancent pour être le prix du gagnant.

(3) *Les renvoie aux Calendes.* C'est-à-dire, aux Calendes grecques, terme indefini par lequel le débiteur se libère de son créancier : il n'y a pas plus de *calendes grecques* que de *semaine à trois jeudis* : double expression proverbiale usitée par Rabelais et les anciens auteurs.

(4) *Leur fait arpenter les landes.* Les égare dans des terres stériles, hérissées d'inégalités qui les fatiguent.

(5) *Pour écouter d'où vient le vent.* Expression populaire, pour marquer le désœuvrement et l'insouciance.

(6) *Croit qu'il y va de son honneur*
De partir tard, etc. L'enjambement d'un vers sur l'autre, que la poésie proscrit par-tout ailleurs, est non seulement toléré dans la fable, mais il paroît y faire beauté : c'est sans doute parce que cette manière aisée d'étendre et de placer ce qu'on a à dire conserve à la fable cette aisance, cette liberté qui en font le caractère distinctif (Dardenne). Et il cite cet exemple. *Discours prélim.* page 42.

(7) *Avois-je pas raison?* au lieu de *n'avois-je* pas raison? Il y a bien des cas où il faut retrancher *pas* de la négation : je n'en vois point où il soit permis d'ôter *ne* dans une interrogation.

(8) *Si vous portiez une maison* ? Non contente d'être victorieuse, elle brave encore le vaincu. Cela est parfaitement dans la nature.

FABLE XI.

L'Ane et ses Maîtres.

(*Avant La Fontaine*). Grecs, Esope, fab. 45. — Latins. Abstemius, fab. 66.

L'Ane d'un Jardinier se plaignoit au destin
De ce qu'on le faisoit lever devant l'aurore.
Les Coqs, lui disoit-il, ont beau chanter matin,
Je suis plus matineux encore.

Et pourquoi? Pour porter des herbes au marché (1)!
Belle nécessité d'interrompre mon somme (2)!
Le Sort, de sa plainte touché,
Lui donne un autre Maître ; et l'animal de somme
Passe du Jardinier aux mains d'un Corroyeur.
La pesanteur des peaux, et leur mauvaise odeur,
Eurent bientôt choqué l'impertinente bête.
J'ai regret, disoit-il, à mon premier Seigneur :
Encor, quand il tournoit la tête,
J'attrappois ; s'il m'en souvient bien,
Quelque morceau de chou qui ne me coûtoit rien :
Mais ici point d'aubaine ; ou si j'en ai quelqu'une,
C'est de coups. Il obtint changement de fortune ;
Et sur l'état d'un Charbonnier
Il fut couché tout le dernier.
Autre plainte. Quoi donc, dit le Sort en colère,
Ce Baudet-ci m'occupe autant
Que cent Monarques pourroient faire !
Croit-il être le seul qui ne soit pas content (3)?
N'ai-je en l'esprit que son affaire?

Le Sort avoit raison : tous gens sont ainsi faits ;
Notre condition jamais ne nous contente :
La pire est toujours la présente.
Nous fatiguons le Ciel à force de placets.
Qu'à chacun Jupiter accorde sa requête,
Nous lui romprons encor la tête.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, Liv. II. fab. 16. — LATINS. Le Beau, *Carmina*, pag. 6.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Pour porter des herbes au marché.* Tous ces mots semblent être bannis de la langue poetique. Voyez comme le genie sait les naturaliser, les ennoblir! Dira-t-on que Virgile ait dérogé lorsqu'il a exprimé la même idée dans ces vers:

Sæpè oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis, etc.
(*Georg.* L. I. v. 273)

(2) *Belle nécessité d'interrompre mon somme!* Voilà donc le plus grand malheur dont il ait à accuser le Destin, celui de ne pouvoir dormir tout à son aise! Ce sérieux mêlé à sa plainte la rend vraiment burlesque.

(3) *Croit-il être le seul qui ne soit pas content?* Hélas! non. Comment se fait-il au contraire, demanderons-nous avec Horace, que personne ne vit satisfait de la condition à laquelle la raison ou le sort l'a soumis? (L. I. *Sat.* Ire.)

FABLE XII.

Le Soleil et les Grenouilles.

(*Avant La Fontaine*). Orientaux. Sanbader, fab. 6. — Grecs. Gabrias, f. 20. — Latins. Phèdre, Liv. I. fab. 6. Camerar. et manusc. de la biblioth. de Saint-Victor (dans le *Phèdre* de Laurent, pag. 25).

Aux noces d'un tyran tout le peuple en liesse (1)
Noyoit son souci dans les pots.
Esope seul trouvoit que les gens étoient sots
De témoigner tant d'allégresse.

Le Soleil, disoit-il, eut dessein autrefois
De songer à l'hyménée.
Aussitôt on ouït, d'une commune voix,

Se plaindre de leur destinée
Les citoyennes des étangs.
Que ferons-nous s'il lui vient des enfants?
Dirent-elles au Sort, un seul Soleil à peine
Se peut souffrir : une demi-douzaine
Mettra la mer à sec et tous ses habitans.
Adieu joncs et marais : notre race est détruite:
Bientôt on la verra réduite
A l'eau du Styx (2). Pour un pauvre animal,
Grenouilles, à mon sens, ne raisonnoient pas mal (3).

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 149. — LATINS. Desbillons, Liv. III. fab. 30. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 21.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tout un peuple en liesse.* En réjouissance. *Ainsi, dist Panurge, que je regardois* en grand liesse ce *beau feu.* (*Pantagr.* L. II. ch. 14.) Ce mot est bien plus vieux que Rabelais. Villon :

L'ung me fait paour (peur) ; l'autre joye et *lyesse.*
(*Grand Testam.* page 46.)

(2) *A l'eau du Styx.* Fleuve des enfers :

Victimes que le Styx, bordé de noirs roseaux,
Environne neuf fois de ses lugubres eaux,

a dit M. l'abbé Delisle. (*Trad. des Georg.* L. IV. p. 327.)

(3) *Pour un pauvre animal,*
Grenouilles, à mon sens, etc. Il faudroit : *pour de pauvres animaux.*

FABLE XIII.

Le Villageois et le Serpent.

(*Avant La Fontaine*), Orientaux. Pilpay, *Contes Indiens*, T. II. pag. 176. — Grecs. Esope, fab. 173. Gabrias, fab. 42. — Latins. Phèdre, Liv. IV. fab. 18. Anonyme, fab. 10. Faerne (*Puer et Scorpius*). Camerar. pag. 200. — Français. Marie de France. (Ysopet; *l'Homme, le Renard et le Serpent*).

Esope conte qu'un manant (1),
Charitable autant que peu sage,
Un jour d'hiver se promenant
A l'entour de son héritage,
Apperçut un Serpent sur la neige étendu,
Transi, gelé, perclus, immobile rendu,
N'ayant pas à vivre un quart d'heure.
Le Villageois le prend, l'emporte en sa demeure;
Et, sans considérer quel sera le loyer (2)
D'une action de ce mérite,
Il l'étend le long du foyer,
Le réchauffe, le ressuscite.
L'animal engourdi (3) sent à peine le chaud,
Que l'ame lui revient avecque la colère.
Il lève un peu la tête, et puis siffle aussitôt,
Puis fait un long repli (4), puis tâche à faire un saut
Contre son bienfaiteur, son sauveur et son père.
Ingrat, dit le manant, voilà donc mon salaire!
Tu mourras. A ces mots, plein d'un juste courroux,
Il vous prend sa cognée, il vous tranche la bête;
Il fait trois Serpens de deux coups,

Un tronçon, la queue, et la tête.
L'insecte, sautillant, cherche à se réunir;
Mais il ne put y parvenir.

Il est bon d'être charitable :
Mais envers qui ? c'est là le point (5).
Quant aux ingrats, il n'en est point
Qui ne meure enfin misérable.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. M. Villemain, dans le *Fablier de la Jeunesse*, par Berenger, Liv. II. fab. 98. — LATINS. Desbillons, Liv. II. fab. 42. Le Beau, *Carmina*, p. 17. — ALLÉM. M. Lessing, Liv. II. fab. 3. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 33.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Manant*. Ce mot en vieillissant a perdu son acception primitive : il n'est plus qu'une épithète injurieuse. Ici il veut dire *résidant à la campagne*, un villageois.

(2) *Quel sera le loyer*. On dit *le loyer* d'une maison, et le *prix* ou *salaire* d'une action.

(3) *L'animal engourdi*, etc. « Les serpens ne perdent pas leur venin pour être engourdis par le froid, ni l'ambitieux ses vices pour les couvrir sous une froide dissimulation ». (Charron.) Le même philosophe a dit en un autre endroit : « Il y a plusieurs vices en nous cachés qui ne se sentent qu'à force de les violenter ; ainsi que le serpent venimeux qui, engourdi de froid, se laisse manier sans danger ». (*de la Sagesse*, L. I. ch. 1.)

(4) *Il lève un peu la tête*, etc. Comparez à ces beaux vers ceux de Virgile, sur le même sujet : Sæpe sub immotis præsepibus, etc., ainsi traduits en français par M. l'abbé Delisle. :

Quelquefois sous la crêche une affreuse Vipère,
Loin du jour importun a choisi son repaire ;
Et souvent la Couleuvre y roulant ses anneaux,
Domestique ennemie, infecte les troupeaux.
Dès que tu la verras s'agiter sur la terre,
Vas, cours, soulève un tronc, saisis-toi d'une pierre :
Malgré ses sifflemens, malgré son fier courroux,

Frappe, déjà sa tête est cachée à tes coups,
Tandis que de son corps déchiré sur l'arène,
Les cercles déroulés la suivent avec peine.
(*Georg.* L. III. p. 247.)

(5) *Il est bon d'être charitable :*

Mais envers qui? c'est-là le point. Maxime importante. On lit de même dans nos livres sacrés : Quand vous faites du bien, voyez à qui vous le faites : *si benefeceris, vide cui benefeceris.* Il est honorable à la sagesse humaine de se rencontrer dans son langage avec la sagesse suprême.

Pour mesurer la distance que La Fontaine a laissée entre lui et ses imitateurs, mettons en regard de cet apologue une des plus jolies fables qui aient été faites dans ce siècle : celle de *l'Enfant et du Serpent*, par M. Poinsinet le jeune, qui l'a imitée de Lessing. Cette charmante composition pleine de facilité, de mollesse et de philosophie, se trouve dans le *Fablier français*, page 129.

On peut rapporter à ce sujet les fables d'Esope, 276 et 117. Un Berger élève des Louveteaux qui, devenus grands, tuent les Brebis compagnes de leur enfance. — Une Poule a couvé des œufs de Serpents; à peine éclos, ils dévorent leur nourrice. Imité par Mérard S. Just, Liv. VII. fab. 17.

FABLE XIV.

Le Lion malade et la Renard.

(*Avant la Fontaine*). Orientaux. Lockman, fab. 6. — Grecs. Esope, fab. 137. Aphtone, fab. 8. — Latins. Faerne, fab. 74. Horat. I. Ep. Ière. v. 72. Burman, append. ad *Phædr.* f. 30. Rimicius, II. 9. Anonyme dans le *Phèdre* de Barbou, p. 134. Tanaquill. faber ex arab. Lockm. f. 9. Philibert Hegemon, fab. 9.

DE par le Roi (1) des animaux,
Qui dans son antre étoit malade,
Fut fait savoir à ses vassaux
Que chaque espèce en ambassade

Envoyât gens le visiter,
Sous promesse de bien traiter
Les Députés, eux et leur suite,
Foi de Lion très-bien écrite :
Bon passe-port contre la dent,
Contre la griffe tout autant.
L'édit du Prince s'exécute :
De chaque espèce on lui députe.
Les Renards gardant la maison,
Un d'eux en dit cette raison :
Les pas empreints sur la poussière,
Par ceux qui s'en vont faire au malade leur cour,
Tous, sans exception, regardent sa tanière (2) :
Pas un ne marque de retour.
Cela nous met en méfiance (3).
Que sa majesté nous dispense :
Grand-merci de son passe-port.
Je le crois bon : mais dans cet antre
Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

(*Depuis La Fontaine.*) FRANÇAIS. Chevreau, dans *Chevræana*, T. I. pag. 381. Fables en chansons, L. I. fab. 11. — LATINS. Desbillons, Liv. II. fab. 20.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *De par le Roi*, etc. On se souvient que c'étoit là le protocole des lettres-patentes, ordonnances et autres rescrits de nos Rois.

(2) *Les pas empreints . . . .*

Tous, sans exception, regardent sa tanière. Ces vers sont d'une construction embarrassée : défaut qui provient 1°. de l'éloignement où *tous sans exception* se trouvent du nominatif ; 2°. de

l'expression *regardent* sa tanière, que La Fontaine a voulu conserver du latin :

. . . . . Me vestigia terrent
Omniâ te adversùm spectantia, nulla retrorsùm.

On ne peut pas dire en français que *des pas regardent*. Il s'en faut beaucoup que l'imitation française rende la précision de l'original.

(3) *Cela nous met en méfiance*, etc. La fable étoit finie : tout le reste paroît être de trop ; mais cette surabondance nous a valu deux vers aussi précis que lumineux :

Je vois fort bien comme l'on entre,
Et ne vois pas comme on en sort.

J. B. Rousseau :

Quand une fois on est dans cette case,
On n'en sort plus : c'est l'antre du Lion.
(L. I. *Allégor.* 4.)

FABLE XV.

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 3. — LATINS. Abstemius, fab. 3.

Les injustices des pervers
Servent souvent d'excuse aux nôtres.
Telle est la loi de l'Univers (1) :
Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Un manant (2) au miroir (3) prenoit des Oisillons.
Le fantôme brillant attire une Alouette.
Aussitôt un Autour (4), planant sur les sillons,
Descend des airs, fond et se jette

Sur

Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau (5).
Elle avoit évité la perfide machine,
Lorsque, se rencontrant sous la main de l'Oiseau,
Elle sent son ongle maligne (6).
Pendant qu'à la plumer l'Autour est occupé,
Lui-même sous les rets demeure enveloppé.
Oiseleur, laisse-moi, dit-il en son langage :
Je ne t'ai jamais fait de mal.
L'oiseleur (7) répartit : Ce petit animal
T'en avoit-il fait davantage ?

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Benserade, fab. 36. Fables en chansons, Liv. I. fab. 47. — LATINS. Desbillons, Liv. II. fab. 28. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 34.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Telle est la loi de l'Univers.* Cette maxime s'applique-t-elle aux deux premiers vers, ou bien au quatrième ?

(2) *Un Manant*, comme à la fable 8 du Livre I. C'est presque en général actuellement un terme de mépris; mais la vraie signification, et celle dans laquelle il est ici employé, est *paysan*, *villageois*.

(3) *Au miroir.* Espèce de chasse que l'on fait aux petits oiseaux avec cet instrument.

(4) *Autour.* Oiseau de proie d'un naturel fort sanguinaire : il excèle sur-tout à plumer les oiseaux qu'il a pris, et à les dépecer avant de les manger.

(5) *Sur celle qui chantoit, quoique près du tombeau.* Ce rapprochement de deux idées si contraires, l'une riante, l'autre triste et funèbre, n'échappera pas au lecteur délicat et sensible : c'est le δακρυόεν γελάσασα d'Homère.

(6) *Son ongle maligne.* Ongle est communément masculin; la rime n'est pas plus exacte.

(7) *Oiseleur.* Celui qui chasse les oiseaux : celui qui les élève et les vend s'appelle *Oiselier*.

FABLE XVI.

Le Cheval et l'Ane.

(*Avant La Fontaine*). Grecs. Esope, fab. 125. Plutarque (*le Chameau et le Bœuf*), dans ses *Préceptes de Santé*. *Voyez* Trad. de Ricard, T. II. pag. 152. — Latins. Anonyme, dans l'*Append. du Phèdre* de Barbou, pag. 133. Faerne, fab. 16. Burman, *Append. ad Phædr.* fab. 14.

En ce monde il se faut l'un l'autre secourir.
Si ton voisin vient à mourir,
C'est sur toi que le fardeau tombe.

Un Ane accompagnoit un Cheval peu courtois,
Celui-ci ne portant que son simple harnois,
Et le pauvre Baudet si chargé qu'il succombe.
Il pria le Cheval de l'aider quelque peu,
Autrement il mourroit devant qu'être à la ville (1)
La prière, dit-il, n'en est pas incivile (2) :
Moitié de ce fardeau ne vous sera que jeu.
Le Cheval refusa, fit une pétarrade (3),
Tant qu'il vit sous le faix mourir son camarade,
Et reconnut qu'il avoit tort.
Du Baudet en cette aventure,
On lui fit porter la voiture (4),
Et la peau par-dessus encor.

(*Depuis La Fontaine*). Français. Groselier, Liv. I. fab. 3. Fables en chansons, L. III. fab. 15. Florian, *les Voyageurs* (imitation), Liv. I. fab. 4. — Latins. Jains, *Biblioth. Rhetor.* T. I. pag. 745. Desbillons, Liv. II. fab. 16. — Ital. Luig. Grillo, fav. 15.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Avant qu'être à la ville.* « Tout le monde convient que c'est une faute d'employer *avant que* et un infinitif, sans mettre *de* entre *avant que* et l'infinitif ». (Wailly.) La Fontaine a imité cette tournure des poètes d'avant lui. Malherbe :

Et *qu'avant d'être* à la feste
De si pénible conqueste.

(*Ode à Henri* IV.)

(2) *La prière . . . n'en est pas incivile.* On diroit bien : *la demande* n'en est pas incivile ; on ne dira point : *la prière* n'en est, etc. *La demande* porte sur l'objet ; *prière* s'adresse à la personne.

(3) *Fit une pétarrade.* Un de ces gestes dédaigneux ou de ces actions insolentes que l'on sent, mais que l'on ne dit pas.

(4) *On lui fit porter la voiture. Voiture* est ici pour fardeau ; ce qu'il *voituroit* sur son dos. — La morale de cette fable en vaut mieux que le style.

FABLE XVII.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.

(*Avant La Fontaine*). GRECS. Esope, fab. 213. Gabrias, fab. 32. Aphtone, fab. 35. Theon le Sophiste et Sim. Serte dans le *Phèdre* de Laurent, pag. 20. — LATINS. Phèdre, Liv. I. fab. 4. Anonyme, fab. 5.

CHACUN se trompe ici bas ;
On voit courir après l'ombre
Tant de fous qu'on n'en sait pas,
La plupart du temps, le nombre.
Au Chien dont parle Esope, il faut les renvoyer.
Ce Chien voyant sa proie en l'eau représentée,

La quitta pour l'image, et pensa se noyer :
La rivière devint tout d'un coup agitée ;
A toute peine il regagna les bords ;
Et n'eut ni l'ombre, ni le corps.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. I. fab. 20. — ITAL. Luig. Grillo, fav. 103.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Les divers fabulistes qui ont traité ce sujet avoient-ils oublié qu'il est impossible de nager sans troubler l'eau, et de voir son image, lorsque l'eau est troublée ?

FABLE XVIII.

Le Chartier embourbé.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Avien, fab. 32. Faerne, f. 90. Camerar. fab. 228. — FRANÇAIS. Rabelais, *Pantagr.* Liv. IV, chap. 31.

LE Phaëton (1) d'une voiture à foin
Vit son char embourbé. Le pauvre homme étoit loin
De tout humain secours. C'étoit à la campagne,
Près d'un certain canton de la basse Bretagne (2),
Appellé Quimper-Corentin.
On sait assez que le destin
Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage (3) :
Dieu nous préserve du voyage !

Pour venir au Chartier (4) embourbé dans ces lieux,
Le voilà qui déteste et jure de son mieux,

Pestant en sa fureur extrême,
Tantôt contre les trous, puis contre ses Chevaux,
Contre son char, contre lui-même.
Il invoque à la fin le Dieu, dont les travaux
Sont si célèbres dans le monde (5):
Hercule, lui dit-il, aide-moi; si ton dos
A porté la machine ronde (6),
Ton bras peut me tirer d'ici.
Sa prière étant faite, il entend dans la nue
Une voix qui lui parle ainsi:
Hercule veut qu'on se remue;
Puis il aide les gens. Regarde d'où provient
L'achopement qui te retient:
Ote d'autour de chaque roue
Ce malheureux mortier, cette maudite boue,
Qui jusqu'à l'aissieu les enduit.
Prends ton pic et me romps ce caillou qui te nuit.
Comble-moi cette ornière. As-tu fait? Oui, dit l'homme.
Or bien je vais t'aider, dit la voix: prends ton fouet.
—Je l'ai pris. Qu'est-ceci? Mon char marche à souhait,
Hercule en soit loué! — Lors la voix: Tu vois comme
Tes Chevaux aisément se sont tirés de là.
Aide-toi, le ciel t'aidera.

(*Depuis La Fontaine*). LATINS. Desbillons, L. V. fab. 28.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Le Phaëton d'une voiture à foin.* C'est le privilége de la poésie d'ennoblir par des images vives, ou des metaphores brillantes ou par de savantes allusions, les objets les plus vulgaires. On sait ce qu'étoit Phaëton: fils du Soleil, il voulut conduire le

char de son père ; mais incapable de diriger la course des chevaux, il fut emporté par eux et précipité dans la mer. (V. Ovide, *Métam.* Liv. II, et pour le monument où sa chûte est représentée, Montfaulc. *Antiq. expl.* T. I. p. 121.)

Un fabuliste moderne a dit :

Le Phaëton de ma noble voiture.

(César de Missy, fab. 35.)

(2) *Près d'un certain canton*, etc. La Fontaine avoit appris de l'Arioste à spécifier les lieux où se passoient les événemens qu'il avoit à raconter. La bonne foi de l'historien entraîne celle du lecteur ; mais pour ne point choquer, comme l'Arioste, par l'affectation du sérieux, il sait choisir le lieu de la scène si plaisamment, qu'on n'est dupe qu'autant qu'on veut bien l'être.

(3) *Adresse là les gens, quand il veut qu'on enrage.* Est-ce que le bon La Fontaine avoit eu à se plaindre de ce pays-là ? Quoi qu'il en soit, en dédommagement de l'épigramme, les habitans de la ci-devant Basse-Bretagne trouveront dans ces vers un brevet d'immortalité qui conservera le nom de leur province à travers toutes les constitutions passées, présentes et à venir.

(4) *Pour venir au Chartier.* On écrit ordinairement *charretier* : c'est pour la mesure de ce vers qu'il est abrégé d'une syllabe.

(5) *Le Dieu dont les travaux*, etc. Hercule, fils de Jupiter et d'Alcmène. Les travaux qui l'ont rendu célèbre sont ses combats et ses victoires sur le Lion de Nemée, l'Hydre de Lerne, les Chevaux anthropophages de Diomède, le Chien des Enfers, les monstres de toute espèce et les brigands de tout nom qui ravageoient la terre, durant ces siècles appelés héroïques, parce que peut-être le crime s'y montra sous des formes inconnues aux siècles ordinaires.

(6) . . . . *Si ton dos*

A porté la machine ronde. Autre exploit d'Hercule. Atlas étoit fatigué de porter le monde ; Hercule chargea ses épaules de ce pénible fardeau. Où donc posoit-il les pieds, quand le monde étoit sur son dos ? Les Indiens prétendent encore aujourd'hui que le monde est soutenu sur le dos d'un Eléphant ; d'autres sur l'écaille d'une Tortue. L'éléphant et la Tortue restent donc suspendus en l'air ? Tous les peuples se ressemblent.

(7) *Hercule veut qu'on se remue.* « Vers charmant qui méritoit de devenir proverbe, comme l'est devenu cet autre vers :

Aide-toi, le Ciel t'aidera».

(Champfort.)

Tout le reste est excellent, sur-tout pour le dialogue.

FABLE XIX.

Le Charlatan.

(*Avant La Fontaine*). Latins. Facetiæ Poggii Florentini, pag. 485 (trait historique). Abstemius, fab. 133. Camerarius, fab. 36.

LE monde n'a jamais manqué de Charlatans.
Cette science, de tout temps,
Fut en Professeurs très-fertile.
Tantôt l'un en théâtre (1) affronte l'Acheron (2);
Et l'autre affiche par la ville
Qu'il est un Passe-Ciceron (3).

Un des derniers se vantoit d'être
En éloquence si grand maître,
Qu'il rendroit disert un badaud (4),
Un manant, un rustre, un lourdaud;
Oui, messieurs, un lourdaud (5), un animal, un Ane:
Que l'on m'amène un Ane, un Ane renforcé,
Je le rendrai maître passé (6);
Et veux qu'il porte la soutane (7).
Le prince sut la chose: il manda le Rhéteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie

Un fort beau Roussin d'Arcadie (8);
J'en voudrois faire un orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit d'abord notre homme.
On lui donna certaine somme.
Il devoit au bout de dix ans,
Mettre son Ane sur les bancs (9):
Sinon, il consentoit d'être en place publique
Guindé la hare au col (10), étranglé court et net,
Ayant au dos sa rhétorique (11),
Et les oreilles d'un Baudet.
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il vouloit l'aller voir; et que, pour un pendu,
Il auroit bonne grace et beaucoup de prestance:
Sur-tout qu'il se souvînt de faire à l'assistance
Un discours où son art fût au long étendu;
Un discours pathétique, et dont le formulaire
Servît à certains Cicérons
Vulgairement nommés larrons.
L'autre reprit: Avant l'affaire,
Le Roi, l'Ane, ou moi nous mourrons.

Il avoit raison. C'est folie
De compter sur dix ans de vie (12).
Soyons bien buvants, bien mangeants,
Nous devons à la mort de trois l'un en dix ans.

(*Depuis La Fontaine*). FRANÇAIS. Fables en chansons, L. II. fab. 42. Richer Martelli, *la Boutique à deux sols*, Liv. I. fab. 18. Bosquillon, conte de *l'Adroit Esclave* (dans un recueil de Poésies anciennes et modernes, imprimé à Paris, Durand, 1781, T. I. pag. 109.) — LATINS. Desbillons, L. X. fab. 3.

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *Tantôt l'un en théâtre*, etc. Il seroit mieux de dire : *en plein théâtre ;* ou bien *sur un théâtre.*

(2) *Affronte l'Achéron.* La mort. L'expression est hardie ; elle est riche et belle. Virgile vante le bonheur de celui *qui a mis sous ses pieds l'avare Achéron* (*Georg.* Liv. II. v. 495). Le héros de notre apologue fait plus : il ose le regarder en face, le combattre *de front.* (Achéron, fleuve des enfers ; et les enfers sont, en style poétique, l'empire des morts). Tels ces Saltimbanques que l'on voit sur les tréteaux effrayer l'œil et l'imagination des spectateurs, par les tours d'adresse les plus périlleux, et tout cela pour amasser le peuple et vendre leur orviétan.

(3) *Un Passe-Cicéron.* Expression devenue proverbiale depuis La Fontaine, pour exprimer une éloquence qui passe celle de Cicéron.

(4) *Un badaud.* On a beaucoup disserté sur l'étymologie de ce mot, que l'on trouve quelquefois écrit *badeau ;* mais on ne conteste point sur sa signification : il est synonyme de *niais*, *imbécille*, etc. Budée, célèbre professeur, l'appliquoit par antonomaze aux Parisiens : Rabelais les gratifie du même surnom dans ses ouvrages. C'est à notre postérité à juger si les Parisiens d'aujourd'hui se sont maintenus dans la possession de ce titre antique.

(5) *Oui, Messieurs, un lourdaud.* La Fontaine alloit-il, comme le célèbre Bayle, se mêler dans les groupes des badauds ramassés autour d'un charlatan, pour en étudier les mœurs et le langage ? Tout cela est plein de gaieté. On remarquera combien l'ellipse donne de rapidité au discours de l'Empyrique.

(6) *Maître passé.* Comme a dit Marot :

Qu'il soit des fols *maître passé.*
(*Epitaph.* VI. T. I. p. 482.)

(7) *Et veut qu'il porte la soutane.* Robe longue qui fait l'habillement particulier des *Clercs*, les seuls qui pussent autrefois régenter.

(8) *Roussin d'Arcadie.* Province grecque, dont les ânes étoient renommés. *Roussin* se dit de l'âne ; mais originairement il ne

se disoit que des chevaux. *Roussin* ou *ronsin* dérive, selon toute apparence, de l'allemand *ross*; et *ross* de *russus*, roux; la plupart des chevaux étant roux. D'autres le font venir de *ronces*, dont on portoit un paquet au devant du seigneur lorsqu'il arrivoit dans sa terre, monté sur son *roussin*. Voyez *Coutume de Tourraine* (art. 96 et 97). Les *roussins* étoient des chevaux communs servant aux vilains pour leur labour, dit M. de Sainte-Palaye (*Mémoires sur l'Anc. Chev.* T. I: p. 51).

(9) *Sur les bancs.* Etre sur les bancs, c'est faire *sa licence*, les dernières études de droit, de théologie, etc. *Les bancs* sont pour les étudians, ce qu'est la chaire pour le professeur.

(10) *La hare au col. Hare* ou *hart*, comme l'écrivoient Marot, Rabelais, etc., est proprement cette branche verte et souple dont on lie les fagots: de là on l'a fait signifier le lien ou corde dont on étrangle les criminels. On lit dans les Ordonnances: à peine *de la hart*, c'est-à dire, d'être pendu; et dans les anciens livres: grand *hardeau*, c'est-à-dire, vaurien qui mérite la corde.

(11) *Ayant au dos sa Rhétorique.* Ces cahiers de rhétorique que chaque professeur étoit censé avoir composés pour sa classe.

(12) *C'est folie*, etc. On voit combien cette morale est étrangère au sujet. Mais La Fontaine n'a prétendu faire ici qu'un conte à la Rabelais; et il faut convenir que le disciple a bien surpassé son maître.

Bosquillon a imité dans son joli conte de *l'Adroit Esclave*, plusieurs traits de cette fable: *Frégose*, esclave gênois, imagine, pour sauver sa vie, de supposer qu'il a le secret de faire parler un éléphant: Il est delivré sur l'assurance

> . . . que dans l'instruction
> D'un gradué de si grosse importance,
> Le moindre temps, pour le mettre en licence,
> Est d'un double quinquennium. . . .
> Notre nouveau Docteur entreprit sans façon,
> Entouré de Badauds qui crioient au miracle,
> De donner en public sa bizarre leçon. . . .

Un de ses amis lui demande quel sera le dénouement de cette comédie:

> Va, va, j'ai tout prévu, lui répondit Frégose;

Dix ans, à ton avis, sont-ils si peu de chose?
La mort prendra le soin de dégager ma foi,
Dans ce délai qu'on donne à mon expérience,
Et réduira sons sa puissance
L'Eléphant, le Vizir ou moi.

Ce fait est arrivé dans une petite ville d'Italie.

FABLE XX.

La Discorde.

LA déesse Discorde ayant brouillé les Dieux (1),
Et fait un grand procès là haut pour une pomme,
On la fit déloger des cieux.
Chez l'animal qu'on appelle homme,
On la reçut à bras ouverts;
Elle et *Que-si-que-non*, son frère (2),
Avecque *Tien-et-mien*, son père.
Elle nous fit l'honneur en ce bas Univers,
De préférer notre hémisphère
A celui des mortels qui nous sont opposés,
Gens grossiers, peu civilisés,
Et qui se mariant sans Prêtre et sans Notaire,
De la Discorde n'ont que faire.
Pour la faire trouver aux lieux où le besoin
Demandoit qu'elle fût présente,
La Renommée avoit le soin
De l'avertir; et l'autre, diligente,
Couroit vîte aux débats, et prévenoit la Paix,
Faisoit, d'une étincelle, un feu long à s'éteindre.

La Renommée enfin commença de se plaindre
Que l'on ne lui trouvoit jamais
De demeure fixe et certaine.
Bien souvent l'on perdoit, à la chercher, sa peine.
Il falloit donc qu'elle eût un séjour affecté,
Un séjour d'où l'on pût, en toutes les familles,
L'envoyer à jour arrêté.
Comme il n'étoit alors aucun couvent de filles,
On y trouva difficulté.
L'auberge enfin de l'Hyménée
Lui fut pour maison assignée.

(*Depuis La Fontaine*). Anglois. Gay, fab. *l'Amour, l'Hymen et Plutus.*

OBSERVATIONS DIVERSES.

(1) *La déesse Discorde avant brouillé*, etc. Tous les Dieux avoient été invités aux nôces de Thétis et de Pélée, à l'exception de la Discorde, qui, pour s'en venger, jeta au milieu de l'assemblée une pomme d'or sur laquelle étoient inscrits ces mots : *A la plus belle.* Ce prix flatteur excita la rivalité de Junon, de Minerve et de Vénus. L'Olympe prit parti. Il fallut renvoyer à un simple mortel le jugement de ce grand procès ; et la querelle de trois femmes jalouses devint un incendie qui mit en combustion et le ciel et la terre. La poésie et la peinture ont uni leurs pinceaux pour décrire ce monstre. On peut regarder comme un dessin original le portrait qu'en a fait Hésiode : La tunique de la Discorde, dit ce poète, est teinte du sang des mortels ; son regard est affreux ; ses cris portent l'effroi dans les ames. (*Boucl. d'Hercule*, p. 213. trad. de Gin.)

(2) *Elle et Que-si-que-non, son frère,*
Avecque tien-et-mien, son père. « Si La Fontaine introduit des personnages allégoriques de sa façon, c'est toujours en homme

simple: c'est *Que-si-que-non*, frère de la Discorde; c'est *Tien-et-mien*, son père, etc.». (Marmontel.)

Les uns disent *que si*, et les autres *que non*.

(Scarron.)

Platon dit qu'une ville est heureuse, quand on n'y connoît pas *le tien et le mien*. (Plutarque, *Préceptes de Mariage*, T. II. trad. de Ricard, p. 172. Boileau, *Sat.* XI.)

S'il y avoit un genre auquel il fallût assigner cette longue épigramme, ce seroit au conte plutôt qu'à l'apologue. Quelques traits de satyre un peu malins contre les prêtres et les couvens, pourront lui tenir lieu de tout autre mérite auprès de certains lecteurs, mais ne seront point des titres suffisans aux yeux de ces philosophes qui veulent jusques dans les jeux de l'esprit une instruction grave et une morale saine.

C'est à Plutus, dieu de l'intérêt, que Gay rapporte la mésintelligence trop ordinaire entre l'amour et l'hymen.

FABLE XXI.

La jeune Veuve.

(*Avant La Fontaine*). LATINS. Abstemius, fab. 12. — FRANÇ. *La Veuve*, par Gautier Le Long, fabliaux de Le Grand, T. III. pag. 365.

LA perte d'un époux ne va point sans soupirs.
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole (1);
Le temps ramène les plaisirs.
Entre la Veuve d'une année,
Et la Veuve d'une journée,
La différence est grande. On ne croiroit jamais
Que ce fût la même personne.
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits:

Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne,
C'est toujours même note, et pareil entretien (2).
On dit qu'on est inconsolable :
On le dit (3), mais il n'en est rien,
Comme on verra par cette fable,
Ou plutôt par la vérité.

L'époux d'une jeune beauté
Partoit pour l'autre monde. A ses côtés sa femme
Lui crioit : Attends-moi, je te suis (4) : et mon ame
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler (5).
Le mari fait seul le voyage (6).
La belle avoit un père, homme prudent et sage :
Il laissa le torrent couler (7).
A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes (8) :
Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes?
Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts (9).
Je ne dis pas que tout-à-l'heure
Une condition meilleure,
Change en des noces ces transports ;
Mais après certain temps, souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
Que le défunt (10). Ah! dit-elle aussitôt,
Un cloître est l'époux qu'il me faut (11).
Le père lui laissa digérer sa disgrace.
Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, ou l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coëffure :
Le deuil enfin sert de parure,

En attendant d'autres atours.
Toute la bande des Amours
Revient au colombier (12) ; les jeux, les ris, la danse,
Ont aussi leur tour à la fin.
On se plonge soir et matin
Dans la fontaine de Jouvence (13).
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri.
Mais comme il ne parloit de rien à notre belle :
Où donc est le jeune mari
Que vous m'avez promis ? dit-elle.

(*Depuis La Fontaine*). ITAL. Luig. Grillo, fav. 42.

OBSERVATIONS DIVERSES.

Quelle différence de cette fable à la précédente ! Il est vrai encore que celle-ci n'est point un apologue ; ce n'est aussi qu'une épigramme que J. B. Rousseau eût réduite à sept ou huit vers ; mais quel qu'en soit le genre, apologue ou non, c'est un petit chef-d'œuvre de narration, où la grace se mêle à l'enjouement, l'esprit à la naïveté. La versification en est pure, l'élocution juste, animée, pleine de goût ; les détails riches, variés, charmans ; la plaisanterie fine, exquise. Non, encore une fois, ce ne sera pas une fable ; mais c'est, comme l'a dit La Fontaine, la vérité, et la vérité parée de la ceinture de Vénus.

(1) *Sur les ailes du Temps la tristesse s'envole*, etc. Idée noble, revêtue d'une expression riante. S. Evremond nous apprend que la fameuse duchesse de Mazarin, la belle Hortense, citoit souvent ce vers. (*Œuv. div.* T. V. p. 343.)

(2) *Pareil entretien. Semblable* seroit aujourd'hui plus exact ; mais ces deux mots étoient synonymes du temps de Malherbe, de Corneille et de La Fontaine.

(3) *On dit qu'on est inconsolable* :
On le dit, etc. Cette répétition est pleine de finesse et de naturel.

(4) *Attends-moi, je te suis*, etc. Ces vers respirent cette molle

langueur qui caractérise une affliction récente : on ne les lit point sans en être pénétré soi-même.

(5) *Est prête à s'envoler.* Les anciens représentoient l'ame sous la forme d'un papillon, dont les ailes déployées la lancent dans les airs. Ainsi l'allégorie est juste ; l'application en est heureuse. Le mot *envoler* marquant la rapidité avec laquelle l'épouse desire rejoindre son époux.

(6) *Le mari fait seul le voyage.* Image familière, parce qu'un conte n'exige pas la gravité d'une oraison funèbre.

(7) *Le torrent couler.* Ces grandes douleurs qui ont l'impétuosité bruyante d'un torrent, passent aussi bien vîte comme lui. La comparaison des pleurs coulant en abondance et par *torrent*, est antique : on la rencontre dans les saintes écritures, ce trésor inépuisable de toutes sortes de richesses, où l'on trouve à-la-fois, dit un écrivain éloquent, tous les Grecs et tous les Romains : *David Simonides noster, Pindarus, Alcæus, Flaccus quoque.*

(8) *Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes*, etc. Ces vers semblent plutôt nés qu'ils ne sont faits. *Qu'a besoin le défunt que vous noyiez vos charmes? Qu'a besoin* : ce motif est pressant ; personne ne nous sait gré d'une tendresse qui ne sert à personne. *Le défunt* ne dit point votre époux : d'abord pour ne point porter le doigt sur la plaie ; ensuite pour éloigner de ses souvenirs un nom qui fait couler ses pleurs. *Défunt* s'applique à tout le monde. *Que vous noyiez :* dans ce torrent de larmes qui coulent de ses yeux. Rien de forcé dans la métaphore : ce *torrent* menace d'une espèce de naufrage ses charmes le bien le plus précieux pour une femme, pour une veuve ; rien qui ne soit très-adroit dans l'exagération que présente la métaphore.

(9) *Puisqu'il est des vivans, ne songez plus aux morts.* L'antithèse la plus juste est celle qui est non pas en image, mais en raisonnement. Celle-ci est du meilleur choix.

(10) *Et tout autre chose que le défunt.* Quel vaste champ pour l'imagination et la curiosité ! Est-il veuve au monde qui résistât à ce motif ? Si l'on aima un premier mari, combien l'on aimera davantage encore le second, puisqu'il sera *tout autre chose !* Il n'y a plus rien à ajouter à cela. Aussi l'exhortation du père finit-elle à cet argument.

(11) *Un cloître est l'époux qu'il me faut.* La répartie est vive, comme

comme le langage des grandes douleurs. Le poète s'est imité lui-même dans ce vers d'une de ses épîtres à une Abbesse :

Il fut conclu par votre parentage,
Qu'on vous feroit *un Couvent épouser.*
(*Œuv. div.* T. I. p. 40.)

(12) *Toute la bande des Amours revient au colombier.* Ce vers est éclairci par ceux du poète Rousseau :

En ce lieu donc Amours de tout plumage ....
De toutes parts viennent se rallier,
Tels que Pigeons volans au colombier.
(*Allég. Livr. I. La Volière.*)

Le commentaire est élégant; la première idée réunit la précision à l'enjouement.

(13) *On se plonge soir et matin*
Dans la fontaine de Jouvence. Fontaine poétique, dont les eaux avoient la vertu de rajeunir. Ainsi la veuve se rajeunissoit, soit par les essences dont elle se baigne, soit par les vêtemens plus gais qu'elle échange contre les crêpes et les habits de deuil.

Bonaventure Desperriers, dans *Cymbalum mundi* (*Dialog.* III. p. 121) : « Me desrober, et m'en aller en la vallée de Joyssance, où est la fontaine de Jouvance, en laquelle je me jone, je me rafreschi et récrée, et y fais mon heureux séjour ». Un ancien fabliau la place au pays de Cocagne. La source de cette fiction, qui a parcouru l'univers, vient sans doute des traditions orientales, qui mettent dans le Paradis Terrestre une fontaine comme un arbre de vie (V. d'Herbelot, p. 738). De cette fontaine est venue pour nos romanciers la fontaine de *Jovent* ou *Jouvence*.

EPILOGUE.

(*Avant la Fontaine*). LATINS. Phèdre, Épilogue, Liv. IV. imité par M. Aubert, à la fin de la première partie de ses fables, p. 169, et par Florian, à la fin de son Recueil de Fables.

Bornons ici cette carrière :
Les longs ouvrages me font peur (1).
Loin d'épuiser une matière,
On n'en doit prendre que la fleur (2).
Il s'en va temps (3) que je reprenne
Un peu de forces et d'haleine,
Pour fournir à d'autres projets.
Amour, ce tyran de ma vie,
Veut que je change de sujets :
Il faut contenter son envie.
Retournons à Psyché (4) : Damon, vous m'exhortez
A peindre ses malheurs et ses félicités.
J'y consens : peut-être ma veine
En sa faveur s'échauffera.
Heureux si ce travail est la dernière peine
Que son époux me causera !

OBSERVATIONS DIVERSES.

L'Epilogue est à la fin d'un ouvrage, ce que le Prologue est à son commencement : il en est la conclusion, comme celui-ci en est l'avant-propos. Notre auteur, en composant cet épilogue, avoit sous les yeux celui qui termine le IVe. livre des Fables de Phèdre.

(1) *Les longs ouvrages me font peur.* C'étoit là une des maximes chéries de l'antiquité. Callimaque, à la fin de son hymne à Jupiter, répond par cette comparaison à ses amis qui lui reprochoient

de n'avoir point donné de grands ouvrages : L'Euphrate est un fleuve immense; mais je préfère ces fontaines limpides et pures, dont chaque goute est préférable à toute la fange et au limon de ce grand fleuve.

(2) *Loin d'épuiser une matière,*
On n'en doit prendre que la fleur. Phèdre avoit dit de même :

Temperatæ suaves sunt argutiæ,
Immodicæ offendunt.

(*Epilog.* Libr. V.)

Et dans la célèbre épître à madame de la Sablière, où notre poète s'est peint lui-même, il revient sur les mêmes images :

Je suis chose légère, et vole à tout sujet,
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet.

(3) *Il s'en va temps.* La Fontaine n'a employé qu'une seule fois cette tournure, et elle est encore de trop.

(4) *Retournons à Psyché.* Titre d'un ouvrage mêlé de vers et de prose, composé par notre auteur, sur le modèle des Aventures de Psyché, un des plus longs et des plus brillans épisodes du roman latin d'Apulée. Cet ouvrage, un de ceux qui aient le plus coûté à La Fontaine, comme il le confesse dans sa préface, avoit été plusieurs fois repris et interrompu.

(5) *Que son époux.* L'Amour ou Cupidon, amant et époux de Psyché, que La Fontaine appelle, avec quelque raison, *le tyran de sa vie*, soit par la dépendance où ce sentiment jette les ames qui s'y livrent, soit par une inconstance de caractère qu'il portoit au sein même des jouissances.

Fin du sixième livre.

TABLE
DU PREMIER VOLUME.

Epitre-dédicatoire, page v.
Avant-propos, ix.
Eloge de La Fontaine par M. de la Harpe, avec Commentaire historique par le nouvel Editeur, xv.
Epître à monseigneur le Dauphin, lxxiij.
Préface de La Fontaine, lxxvij.
A monseigneur le Dauphin, lxxxviij.

LIVRE PREMIER.

Fable I. *La Cigale et la Fourmi*, page 1.
II. *Le Corbeau et le Renard*, 4.
III. *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf*, 9.
IV. *Les deux Mulets*, 12.
V. *Le Loup et le Chien*, 14.
VI. *La Genisse, la Chèvre et la Brebis, en société avec le Lion*, 19.
VII. *La Besace*, 21.
VIII. *L'Hirondelle et les petits Oiseaux*, 26.
IX. *Le Rat de ville et le Rat des champs*, 30.
X. *Le Loup et l'Agneau*, 33.
XI. *L'Homme et son Image*, 37.
XII. *Le Dragon à plusieurs têtes, et le Dragon à plusieurs queues*, 40.
XIII. *Les Voleurs et l'Ane*, 42.
XIV. *Simonide préservé par les Dieux*, 44.
XV. *La Mort et le Malheureux*, 48.
XVI. *La Mort et le Bûcheron*, 51.

XVII. *L'Homme entre deux âges et ses deux Maîtresses*, page 54.
XVIII. *Le Renard et la Cicogne*, 57.
XIX. *L'Enfant et le Maître d'Ecole*, 60.
XX. *Le Coq et la Perle*, 62.
XXI. *Les Frélons et les Mouches à miel*, 64.
XXII. *Le Chêne et le Roseau*, 68.

LIVRE DEUXIÈME.

FABLE I. *Contre ceux qui ont le goût difficile*, p. 75.
II. *Conseil tenu par les Rats*, 79.
III. *Le Loup plaidant contre le Renard, par-devant le Singe*, 82.
IV. *Les deux Taureaux et une Grenouille*, 83.
V. *La Chauve-Souris et les deux Belettes*, 85.
VI. *L'Oiseau blessé d'une flèche*, 89.
VII. *La Lice et sa Compagne*, 90.
VIII. *L'Aigle et l'Escarbot*, 93.
IX. *Le Lion et le Moucheron*, 98.
X. *L'Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel*, 103.
XI. *Le Lion et le Rat*, 105.
XII. *La Colombe et la Fourmi*, 107.
XIII. *L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*, 110.
XIV. *Le Lièvre et les Grenouilles*, 114.
XV. *Le Coq et le Renard*, 118.
XVI. *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle*, 120.
XVII. *Le Paon se plaignant à Junon*, 123.
XVIII. *La Chatte métamorphosée en Femme*, 126.
XIX. *Le Lion et l'Ane chassants*, 129.
XX. *Testament expliqué par Esope*, 131.

LIVRE TROISIÈME.

FABLE I. *Le Meûnier, son fils et l'Ane*, page 137.
II. *Les Membres et l'Estomac*, 144.
III. *Le Loup devenu Berger*, 147.
IV. *Les Grenouilles qui demandent un Roi*, 151.
V. *Le Renard et le Bouc*, 154.
VI. *L'Aigle, la Laie et la Chatte*, 157.
VII. *L'Ivrogne et sa Femme*, 162.
VIII. *La Goutte et l'Araignée*, 164.
IX. *Le Loup et la Cicogne*, 168.
X. *Le Lion abattu par l'Homme*, 170.
XI. *Le Renard et les Raisins*, 172.
XII. *Le Cygne et le Cuisinier*, 173.
XIII. *Les Loups et les Brebis*, 176.
XIV. *Le Lion devenu vieux*, 178.
XV. *Philomèle et Progné*, 180.
XVI. *La Femme noyée*, 183.
XVII. *La Belette entrée dans un grenier*, 185.
XVIII. *Le Chat et un vieux Rat*, 188.

LIVRE QUATRIÈME.

FABLE I. *Le Lion amoureux* page 193.
II. *Le Berger et la Mer*, 197.
III. *La Mouche et la Fourmi*, 200.
IV. *Le Jardinier et son Seigneur*, 204.
V. *L'Ane et le petit Chien*, 208.
VI. *Le Combat des Rats et des Belettes*, 210.
VII. *Le Singe et le Dauphin*, 214.
VIII. *L'Homme et l'Idole de bois*, 217.
IX. *Le Geai paré des plumes du Paon*, 220.

X. *Le Chameau et les Bâtons flottans*, page 222.
XI. *La Grenouille et le Rat*, 225.
XII. *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre*, 229.
XIII. *Le Cheval s'étant voulu venger du Cerf*, 233.
XIV. *Le Renard et le Buste*, 235.
XV. *Le Loup, la Chèvre et le Chevreau*, 237.
XVI. *Le Loup, la Mère et l'Enfant*, 239.
XVII. *Parole de Socrate*, 242.
XVIII. *Le Vieillard et ses Enfans*, 243.
XIX. *L'Oracle et l'Impie*, 246.
XX. *L'Avare qui a perdu son trésor*, 249.
XXI. *L'œil du Maître*, 252.
XXII. *L'Alouette et ses petits, avec le Maître d'un Champ*, 255.

LIVRE CINQUIÈME.

FABLE I. *Le Bûcheron et Mercure*, page 260.
II. *Le Pot de Fer et le Pot de Terre*, 264.
III. *Le petit Poisson et le Pêcheur*, 267.
IV. *Les Oreilles du Lièvre*, 269.
V. *Le Renard qui a la queue coupée*, 271.
VI. *La Vieille et les deux Servantes*, 273.
VII. *Le Satyre et le Passant*, 277.
VIII. *Le Cheval et le Loup*, 279.
IX. *Le Laboureur et ses Enfans*, 281.
X. *La Montagne qui accouche*, 283.
XI. *La Fortune et le jeune Enfant*, 284.
XII. *Les Médecins*, 286.
XIII. *La Poule aux œufs d'or*, 287.
XIV. *L'Ane portant des Reliques*, 288.
XV. *Le Cerf et la Vigne*, 289.
XVI. *Le Serpent et la Lime*, 292.

Universita
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

XVII. *Le Lièvre et la Perdrix*, page 294.
XVIII. *L'Aigle et le Hibou*, 296.
XIX. *Le Lion s'en allant en guerre*, 299.
XX. *L'Ours et les deux Compagnons*, 301.
XXI. *L'Ane vêtu de la peau du Lion*, 305.

LIVRE SIXIÈME.

FABLE I. *Le Pâtre et le Lion*, page 307.
II. *Le Lion et le Chasseur*, 309.
III. *Phœbus et Borée*, 311.
IV. *Jupiter et le Métayer*, 314.
V. *Le Cochet, le Chat et le Souriceau*, 316.
VI. *Le Renard, le Singe et les Animaux*, 319.
VII. *Le Mulet se vantant de sa généalogie*, 321.
VIII. *Le Vieillard et l'Ane*, 323.
IX. *Le Cerf se voyant dans l'eau*, 324.
X. *Le Lièvre et la Tortue*, 326.
XI. *L'Ane et ses Maîtres*, 328.
XII. *Le Soleil et les Grenouilles*, 330.
XIII. *Le Villageois et le Serpent*, 332.
XIV. *Le Lion malade et le Renard*, 334.
XV. *L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette*, 336.
XVI. *Le Cheval et l'Ane*, 338.
XVII. *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre*, 339.
XVIII. *Le Chartier embourbé*, 340.
XIX. *Le Charlatan*, 343.
XX. *La Discorde*, 347.
XXI. *La jeune Veuve*, 349.
Epilogue, 354.

Fin de la Table du premier volume.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due